the university of connecticut libraries

hbl, stx

DC 130.L2A3 1900

Memoires de Mme de La Fayette,

3 9153 00563606 5

IC/130/L2/A3/1900

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/memoiresdemmedel00lafa

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MÉMOIRES

DE

Mme DE LA FAYETTE

PRÉCÉDÉS DE

LA PRINCESSE DE CLÈVES

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

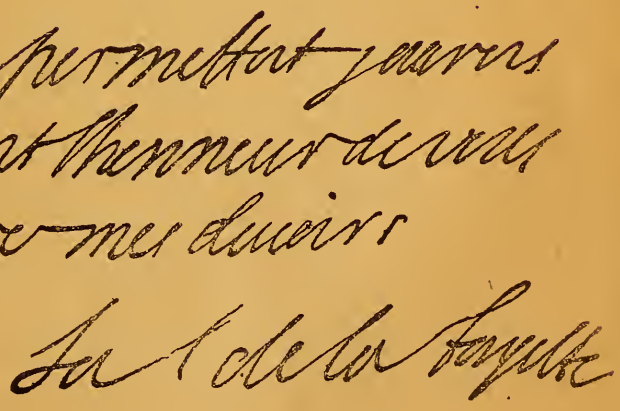
26, RUE RACINE, 26

307

MÉMOIRES

DE

Mme DE LA FAYETTE



(Autographe de Mme de La Fayette, communiqué par M. Charavay)

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MÉMOIRES

DE

Mme DE LA FAYETTE

Précédés de

LA PRINCESSE DE CLÈVES

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—

Tous droits réservés

DC
130
L2
A3
1900

NOTICE SUR Mme DE LA FAYETTE

Marie-Madeleine Pioche de La Vergne naquit à Paris en 1634. Son père était maréchal de camp et gouverneur du Hâvre. Douée d'un goût vif pour l'étude et d'un esprit pénétrant, elle acquit une instruction solide. Ménage et Rapin lui apprirent le latin, et l'on raconte qu'après trois mois de leçons elle comprenait mieux que ses maîtres les passages délicats des poètes. Elle fit longtemps l'ornement de l'hôtel de Rambouillet, et rien en elle ne sent la précieuse. *Sa* divine raison, *son sentiment du* vrai, *la préservèrent des travers trop communs de son temps et lui valurent des amitiés qui lui font grand honneur. Sa maison fut fréquentée par des hommes tels que le grand Condé, Huet, Segrais, La Fontaine. Elle fut jusqu'à sa mort l'amie de Madame de Sévigné, qui parle sans cesse d'elle dans ses lettres. Elle était d'ailleurs très bien en cour, et conserva jusqu'à la fin ses relations et son influence.*

Elle avait épousé en 1655 le comte de La Fayette, qui paraît ne pas avoir tenu beaucoup de place dans sa vie. Elle resta veuve de bonne heure avec deux enfants.

Vers 1665, elle se lie avec La Rochefoucauld, l'auteur des Maximes, *alors âgé de cinquante-deux ans, d'une amitié qui prend bientôt les apparences d'un sentiment plus tendre. Cette liaison ne cessa qu'à la mort du duc, en 1680.*

Madame de La Fayette vécut jusqu'en 1693.

Elle avait quarante-quatre ans lorsqu'elle publia la Princesse de Clèves. *Elle avait débuté en 1660 ou 1662 par* la Princesse de Montpensier, *qui parut sans nom d'auteur. En 1670, elle donna* Zayde, *qui portait le nom de Segrais, mais qui est bien d'elle. Ces deux romans avaient eu beaucoup de succès.* La Princesse de Clèves *mit le sceau à la réputation de l'auteur. On était las des aventures extravagantes, des sentiments faux, des fades allégories qui remplissaient les interminables romans de D'Urfé, de Gomberville, de Mlle de Scudéry, de La Calprenède; on accueillit avec transport ce livre d'un genre tout nouveau.*

La Princesse de Clèves *est, en effet, le premier roman français dont l'intérêt repose sur une peinture exacte des situations et des caractères, sur une analyse délicate des sentiments et des passions. Ajoutons que, bien que le premier en date, il peut encore aujourd'hui servir de modèle.*

Auguste Comte a compris la Princesse de Clèves *dans la* Bibliothèque positiviste. *Il admirait dans ce roman ce que nous y admirons tous, et quelque chose de plus : il y admirait surtout ce tableau de la passion aux prises avec la vertu, cette femme tendrement éprise et qui trouve la force de rester pure ; qui la trouve, non dans des considérations d'un ordre surnaturel, dans la crainte des châtiments du ciel, mais dans la droiture de son cœur, dans le simple sentiment de ses devoirs.*

Madame de La Fayette aimait à placer l'action de ses romans à la cour et sous le règne des Valois. C'était une époque qu'elle connaissait bien. Dans la Princesse de Clèves, *en particulier, les portraits sont fidèles, les faits, sauf quelques détails sans importance*[1], *sont présentés avec exactitude.* La Princesse de Clèves *n'est pas seulement un roman plein de charme ; c'est encore un excellent morceau d'histoire.*

1. Par exemple, l'héroïne, Mademoiselle de Chartres, est de l'invention de l'auteur. Valincourt, dans ses *Lettres sur le sujet de la Princesse de Clèves*, relève cette inexactitude, et ajoute que le duc de Clèves, son prétendu mari, resta célibataire. Il semble qu'on devrait plutôt louer Madame de La Fayette d'avoir, dans un tableau vrai pour le fond, mis les aventures qu'elle invente sur le compte de personnages imaginaires. C'était l'opinion de l'abbé de Charnes, qui, prenant sa défense contre Valincourt, dit tout net que ce duc de Clèves n'a même pas existé.

LA

PRINCESSE DE CLÈVES

PREMIÈRE PARTIE

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince était galant, bien fait, et amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants.

Comme il réussissait admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisait une de ses plus grandes occupations : c'était tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues ou de semblables divertissements. Les couleurs et les chiffres de Madame de Valentinois paraissaient partout, et elle paraissait elle-même avec tous les ajustements que pouvait avoir Mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui était alors à marier.

La présence de la Reine autorisait la sienne. Cette princesse était belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse;

elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le Roi l'avait épousée lorsqu'il était encore duc d'Orléans et qu'il avait pour aîné le Dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinaient à remplir dignement la place du roi François Ier, son père.

L'humeur ambitieuse de la Reine lui faisait trouver une grande douceur à régner. Il semblait qu'elle souffrît sans peine l'attachement du Roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignait aucune jalousie; mais elle avait une si profonde dissimulation qu'il était difficile de juger de ses sentiments ; et la politique l'obligeait d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le Roi. Ce prince aimait le commerce des femmes, même de celles dont il n'était pas amoureux. Il demeurait tous les jours chez la Reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait de l'un et de l'autre sexe ne manquait pas de se trouver.

Jamais Cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits ; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Madame Elisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençait à faire paraître un esprit surprenant et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venait d'épouser Monsieur le Dauphin, et qu'on appelait la Reine Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps; elle avait été élevée à la Cour de France; elle en avait pris toute la politesse, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. La Reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du Roi, aimaient aussi les vers, la comédie et la musique. Le goût que le Roi François Ier avait eu pour la poésie et pour les lettres régnait

encore en France ; et le Roi, son fils, aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la Cour. Mais, ce qui rendait cette Cour belle et majestueuse, était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le Roi de Navarre attirait le respect de tout le monde par la grandeur de son rang et par celle qui paraissait en sa personne : Il excellait dans la guerre, et le duc de Guise lui donnait une émulation qui l'avait porté plusieurs fois à quitter sa place de général pour aller combattre auprès de lui, comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avait donné des marques d'une valeur si admirable, et avait eu de si heureux succès, qu'il n'y avait point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur était soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avait un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, était né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avait acquis une science profonde, dont il se servait pour se rendre considérable en défendant la religion catholique, qui commençait d'être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le Grand Prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avait une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendait aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie était glorieuse par la guerre et par les grands emplois qu'il avait eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisait les délices de la Cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits. Le second, qu'on appelait le prince de Clèves, était digne de soutenir

la gloire de son nom ; il était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont pas dédaigné de porter le nom, était également distingué dans la guerre et dans la galanterie ; il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi et libéral ; toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes ; enfin il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pu être comparable. Mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature ; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on a jamais vu qu'à lui seul. Il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame, dans la Cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire : ainsi il avait plusieurs maîtresses, mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. Il allait souvent chez la Reine Dauphine : la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avait de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignait à ce prince, avaient souvent donné lieu de croire qu'il levait les yeux jusqu'à elle. Messieurs de Guise, dont elle était nièce, avaient beau-

coup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage ; leur ambition les faisait aspirer à s'égaler aux princes du sang, et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency. Le Roi se reposait sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, et traitait le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favoris. Mais ceux que la faveur ou les affaires approchaient de sa personne ne s'y pouvaient maintenir qu'en se soumettant à la duchesse de Valentinois ; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse ni de beauté, elle le gouvernait avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle était la maîtresse de sa personne et de l'État.

Le Roi avait toujours aimé le Connétable ; et sitôt qu'il avait commencé à régner, il l'avait rappelé de l'exil où le Roi François Ier l'avait envoyé. La cour était partagée entre Messieurs de Guise et le Connétable, qui était soutenu des princes du sang. L'un et l'autre parti avait toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avait épousé une de ses filles. Le Connétable aspirait à la même alliance : il ne se contentait pas d'avoir marié son fils aîné avec Madame Diane, fille du Roi et d'une dame de Piémont qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avait eu beaucoup d'obstacles par les promesses que Monsieur de Montmorency avait faites à Mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la Reine ; et, bien que le Roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrêmes, ce Connétable ne se trouvait pas encore assez appuyé, s'il ne s'assurait de Madame de Valentinois, et s'il ne la séparait de Messieurs de Guise, dont la grandeur commençait à donner de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avait retardé autant qu'elle avait pu le mariage du Dauphin avec la Reine d'Écosse. La beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune Reine, et l'élévation que ce mariage donnait à Messieurs de Guise, lui

étaient insupportables. Elle haïssait particulièrement le cardinal de Lorraine : il lui avait parlé avec aigreur et même avec mépris; elle voyait qu'il prenait des liaisons avec la Reine, de sorte que le Connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans son alliance par le mariage de Mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, avec Monsieur d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge sous le règne de Charles IX. Le Connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de Monsieur d'Anville pour un mariage, comme il en avait trouvé dans l'esprit de Monsieur de Montmorency; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent guère moindres. Monsieur d'Anville était éperdument amoureux de la Reine Dauphine; et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvait se résoudre à prendre un engagement qui partagerait ses soins. Le maréchal de Saint-André était le seul dans la Cour qui n'eût point pris de parti; il était un des favoris, et sa faveur ne tenait qu'à sa personne : le Roi l'avait aimé dès le temps qu'il était Dauphin; et depuis il l'avait fait maréchal de France, dans un âge où l'on n'a pas encore accoutumé de prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnait un éclat qu'il soutenait par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles, et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité du Roi fournissait à cette dépense. Ce prince allait jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimait. Il n'avait pas toutes les grandes qualités, mais il en avait plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre et de l'entendre : aussi avait-il eu d'heureux succès; et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avait été qu'une suite de victoires : il avait gagné en personne la bataille de Renty; le Piémont avait été conquis, les Anglais avaient été chassés de France, et l'Empereur Charles-Quint avait vu

finir sa bonne fortune devant la ville de Metz, qu'il avait assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avait diminué l'espérance de nos conquêtes, et que depuis la fortune avait semblé se partager entre les deux Rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La Duchesse douairière de Lorraine avait commencé à en faire des propositions dans le temps du mariage de Monsieur le Dauphin; il y avait toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin Cercamp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devait s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le Connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le Roi; le duc d'Albe et le prince d'Orange pour Philippe II; et le duc et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux articles étaient le mariage de Madame Elisabeth de France avec Don Carlos, infant d'Espagne, et celui de Madame, sœur du Roi, avec Monsieur de Savoie.

Le Roi demeura cependant sur la frontière, et il y reçut la nouvelle de la mort de Marie, Reine d'Angleterre. Il envoya le comte de Randan à Elisabeth, pour la complimenter sur son avènement à la couronne. Elle le reçut avec joie : ses droits étaient si mal établis, qu'il lui était avantageux de se voir reconnue par le Roi. Ce comte la trouva instruite des intérêts de la Cour de France et du mérite de ceux qui la composaient; mais surtout il la trouva si remplie de la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince et avec tant d'empressement, que, quand Monsieur de Randan fut revenu et qu'il rendit compte au Roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avait rien que Monsieur de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutait point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le roi en parla à ce prince dès le soir même; il lui fit conter par Monsieur de Randan toutes ses conversations

avec Élisabeth, et lui conseilla de tenter cette grande fortune. Monsieur de Nemours crut d'abord que le Roi ne lui parlait pas sérieusement; mais comme il vit le contraire : « Au moins, Sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique, par le conseil et pour le service de Votre Majesté, je la supplie de me garder le secret jusqu'à ce que le succès me justifie envers le public, et de vouloir bien ne me pas faire paraître rempli d'une assez grande vanité pour prétendre qu'une Reine qui ne m'a jamais vu me veuille épouser par amour. » Le Roi lui promit de ne parler qu'au Connétable de ce dessein, et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. Monsieur de Randan conseillait à Monsieur de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager; mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya Lignerolles, qui était un jeune homme d'esprit, son favori, pour voir les sentiments de la Reine, et pour tacher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie, qui était alors à Bruxelles avec le Roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix. L'assemblée se rompit à la fin de novembre, et le Roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la Cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son

esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner; Madame de Chartres avait une opinion opposée : elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux; elle lui comptait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille. La voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la Cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de Mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison : la blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charme.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquait par tout le monde. Cet homme était venu de Florence avec la Reine, et s'était tellement enrichi dans son trafic, que sa maison

paraissait plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva : il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise, et Mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné ; elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu'il paraissait. Monsieur de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. Il voyait bien, par son air et par tout ce qui était à sa suite, qu'elle devait être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille ; mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien, qui ne la connaissait point, l'appelant Madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté ; il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement. Monsieur de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle était ; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connaissait point. Il demeura si touché de sa beauté et de l'air modeste qu'il avait remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame, sœur du roi.

Cette princesse était dans une grande considération, par le crédit qu'elle avait sur le Roi son frère ; et ce crédit était si grand, que le Roi, en faisant la paix, consentait à rendre le Piémont pour lui faire épouser le duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avait jamais voulu épouser qu'un souverain, et elle avait refusé pour cette raison le roi de Navarre, lorqu'il était duc de Vendôme, et

avait toujours souhaité Monsieur de Savoie; elle avait conservé de l'inclination pour lui depuis qu'elle l'avait vu à Nice à l'entrevue du Roi François Ier et du Pape Paul III. Comme elle avait beaucoup d'esprit, et un grand discernement pour les belles choses, elle attirait tous les honnêtes gens, et il y avait de certaines heures où toute la Cour était chez elle.

Monsieur de Clèves y vint comme à son ordinaire. Il était si rempli de l'esprit et de la beauté de Mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, et ne pouvait se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avait vue, qu'il ne connaissait point. Madame lui dit qu'il n'y avait point de personnes comme celle qu'il dépeignait; et que, s'il y en avait quelqu'une, elle serait connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui était sa dame d'honneur, et amie de Madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse, et lui dit tout bas que c'était sans doute Mademoiselle de Chartres que Monsieur de Clèves avait vue. Madame se retourna vers lui, et lui dit que, s'il voulait revenir chez elle le lendemain, elle lui ferait voir cette beauté dont il était si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant: elle fut reçue des Reines avec tous les agréments qu'on peut s'imaginer, avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendait autour d'elle que des louanges. Elle les recevait avec une modestie si noble, qu'il ne semblait pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame, sœur du Roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avait donné à Monsieur de Clèves. Ce prince entra un moment après: « Venez, lui dit-elle; voyez si je ne vous tiens pas ma parole, et si, en vous montrant Mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez; remerciez-moi au moins

de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle. »

Monsieur de Clèves sentit de la joie de voir que cette personne qu'il avait trouvée si aimable était d'une qualité proportionnée à sa beauté ; il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avait été le premier à l'admirer, et que, sans la connaître, il avait eu pour elle tous les sentiments de respect et d'estime qui lui étaient dus.

Le chevalier de Guise et lui, qui étaient amis, sortirent ensemble de chez Madame. Ils louèrent d'abord Mademoiselle de Chartres sans se contraindre ; ils trouvèrent enfin qu'ils la louaient trop, et ils cessèrent l'un et l'autre de dire ce qu'ils en pensaient ; mais ils furent contraints d'en parler les jours suivants partout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut longtemps le sujet de toutes les conversations. La reine lui donna de grandes louanges, et eut pour elle une considération extraordinaire ; la Reine Dauphine en fit une de ses favorites, et pria Madame de Chartres de la mener souvent chez elle ; Mesdames filles du Roi l'envoyaient chercher pour être de tous leurs divertissements ; enfin elle était aimée et admirée de toute la Cour, excepté de Madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage : une trop longue expérience lui avait appris qu'elle n'avait rien à craindre auprès du Roi ; mais elle avait tant de haine pour le vidame de Chartres, qu'elle avait souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, et qui s'était attaché à la Reine, qu'elle ne pouvait regarder favorablement une personne qui portait son nom, et pour qui il faisait paraître une grande amitié.

Le prince de Clèves devint passionnément amoureux de Mademoiselle de Chartres, et souhaitait ardemment de l'épouser ; mais il craignait que l'orgueil de Madame de Chartres ne fût blessé de donner sa fille à un homme qui

n'était pas l'aîné de sa maison. Cependant cette maison était si grande, et le comte d'Eu, qui en était l'aîné, venait d'épouser une personne si proche de la maison royale, que c'était plutôt la timidité que donne l'amour que de véritables raisons, qui causaient les craintes de Monsieur de Clèves. Il avait un grand nombre de rivaux : le chevalier de Guise lui paraissait le plus redoutable par sa naissance, par son mérite et par l'éclat que la faveur donnait à sa maison, ce prince était devenu amoureux de Mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avait vue ; il s'était aperçu de la passion de Monsieur de Clèves, comme Monsieur de Clèves s'était aperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions ne leur avait pas permis de s'expliquer ensemble, et leur amitié s'était refroidie sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure qui était arrivée à Monsieur de Clèves d'avoir vu le premier Mademoiselle de Chartres, lui paraissait un heureux présage, et semblait lui donner quelque avantage sur ses rivaux ; mais il prévoyait de grands obstacles par le duc de Nevers, son père. Ce duc avait d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois ; elle était ennemie du Vidame, et cette raison était suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce.

Madame de Chartres, qui avait eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étaient si nécessaires, et où il y avait tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette Cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part, que l'amour était toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille ni indifférent : on songeait à s'élever, à plaire, à servir ou à nuire ; on ne connaissait ni l'ennui ni l'oisiveté, et on était toujours

occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avaient des attachements particuliers pour la Reine, pour la Reine Dauphine, pour la Reine de Navarre, pour Madame sœur du Roi, ou pour la duchesse de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance ou le rapport d'humeur faisaient ces différents attachements. Celles qui avaient passé la première jeunesse, et qui faisaient profession d'une vertu plus austère, étaient attachées à la Reine. Celles qui étaient plus jeunes, et qui cherchaient la joie et la galanterie, faisaient leur cour à la Reine Dauphine. La Reine de Navarre avait ses favorites; elle était jeune et elle avait du pouvoir sur le Roi son mari; il était joint au Connétable, et avait par là beaucoup de crédit. Madame sœur du Roi conservait encore de la beauté et attirait plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avait toutes celles qu'elle daignait regarder; mais peu de femmes lui étaient agréables, et, excepté quelques-unes qui avaient sa familiarité et sa confiance, et dont l'humeur avait du rapport avec la sienne, elle n'en recevait chez elle que les jours où elle prenait plaisir à avoir une Cour comme celle de la Reine.

Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres. Les dames qui les composaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Ainsi il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette Cour, qui la rendait très agréable, mais aussi très dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyait ce péril, et ne songeait qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui dirait, et elle lui promit de lui aider à se conduire dans les choses où l'on était souvent embarrassée quand on était jeune.

Le chevalier de Guise fit tellement paraître les sentiments et les desseins qu'il avait pour Mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyait néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il désirait : il savait bien qu'il n'était point un parti qui convînt à Mademoiselle de Chartres, par le peu de bien qu'il avait pour soutenir son rang; et il savait bien aussi que ses frères n'approuveraient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes maisons. Le cardinal de Lorraine lui fit bientôt voir qu'il ne se trompait pas; il condamna l'attachement qu'il témoignait pour Mademoiselle de Chartres avec une chaleur extraordinaire, mais il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce cardinal avait une haine pour le Vidame, qui était secrète alors et qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son frère entrer dans toute autre alliance que dans celle de ce Vidame, et il déclara si publiquement combien il en était éloigné, que Madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le cardinal de Lorraine n'avait rien à craindre, et qu'elle ne songeait pas à ce mariage. Le Vidame prit la même conduite, et sentit encore plus que Madame de Chartres celle du cardinal de Lorraine, parce qu'il en savait mieux la cause.

Le prince de Clèves n'avait pas donné des marques moins publiques de sa passion qu'avait fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin ; il crut néanmoins qu'il n'avait qu'à parler à son fils pour le faire changer de conduite ; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein, il s'emporta, et cacha si peu son emportement, que le sujet s'en répandit bientôt à la Cour, et alla jusqu'à Madame de Chartres. Elle n'avait pas mis en doute que Monsieur de Nevers ne regardât le

mariage de sa fille comme un avantage pour son fils : elle fut bien étonnée que la maison de Clèves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille qui la mît au-dessus de ceux qui se croyaient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au Prince Dauphin, fils du duc de Montpensier. Il était alors à marier, et c'était ce qu'il y avait de plus grand à la Cour. Comme Madame de Chartres avait beaucoup d'esprit, qu'elle était aidée du Vidame, qui était dans une grande considération, et qu'en effet sa fille était un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse et tant de succès, que Monsieur de Montpensier parut souhaiter ce mariage, et il semblait qu'il ne s'y pouvait trouver de difficultés.

Le Vidame, qui savait l'attachement de Monsieur d'Anville pour la Reine Dauphine, crut néanmoins qu'il fallait employer le pouvoir que cette princesse avait sur lui pour l'engager à servir Mademoiselle de Chartres auprès du Roi et auprès du prince de Montpensier, dont il était ami intime. Il en parla à cette Reine, et elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissait de l'élévation d'une personne qu'elle aimait beaucoup ; elle le témoigna au Vidame et l'assura que, quoiqu'elle sût bien qu'elle ferait une chose désagréable au cardinal de Lorraine, son oncle, elle passerait avec joie par-dessus cette considération, parce qu'elle avait sujet de se plaindre de lui, et qu'il prenait tous les jours les intérêts de la Reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Sitôt que le Vidame eût quitté Madame la Dauphine, elle ordonna à Chastelard, qui était favori de Monsieur d'Anville, et qui savait la passion qu'il avait pour elle, de lui aller dire de sa part de se trouver le soir chez la Reine. Chastelard reçut cette commission avec beaucoup de joie et de respect.

Ce gentilhomme était d'une bonne maison du Dauphiné, mais son mérite et son esprit le mettaient au-dessus de sa naissance. Il était reçu et bien traité de tout ce qu'il y avait de grands seigneurs à la Cour, et la faveur de la maison de Montmorency l'avait particulièrement attaché à Monsieur d'Anville. Il était bien fait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices ; il chantait agréablement, il faisait des vers, et avait un esprit galant et passionné qui plaisait si fort à Monsieur d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avait pour la Reine Dauphine. Cette confidence l'approchait de cette princesse, et ce fut en la voyant souvent qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion qui lui ôta la raison et qui lui coûta enfin la vie.

Monsieur d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la Reine; il se trouva heureux que Madame la Dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle désirait, et il lui promit d'obéir exactement à ses ordres. Mais Madame de Valentinois, ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avait traversé avec tant de soin et avait tellement prévenu le Roi, que, lorsque Monsieur d'Anville lui en parla, il lui fit paraître qu'il ne l'approuvait pas, et lui ordonna même de le dire au prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit Madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avait tant désirée, dont le mauvais succès donnait un si grand avantage à ses ennemis, et faisait un si grand tort à sa fille.

La Reine Dauphine témoigna à Mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avait de lui avoir été inutile. « Vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir; je suis si haïe de la Reine et de la duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que, par elles ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je désire. Cependant, ajouta-t-elle, je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à

cause de la Reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude et de la jalousie. Le Roi en avait été amoureux avant qu'il le fût de Madame de Valentinois; et dans les premières années de son mariage, qu'il n'avait point encore d'enfants, quoiqu'il aimât cette duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la Reine ma mère. Madame de Valentinois, qui craignait une femme qu'il avait tant aimée, et dont la beauté et l'esprit pouvaient diminuer sa faveur, s'unit au Connétable, qui ne souhaitait pas aussi que le Roi épousât une sœur de Messieurs de Guise : ils mirent le feu Roi dans leurs sentiments, et quoiqu'il haït mortellement la duchesse de Valentinois, comme il aimait la Reine, il travailla avec eux pour empêcher le Roi de se démarier; mais pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la Reine ma mère, ils firent son mariage avec le Roi d'Écosse, qui était veuf de Madame Magdelaine, sœur du Roi, et ils le firent parce qu'il était le plus prêt à conclure, et manquèrent aux engagements qu'on avait eus avec le Roi d'Angleterre, qui la souhaitait ardemment. Il s'en fallait peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux Rois. Henri VIII ne pouvait se consoler de n'avoir pas épousé la Reine ma mère; et, quelque autre princesse française qu'on lui proposât, il disait toujours qu'elle ne remplacerait jamais celle qu'on lui avait ôtée. Il est vrai aussi que la Reine ma mère était une parfaite beauté, et que c'est une chose remarquable que, veuve d'un duc de Longueville, trois Rois aient souhaité de l'épouser; son malheur l'a donnée au moindre et l'a mise dans un royaume où elle ne trouve que des peines. On dit que je lui ressemble; je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée, et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurais croire que j'en jouisse. »

Mademoiselle de Chartres dit à la Reine que ces tristes pressentiments étaient si mal fondés qu'elle ne les conser-

verait pas longtemps, et qu'elle ne devait point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osait plus penser à Mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au Roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang. Monsieur de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination, et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis, et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie était la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le chevalier de Guise lui avait donné quelque sorte de jalousie; mais comme elle était plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de Mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il était assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avait pour elle. Il ne la voyait que chez les Reines ou aux assemblées; il était difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentiments, qu'elle avait pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une nature qui le rendraient éternellement malheureux si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de Madame sa mère.

Comme Mademoiselle de Chartres avait le cœur très noble et très bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnais-

sance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitait.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et Madame de Chartres lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans Monsieur de Clèves, et qu'il faisait paraître tant de sagesse pour son âge, que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités, qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre ; mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à Madame de Chartres. Elle reçut la proposition qu'on lui faisait, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer en lui donnant le prince de Clèves. Les articles furent conclus ; on parla au Roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

Monsieur de Clèves se trouvait heureux, sans être néanmoins entièrement content : il voyait avec beaucoup de peine que les sentiments de Mademoiselle de Chartres ne passaient pas ceux de l'estime et de la reconnaissance, et il ne pouvait se flatter qu'elle en cachât de plus obligeants, puisque l'état où ils étaient lui permettait de les faire paraître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passait guère de jour qu'il ne lui en fît ses plaintes. « Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant ? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne me peut satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin ; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur les avantages de votre for-

tune, et non pas sur les charmes de votre personne. — Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle ; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. — Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serais content s'il y avait quelque chose au delà ; mais, au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni plaisir ni trouble. — Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. — Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il : c'est un sentiment de modestie, et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer. »

Mademoiselle de Chartres ne savait que répondre, et ces distinctions étaient au-dessus de ses connaissances. Monsieur de Clèves ne voyait que trop combien elle était éloignée d'avoir pour lui des sentiments qui le pouvaient satisfaire, puisqu'il lui paraissait même qu'elle ne les entendait pas.

Le chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les noces. Il avait vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avait eu d'épouser Mademoiselle de Chartres, qu'il n'avait pu se flatter d'y réussir ; et néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre. Cette douleur n'éteignit pas sa passion, et il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avait pas ignoré les sentiments que ce prince avait eus pour elle. Il lui fit connaître, à son retour, qu'elle était cause de l'extrême tristesse qui paraissait sur son visage ; et il avait tant de mérite et tant d'agrément, qu'il était difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi

ne se pouvait-elle défendre d'en avoir; mais cette pitié ne la conduisait pas à d'autres sentiments : elle contait à sa mère la peine que lui donnait l'affection de ce prince.

Madame de Chartres admirait la sincérité de sa fille, et elle l'admirait avec raison, car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle; mais elle n'admirait pas moins que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus qu'elle voyait bien que le prince de Clèves ne l'avait pas touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devait à l'inclination qu'il avait eue pour elle avant que de la connaître, et à la passion qu'il lui avait témoignée en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osait plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva ; la cérémonie s'en fit au Louvre, et le soir le Roi et les Reines vinrent souper chez Madame de Chartres avec toute la Cour, où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres, et ne pas assister à cette cérémonie; mais il y fut si peu maître de sa tristesse, qu'il était aisé de la remarquer.

Monsieur de Clèves ne trouva pas que Mademoiselle de Chartres eût changé de sentiment en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges, mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avait toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa possession; et quoiqu'elle vécut parfaitement bien avec lui, il n'était pas entièrement heureux. Il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie. La jalousie n'avait point de part à ce trouble, jamais mari n'a été si loin d'en prendre, et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle était néanmoins exposée au milieu de la Cour ; elle allait tous les jours

chez les Reines et chez Madame. Tout ce qu'il y avait d'hommes jeunes et galants la voyaient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison était ouverte à tout le monde; mais elle avait un air qui inspirait un si grand respect et qui paraissait si éloigné de la galanterie, que le maréchal de Saint-André, quoiqu'audacieux et soutenu de la faveur du Roi, était touché de sa beauté sans oser le lui faire paraître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres étaient dans le même état; et Madame de Chartres joignait à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevait de la faire paraître une personne où l'on ne pouvait atteindre.

La duchesse de Lorraine, en travaillant à la paix, avait aussi travaillé pour le mariage du duc de Lorraine, son fils; il avait été conclu avec Madame Claude de France, seconde fille du Roi. Les noces en furent résolues pour le mois de février.

Cependant le duc de Nemours était demeuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevait ou y envoyait continuellement des courriers. Ses espérances augmentaient tous les jours, et enfin Lignerolles lui manda qu'il était temps que sa présence vint achever ce qui était si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. Son esprit s'était insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune, et, au lieu qu'il l'avait rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvait parvenir, les difficultés s'étaient effacées de son imagination, et il ne voyait plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paraître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisait, et il se hâta lui-même de venir à la

Cour pour assister au mariage de Monsieur de Lorraine.

Il arriva la veille des fiançailles, et, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au Roi de l'état de son dessein, et recevoir ses ordres et ses conseils pour ce qui lui restait à faire. Il alla ensuite chez les Reines. Madame de Clèves n'y était pas, de sorte qu'elle ne le vit point, et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avait ouï parler de ce prince à tout le monde comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la Cour ; et surtout Madame la Dauphine le lui avait dépeint d'une sorte et lui en avait parlé tant de fois, qu'elle lui avait donné de la curiosité et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, on admira sa beauté et sa parure. Le bal commença, et comme elle dansait avec Monsieur de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Madame de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que Monsieur de Nemours, qui passait par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne. Mais il était difficile aussi de voir Madame de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

Monsieur de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans

la salle un murmure de louanges. Le Roi et les Reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avaient pas envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point. « Pour moi, Madame, dit Monsieur de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais, comme Madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. — Je crois, dit Madame la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien. — Je vous assure, Madame, reprit Madame de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. — Vous devinez fort bien, répondit Madame la Dauphine, et il y a même quelque chose d'obligeant pour Monsieur de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. » La Reine les interrompit pour faire continuer le bal. Monsieur de Nemours prit la Reine Dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de Monsieur de Nemours avant qu'il allât en Flandre; mais de tout le soir il ne put admirer que Madame de Clèves.

Le chevalier de Guise, qui l'adorait toujours, était à ses pieds, et ce qui venait de se passer lui avait donné une douleur sensible. Il prit comme un présage que la fortune destinait Monsieur de Nemours à être amoureux de Madame de Clèves; et, soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fît voir au chevalier de Guise au delà de la vérité, il crut qu'elle avait été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que Monsieur de Nemours était bienheureux de commencer

à être connu d'elle par une aventure qui avait quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Madame de Clèves revint chez elle l'esprit si rempli de ce qui s'était passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte, et elle lui loua Monsieur de Nemours avec un certain air qui donna à Madame de Chartres la même pensée qu'avait eue le chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des noces se fit. Madame de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables, qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivants, elle le vit chez la Reine Dauphine ; elle le vit jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courir la bague, elle l'entendit parler ; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres et se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il était, par l'air de sa personne et par l'agrément de son esprit, qu'il fit en peu de temps une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi que, comme Monsieur de Nemours sentait pour elle une inclination violente qui lui donnait cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire, il était encore plus aimable qu'il n'avait accoutumé de l'être ; de sorte que, se voyant souvent, se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avait de plus parfait à la Cour, il était difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La duchesse de Valentinois était de toutes les parties de plaisir, et le Roi avait pour elle la même vivacité et les mêmes soins que dans les commencements de sa passion. Madame de Clèves, qui était dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec un extrême étonnement l'attachement que le Roi avait pour cette duchesse, qui était grand'mère, et qui venait de marier sa petite-fille. Elle en parlait souvent à Madame de Chartres. « Est-il possible,

Madame, lui disait-elle, qu'il y ait si longtemps que le Roi en soit amoureux ? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui était beaucoup plus âgée que lui, qui avait été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai ouï dire ? — Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite ni la fidélité de Madame de Valentinois qui a fait naître la passion du Roi, ni qui l'a conservée ; et c'est aussi en quoi il n'est pas excusable : car, si cette femme avait eu de la jeunesse et de la beauté, jointe à sa naissance ; qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé ; qu'elle eût aimé le Roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur ni de fortune, et sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au Roi même, il faut avouer qu'on aurait eu de la peine à s'empêcher de louer ce prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignais, continua Madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les histoires de leur temps, je vous apprendrais le commencement de la passion du Roi pour cette duchesse, et plusieurs choses de la Cour du feu Roi qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. — Bien loin de vous accuser, reprit Madame de Clèves, de redire les histoires passées, je me plains, Madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la Cour. Je les ignore si entièrement, que je croyais, il y a peu de jours, que Monsieur le Connétable était fort bien avec la Reine. — Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit Madame de Chartres. La Reine hait M. le Connétable, et, si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en apercevra que trop. Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au Roi que de tous ses enfants il n'y avait que les naturels qui lui ressemblassent. — Je

n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit Madame de Clèves, après avoir vu le soin que la Reine avait d'écrire à M. le Connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoignée à son retour, et comme elle l'appelle toujours mon compère, aussi bien que le Roi. — Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit Madame de Chartres, vous serez souvent trompée : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité.

« Mais, pour revenir à Madame de Valentinois, vous savez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers. Sa maison est très illustre ; elle vient des anciens ducs d'Aquitaine ; son aïeule était fille naturelle de Louis XI, et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Valier, son père, se trouva embarrassé dans l'affaire du Connétable de Bourbon, dont vous avez ouï parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté était admirable, et qui avait déjà plu au feu Roi, fit si bien (je ne sais par quels moyens), qu'elle obtint la vie de son père. On lui porta sa grâce comme il n'attendait que le coup de la mort ; mais la peur l'avait tellement saisi, qu'il n'avait plus de connaissance, et il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la Cour comme la maîtresse du Roi. Le voyage d'Italie et la prison de ce prince interrompirent cette passion. Lorsqu'il revint d'Espagne, et que Madame la Régente alla au devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles était Mademoiselle de Pisseleu, qui a été depuis la duchesse d'Étampes. Le Roi en devint amoureux. Elle était inférieure en naissance, en esprit et en beauté, à Madame de Valentinois, et elle n'avait au-dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'elle était née le jour que Diane de Poitiers avait été mariée. La haine le lui faisait dire, et non pas la vérité : car je suis bien trompée si la duchesse de Valentinois n'épousa M. de Brézé, grand sénéchal de Normandie, dans le même temps que le

Roi devint amoureux de Madame d'Étampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine que l'a été celle de ces deux femmes. La duchesse de Valentinois ne pouvait pardonner à Madame d'Étampes de lui avoir ôté le titre de maîtresse du Roi. Madame d'Étampes avait une jalousie violente contre Madame de Valentinois, parce que le Roi conservait un commerce avec elle. Ce prince n'avait pas une fidélité exacte pour ses maîtresses : il y en avait toujours une qui avait le titre et les honneurs, mais les dames que l'on appelait *de la petite bande* le partageaient tour à tour. La perte du Dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, et que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avait pas la même tendresse ni le même goût pour son second fils, qui règne présentement ; il ne lui trouvait pas assez de hardiesse ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à Madame de Valentinois, et elle lui dit qu'elle voulait le faire devenir amoureux d'elle pour le rendre plus vif et plus agréable. Elle y réussit, comme vous le voyez. Il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée ni par le temps ni par les obstacles.

« Le feu Roi s'y opposa d'abord ; et soit qu'il eût encore assez d'amour pour Madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la duchesse d'Étampes, qui était au désespoir que Monsieur le Dauphin fût attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère et un chagrin dont il donnait tous les jours des marques. Son fils ne craignit ni sa colère ni sa haine, et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement ni à le cacher : il fallut que le Roi s'accoutumât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, et l'attacha davantage au duc d'Orléans, son troisième fils. C'était un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avait besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation si l'âge eût mûri son esprit.

« Le rang d'aîné qu'avait le Dauphin, et la faveur du Roi qu'avait le duc d'Orléans, faisaient entre eux une sorte d'émulation qui allait jusqu'à la haine. Cette émulation avait commencé dès leur enfance, et s'était toujours conservée. Lorsque l'Empereur passa en France, il donna une préférence entière au duc d'Orléans sur Monsieur le Dauphin, qui la ressentit si vivement, que, comme cet empereur était à Chantilly, il voulait obliger Monsieur le Connétable à l'arrêter, sans attendre le commandement du Roi. Monsieur le Connétable ne le voulut pas. Le Roi le blâma dans la suite de n'avoir pas suivi le conseil de son fils, et, lorsqu'il l'éloigna de la Cour, cette raison y eut beaucoup de part.

« La division des deux frères donna la pensée à la duchesse d'Étampes de s'appuyer de Monsieur le duc d'Orléans pour la soutenir auprès du Roi contre Madame de Valentinois. Elle y réussit. Ce prince, sans être amoureux d'elle, n'entra guère moins dans ses intérêts que le Dauphin était dans ceux de Madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la Cour, telles que vous pouvez vous les imaginer. Mais ces intrigues ne se bornèrent pas seulement à des démêlés de femmes.

« L'Empereur, qui avait conservé de l'amitié pour le duc d'Orléans, avait offert plusieurs fois de lui remettre le duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la paix, il faisait espérer de lui donner les dix-sept Provinces et de lui faire épouser sa fille. Monsieur le Dauphin ne souhaitait ni la paix ni ce mariage. Il se servit de Monsieur le Connétable, qu'il a toujours aimé, pour faire voir au Roi de quelle importance il était de ne pas donner à son successeur un frère aussi puissant que le serait un duc d'Orléans avec l'alliance de l'Empereur et les dix-sept Provinces. Monsieur le Connétable entra d'autant mieux dans les sentiments de Monsieur le Dauphin, qu'il s'opposait par

là à ceux de Madame d'Étampes, qui était son ennemie déclarée, et qui souhaitait ardemment l'élévation de Monsieur le duc d'Orléans.

« Monsieur le Dauphin commandait alors l'armée du Roi en Champagne, et avait réduit celle de l'Empereur en une telle extrémité, qu'elle eût péri entièrement si la duchesse d'Étampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix et l'alliance de l'Empereur pour Monsieur le duc d'Orléans, n'eût fait secrètement avertir les ennemis de surprendre Épernay et Château-Thierry, qui étaient pleins de vivres. Ils le firent, et sauvèrent par ce moyen toute leur armée.

« Cette duchesse ne jouit pas longtemps du succès de sa trahison. Peu après, Monsieur le duc d'Orléans mourut à Farmoutiers d'une espèce de maladie contagieuse. Il aimait une des plus belles femmes de la Cour, et en était aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis avec tant de sagesse, et qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avait pour ce prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari le même jour qu'elle apprit celle de Monsieur d'Orléans, de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

« Le Roi ne survécut guère au prince son fils ; il mourut deux ans après. Il recommanda à Monsieur le Dauphin de se servir du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebault, et ne parla point de Monsieur le Connétable, qui était pour lors relégué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le Roi son fils de le rappeler et de lui donner le gouvernement des affaires.

« Madame d'Étampes fut chassée, et reçut tous les mauvais traitements qu'elle pouvait attendre d'une ennemie toute-puissante. La duchesse de Valentinois se vengea alors pleine-

ment de cette duchesse et de tous ceux qui lui avaient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du Roi qu'il ne le paraissait encore pendant qu'il était Dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses. Elle dispose des charges et des affaires ; elle a fait chasser le cardinal de Tournon, le chancelier Olivier et Villeroy. Ceux qui ont voulu éclairer le Roi sur sa conduite ont péri dans cette entreprise. Le comte de Taix, grand maître de l'artillerie, qui ne l'aimait pas, ne put s'empêcher de parler de ses galanteries, et surtout de celle du comte de Brissac, dont le Roi avait déjà eu beaucoup de jalousie. Néanmoins elle fit si bien, que le comte de Taix fut disgracié ; on lui ôta sa charge, et, ce qui est presque incroyable, elle la fit donner au comte de Brissac ; elle l'a fait ensuite maréchal de France. La jalousie du Roi augmenta néanmoins d'une telle sorte, qu'il ne put souffrir que ce maréchal demeurât à la Cour. Mais la jalousie, qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son rival que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années. Il revint l'hiver dernier, sur le prétexte de demander des troupes et d'autres choses nécessaires pour l'armée qu'il commande. Le désir de revoir Madame de Valentinois, et la crainte d'en être oublié, avait peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le Roi le reçut avec une grande froideur. Messieurs de Guise qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner à cause de Madame de Valentinois, se servirent de Monsieur le Vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtint aucune des choses qu'il était venu demander. Il n'était pas difficile de lui nuire; le Roi le haïssait, et sa présence lui donnait de l'inquiétude ; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de

Madame de Valentinois des sentiments que l'absence commençait d'éteindre. Le Roi a bien eu d'autres sujets de jalousie; mais il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

« Je ne sais, ma fille, ajouta Madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en savoir. — Je suis très éloignée, Madame, de faire cette plainte, répondit Madame de Clèves, et, sans la peur de vous importuner, je vous demanderais encore plusieurs circonstances que j'ignore. »

La passion de Monsieur de Nemours pour Madame de Clèves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées, et avec qui il avait conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes et de répondre à leurs reproches. Madame la Dauphine, pour qui il avait eu des sentiments assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre Madame de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étaient nécessaires pour son départ. Il allait souvent chez la Reine Dauphine, parce que Madame de Clèves y allait souvent, et il n'était pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avait cru de ses sentiments pour cette Reine. Madame de Clèves lui paraissait d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connaître au public. Il n'en parla pas même au Vidame de Chartres, qui était son ami intime, et pour qui il n'avait rien de caché. Il prit une conduite si sage, et s'observa avec tant de soin, que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Madame de Clèves, que le chevalier de Guise; et elle aurait eu peine à s'en apercevoir elle-même.

si l'inclination qu'elle avait pour lui ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensait des sentiments de ce prince, qu'elle avait eue à lui parler de ses autres amants : sans avoir un dessein formé de lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais Madame de Chartres ne le voyait que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avait pour lui. Cette connaissance lui donna une douleur sensible : elle jugeait bien le péril où était cette jeune personne d'être aimée d'un homme fait comme Monsieur de Nemours, pour qui elle avait de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avait de cette inclination par une chose qui arriva peu de jours après.

Le maréchal de Saint-André, qui cherchait toutes les occasions de faire voir sa magnificence, supplia le Roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venait que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les Reines. Ce maréchal était bien aise aussi de faire paraître aux yeux de Madame de Clèves cette dépense éclatante qui allait jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avait été choisi pour ce souper, le Roi Dauphin, dont la santé était assez mauvaise, s'était trouvé mal, et n'avait vu personne. La Reine sa femme avait passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portait mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étaient dans son antichambre. La Reine Dauphine s'en alla chez elle; elle y trouva Madame de Clèves et quelques autres dames qui étaient les plus dans sa familiarité.

Comme il était déjà assez tard, et qu'elle n'était point habillée, elle n'alla pas chez la Reine; elle fit dire qu'on ne la verrait point, et fit apporter ses pierreries, afin d'en choi-

sir pour le bal du maréchal de Saint-André, et pour en donner à Madame de Clèves, à qui elle en avait promis. Comme elles étaient dans cette occupation, le prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendait toutes les entrées libres. La Reine Dauphine lui dit qu'il venait sans doute de chez le Roi son mari, et lui demanda ce que l'on y faisait. « L'on se dispute contre Monsieur de Nemours, Madame, répondit-il, et il défend avec tant de chaleur la cause qu'il soutient, qu'il faut que ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant, que d'y voir la personne qu'il aime.

— Comment! reprit Madame la Dauphine, Monsieur de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal ? J'avais bien cru que les maris pouvaient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas ; mais, pour les amants, je n'avais jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. — Monsieur de Nemours trouve, répliqua le prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amants, soit qu'ils soient aimés ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que, s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours ; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant; qu'elles en sont entièrement occupées ; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi bien que pour celui qu'elles aiment ; que lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée ; que plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien ; enfin, il trouve

qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas. »

Madame de Clèves ne faisait pas semblant d'entendre ce que disait le prince de Condé, mais elle l'écoutait avec attention. Elle jugeait aisément quelle part elle avait à l'opinion que soutenait Monsieur de Nemours, et surtout à ce qu'il disait du chagrin de n'être pas au bal où était sa maîtresse, parce qu'il ne devait pas être à celui du maréchal de Saint-André, et que le roi l'envoyait au devant du duc de Ferrare.

La Reine Dauphine riait avec le prince de Condé, et n'approuvait pas l'opinion de Monsieur de Nemours. « Il n'y a qu'une occasion, Madame, lui dit ce prince, où Monsieur de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal : c'est lorsque c'est lui qui le donne ; que l'année passée, qu'il en donna un à votre Majesté, il trouva que sa maîtresse lui faisait une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne sembla que vous y suivre ; que c'est toujours faire une grâce à un amant, que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne ; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant, que sa maîtresse le voie maître d'un lieu ou est toute la Cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. — Monsieur de Nemours avait raison, dit la Reine Dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal ; il y avait alors un si grand nombre de femmes à qui il donnait cette qualité, que, si elles n'y fussent point venues, il y aurait eu peu de monde. »

Sitôt que le prince de Condé avait commencé à conter les sentiments de Monsieur de Nemours sur le bal, Madame de Clèves avait senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne fallait pas aller chez un homme dont on était aimée, et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévé-

rité pour faire une chose qui était une faveur pour Monsieur de Nemours. Elle emporta néanmoins la parure que lui avait donnée la Reine Dauphine ; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avait pas dessein de s'en servir ; que le maréchal de Saint-André prenait tant de soin de faire voir qu'il était attaché à elle, qu'elle ne doutait point qu'il ne voulut aussi faire croire qu'elle aurait part au divertissement qu'il devait donner au Roi, et que sous prétexte de faire les honneurs de chez lui, il lui rendrait des soins dont peut-être elle serait embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière ; mais, voyant qu'elle s'y opiniâtrait, elle s'y rendit, et lui dit qu'il fallait donc qu'elle fît la malade, pour avoir un prétexte de n'y pas aller parce que les raisons qui l'en empêchaient ne seraient pas approuvées, et qu'il fallait même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Clèves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle, pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devait pas être, et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'irait pas.

Il revint le lendemain du bal ; il sut qu'elle ne s'y était pas trouvée ; mais, comme il ne savait pas que l'on eût redit devant elle la conversation de chez le Roi Dauphin, il était bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il était chez la Reine, et qu'il parlait à Madame la Dauphine, Madame de Chartres et Madame de Clèves y vinrent, et s'approchèrent de cette princesse. Madame de Clèves était un peu négligée, comme une personne qui s'était trouvée mal ; mais son visage ne répondait point à son habillement. « Vous voilà si belle, lui dit Madame la Dauphine, que je ne saurais croire que vous ayez été malade. Je pense que Monsieur le prince de Condé, en vous contant l'avis de Monsieur de Nemours sur le bal,

vous a persuadée que vous feriez une faveur au maréchal de Saint-André d'aller chez lui, et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. » Madame de Clèves rougit de ce que Madame la Dauphine devinait si juste, et de ce qu'elle disait devant Monsieur de Nemours ce qu'elle avait deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avait pas voulu aller au bal ; et pour empêcher que Monsieur de Nemours ne le jugeât aussi bien qu'elle, elle prit la parole sur un air qui semblait être appuyé sur la vérité. « Je vous assure, Madame, dit-elle à Madame la Dauphine, que Votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle était véritablement malade ; mais je crois que, si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée qu'elle était, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. » Madame la Dauphine crut ce que disait Madame de Chartres ; Monsieur de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence ; néanmoins la rougeur de Madame de Clèves lui fit soupçonner que ce que Madame la Dauphine avait dit n'était pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Clèves avait d'abord été fâchée que Monsieur de Nemours eût lieu de croire que c'était lui qui l'avait empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André ; mais ensuite elle sentit quelque espèce de chagrin que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'assemblée de Cercamp eût été rompue, les négociations pour la paix avaient toujours continué, et les choses s'y disposèrent d'une telle sorte que, sur la fin de février, on se rassembla à Cateau-Cambrésis. Les mêmes députés y retournèrent, et l'absence du maréchal de Saint-André défit Monsieur de Nemours du rival qui lui était le plus redoutable par l'attention qu'il avait à observer ceux qui approchaient Madame de Clèves que par le progrès qu'il pouvait faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avait pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connaissait ses sentiments pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avait envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui ; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avait d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisait qu'un plaisir, et non pas un attachement sérieux, du commerce des femmes. « Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que l'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la Reine Dauphine ; je vois même qu'il y va très souvent, et je vous conseille d'éviter autant que vous pourrez de lui parler, et surtout en particulier, parce que Madame la Dauphine vous traitant comme elle fait, on dirait bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez Madame la Dauphine, afin de ne vous pas trouver dans des aventures de galanterie. »

Madame de Clèves n'avait jamais ouï parler de Monsieur de Nemours et de Madame la Dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère, et elle crut si bien voir combien elle s'était trompée dans tout ce qu'elle avait pensé des sentiments de ce prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçut ; il vint du monde dans ce moment ; Madame de Clèves s'en alla chez elle, et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître, par ce que lui venait de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenait à Monsieur de Nemours ; elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que Monsieur de Clèves lui avait tant demandés ; elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte

que Monsieur de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à Madame la Dauphine, et cette pensée la détermina à conter à Madame de Chartres ce qu'elle ne lui avait point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avait résolu ; mais elle trouva que Madame de Chartres avait un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paraissait néanmoins si peu de chose, que Madame de Clèves ne laissa pas d'aller l'après-dîner chez Madame la Dauphine ; elle était dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étaient le plus avant dans sa familiarité. « Nous parlions de Monsieur de Nemours, lui dit cette Reine en la voyant, et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles ; devant que d'y aller, il avait un nombre infini de maîtresses, et c'était même un défaut en lui, car il ménageait également celles qui avaient du mérite et celles qui n'en avaient pas ; depuis qu'il est revenu, il ne connaît ni les unes ni les autres ; il n'y a jamais eu un si grand changement ; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume. ».

Madame de Clèves ne répondit rien, et elle pensait avec honte qu'elle aurait pris tout ce qu'on disait du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avait point été détrompée. Elle se sentait quelque aigreur contre Madame la Dauphine, de lui voir chercher des raisons et s'étonner d'une chose dont apparemment elle savait mieux la vérité que personne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose ; et comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Est-ce aussi pour moi, Madame, que vous venez de parler, et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer la conduite de Monsieur de Nemours? — Vous êtes injuste, lui dit Madame la Dauphine ; vous savez que je n'ai

rien de caché pour vous. Il est vrai que Monsieur de Nemours, devant d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssait pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvînt des choses qu'il avait faites, et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle : le Vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. » Madame la Dauphine parla d'un air qui persuada Madame de Clèves, et elle se trouva malgré elle dans un état plus calme et plus doux que celui où elle était auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle était beaucoup plus mal qu'elle ne l'avait laissée. La fièvre lui avait redoublé, et les jours suivants elle augmenta de telle sorte qu'il parut que ce serait une maladie considérable. Madame de Clèves était dans une affliction extrême ; elle ne sortait point de la chambre de sa mère ; Monsieur de Clèves y passait aussi presque tous les jours, et par l'intérêt qu'il prenait à Madame de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais aussi pour avoir le plaisir de la voir : sa passion n'était point diminuée.

Monsieur de Nemours, qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avait pas cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de Madame de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Madame de Clèves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchait même à des heures où il savait bien qu'il n'y était pas; et, sous le prétexte de l'attendre, il demeurait dans l'antichambre de Madame de Chartres, où il y avait toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Clèves y venait souvent, et, pour être affligée, elle n'en

paraissait pas moins belle à Monsieur de Nemours. Il lui faisait voir combien il prenait d'intérêt à son affliction, et il lui en parlait avec un air si doux et si soumis, qu'il la persuadait aisément que ce n'était pas de Madame la Dauphine dont il était amoureux.

Elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyait plus, et qu'elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions, il s'en fallait peu qu'elle ne crût le haïr, par la douleur que lui donnait cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle était avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde et appeler Madame de Clèves.

« Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse et le besoin que vous avez de moi augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour Monsieur de Nemours : je ne vous demande point de me l'avouer ; je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement : vous êtes sur le bord du précipice ; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille ; retirez-vous de la Cour ; obligez votre mari de vous emmener ; ne craignez point de prendre des partis trop

rudes et trop difficiles ; quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord, ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes ; mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en pas être le témoin. »

Madame de Clèves fondait en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenait serrée contre les siennes ; et Madame de Chartres se sentant touchée elle-même : « Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire. »

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter ni parler davantage ; Madame de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état qu'on peut s'imaginer, et Madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à quoi elle se sentait attachée.

Madame de Clèves était dans une affliction extrême ; son mari ne la quittait point, et, sitôt que Madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisait qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille. Quoique la tendresse et la reconnaissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentait qu'elle avait de sa mère pour se défendre contre Monsieur de Nemours ne laissait pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvait malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle était si peu maîtresse de ses sentiments, et où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui

donner de la force. La manière dont Monsieur de Clèves en usait pour elle lui faisait souhaiter plus fortement que jamais de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devait: Elle lui témoignait aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avait encore fait ; elle ne voulait point qu'il la quittât, et il lui semblait qu'à force de s'attacher à lui il la défendrait contre Monsieur de Nemours.

Ce prince vint voir Monsieur de Clèves à la campagne; il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à Madame de Clèves; mais elle ne le voulut point recevoir, et sentant bien qu'elle ne pouvait s'empêcher de le trouver aimable, elle avait fait une forte résolution de s'empêcher de le voir, et d'en éviter toutes les occasions qui dépendraient d'elle.

Monsieur de Clèves vint à Paris pour faire sa cour, et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain; il ne revint néanmoins que le jour d'après. « Je vous attendis tout hier lui dit Madame de Clèves lorsqu'il arriva; et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu comme vous me l'aviez promis. Vous savez que si je pouvais sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce serait la mort de Madame de Tournon, que j'ai apprise ce matin. J'en aurais été touchée quand je ne l'aurais point connue : c'est toujours une chose digne de pitié, qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours; mais de plus, c'était une des personnes du monde qui me plaisait davantage, et qui paraissait avoir autant de sagesse que de mérite.

— Je fus très fâché de ne pas revenir hier, répondit Monsieur de Clèves; mais j'étais si nécessaire à la consolation d'un malheureux, qu'il m'était impossible de le quitter. Pour Madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse et digne de votre estime. — Vous m'étonnez, reprit Madame de Clèves, et je vous ai ouï dire plusieurs fois qu'il n'y avait point de femme à la Cour que vous esti-

massiez davantage. — Il est vrai, répondit-il, mais les femmes sont incompréhensibles ; et quand je les vois toutes, je me vois si heureux de vous avoir, que je ne saurais assez admirer mon bonheur. — Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua Madame de Clèves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de Madame de Tournon. — Il y a longtemps que je le suis, répliqua-t-il, et que je sais qu'elle aimait le comte de Sancerre, à qui elle donnait des espérances de l'épouser. — Je ne saurais croire, interrompit Madame de Clèves, que Madame de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. — Si elle n'en eût donné qu'à lui, répliqua Monsieur de Clèves, il ne faudrait pas s'étonner ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnait aussi à Estouteville dans le même temps, et je vais vous apprendre toute cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE

Vous savez l'amitié qu'il y a entre Sancerre et moi; néanmoins il devint amoureux de Madame de Tournon il y a environ deux ans, et me le cacha avec beaucoup de soin, aussi bien qu'à tout le reste du monde; j'étais bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paraissait encore inconsolable de la mort de son mari, et vivait dans une retraite austère. La sœur de Sancerre était quasi la seule personne qu'elle vît et c'était chez elle qu'il était devenu amoureux.

« Un soir qu'il devait y avoir une comédie au Louvre, et que l'on n'attendait plus que le Roi et Madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'était trouvée mal, et que le Roi ne viendrait pas. On jugea aisément que le mal de cette duchesse était quelque démêlé avec le Roi; nous savions les jalousies qu'il avait eues du maréchal de Brissac pendant qu'il avait été à la Cour, mais il était retourné en Piémont depuis quelques jours, et nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

« Comme j'en parlais avec Sancerre, Monsieur d'Anville arriva dans la salle, et me dit tout bas que le Roi était dans une affliction et dans une colère qui faisait pitié ; qu'en un raccommodement qui s'était fait entre lui et Madame de Valentinois, il y avait quelques jours, sur des démêlés qu'ils avaient eus pour le maréchal de Brissac, le Roi lui avait donné une bague et l'avait priée de la porter ; que, pendant

qu'elle s'habillait pour venir à la comédie, il avait remarqué qu'elle n'avait point cette bague, et lui en avait demandé la raison ; qu'elle avait paru étonnée de ne la pas avoir ; qu'elle l'avait demandée à ses femmes, lesquelles, par malheur, ou faute d'être bien instruites, avaient répondu qu'il y avait quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avaient vue.

« Ce temps est précisément celui du départ du maréchal de Brissac, continua Monsieur d'Anville ; le Roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague en lui disant adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie, qui n'était pas encore bien éteinte, qu'il s'est emporté, contre son ordinaire, et lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très affligé ; mais je ne sais s'il l'est davantage de l'opinion que Madame de Valentinois a sacrifié sa bague que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

« Sitôt que Monsieur d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre ; je la lui dis comme un secret que l'on venait de me confier et dont je lui défendais de parler.

« Le lendemain matin, j'allai d'assez bonne heure chez ma belle-sœur ; je trouvai Madame de Tournon au chevet de son lit ; elle n'aimait pas Madame de Valentinois, et elle savait bien que ma belle-sœur n'avait pas sujet de s'en louer. Sancerre avait été chez elle au sortir de la comédie. Il lui avait appris la brouillerie du Roi avec cette duchesse, et Madame de Tournon était venue la conter à ma belle-sœur, sans savoir ou sans faire réflexion que c'était moi qui l'avais apprise à son amant.

« Sitôt que je m'approchai de ma belle-sœur, elle dit à Madame de Tournon que l'on pouvait me confier ce qu'elle venait de lui dire ; et, sans attendre la permission de Madame de Tournon, elle me conta mot pour mot tout ce que j'avais dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je regardai Madame de Tournon; elle me

parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon ; je n'avais dit la chose qu'à Sancerre ; il m'avait quitté au sortir de la comédie sans m'en dire la raison ; je me souvins de lui avoir ouï extrêmement louer Madame de Tournon ; toutes ces choses m'ouvrirent les yeux, et je n'eus pas de peine à démêler qu'il avait une galanterie avec elle, et qu'il l'avait vue depuis qu'il m'avait quitté.

« Je fus si piqué de voir qu'il me cachait cette aventure, que je dis plusieurs choses qui firent connaître à Madame de Tournon l'imprudence qu'elle avait faite ; je la remis à son carrosse, et je l'assurai, en la quittant, que j'enviais le bonheur de celui qui lui avait appris la brouillerie du Roi et de Madame de Valentinois.

« Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre ; je lui fis des reproches et je lui dis que je savais sa passion pour Madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avais découverte : il fut contraint de me l'avouer. Je lui contai ensuite ce qui me l'avait apprise, et il m'apprit aussi le détail de leur aventure : il me dit, que, quoiqu'il fût cadet de sa maison, et très éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, néanmoins elle était résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage, et qu'il n'y avait rien qu'il ne dût craindre d'une femme qui avait l'artifice de soutenir aux yeux du public un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avait été véritablement affligée, mais que l'inclination qu'elle avait eue pour lui avait surmonté cette affliction, et qu'elle n'avait pu laisser paraître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser, qui me firent voir à quel point il en était amoureux ; il m'assura qu'il la ferait consentir que je susse la passion qu'il avait pour elle, puisque aussi bien c'était elle-même qui me l'avait apprise. Il l'y obligea en effet, quoique avec beaucoup de

peine, et je fus ensuite très avant dans leurs confidences.

« Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête et si agréable à l'égard de son amant ; néanmoins j'étais toujours choqué de son affectation à paraître encore affligée. Sancerre était si amoureux et si content de la manière dont elle en usait pour lui, qu'il n'osait quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitait plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, et elle lui parut résolue à l'épouser ; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivait et à se remettre dans le monde : elle venait chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la Cour s'y trouvait. Sancerre n'y venait que rarement, mais ceux qui y étaient tous les soirs et qui l'y voyaient souvent la trouvaient très aimable.

« Peu de temps après qu'elle eut commencé à quitter sa solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avait pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes ; mais à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage elle semblait l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avait pas de tort d'avoir de l'inquiétude. Je lui répondis que, quand la passion de Madame de Tournon diminuerait après avoir duré deux ans, il ne faudrait pas s'en étonner ; que, quand même, sans être diminuée, elle ne serait pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, il ne devrait pas s'en plaindre ; que ce mariage, à l'égard du public, lui ferait un extrême tort, non seulement parce qu'il n'était pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporterait à sa réputation ; qu'ainsi tout ce qu'il pouvait souhaiter était qu'elle ne le trompât point et qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore que, si elle n'avait pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimait quelque autre, il ne fallait point qu'il s'emportât ni qu'il se

plaignît, mais qu'il devrait conserver pour elle de l'estime et de la reconnaissance.

« Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrais pour moi-même ; car la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que, si ma maîtresse et même ma femme m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri ; je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre. »

Ces paroles firent rougir Madame de Clèves, et elle y trouva un certain rapport avec l'état où elle était, qui la surprit et qui lui donna un trouble dont elle fut longtemps à se remettre.

« Sancerre parla à Madame de Tournon, continua Monsieur de Clèves ; il lui dit tout ce que je lui avais conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin et parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il allait faire et qui devait être assez long ; mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, et en parut si affligée que je crus, aussi bien que lui, qu'elle l'aimait véritablement. Il partit, il y a environ trois mois. Pendant son absence j'ai peu vu Madame de Tournon ; vous m'avez entièrement occupé et je savais seulement qu'il devait bientôt revenir.

« Avant-hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle était morte. J'envoyai savoir chez lui si on n'avait point eu de ses nouvelles : on me manda qu'il était arrivé dès la veille, qui était précisément le jour de la mort de Madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverais ; mais son affliction passait de beaucoup ce que je m'en étais imaginé.

« Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre. Dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa, fondant en larmes : Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte ! Je n'en étais pas digne ; mais je la suivrai bientôt.

« Après cela il se tut ; et puis, de temps en temps, redisant toujours : Elle est morte et je ne la reverrai plus ! il revenait aux cris et aux larmes, et demeurait comme un homme qui n'avait plus de raison. Il me dit qu'il n'avait pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence, mais qu'il ne s'en était pas étonné, parce qu'il la connaissait, et qu'il savait la peine qu'elle avait à hasarder de ses lettres. Il ne doutait point qu'il ne l'eût épousée à son retour ; il la regardait comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été ; il s'en croyait tendrement aimé ; il la perdait dans le moment qu'il pensait s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeaient dans une affliction violente, dont il était entièrement accablé, et j'avoue que je ne pouvais m'empêcher d'en être touché.

« Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le Roi ; je lui promis que je reviendrais bientôt. Je revins en effet, et je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout différent de ce que je l'avais quitté. Il était debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même : Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré ; je suis plus malheureux mille fois que je n'étais tantôt, et ce que je viens d'apprendre de Madame de Tournon est pire que sa mort.

« Je crus que la douleur le troublait entièrement, et je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une maîtresse que l'on aime et dont on est aimé. Je lui dis que, tant que son affliction avait eu des bornes, je l'avais approuvée, et que j'y étais entré ; mais que je ne le plaindrais plus s'il s'abandonnait au désespoir et s'il perdait la raison. — Je serais trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il : Madame de Tournon m'était infidèle, et j'apprends son infidélité et sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un temps où mon âme est remplie

et pénétrée de la plus vive douleur et de la plus tendre amour que l'on ait jamais senties; dans un temps où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard. Je trouve que je me suis trompé, et qu'elle ne mérite pas que je la pleure; cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'était fidèle, et je sens son infidélité comme si elle n'était pas morte. Si j'avais appris son changement devant sa mort, la jalousie, la colère, la rage, m'auraient rempli, et m'auraient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr. »

« Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disait Sancerre; je lui demandai comment il avait su ce qu'il venait de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étais sorti de sa chambre, Estouteville, qui est son ami intime, mais qui ne savait pourtant rien de son amour pour Madame de Tournon, l'était venu voir; que d'abord qu'il avait été assis, il avait commencé à pleurer, et qu'il lui avait dit qu'il lui demandait pardon de lui avoir caché ce qu'il lui allait apprendre; qu'il le priait d'avoir pitié de lui; qu'il venait lui ouvrir son cœur, et qu'il voyait l'homme du monde le plus affligé de la mort de Madame de Tournon.

« Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étais plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, et m'a dit qu'il était amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avait toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avait défendu expressément et avec tant d'autorité, qu'il n'avait osé lui désobéir; qu'il lui avait plu quasi dans le même temps qu'il l'avait aimée; qu'ils avaient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avait jamais été chez elle publiquement : qu'il avait eu le plaisir de la consoler de la mort de son mari, et qu'enfin il l'allait

épouser dans le temps qu'elle était morte; mais que ce mariage, qui était un effet de passion, aurait paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avait gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avait été si éloignée de se marier.

« Tant qu'Estouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ses paroles, parce que j'y ai trouvé de la vraisemblance, et que le temps où il m'a dit qu'il avait commencé à aimer Madame de Tournon est précisément celui où elle m'a paru changée; mais un moment après je l'ai cru un menteur, ou du moins un visionnaire; j'ai été prêt à le lui dire; j'ai pensé ensuite à vouloir m'éclaircir; je l'ai questionné; je lui ai fait paraître des doutes; enfin j'ai tant fait pour m'assurer de mon malheur, qu'il m'a demandé si je connaissais l'écriture de Madame de Tournon; il a mis sur mon lit quatre de ses lettres et son portrait. Mon frère est entré dans ce moment. Estouteville avait le visage si plein de larmes, qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir; il m'a dit qu'il reviendrait ce soir requérir ce qu'il me laissait; et moi je chassai mon frère, sur le prétexte de me trouver mal, par l'impatience de voir ces lettres que l'on m'avait laissées, et espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderait pas tout ce que d'Estouteville venait de me dire. Mais, hélas! que n'y ai-je point trouvé? Quelle tendresse! Quels serments! Quelles assurances de l'épouser! Quelles lettres! Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort et celle de l'infidélité : ce sont deux maux que l'on a souvent comparés, mais qui n'ont jamais été sentis en même temps par la même personne. J'avoue, à ma honte, que je sens encore plus sa perte que son changement; je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Si elle vivait, j'aurais le plaisir de lui faire des reproches, et de

me venger d'elle en lui faisant connaître son injustice; mais je ne la verrai plus, reprenait-il, je ne la verrai plus : ce mal est le plus grand de tous les maux; je souhaiterais de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! Si elle revenait elle vivrait pour Estouteville. Que j'étais heureux hier, s'écriait-il, que j'étais heureux! J'étais l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction était raisonnable, et je trouvais quelque douceur à penser que je ne devais jamais me consoler : aujourd'hui tous mes sentiments sont injustes; je paye à une passion feinte qu'elle a eue pour moi le même tribut de douleur que je croyais devoir à une passion véritable. Je ne puis ni haïr ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler ni m'affliger. Du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Estouteville : son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimais Madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y serait peut-être pas attaché, elle ne m'aurait pas été infidèle; il est venu me chercher pour me confier sa douleur; il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écriait-il; il aimait Madame de Tournon; il en était aimé, et il ne la verra jamais; je sens bien néanmoins que je ne saurais m'empêcher de le haïr. Et encore une fois, je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

« Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter Madame de Tournon, à lui parler et à lui dire les choses du monde les plus tendres; il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état si violent, je connus bien qu'il me fallait quelque secours pour m'aider à calmer son esprit : j'envoyai quérir son frère, que je venais de quitter chez le Roi; j'allai lui parler dans l'antichambre avant qu'il entrât, et je lui contai l'état où était Sancerre. Nous donnâ-

mes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Estouteville, et nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé; son frère est demeuré auprès de lui, et je suis revenu auprès de vous. »

— L'on ne peut être plus surprise que je suis, dit alors Madame de Clèves, et je croyais Madame de Tournon incapable d'amour et de tromperie.— L'adresse et la dissimulation, reprit Monsieur de Clèves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que, quand Sancerre crut qu'elle était changée pour lui, elle l'était véritablement, et qu'elle commençait à aimer Estouteville. Elle disait à ce dernier qu'il la consolait de la mort de son mari, et que c'était lui qui était cause qu'elle quittait cette grande retraite; et il paraissait à Sancerre que c'était parce que nous avions résolu qu'elle ne témoignerait plus d'être si affligée. Elle faisait valoir à Estouteville de cacher leur intelligence, et de paraître obligée à l'épouser par le commandement de son père, comme un effet du soin qu'elle avait de sa réputation; et c'était pour abandonner Sancerre sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua Monsieur de Clèves, pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Clèves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur Monsieur de Nemours qu'elle n'avait été : tout ce que lui avait dit Madame de Chartres en mourant, et la douleur de sa mort, avait fait une suspension à ses sentiments, qui lui faisaient croire qu'ils étaient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, Madame la Dauphine la vint voir, et, après lui avoir témoigné la part qu'elle avait prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de

ces tristes pensées, elle voulait l'instruire de tout ce qui s'était passé à la Cour en son absence ; elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. « Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que Monsieur de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes non seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne. »

Madame la Dauphine conta ensuite tout ce qui s'était passé sur l'Angleterre. « J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de Monsieur d'Anville, et il m'a dit ce matin que le Roi envoya quérir hier au soir Monsieur de Nemours sur des lettres de Lignerolles, qui demande à revenir et qui écrit au Roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la Reine d'Angleterre les retardements de Monsieur de Nemours ; qu'elle commence à s'en offenser, et qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avait assez dit pour faire hasarder un voyage. Le Roi lut cette lettre à Monsieur de Nemours, qui, au lieu de parler sérieusement, comme il avait fait dans les commencements, ne fit que rire, que badiner, et se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamnerait son imprudence s'il hasardait d'aller en Angleterre comme un prétendu mari de la Reine, sans être assuré du succès. « Il me semble aussi, ajouta-t-il, que je prendrais mal mon temps de faire ce voyage présentement, que le Roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cette Reine. Ce ne serait peut-être pas un rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage Votre Majesté ne me conseillerait pas de lui disputer quelque chose. — Je vous le conseillerais en cette occasion, reprit le Roi ; mais vous n'auriez rien à lui disputer. Je sais qu'il a

d'autres pensées, et quand il n'en aurait pas, la Reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne pour croire que sa sœur le veuille reprendre, et qu'elle se laisse éblouir à l'éclat de tant de couronnes jointes ensemble. — Si elle ne s'en laisse pas éblouir, repartit Monsieur de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé le milord de Courtenay il y a déjà quelques années ; il était aussi aimé de la Reine Marie, qui l'aurait épousé du consentement de l'Angleterre, sans qu'elle connût que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchaient davantage que l'espérance de régner. Votre Majesté sait que les violentes jalousies qu'elle en eut la portèrent à les mettre l'un et l'autre en prison, à exiler ensuite le milord Courtenay, et la déterminèrent enfin à épouser le roi d'Espagne. Je crois qu'Élisabeth, qui est présentement sur le trône, rappellera bientôt ce milord, et qu'elle choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vu. — Je serais de votre avis, repartit le Roi, si Courtenay vivait encore ; mais j'ai su depuis quelques jours qu'il est mort à Padoue, où il était relégué. Je vois bien, ajouta-t-il en quittant Monsieur de Nemours, qu'il faudrait faire votre mariage comme on ferait celui de Monsieur le Dauphin, et envoyer épouser la Reine d'Angleterre par des ambassadeurs. »

« Monsieur d'Anville et Monsieur le Vidame, qui étaient chez le Roi avec Monsieur de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé qui le détourne d'un si grand dessein. Le Vidame, qui le voit de plus près que personne, a dit à Madame de Martigues que ce prince a tellement changé qu'il ne le reconnaît plus ; et, ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucunes heures particulières où il se dérobe ; en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime ; et c'est ce qui fait méconnaître Monsieur de

Nemours, de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour. »

Quel poison pour Madame de Clèves que le discours de Madame la Dauphine ! Le moyen de ne pas se reconnaître pour cette personne dont on ne savait point le nom, et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnaissance et de tendresse en apprenant, par une voie qui ne lui pouvait être suspecte, que ce prince, qui touchait déjà son cœur, cachait sa passion à tout le monde, et négligeait pour l'amour d'elle les espérances d'une couronne ? Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit et le trouble qui s'éleva dans son âme. Si Madame la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venait de dire ne lui étaient pas indifférentes ; mais, comme elle n'avait aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler sans y faire de réflexion. « Monsieur d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je vous viens de dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui, et il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changements en Monsieur de Nemours. »

Ces dernières paroles de Madame la Dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à Madame de Clèves que celui qu'elle avait eu quelques moments auparavant. « Je serais aisément de l'avis de Monsieur d'Anville, répondit-elle, et il y a beaucoup d'apparence, Madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous pour faire mépriser la Reine d'Angleterre. — Je vous l'avouerais si je le savais, repartit Madame la Dauphine, et je le saurais s'il était véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent ; elles s'en aperçoivent les premières. Monsieur de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances ; mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi à celle dont il y vit

présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre.

« Je m'oublie avec vous, ajouta Madame la Dauphine, et je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la paix est quasi conclue ; mais vous ne savez pas que le Roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article qu'à condition d'épouser cette princesse, au lieu du prince dom Carlos, son fils. Le Roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre ; enfin il y a consenti, et il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable : ce n'est pas une chose qui puisse plaire d'épouser un homme de l'âge et de l'humeur du Roi d'Espagne, surtout à elle, qui a toute la joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, et qui s'attendait d'épouser un jeune prince pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vu. Je ne sais si le Roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il désire ; il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, et qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente : j'irai me réjouir avec Madame, sœur du Roi. Tout est arrêté pour son mariage avec Monsieur de Savoie, et il sera ici dans peu de temps. Jamais personnage de l'âge de cette princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La Cour va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue ; et, malgré votre affliction, il faut que vous veniez nous aider à faire voir aux étrangers que nous n'avons pas de médiocres beautés. »

Après ces paroles, Madame la Dauphine quitta Madame de Clèves, et le lendemain le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivants, le Roi et les Reines allèrent voir Madame de Clèves. Monsieur de Nemours, qui avait attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitait ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit pour aller chez elle l'heure que tout le monde en sorti-

rait, et qu'apparemment il ne reviendrait plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortaient.

Cette princesse était sur son lit ; il faisait chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler ; Madame de Clèves n'était pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez longtemps le silence. Enfin Monsieur de Nemours prit la parole, et lui fit des compliments sur son affliction. Madame de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez longtemps de la perte qu'elle avait faite ; et enfin elle dit que, quand le temps aurait diminué la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression, que son humeur en serait changée. « Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit Monsieur de Nemours, font de grands changements dans l'esprit, et, pour moi, je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu des Flandres. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même Madame la Dauphine m'en parlait encore hier. — Il est vrai, repartit Madame de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. — Je ne suis pas fâché, Madame, réplique Monsieur de Nemours, qu'elle s'en soit aperçu ; mais je voudrais qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles que par les choses qui ne les regardent point ; et, n'osant leur faire paraître qu'on les aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudrait qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir

jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher ; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables. Ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître au public, et quasi à elles-mêmes, les sentiments que l'on a pour elles ; et, ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition ni de plaisirs, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre. »

Madame de Clèves entendait aisément la part qu'elle avait à ces paroles. Il lui semblait qu'elle devait y répondre et ne les pas souffrir. Il lui semblait aussi qu'elle ne devait pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle ; elle croyait devoir parler, et croyait ne devoir rien dire. Le discours de Monsieur de Nemours lui plaisait et l'offensait quasi également ; elle y voyait la confirmation de tout ce que lui avait fait penser Madame la Dauphine, elle y trouvait quelque chose de galant et de respectueux, mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeurait donc sans répondre, et Monsieur de Nemours se fût aperçu de son silence, dont il n'aurait peut-être pas tiré de mauvais présage, si l'arrivée de Monsieur de Clèves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venait conter à sa femme des nouvelles de Sancerre : mais elle n'avait pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle était si occupée de ce qui venait de se passer, qu'à peine pouvait-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver,

elle connut bien qu'elle s'était trompée lorsqu'elle avait cru n'avoir plus que de l'indifférence pour Monsieur de Nemours. Ce qu'il lui avait dit avait fait toute l'impression qu'il pouvait souhaiter, et l'avait entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordaient trop bien avec ses paroles pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer ; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'était une entreprise difficile, dont elle connaissait déjà les peines : elle savait que le seul moyen d'y réussir était d'éviter la présence de ce prince ; et, comme son deuil lui donnait lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvait voir. Elle était dans une tristesse profonde ; la mort de sa mère en paraissait la cause, et l'on n'en cherchait point d'autre.

Monsieur de Nemours était désespéré de ne la voir presque plus ; et, sachant qu'il ne la trouverait dans aucune assemblée et dans aucun des divertissements où était toute la Cour, il ne pouvait se résoudre d'y paraître ; il feignit une passion grande pour la chasse, et il en faisait des parties les mêmes jours qu'il y avait des assemblées chez les Reines. Une légère maladie lui servit longtemps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savait bien que Madame de Clèves ne serait pas.

Monsieur de Clèves fut malade à peu près dans le même temps. Madame de Clèves ne sortit point de sa chambre pendant son mal ; mais quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entre autres Monsieur de Nemours, qui, sur le prétexte d'être encore faible, y passait la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvait plus demeurer ; elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint : il y avait trop longtemps qu'elle ne l'avait vu pour se résoudre à ne le voir pas. Ce prince trouva le

moyen de lui faire entendre, par des discours qui ne semblaient que généraux, mais qu'elle entendait néanmoins, parce qu'ils avaient du rapport à ce qu'il lui avait dit chez elle, qu'il allait à la chasse pour rêver, et qu'il n'allait pas aux assemblées parce qu'elle n'y était pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avait prise de sortir de chez son mari lorsqu'il y serait; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyait et en fut sensiblement touché.

Monsieur de Clèves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme ; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne voulait pas être dans sa chambre lorsqu'il y avait du monde. Il lui en parla, et elle lui répondit qu'elle ne croyait pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avait de plus jeune à la Cour ; qu'elle le suppliait de trouver bon qu'elle fît une vie plus retirée qu'elle n'avait accoutumé; que la vertu et la présence de sa mère autorisaient beaucoup de choses qu'une femme de son âge ne pouvait soutenir.

Monsieur de Clèves, qui avait naturellement beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion, et il lui dit qu'il ne voulait pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire que le bruit était dans le monde que Monsieur de Nemours était amoureux d'elle; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison, et de déguiser la vérité à un homme qui avait si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après, le Roi était chez la Reine à l'heure du cercle ; l'on parla des horoscopes et des prédictions. Les opinions étaient partagées sur la croyance que l'on y devait donner. La Reine y ajoutait beaucoup de foi : elle soutint qu'après tant de choses qui avaient été prédites, et que l'on avait vu arriver, on ne pouvait douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenaient

que, parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvaient véritables faisait bien voir que ce n'était qu'un effet du hasard.

« J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le Roi ; mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'astrologie. Tout le monde l'alla voir : j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étais, et je menai Monsieur de Guise et Descars ; je les fis passer les premiers. L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres ; peut-être qu'il me connaissait : cependant il me dit une chose qui ne me convenait pas s'il m'eût connu. Il me prédit que je serais tué en duel. Il dit ensuite à Monsieur de Guise qu'il serait tué par derrière, et à Descars qu'il aurait la tête fracassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. Descars ne fut guère satisfait de trouver qu'il devait finir par un accident si malheureux. Enfin, nous sortîmes tous très mal contents de l'astrologue. Je ne sais ce qui arrivera à Monsieur de Guise et à Descars, mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le roi d'Espagne et moi ; et, quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, et que je le fisse appeler, comme le Roi mon père fit appeler Charles-Quint. »

Après le malheur que le Roi conta qu'on lui avait prédit, ceux qui avaient soutenu l'astrologie en abandonnèrent le parti et tombèrent d'accord qu'il n'y fallait donner aucune croyance. « Pour moi, dit tout haut Monsieur de Nemours, je suis l'homme du monde qui doit le moins y en avoir ; » et, se tournant vers Madame de Clèves, auprès de qui il était : « On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serais heu-

reux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurais la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, Madame, si je dois croire aux prédictions. »

Madame la Dauphine qui crut, par ce que Monsieur de Nemours avait dit tout haut, que ce qu'il disait tout bas était quelque fausse prédiction qu'on lui avait faite, demanda à ce prince ce qu'il disait à Madame de Clèves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande ; mais, prenant la parole sans hésiter : « Je lui disais, Madame, répondit-il, que l'on m'a prédit que je serais élevé à une si haute fortune que je n'oserais même y prétendre. — Si l'on ne vous a fait que cette prédiction, repartit Madame la Dauphine en souriant, et pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'astrologie, et vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. » Madame de Clèves comprit bien ce que voulait dire Madame la Dauphine ; mais elle entendait bien aussi que la fortune dont Monsieur de Nemours voulait parler n'était pas d'être Roi d'Angleterre.

Comme il y avait déjà assez longtemps de la mort de sa mère, il fallait qu'elle commençât à paraître dans le monde, et à faire sa cour comme elle l'avait accoutumé. Elle voyait Monsieur de Nemours chez Madame la Dauphine ; elle le voyait chez Monsieur de Clèves, où il venait souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer ; mais elle ne le voyait plus qu'avec un trouble dont il s'apercevait aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappait de certaines choses qui partaient d'un premier mouvement, qui faisaient juger à ce prince qu'il ne lui était pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas aperçu ; mais il avait déjà été aimé tant de fois qu'il était

difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimait. Il voyait bien que le chevalier de Guise était son rival, et ce prince connaissait que Monsieur de Nemours était le sien. Il était le seul homme de la Cour qui eût démêlé cette vérité : son intérêt l'avait rendu plus clairvoyant que les autres. La connaissance qu'ils avaient de leurs sentiments leur donnait une aigreur qui paraissait en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé ; mais ils étaient opposés en tout. Ils étaient toujours de différent parti dans les courses de bagues, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissements où le Roi s'occupait, et leur émulation était si grande qu'elle ne se pouvait cacher.

L'affaire d'Angleterre revenait souvent dans l'esprit de Madame de Clèves : il lui semblait que Monsieur de Nemours ne résisterait point aux conseils du Roi et aux instances de Lignerolles. Elle voyait avec peine que ce dernier n'était point encore de retour, et elle l'attendait avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvements, elle se serait informée avec soin de l'état de cette affaire ; mais le même sentiment qui lui donnait de la curiosité l'obligeait à la cacher, et elle s'enquérait seulement de la beauté, de l'esprit et de l'humeur de la Reine Élisabeth. On apporta un de ses portraits chez le Roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avait envie de le trouver, et elle ne put s'empêcher de dire qu'il était flatté. — Je ne le crois pas, reprit Madame la Dauphine, qui était présente ; cette princesse a la réputation d'être belle et d'avoir un esprit fort au-dessus du commun, et je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen, sa mère. Jamais femme n'a eu tant de charme et tant d'agrément dans sa personne et dans son humeur. J'ai ouï dire que son visage avait quelque chose de vif et de singulier, et qu'elle n'avait aucune ressemblance avec les autres beautés anglaises. — Il me semble aussi, reprit Madame de Clèves,

que l'on a dit qu'elle était née en France. — Ceux qui l'ont cru se sont trompés, répondit Madame la Dauphine, et je vais vous conter son histoire en peu de mots :

« Elle était d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII avait été amoureux de sa sœur et de sa mère, et l'on a même soupçonné qu'elle était sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le Roi Louis XII. Cette princesse qui était jeune et galante, eut beaucoup de peine à quitter la Cour de France après la mort de son mari ; mais Anne de Boulen, qui avait les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne se put résoudre à en partir. Le feu Roi en était amoureux, et elle demeura fille d'honneur de la Reine Claude. Cette Reine mourut, et Madame Marguerite, sœur du Roi, Duchesse d'Alençon, et depuis Reine de Navarre, dont vous avez vu les Contes, la prit auprès d'elle, et elle prit auprès de cette princesse les teintures de la religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre et y charma tout le monde ; elle avait les manières de France, qui plaisent à toutes les nations ; elle chantait bien, elle dansait admirablement. On la mit fille de la Reine Catherine d'Aragon, et le Roi Henri VIII en devint éperdument amoureux.

« Le cardinal de Volsey, son favori et son premier ministre, avait prétendu au pontificat ; et, mal satisfait de l'Empereur, qui ne l'avait pas soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger et d'unir le Roi son maître à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII que son mariage avec la tante de l'empereur était nul, et lui proposa d'épouser la duchesse d'Alençon, dont le mari venait de mourir. Anne de Boulen, qui avait de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvait conduire au trône. Elle commença à donner au Roi d'Angleterre des impressions de la religion de Luther, et engagea le feu Roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de Madame d'Alençon. Le cardinal de Volsey se fit députer en France,

sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire ; mais son maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fît seulement la proposition, et il lui envoya un ordre à Calais de ne point parler de ce mariage.

« Au retour de France, le cardinal de Volsey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendait au Roi même : jamais favori n'a porté l'orgueil et la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux Rois, qui se fit à Boulogne. François Ier donna la main à Henri VIII, qui ne la voulait point recevoir ; il se traitèrent tour à tour avec une magnificence extraordinaire, et se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avaient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir ouï dire que ceux que le feu Roi envoya au Roi d'Angleterre étaient de satin cramoisi, chamarré en triangle, avec des perles et des diamants, et la robe de velours blanc, brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen était logée chez Henri VIII, avec le train d'une Reine, et François Ier lui fit les mêmes présents et lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandait à Rome depuis longtemps. Le pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation ; et Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la religion, et entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

« Anne de Boulen ne jouit pas longtemps de sa grandeur : car, lorsqu'elle la croyait plus assurée par la mort de Catherine d'Aragon, un jour qu'elle assistait avec toute la Cour à des courses de bagues que faisait le vicomte de Rochefort, son frère, le Roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, et laissa ordre d'arrêter la Reine, le vicomte de Rochefort, et plusieurs autres qu'il croyait amants ou confidents de cette

princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avait déjà quelque temps qu'elle lui avait été inspirée par la vicomtesse de Rochefort, qui, ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la Reine, la fit regarder au Roi comme une amitié criminelle ; en sorte que ce prince, qui, d'ailleurs était amoureux de Jeanne Seimer, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines, il fit faire le procès à cette Reine et à son frère, leur fit couper la tête, et épousa Jeanne Seimer. Il eut ensuite plusieurs femmes, qu'il répudia ou qu'il fit mourir, et entre autres Catherine Havart, dont la comtesse de Rochefort était confidente, et qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avait supposés à Anne de Boulen, et Henri VIII mourut étant devenu d'une grosseur prodigieuse. »

Toutes les dames qui étaient présentes au récit de Madame la Dauphine la remercièrent de les avoir si bien instruites de la Cour d'Angleterre, et entre autres Madame de Clèves, qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la Reine Elisabeth.

La Reine Dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la Cour, pour les envoyer à la Reine sa mère. Le jour qu'on achevait celui de Madame de Clèves, Madame la Dauphine vint passer l'après-dinée chez elle. Monsieur de Nemours ne manqua pas de s'y trouver : il ne laissait échapper aucune occasion de voir Madame de Clèves, sans laisser paraître néanmoins qu'il les cherchât. Elle était si belle ce jour-là qu'il en serait devenu amoureux, quand il ne l'aurait pas été ; il n'osait pourtant pas avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignait, et il craignait de laisser trop voir le plaisir qu'il avait à la regarder.

Madame la Dauphine demanda à Monsieur de Clèves un petit portrait qu'il avait de sa femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevait. Tout le monde dit son sentiment de

l'un et de l'autre, et Madame de Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui que l'on venait d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il était; et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avait longtemps que Monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de Madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à Monsieur de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plus qu'un autre.

Madame la Dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à Madame de Clèves, qui était debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un rideau qui n'était qu'à demi fermé, Monsieur de Nemours, le dos contre la table qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée que Madame la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. Monsieur de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de Madame de Clèves qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée : la raison voulait qu'elle demandât son portrait; mais, en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle; et, en lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion; enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. Monsieur de Nemours, qui remarquait son embarras et qui

en devinait quasi la cause, s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez; je n'ose vous en demander davantage. » Et il se retira après ces paroles, et n'attendit point sa réponse.

Madame la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames. Monsieur de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Madame de Clèves. Il sentait tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimait la plus aimable personne de la Cour; il s'en faisait aimer malgré elle, et il voyait dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin : comme on trouvait la boîte où il devait être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il était tombé par hasard. Monsieur de Clèves était affligé de cette perte; et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait voir qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché à qui elle avait donné ce portrait, ou qui l'avait dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se serait pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de Madame de Clèves; elles lui donnèrent des remords; elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînait vers Monsieur de Nemours; elle trouva qu'elle n'était plus maîtresse de ses paroles et de son visage; elle pensa que Lignerolles était venu, qu'elle ne craignait plus l'affaire d'Angleterre, qu'elle n'avait plus de soupçons sur Madame la Dauphine, qu'enfin il n'y avait plus rien qui la pût défendre, et qu'il n'y avait de sûreté pour elle qu'en s'éloignant; mais comme elle n'était pas

maîtresse de s'éloigner, elle se trouvait dans une grande extrémité et prête de tomber dans ce qu'il lui paraissait le plus grand des malheurs, qui était de laisser voir à Monsieur de Nemours l'inclination qu'elle avait pour lui. Elle se souvenait de tout ce que Madame de Chartres lui avait dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avait donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que Monsieur de Clèves lui avait dit sur la sincérité, en parlant de Madame de Tournon, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devait avouer l'inclination qu'elle avait pour Monsieur de Nemours. Cette pensée l'occupa longtemps; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, et elle retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La paix était signée. Madame Élisabeth, après beaucoup de répugnance, s'était résolue à obéir au Roi son père. Le duc d'Albe avait été nommé pour venir l'épouser au nom du Roi catholique, et il devait bientôt arriver. L'on attendait le duc de Savoie, qui venait épouser Madame, sœur du Roi, et dont les noces se devaient faire en même temps. Le Roi ne songeait qu'à rendre ces noces célèbres par des divertissements où il pût faire paraître l'adresse et la magnificence de sa cour. On proposa tout ce qui pouvait se faire de plus grand pour des ballets et des comédies; mais le Roi trouva ces divertissements trop particuliers, et il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un tournoi, où les étrangers seraient reçus, et dont le peuple pourrait être spectateur. Tous les princes et les jeunes seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du Roi, et surtout le duc de Ferrare, Monsieur de Guise et Monsieur de Nemours, qui surpassaient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le Roi les choisit pour être avec lui les quatre tenants du tournoi.

L'on fit publier par tout le royaume qu'en la ville de Paris le pas était ouvert au quinzième juin par Sa Majesté très chrétienne, et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venants : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance, et un pour les dames ; le deuxième combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp ; le troisième combat à pied, trois coups de pique et six coups d'épée ; que les tenants fourniraient de lances, d'épées et de piques, au choix des assaillants ; et que, si en courant on donnait au cheval, on serait mis hors des rangs ; qu'il y aurait quatre Maîtres du camp pour donner des ordres, et que ceux des assaillants qui auraient le plus rompu et le mieux fait auraient un prix dont la valeur serait à la discrétion des juges ; que tous les assaillants, tant français qu'étrangers, seraient tenus de venir toucher à l'un des écus qui seraient pendus au perron, au bout de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix ; que là ils trouveraient un officier d'armes qui les recevrait pour les enrôler selon leur rang et selon les écus qu'ils auraient touchés ; que les assaillants seraient tenus de faire apporter par un gentilhomme leur écu avec leurs armes, pour le pendre au perron trois jours avant le commencement du tournoi ; qu'autrement ils n'y seraient point reçus sans le congé des tenants.

On fit faire une grande lice proche de la Bastille, qui venait du château des Tournelles, qui traversait la rue Saint-Antoine, et qui allait rendre aux écuries royales. Il y avait des deux côtés des échafauds et des amphithéâtres, avec des loges couvertes, qui formaient des espèces de galeries qui faisaient un très bel effet à la vue, et qui pouvaient contenir un nombre infini de personnes. Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce

qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat, et pour mêler dans leurs chiffres ou dans leurs devises quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimaient.

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le Roi fit une partie de paume avec Monsieur de Nemours, le Chevalier de Guise et le vidame de Chartres. Les Reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entre autres de Madame de Clèves.

Après que la partie fut finie, comme l'on sortait du jeu de paume, Chastelart s'approcha de la Reine Dauphine, et lui dit que le hasard lui venait de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui était tombée de la poche de Monsieur de Nemours. Cette Reine, qui avait toujours de la curiosité pour ce qui regardait ce prince, dit à Chastelart de la lui donner: elle la prit et suivit la Reine sa belle-mère, qui s'en allait avec le Roi pour voir travailler à la lice. Après que l'on y eût été quelque temps, le Roi fit amener les chevaux qu'il avait fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, et en fit donner à tous ceux qui l'avaient suivi. Le Roi et Monsieur de Nemours se trouvèrent sur les plus fougueux. Ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. Monsieur de Nemours, par la crainte de blesser le Roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manège avec tant de violence, que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Madame de Clèves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher ; elle s'approcha de lui avec les Reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le chevalier de Guise s'en fût aperçu : aussi le remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état où était Madame de Clèves qu'à celui où était Monsieur de Nemours.

Le coup que ce prince s'était donné lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenaient. Quand il la releva, il vit d'abord Madame de Clèves ; il connut, sur son visage, la pitié qu'elle avait de lui, et il la regarda d'une sorte qui put lui faire juger combien il en était touché. Il fit ensuite des remerciements aux Reines de la bonté qu'elles lui témoignaient, et des excuses de l'état où il avait été devant elles. Le Roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Clèves, après s'être remise de la frayeur qu'elle avait eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avait données. Le chevalier de Guise ne la laissa pas longtemps dans l'espérance que personne ne s'en serait aperçu. Il lui donna la main pour la conduire hors de la lice. « Je suis plus à plaindre que Monsieur de Nemours, Madame, lui dit-il ; pardonnez-moi si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paraître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir ; c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, et ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel, m'ôteront d'un lieu où je ne puis vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder sont aussi malheureux que moi. »

Madame de Clèves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifiaient celles du chevalier de Guise. Dans un autre temps, elle aurait été offensée qu'il lui eût parlé des sentiments qu'il avait pour elle; mais, dans ce moment, elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'était aperçu de ceux qu'elle avait pour Monsieur de Nemours. Le chevalier de Guise en fut si convaincu et si pénétré de douleur, que, dès ce jour, il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de Madame de Clèves. Mais, pour quitter cette entreprise qui

lui avait paru si difficile et si glorieuse, il en fallait quelque autre dont la grandeur pût l'occuper : il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avait déjà eu quelque pensée; et, quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de sa jeunesse et dans le temps qu'il avait acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyait le succès infaillible par tous les soins qu'il avait pris.

Madame de Clèves, en sortant de la lice, alla chez la Reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'était passé. Monsieur de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, et comme un homme qui ne se sentait pas de l'accident qui lui était arrivé; il paraissait même plus gai que de coutume, et la joie de ce qu'il croyait avoir vu lui donnait un air qui augmentait encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté Madame de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le Roi sortit d'un cabinet où il était, et, le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. Monsieur de Nemours passa auprès Madame de Clèves, et lui dit tout bas : « J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, Madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. » Madame de Clèves s'était bien doutée que ce prince s'était aperçu de la sensibilité qu'elle avait eue pour lui, et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas trompée. Ce lui était une grande douleur de voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses sentiments, et de les avoir laissés paraître au chevalier de Guise. Elle en avait aussi beaucoup que Monsieur de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'était pas si entière, et elle était mêlée de quelque sorte de douceur.

La Reine Dauphine qui avait une extrême impatience de

savoir ce qu'il y avait dans la lettre que Chastelart lui avait donnée, s'approcha de Madame de Clèves : « Allez lire cette lettre, lui dit-elle; elle s'adresse à Monsieur de Nemours, et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres. Si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-là; venez ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connaissez l'écriture. » Madame la Dauphine quitta Madame de Clèves après ces paroles, et la laissa si étonnée et dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle était ne lui permirent pas de demeurer chez la Reine; elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avait accoutumé de se retirer. Elle tenait cette lettre avec une main tremblante; ses pensées étaient si confuses, qu'elle n'en avait aucune distincte, et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre et la trouva telle :

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le « changement qui vous paraît en moi soit un effet de ma « légèreté : je veux vous apprendre que votre infidélité en « est la cause. Vous êtes bien surpris que je vous parle de « votre infidélité ; vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, « et j'ai pris tant de soin de vous cacher que je la savais, « que vous avez raison d'être étonné qu'elle me soit con- « nue. Je suis surprise moi-même que j'aie pu ne vous en « rien faire paraître. Jamais douleur n'a été pareille à la « mienne : je croyais que vous aviez pour moi une passion « violente; je ne vous cachais plus celle que j'avais pour « vous; et, dans le temps que je vous la laissais voir toute « entière, j'appris que vous me trompiez, que vous en « aimiez une autre, et que, selon toutes les apparences,

« vous me sacrifiiez à cette nouvelle maîtresse. Je le sus le « jour de la course de bague; c'est ce qui fit que je n'y « allai point. Je feignis d'être malade pour cacher le désor- « dre de mon esprit; mais je le devins en effet, et mon « corps ne put supporter une si violente agitation. Quand je « commençai à me porter mieux, je feignis encore d'être « fort mal, afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir « et de ne vous point écrire. Je voulus avoir du temps pour « résoudre de quelle sorte j'en devais user envers vous; je « pris et je quittai vingt fois les mêmes résolutions; mais « enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur, et je « résolus de ne vous la point faire paraître. Je voulus bles- « ser votre orgueil, en vous faisant voir que ma passion « s'affaiblissait d'elle-même Je crus diminuer par là le « prix du sacrifice que vous en faisiez; je ne voulus pas « que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous « aimais pour en paraître plus aimable. Je résolus de vous « écrire des lettres tièdes et languissantes, pour jeter dans « l'esprit de celle à qui vous les donniez que l'on cessait de « vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir « d'apprendre que je savais qu'elle triomphait de moi, ni « augmenter son triomphe par mon désespoir et par mes « reproches. Je pensai que je ne vous punirais pas assez en « rompant avec vous, et que je ne vous donnerais qu'une « légère douleur si je cessais de vous aimer lorsque vous ne « m'aimiez plus. Je trouvai qu'il fallait que vous m'aimassiez « pour sentir le mal de n'être point aimé, que j'éprouvais « si cruellement. Je crus que, si quelque chose pouvait « rallumer les sentiments que vous aviez eus pour moi, c'était « de vous faire voir que les miens étaient changés, mais de « vous le faire voir en feignant de vous le cacher, et comme « si je n'eusse pas eu la force de vous l'avouer. Je m'arrêtai « à cette résolution; mais qu'elle me fut difficile à « prendre ! et qu'en vous revoyant elle me parut impossible

« à exécuter ! Je fus prête cent fois à éclater par mes repro-
« ches et par mes pleurs. L'état où j'étais encore, par ma
« santé, me servit à vous déguiser mon trouble et mon
« affliction. Je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissi-
« muler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi ;
« néanmoins je me faisais une si grande violence pour vous
« dire et pour vous écrire que je vous aimais, que vous
« vîtes plus tôt que je n'avais eu dessein de vous laisser
« voir que mes sentiments étaient changés. Vous en fûtes
« blessé ; vous vous en plaignîtes. Je tâchais de vous rassu-
« rer, mais c'était d'une manière si forcée, que vous en
« étiez encore mieux persuadé que je ne vous aimais plus.
« Enfin, je fis tout ce que j'avais eu intention de faire. La
« bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi à
« mesure que vous voyiez que je m'éloignais de vous. J'ai
« joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance : il
« m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez
« jamais fait, et je vous ai fait voir que je ne vous aimais
« plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entièrement
« abandonné celle pour qui vous m'aviez quittée. J'ai aussi
« des raisons pour être persuadée que vous ne lui aviez
« jamais parlé de moi. Mais votre retour et votre discrétion
« n'ont pu réparer votre légèreté : votre cœur a été partagé
« entre moi et une autre ; vous m'avez trompée, cela suffit
« pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous comme je
« croyais mériter de l'être, et pour me laisser dans cette
« résolution que j'ai prise de ne vous voir jamais, et dont
« vous êtes si surpris. »

Madame de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu ; elle voyait seulement que Monsieur de Nemours ne l'aimait pas comme elle l'avait pensé, et qu'il en aimait d'autres, qu'il trompait comme elle. Quelle vue et quelle connaissance pour une

personne de son humeur, qui avait une passion violente, qui venait d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeait indigne, et à un autre qu'elle maltraitait pour l'amour de lui ! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive; il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée, et que, si Monsieur de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fût pas soucié qu'il en eût aimé une autre; mais elle se trompait elle-même, et ce mal qu'elle trouvait si insupportable était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyait, par cette lettre, que Monsieur de Nemours avait une galanterie depuis longtemps. Elle trouvait que celle qui avait écrit la lettre avait de l'esprit et du mérite; elle lui paraissait digne d'être aimée ; elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentiments à Monsieur de Nemours. Elle voyait, par la fin de la lettre, que cette personne se croyait aimée; elle pensait que la discrétion que ce prince lui avait fait paraître, et dont elle avait été si touchée, n'était peut-être que l'effet de la passion qu'il avait pour cette autre personne, à qui il craignait de déplaire; enfin elle pensait tout ce qui pouvait augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! Quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés ! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré Monsieur de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avait eue de lui avouer l'inclination qu'elle avait pour Monsieur de Nemours ! Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en était indigne, qui la trompait, qui la sacrifiait peut-être, et qui ne pensait à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité;

enfin elle trouva que tous les maux qui lui pouvaient arriver et toutes les extrémités où elles se pouvaient porter étaient moindres que d'avoir laissé voir à Monsieur de Nemours qu'elle l'aimait, et de connaître qu'il en aimait une autre. Tout ce qui la consolait était de penser au moins qu'après cette connaissance elle n'avait plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle serait entièrement guérie de l'inclination qu'elle avait pour ce prince.

Elle ne pensa guère à l'ordre que Madame la Dauphine lui avait donné de se trouver à son coucher; elle se mit au lit et feignit de se trouver mal; en sorte que, quand Monsieur de Clèves revint de chez le Roi, on lui dit qu'elle était endormie. Mais elle était bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger et relire la lettre qu'elle avait entre les mains.

Madame de Clèves n'était pas la seule personne dont cette lettre troublait le repos. Le Vidame de Chartres qui l'avait perdue, et non pas Monsieur de Nemours, en était dans une extrême inquiétude. Il avait passé tout le soir chez Monsieur de Guise, qui avait donné un grand souper au duc de Ferrare, son beau-frère, et à toute la jeunesse de la Cour. Le hasard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le Vidame de Chartres dit qu'il en avait une sur lui plus jolie que toutes celles qui avaient jamais été écrites. On le pressa de la montrer; il s'en défendit. Monsieur de Nemours soutint qu'il n'en avait point, et qu'il ne parlait que par vanité. Le Vidame lui répondit qu'il poussait sa discrétion à bout; que néanmoins il ne montrerait pas la lettre, mais qu'il en lirait quelques endroits qui feraient juger que peu d'hommes en recevaient de pareilles. En même temps, il voulut prendre cette lettre, et ne la trouva point; il la chercha inutilement. On lui en fit la guerre; mais il parut si inquiet, que l'on cessa de lui en parler. Il se retira plus tôt que les autres, et s'en alla

chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avait point laissé la lettre qui lui manquait. Comme il la cherchait encore, un premier valet de chambre de la Reine le vint trouver, pour lui dire que la vicomtesse d'Usez avait cru nécessaire de l'avertir en diligence que l'on avait dit chez la Reine qu'il était tombé une lettre de galanterie de sa poche pendant qu'il était au jeu de paume ; que l'on avait raconté une grande partie de ce qui était dans la lettre ; que la Reine avait témoigné beaucoup de curiosité de la voir ; qu'elle l'avait envoyé demander à un de ses gentilshommes servants ; mais qu'il avait répondu qu'il l'avait laissée entre les mains de Chastelart.

Le premier valet de chambre dit encore beaucoup d'autres choses au Vidame de Chartres qui achevèrent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure même pour aller chez un gentilhomme qui était ami intime de Chastelart. Il le fit lever, quoique l'heure fut extraordinaire, pour aller demander cette lettre, sans dire qui était celui qui la demandait et qui l'avait perdue. Chastelart, qui avait l'esprit prévenu qu'elle était à Monsieur de Nemours, et que ce prince était amoureux de Madame la Dauphine, ne douta point que ce ne fut lui qui la faisait redemander. Il répondit, avec une maligne joie, qu'il avait remis la lettre entre les mains de la Reine Dauphine. Le gentilhomme vint faire cette réponse au Vidame de Chartres ; elle augmenta l'inquiétude qu'il avait déjà, et y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été longtemps irrésolu sur ce qu'il devait faire, il trouva qu'il n'y avait que Monsieur de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il était.

Il s'en alla chez lui, et entra dans sa chambre que le jour ne commençait qu'à paraître. Ce prince dormait d'un sommeil tranquille ; ce qu'il avait vu le jour précédent de Madame de Clèves ne lui avait donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le Vidame de Chartres, et

lui demanda si c'était pour se venger de ce qu'il lui avait dit pendant le souper qu'il venait troubler son repos. Le Vidame lui fit bien juger par son visage qu'il n'y avait rien que de sérieux au sujet qui l'amenait. « Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je sais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un temps où j'ai besoin de votre secours ; mais je sais bien aussi que j'aurais perdu de votre estime si je vous avais appris tout ce que je vais vous dire sans que la nécessité m'y eût contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlais hier au soir ; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vue de beaucoup de gens qui étaient dans le jeu de paume, où elle tomba hier ; vous y étiez aussi, et je vous demande en grâce de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. — Il faut que vous croyiez que je n'ai point de maîtresse, reprit Monsieur de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je me puisse brouiller en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. — Je vous prie, dit le Vidame, écoutez-moi sérieusement. Si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier, et je vous en donnerai les moyens infaillibles. Quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques moments ; mais moi, par cette aventure, je déshonore une personne qui m'a passionnément aimé, et qui est une des plus estimables femmes du monde ; et, d'un autre côté, je m'attire une haine implacable qui me coûtera ma fortune, et peut-être quelque chose de plus. — Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit Monsieur de Nemours ; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande princesse prenait à vous ne sont pas entièrement faux. — Ils ne le

sont pas aussi, repartit le Vidame de Chartres ; et plût à Dieu qu'il le fussent ! Je ne me trouverais pas dans l'embarras où je me trouve. Mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

« Depuis que je suis à la Cour, la Reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avais eu lieu de croire qu'elle avait de la bonté pour moi ; néanmoins, il n'y avait rien de particulier, et je n'avais jamais songé à avoir d'autres sentiments pour elle que ceux du respect. J'étais même fort amoureux de Madame de Thémines : il est aisé de juger, en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle quand on en est aimé, et je l'étais. Il y a près de deux ans que, comme la Cour était à Fontainebleau, je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la Reine à des heures où il y avait très peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisait, et qu'elle entrait dans tout ce que je disais. Un jour, entre autres, on se mit à parler de la confiance. Je dis qu'il n'y avait personne en qui j'en eusse une entière ; que je trouvais que l'on se repentait toujours d'en avoir, et que je savais beaucoup de choses dont je n'avais jamais parlé. La Reine me dit qu'elle m'en estimait davantage ; qu'elle n'avait trouvé personne en France qui eût du secret, et que c'était ce qui l'avait le plus embarrassée, parce que cela lui avait ôté le plaisir de donner sa confiance ; que c'était une chose nécessaire dans la vie que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, et surtout pour les personnes de son rang. Les jours suivants, elle reprit encore plusieurs fois la même conversation ; elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passaient. Enfin, il me sembla qu'elle souhaitait de s'assurer de mon secret, et qu'elle avait envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle ; je fus touché de cette distinction, et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité que je n'avais accoutumé. Un soir que le Roi et

toutes les dames s'étaient allés promener à cheval dans la forêt où elle n'avait pas voulu aller, parce qu'elle s'était trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle. Elle descendit au bord de l'étang, et quitta la main de ses écuyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, et m'ordonna de la suivre. « Je veux vous parler, me dit-elle, et vous verrez, par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. » Elle s'arrêta à ces paroles, et me regardant fixement : « Vous êtes amoureux, continua-t-elle, et parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su ; mais il est connu, et même des personnes intéressées. On vous observe ; on sait les lieux où vous voyez votre maîtresse; on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est ; je ne vous le demande point, et je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber. » Voyez, je vous prie, quel piège me tendait la Reine, et combien il était difficile de n'y pas tomber. Elle voulait savoir si j'étais amoureux, et, en ne me demandant point de qui je l'étais, et en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtait la pensée qu'elle me parlât par curiosité ou par dessein.

Cependant, contre toutes sortes d'apparences, je démêlai la vérité. J'étais amoureux de Madame de Thémines ; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étais pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers à la voir et pour craindre d'y être surpris ; et ainsi je vis bien que ce ne pouvait être celle dont la Reine voulait parler. Je savais bien aussi que j'avais un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle et moins sévère que Madame de Thémines, et qu'il n'était pas impossible que l'on eût découvert le lieu où je la voyais ; mais, comme je m'en souciais peu, il m'était aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi, je pris le parti de ne rien avouer à la Reine,

et de l'assurer, au contraire, qu'il y avait très longtemps que j'avais abandonné le désir de me faire aimer des femmes dont je pouvais espérer de l'être, parce que je les trouvais quasi toutes indignes d'attacher un honnête homme, et qu'il n'y avait que quelque chose fort au-dessus d'elles qui pût m'engager. « Vous ne répondez pas sincèrement, répliqua la Reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachements. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre; je vous donne deux jours pour y penser; mais, après ce temps-là, songez bien à ce que vous me direz, et souvenez-vous que si, dans la suite, je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie. »

La Reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle venait de me dire. Les deux jours qu'elle m'avait donnés pour y penser ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyais qu'elle voulait savoir si j'étais amoureux, et qu'elle ne souhaitait pas que je le fusse. Je voyais les suites et les conséquences du parti que j'allais prendre. Ma vanité n'était pas peu flattée d'une liaison particulière avec une Reine, et une Reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimais Madame de Thémines; et, quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne me pouvais résoudre à rompre avec elle. Je voyais aussi le péril où je m'exposais en trompant la Reine, et combien il était difficile de la tromper; je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offrait, et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvait m'attirer. Je rompis avec cette femme

dont on pouvait découvrir le commerce, et j'espérai de cacher celui que j'avais avec Madame de Thémines.

Au bout des deux jours que la Reine m'avait donnés, comme j'entrais dans la chambre où toutes les dames étaient au cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit : « Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé, et en savez-vous la vérité ? — Oui, Madame, lui répondis-je, et elle est comme je l'ai dite à Votre Majesté. — Venez ce soir, à l'heure que je dois écrire, répliqua-t-elle, et j'achèverai de vous donner mes ordres. » Je fis une profonde révérence, sans rien répondre, et ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avait marquée. Je la trouvai dans la galerie où était son secrétaire et quelques-unes de ses femmes. Sitôt qu'elle me vit, elle vint à moi et me mena à l'autre bout de la galerie. « Eh bien ! me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé que vous n'avez rien à me dire, et la manière dont j'en use avec vous ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement ? — C'est parce que je vous parle sincèrement, Madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; et je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la Cour. — Je le veux croire, repartit la Reine, parce que je le souhaite; et je le souhaite parce que je désire que vous soyez entièrement attaché à moi, et qu'il serait impossible que je fusse contente de votre amitié si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret. Ils sont trop distraits et trop partagés, et leur maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc que c'est sur la parole que vous me donnez que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous que je veux la vôtre toute entière; que je veux que vous n'ayez

ni ami, ni amie, que ceux qui me seront agréables, et que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune; je la conduirai avec plus d'application que vous-même; et, quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins et pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement du Roi pour la duchesse de Valentinois; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le Roi; elle le trompe; elle me méprise; tous mes gens sont à elle. La Reine, ma belle-fille, fière de sa beauté et du crédit de ses oncles, ne me rend aucun devoir. Le connétable de Montmorency est maître du Roi et du royaume; il me hait, et m'a donné des marques de sa haine que je ne puis oublier. Le maréchal de Saint-André est un jeune favori audacieux qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes malheurs vous ferait pitié. Je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne; je me fie à vous : faites que je ne m'en repente point, et soyez ma seule consolation. » Les yeux de la Reine rougirent en achevant ces paroles; je pensai me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignait. Depuis ce jour-là, elle eut en moi une entière confiance, elle ne fit plus rien sans m'en parler, et j'ai conservé une liaison qui dure encore.

TROISIÈME PARTIE

Cependant, quelque rempli et quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la Reine, je tenais à Madame de Thémines par une inclination naturelle que je ne pouvais vaincre. Il me parut qu'elle cessait de m'aimer, et au lieu que, si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paraissait en elle pour aider à me guérir, mon amour en redoubla, et je me conduisais si mal, que la Reine eut quelque connaissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, et peut-être que cette princesse a pour moi des sentiments plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étais amoureux lui donna de si grandes inquiétudes et de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai enfin à force de soins, de soumissions et de faux serments; mais je n'aurais pu la tromper longtemps, si le changement de Madame de Thémines ne m'avait détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir qu'elle ne m'aimait plus, et j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage et de la laisser en repos. Quelque temps après, elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par là qu'elle avait su le commerce que j'avais eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, et que c'était la cause de son changement. Comme je n'avais plus rien alors qui me partageât, la Reine était assez contente de moi; mais comme les sentiments que j'ai pour elle ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, et que l'on n'est pas amoureux par sa

volonté, je le suis devenu de Madame de Martigues, pour qui j'avais déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle était Villemontais, fille de la Reine Dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï : la discrétion que je lui fais paraître, et dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La Reine n'a aucun soupçon sur son sujet ; mais elle en a un autre qui n'est guère moins fâcheux. Comme Madame de Martigues est toujours chez la Reine Dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La Reine s'est imaginée que c'est de cette princesse que je suis amoureux. Le rang de la Reine Dauphine qui est égal au sien, et la beauté et la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle lui donnent une jalousie qui va jusqu'à la fureur, et une haine contre sa belle-fille qu'elle ne saurait plus cacher. Le cardinal de Lorraine, qui me paraît depuis longtemps aspirer aux bonnes grâces de la Reine, et qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudrait remplir, sous prétexte de raccommoder Madame la Dauphine avec elle, est entré dans les différends qu'elles ont eus ensemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la Reine, et je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, et que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche pour la rendre à Madame de Thémines. Si la Reine voit cette lettre, elle connaîtra que je l'ai trompée, et que, presque dans le temps que je la trompais pour Madame de Thémines, je trompais Madame de Thémines pour une autre : jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je ? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de Madame la Dauphine : elle croira que Chastelart a reconnu l'écriture de cette Reine, et que la lettre est d'elle ; elle s'imaginera que la personne dont on

témoigne de la jalousie est peut-être elle-même ; enfin il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de Madame de Martigues ; qu'assurément Madame la Dauphine lui montrera cette lettre, qu'elle croira écrite depuis peu. Ainsi je serai également brouillé et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez, après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, et de vous demander en grâce de l'aller retirer des mains de Madame la Dauphine.

— Je vois bien, dit Monsieur de Nemours, que l'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes, et il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle, et d'avoir plusieurs galanteries à la fois ; mais vous me passez de si loin, que je n'aurais seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver Madame de Thémines en vous engageant avec la Reine, et espériez-vous de vous engager avec la reine et de la pouvoir tromper? Elle est Italienne et Reine, et par conséquent pleine de soupçons, de jalousie et d'orgueil. Quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagements où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la Cour vous pourriez aimer Madame de Martigues sans que la Reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soins de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente. Votre discrétion vous empêche de me le dire, et la mienne de vous le demander ; mais enfin elle vous aime, elle a de la défiance, et la vérité est contre vous. — Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompit le Vidame, et votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes ? Je veux pourtant bien convenir que

j'ai tort; mais songez, je vous en conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paraît qu'il faudrait que vous vissiez la Reine Dauphine sitôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. — Je vous ai déjà dit, reprit Monsieur de Nemours, que la proposition que vous me faites est un peu extraordinaire, et que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés ; mais, de plus, si l'on a vu tomber cette lettre de votre poche, il me paraît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. — Je croyais vous avoir appris, répondit le Vidame, que l'on a dit à la Reine Dauphine que c'était de la vôtre qu'elle était tombée. — Comment, reprit brusquement Monsieur de Nemours, qui vit dans ce moment les mauvais offices que cette méprise lui pouvait faire auprès de Madame de Clèves, l'on a dit à la Reine Dauphine que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre! — Oui, reprit le Vidame, on le lui a dit, et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avait plusieurs gentilhommes des Reines dans une des chambres du jeu de paume où étaient nos habits, et que vos gens et les miens les ont été quérir. En même temps la lettre est tombée ; ces gentilshommes l'ont ramassée et l'ont lue tout haut.

Les uns ont cru qu'elle était à vous et les autres à moi. Chastelart, qui l'a prise, et à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avait donnée à la Reine Dauphine, comme une lettre qui était à vous ; et ceux qui en ont parlé à la Reine ont dit par malheur qu'elle était à moi; ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite et m'ôter de l'embarras où je suis. »

Monsieur de Nemours avait toujours fort aimé le Vidame de Chartres, et ce qu'il était à Madame de Clèves le lui rendait encore plus cher. Néanmoins, il ne pouvait se résoudre à prendre le hasard qu'elle entendît parler de cette lettre comme d'une chose où il avait intérêt. Il se mit à rêver pro-

fondément, et le Vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie : « Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre maîtresse, et même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la Reine Dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de Monsieur d'Anville ne m'en ôtait la pensée; mais, quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiiez pas votre repos au mien, et je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez que cette lettre s'adresse à moi et non pas à vous. Voilà un billet de Madame d'Amboise, qui est amie de Madame de Thémines, et à qui elle s'est fiée de tous les sentiments qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie, que j'ai perdue. Mon nom est sur le billet, et ce qui est dedans prouve, sans aucun doute, que la lettre que l'on me redemande est la même que l'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, et je consens que vous le montriez à votre maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment et d'aller dès ce matin chez Madame la Dauphine. »

Monsieur de Nemours le promit au Vidame de Chartres, et prit le billet de Madame d'Amboise ; néanmoins, son dessein n'était pas de voir la Reine Dauphine, et il trouvait qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire. Il ne doutait pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à Madame de Clèves, et il ne pouvait supporter qu'une personne qu'il aimait si éperdument eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvait être éveillée, et lui fit dire qu'il ne demanderait pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire si une affaire de conséquence ne l'y obligeait. Madame de Clèves était encore au lit, l'esprit aigri et agité de tristes pensées qu'elle avait eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise lorsqu'on lui dit que Monsieur de Nemours la deman-

dait. L'aigreur où elle était ne la fit pas balancer à répondre qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait lui parler.

Ce prince ne fut pas blessé de ce refus; une marque de froideur, dans un temps où elle pouvait avoir de la jalousie, n'était pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de Monsieur de Clèves, et lui dit qu'il venait de celui de Madame sa femme; qu'il était bien fâché de ne la pas pouvoir entretenir, parce qu'il avait à lui parler d'une affaire importante pour le Vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à Monsieur de Clèves la conséquence de cette affaire, et Monsieur de Clèves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer Monsieur de Nemours conduit par son mari. Monsieur de Clèves lui dit qu'il s'agissait d'une lettre où l'on avait besoin de son secours pour les intérêts du Vidame; qu'elle verrait avec Monsieur de Nemours ce qu'il y avait à faire; et que pour lui, il s'en allait chez le Roi, qui venait de l'envoyer quérir.

Monsieur de Nemours demeura seul auprès de Madame de Clèves, comme il le pouvait souhaiter. « Je viens vous demander, Madame, lui dit-il, si Madame la Dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chastelart lui remit hier entre les mains. — Elle m'en a dit quelque chose, répondit Madame de Clèves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. — Il est vrai, Madame, répliqua Monsieur de Nemours, il n'y est pas nommé; néanmoins, elle s'adresse à lui, et il lui est très important que vous la retiriez des mains de Madame la Dauphine. — J'ai peine à comprendre, reprit Madame de Clèves, pourquoi il lui importe que cette lettre ne soit pas vue, et pourquoi il faut la redemander sous son nom. — Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, Madame,

dit Monsieur de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, et vous apprendrez des choses si importantes pour Monsieur le Vidame, que je ne les aurais pas même confiées à Monsieur le prince de Clèves si je n'avais eu besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. — Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire serait inutile, répondit Madame de Clèves avec un air assez sec, et il vaut mieux que vous alliez trouver la Reine Dauphine, et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous avez à cette lettre, puisque aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous. »

L'aigreur que Monsieur de Nemours voyait dans l'esprit de Madame de Clèves lui donnait le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançait son impatience de se justifier. « Je ne sais, Madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à Madame la Dauphine ; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à Monsieur le Vidame. — Je le crois, répliqua Madame de Clèves ; mais on a dit le contraire à la Reine Dauphine, et il ne lui paraîtra pas vraisemblable que les lettres de Monsieur le Vidame tombent de vos poches : c'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point à cacher la vérité à la Reine Dauphine, je vous conseille de la lui avouer. — Je n'ai rien à lui avouer, reprit-il ; la lettre ne s'adresse pas à moi, et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas Madame la Dauphine ; mais, Madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de Monsieur le Vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. » Madame de Clèves témoigna par son silence qu'elle était prête à l'écouter, et Monsieur de Nemours lui conta le plus succinctement qu'il lui fût possible tout ce qu'il venait d'apprendre du Vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement et à être écoutées avec attention, Madame de Clèves les entendit avec une froideur si grande,

qu'il semblait qu'elle ne les crût pas véritables ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation jusqu'à ce que Monsieur de Nemours lui parla du billet de Madame d'Amboise, qui s'adressait au Vidame de Chartres, et qui était la preuve de tout ce qu'il lui venait de dire. Comme Madame de Clèves savait que cette femme était amie de Madame de Thémines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disait Monsieur de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressait peut-être pas à lui. Cette pensée la tira tout d'un coup et malgré elle de la froideur qu'elle avait eue jusqu'alors. Ce prince, après lui avoir lu ce billet qui faisait sa justification, le lui présenta pour le lire et lui dit qu'elle en pouvait connaître l'écriture ; elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressait au Vidame de Chartres, et de le lire tout entier pour juger si la lettre qu'on lui redemandait était la même qu'elle avait entre les mains. Monsieur de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader ; et, comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit Madame de Clèves qu'il n'avait point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où était le Vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, à chercher les moyens de le secourir. Elle s'étonna du procédé de la Reine ; elle avoua à Monsieur de Nemours qu'elle avait la lettre ; enfin, sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle semblait d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne fallait point rendre la lettre à la Reine Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à Madame de Martigues, qui connaissait l'écriture de Madame de Thémines et qui aurait aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenait au Vidame, qu'elle s'adressait à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne fallait pas confier à la Reine Dauphine

tout ce qui regardait la Reine, sa belle-mère. Madame de Clèves, sous le prétexte des affaires de son oncle, entrait avec plaisir à garder tous les secrets que Monsieur de Nemours lui confiait.

Ce prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du Vidame, et la liberté où il se trouvait de l'entretenir lui eût donné une hardiesse qu'il n'avait encore osé prendre, si l'on ne fût venu dire à madame de Clèves que la Reine Dauphine lui ordonnait de l'aller trouver. Monsieur de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le Vidame, pour lui dire qu'après l'avoir quitté il avait pensé qu'il était plus à propos de s'adresser à Madame de Clèves, qui était sa nièce, que d'aller droit à Madame la Dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avait fait, et pour en faire espérer un bon succès.

Cependant Madame de Clèves s'habilla en diligence pour aller chez la Reine. A peine parut-elle dans sa chambre, que cette princesse la fit approcher, et lui dit tout bas : « Il y a deux heures que je vous attends, et jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité que je l'ai été ce matin. La Reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier ; elle croit que c'est le Vidame de Chartres qui l'a laissée tomber : vous savez qu'elle y prend quelque intérêt. Elle a fait chercher cette lettre ; elle l'a fait demander à Chastelart ; il a dit qu'il me l'avait donnée : on me l'est venu demander, sur le prétexte que c'était une jolie lettre, qui donnait de la curiosité à la Reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez ; j'ai cru qu'elle s'imaginerait que je vous l'avais mise entre les mains à cause du Vidame votre oncle, et qu'il y aurait une grande intelligence entre lui et moi. Il m'a déjà paru qu'elle souffrait avec peine qu'il me vît souvent ; de sorte que j'ai dit que la lettre était dans les habits que j'avais hier, et que ceux qui en avaient la clef étaient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin

que je la lui envoie, et que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connaîtrai point l'écriture. »

Madame de Clèves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avait pensé. « Je ne sais, Madame, comment vous ferez, répondit-elle, car Monsieur de Clèves, à qui je l'avais donnée à lire, l'a rendue à Monsieur de Nemours, qui est venu, dès ce matin, le prier de vous la redemander. Monsieur de Clèves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avait, et il a eu la faiblesse de céder aux prières que Monsieur de Nemours lui a faites, de la lui rendre. — Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit Madame la Dauphine, et vous avez tort d'avoir rendu cette lettre à Monsieur de Nemours : puisque c'était moi qui vous l'avais donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la Reine, et que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, et avec apparence, que cette lettre me regarde, et qu'il y a quelque chose entre le Vidame et moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à Monsieur de Nemours. — Je suis très affligée, répondit Madame de Clèves, de l'embarras que je vous cause : je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de Monsieur de Clèves, et non pas la mienne. — C'est la vôtre, répliqua Madame la Dauphine, de lui avoir donné la lettre; et il n'y a que vous de femme au monde qui fasse confidence à son mari de toutes les choses qu'elle sait. — Je crois que j'ai tort, Madame, répliqua Madame de Clèves; mais songez à réparer ma faute, et non pas à l'examiner. — Ne vous souvenez-vous point à peu près de ce qui est dans cette lettre? dit alors la Reine Dauphine. — Oui, Madame, répondit-elle, je m'en souviens, et l'ai relue plus d'une fois. — Si cela est, reprit Madame la Dauphine, il faut que vous alliez tout à l'heure la faire écrire d'une main inconnue; je l'enverrai à la Reine : elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vue; quand elle le ferait, je soutiendrai toujours que

c'est celle que Chastelart m'a donnée, et il n'oserait dire le contraire. »

Madame de Clèves entra dans cet expédient, et d'autant plus qu'elle pensa qu'elle enverrait quérir Monsieur de Nemours pour ravoir la lettre même, afin de la faire copier mot à mot, et d'en faire à peu près imiter l'écriture, et elle crut que la Reine y serait infailliblement trompée. Sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de Madame la Dauphine, et le pria d'envoyer chercher Monsieur de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Clèves lui dit tout ce qu'elle avait déjà appris à son mari, et lui demanda la lettre; mais Monsieur de Nemours répondit qu'il l'avait déjà rendue au Vidame de Chartres, qui avait eu tant de joie de la ravoir et de se trouver hors du péril qu'il avait couru, qu'il l'avait renvoyée à l'heure même à l'amie de Madame de Thémines. Madame de Clèves se retrouva dans un nouvel embarras; et enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermèrent pour y travailler : on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, et on renvoya tous les gens de Monsieur de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'était pas d'un médiocre charme pour ce prince, et même pour Madame de Clèves. La présence de son mari et les intérêts du Vidame de Chartres la rassuraient en quelque sorte sur ses scrupules : elle ne sentait que le plaisir de voir Monsieur de Nemours; elle en avait une joie pure et sans mélange qu'elle n'avait jamais sentie; cette joie lui donnait une liberté et un enjouement dans l'esprit que Monsieur de Nemours ne lui avait jamais vus, et qui redoublaient son amour. Comme il n'avait point eu encore de si agréables moments, sa vivacité en était augmentée; et, quand Madame de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisait que l'interrompre et lui

dire des choses plaisantes. Madame de Clèves entra dans le même esprit de gaieté; de sorte qu'il y avait déjà longtemps qu'ils étaient enfermés, et on était déjà venu deux fois de la part de la Reine Dauphine pour dire à Madame de Clèves de se dépêcher, qu'ils n'avaient pas encore fait la moitié de la lettre.

Monsieur de Nemours était bien aise de faire durer un temps qui lui était si agréable, et oubliait les intérêts de son ami. Madame de Clèves ne s'ennuyait pas, et oubliait aussi les intérêts de son oncle. Enfin, à peine à quatre heures la lettre était-elle achevée ; et elle était si mal, et l'écriture dont on la fit copier ressemblait si peu à celle que l'on avait eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la Reine n'eût guère pris de soin d'éclaircir la vérité pour ne la pas connaître : aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prît de lui persuader que cette lettre s'adressait à Monsieur de Nemours, elle demeura convaincue, non-seulement qu'elle était au Vidame de Chartres, mais elle crut que la Reine Dauphine y avait pris part, et qu'il y avait quelque intelligence entre eux. Cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avait pour cette princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le Vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle ; et, soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre, qui lui fit voir qu'elle était trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le Vidame lui avait déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit, et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise, où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à Madame la Dauphine, Monsieur de Clèves et Monsieur de Nemours s'en allèrent. Madame de Clèves demeura seule, et, sitôt qu'elle ne fut

plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe ; elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir d'avec celui où se elle trouvait alors ; elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avait fait paraître à Monsieur de Nemours tant qu'elle avait cru que la lettre de Madame de Thémines s'adressait à lui ; quel calme et quelle douceur avait succédé à cette aigreur sitôt qu'il l'avait persuadée que cette lettre ne le regardait pas. Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que Monsieur de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour ; qu'il voyait bien que, malgré cette connaissance, elle ne le traitait pas plus mal en présence même de son mari ; qu'au contraire, elle ne l'avait jamais regardé si favorablement ; qu'elle était cause que Monsieur de Clèves l'avait envoyé quérir, et qu'ils venaient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec Monsieur de Nemours ; qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé ; et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que Monsieur de Nemours aimait ailleurs, et qu'elle était trompée.

Et elle avait ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie ; elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer Monsieur de Nemours, et elle n'avait point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre.

Quoique les soupçons que lui avait donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avait jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme Monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. « Mais, quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à Monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi ; toutes mes résolutions sont inutiles : je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de Monsieur de Nemours ; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage ; et, si Monsieur de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferais-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre ». Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de Madame la Dauphine ce qui était arrivé de la fausse lettre du Vidame.

Quand Monsieur de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle voulait aller à la campagne, qu'elle se trouvait mal, et qu'elle avait besoin de prendre l'air. Monsieur de Clèves, à qui elle paraissait d'une beauté qui ne lui persuadait pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, et lui répondit qu'elle oubliait que

les noces des princesses et le tournoi s'allaient faire, et qu'elle n'avait pas trop de temps pour se préparer à y paraître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein ; elle le pria de trouver bon que, pendant qu'il irait à Compiègne avec le Roi, elle allât à Colomiers, qui était une belle maison à une journée de Paris, qu'ils faisaient bâtir avec soin. Monsieur de Clèves y consentit. Elle y alla dans le dessein de n'en pas revenir sitôt, et le Roi partit pour Compiègne, où il ne devait être que peu de jours.

Monsieur de Nemours avait eu bien de la douleur de n'avoir point revu Madame de Clèves depuis cette après-dînée qu'il avait passée avec elle si agréablement, et qui avait augmenté ses espérances. Il avait une impatience de la revoir qui ne lui donnait point de repos, de sorte que, quand le Roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur, la duchesse de Mercœur, qui était à la campagne, assez près de Colomiers. Il proposa au Vidame d'y aller avec lui, qui accepta aisément cette proposition, et Monsieur de Nemours la fit dans l'espérance de voir Madame de Clèves, et d'aller chez elle avec le Vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étaient à la chasse à courir le cerf, Monsieur de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devait tenir pour s'en retourner, il sut qu'il était proche de Colomiers. A ce mot de Colomiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel était son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on le lui montrait. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin qu'il jugea bien qui conduisaient vers le château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous était un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un était ouvert sur un jardin de fleurs qui

n'était séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnait sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se serait arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vît venir par cette allée du parc Monsieur et Madame de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'était pas attendu à trouver Monsieur de Clèves, qu'il avait laissé auprès du Roi, son premier mouvement le porta à se cacher : il entra dans le cabinet qui donnait sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui était ouverte sur la forêt; mais voyant que Madame de Clèves et son mari s'étaient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuraient dans le parc, et qu'ils ne pouvaient venir à lui sans passer dans le lieu où étaient Monsieur et Madame de Clèves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnait plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendit que Monsieur de Clèves disait à sa femme : « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Qui vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne, et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé; mais le tumulte de la Cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la Cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; mais je vous supplie

de me laisser ici. Si vous pouviez y demeurer j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. — Ah ! Madame, s'écria Monsieur de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire. » Il la pressa longtemps de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait encore la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis, tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : « Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en ai eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la Cour. — Que me faites-vous envisager, Madame ! s'écria Monsieur de Clèves; je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser. » Madame de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : « Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. — Hé bien ! Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la Cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la Cour, ou si j'avais encore Madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande

mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent ; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez. »

Monsieur de Clèves était demeuré pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant. « Ayez pitié de moi vous-même, Madame, lui dit-il ; j'en suis digne, et pardonnez-moi si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre ; elle dure encore : je n'ai jamais pu donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, Madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être ; cependant un autre a fait ce que je n'ai pu faire ; j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant ; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne me pas donner une sûreté entière ; il me console même comme votre amant. La confiance et la

sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini; vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, Madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, Madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. — Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle ; je suis résolue de ne vous pas le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. — Ne craignez point, Madame, reprit Monsieur de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre ; et, encore une fois, Madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle ; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire ? L'aveu que je vous ai fait n'a pas été fait par faiblesse; et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher. »

Monsieur de Nemours ne perdait pas une parole de cette conversation : et ce que venait de dire Madame de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari. Il était si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentiments. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs rivaux; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à chercher celui dont Madame de Clèves voulait parler. Il avait cru bien des fois qu'il ne lui était pas désagréable, et il avait fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il

voyait, et il ne pouvait pardonner à Monsieur de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachait.

Monsieur de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir ; et, après qu'il l'en eut pressée inutilement : « Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité ; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire ; contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes sentiments, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. — Ah ! Madame, reprit tout d'un coup Monsieur de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, Madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher, et qui m'appartenait si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentiments ; vous aimez, on le sait ; votre vertu vous a jusqu'ici garantie du reste. — Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire? Fiez-vous à mes paroles : c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait ; il est vrai que je le vis prendre ; mais je ne voulus pas faire paraître que je le voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a encore osé dire. — Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimait, reprit Monsieur de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? — Epargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire les détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse. — Vous avez raison, Madame, reprit-il ; je suis injuste : refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de

pareilles choses ; mais ne vous offensez pas pourtant si je vous les demande. »

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens, qui étaient demeurés dans les allées, vinrent avertir M. de Clèves qu'un gentilhomme venait le chercher de la part du Roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. Monsieur de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la suppliait de venir le lendemain, et qu'il la conjurait de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avait pour elle une tendresse et une estime dont elle devait être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que Madame de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre Monsieur de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit pleine d'incertitude, de trouble et de crainte ; mais enfin le calme revint dans son esprit ; elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.

Cependant Monsieur de Nemours était sorti du lieu où il avait entendu une conversation qui le touchait si sensible-

ment, et s'était enfoncé dans la forêt. Ce qu'avait dit Madame de Clèves de son portrait lui avait redonné la vie, en lui faisant connaître que c'était lui qu'elle ne haïssait pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie ; mais elle ne fut pas longue, quand il fit cette réflexion que la même chose qui lui venait d'apprendre qu'il avait touché le cœur de Madame de Clèves, le devait persuader aussi qu'il n'en recevrait jamais nulle marque, et qu'il était impossible d'engager une personne qui avait recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe ; enfin, il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez Madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour. Il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avait retenu ; il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, et revint ce jour même à Paris avec le Vidame.

Ce prince était si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avait entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler en termes généraux de ses sentiments particuliers, et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour ; il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée ; il parla des effets bizarres de cette passion ; et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnait l'action de Madame de Clèves, il la conta au Vidame, sans lui nommer la personne, et sans lui dire qu'il y eût aucune part ; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration, que le Vidame soupçonna aisément que cette histoire regardait ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer ; il lui dit qu'il connaissait depuis longtemps qu'il avait quelque passion violente, et qu'il y avait de l'injustice de se défier d'un homme qui

lui avait confié le secret de sa vie. Monsieur de Nemours était trop amoureux pour avouer son amour ; il l'avait toujours caché au Vidame, quoique ce fût l'homme de la Cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avait conté cette aventure, et lui avait fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjurait aussi de garder ce secret. Le Vidame l'assura qu'il n'en parlerait point ; néanmoins Monsieur de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant Monsieur de Clèves était allé trouver le Roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avait eu une passion si violente pour sa femme, et ne l'avait tant estimée. Ce qu'il venait d'apprendre ne lui ôtait pas l'estime ; mais elle lui en donnait d'une espèce différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors. Ce qui l'occupait le plus était l'envie de deviner celui qui avait su lui plaire. Monsieur de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avait de plus aimable à la Cour, et le chevalier de Guise, et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avaient pensé à lui plaire, et qui lui rendaient encore beaucoup de soins ; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il fallait que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le Roi le mena dans son cabinet pour lui dire qu'il l'avait choisi pour conduire Madame en Espagne ; qu'il avait cru que personne ne s'acquitterait mieux que lui de cette commission, et que personne aussi ne ferait tant d'honneur à la France que Madame de Clèves. Monsieur de Clèves reçut l'honneur de ce choix comme il le devait, et le regarda même comme une chose qui éloignerait sa femme de la Cour, sans qu'il parût de changement dans sa conduite : néanmoins, le temps de ce départ était encore trop éloigné pour être un remède à l'embarras où il se trouvait. Il écrivit à l'heure même à Madame de Clèves pour lui apprendre ce que le Roi venait de lui dire, et il lui manda encore qu'il voulait absolument qu'elle revînt à Paris. Elle

y revint comme il l'ordonnait, et, lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire.

Monsieur de Clèves lui parla comme le plus honnête homme du monde, et le plus digne de ce qu'elle avait fait. « Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il ; vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez ; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige : je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentiments que je n'ai pu vous donner. — Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle ; je meurs de honte en vous en parlant : épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations ; réglez ma conduite, faites que je ne voie personne ; c'est tout ce que je vous demande ; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paraître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi. — Vous avez raison, Madame, répliqua-t-il : j'abuse de votre douceur et de votre confiance ; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoi que vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurais vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours, ou le chevalier de Guise. — Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu par mes réponses de diminuer ni de fortifier vos soupçons ; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paraîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. — Non, Madame, répliqua-t-il : on démêlerait bientôt que ce serait une chose supposée ; et, de plus, je ne me veux fier qu'à vous-même ; c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi : de

l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire. »

Monsieur de Clèves ne se trompait pas : la confiance qu'il témoignait à sa femme la fortifiait davantage contre Monsieur de Nemours, et lui faisait prendre des résolutions plus austères qu'aucune contrainte n'aurait pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la Reine Dauphine à son ordinaire ; mais elle évitait la présence et les yeux de Monsieur de Nemours avec tant de soin, qu'elle lui ôta quasi toute la joie qu'il avait de se croire aimé d'elle. Il ne voyait rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savait quasi si ce qu'il avait entendu n'était point un songe, tant il y trouvait peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assurait qu'il ne s'était pas trompé était l'extrême tristesse de Madame de Clèves, quelque effort qu'elle fît pour la cacher. Peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de Monsieur de Nemours que faisait cette conduite austère.

Un soir que Monsieur et Madame de Clèves étaient chez la Reine, quelqu'un dit que le bruit courait que le Roi nommerait encore un grand seigneur de la Cour pour aller conduire Madame en Espagne. Monsieur de Clèves avait les yeux sur sa femme dans le temps que l'on ajouta que ce serait peut-être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avait point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'était celui dont elle craignait la présence ; et, voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le cabinet de la Reine, où était le Roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme, et lui dit tout bas qu'il venait d'apprendre que ce serait Monsieur de Nemours qui irait avec eux en Espagne.

Le nom de Monsieur de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à Madame de Clèves, qu'elle ne le put cacher, et, voulant y donner d'autres raisons. « C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince : il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. — Ce n'est pas la gloire, Madame, reprit Monsieur de Clèves, qui vous fait appréhender que Monsieur de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurais appris d'une autre femme par la joie qu'elle en aurait eue. Mais ne craignez point : ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyais déjà que trop. » Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter, par sa présence, l'extrême embarras où il voyait sa femme.

Monsieur de Nemours entra dans cet instant, et remarqua d'abord l'état où était Madame de Clèves. Il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas qu'il n'osait, par respect, lui demander ce qui la rendait plus rêveuse que de coutume. La voix de Monsieur de Nemours la fit revenir, et, le regardant sans avoir entendu ce qu'il venait de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : « Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. — Hélas, Madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop ! De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Je n'ose vous parler ; je n'ose même vous regarder ; je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire, et pourquoi me faites-vous paraître que j'ai quelque part au chagrin où je vous vois ? » Madame de Clèves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à Monsieur de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avait fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, et s'en

revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avait jamais eu. Son mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras ; il vit qu'elle craignait qu'il ne lui parlât de ce qui s'était passé. Il la suivit dans un cabinet où elle était entrée. « Ne m'évitez point, Madame, lui dit-il ; je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire. Je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni par ce que j'ai appris. Monsieur de Nemours était de tous les hommes celui que je craignais le plus. Je vois le péril où vous êtes ; ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. » Monsieur de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Les préparatifs pour le mariage de Madame étaient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser. Il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvaient faire dans une pareille occasion. Le Roi envoya au devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avaient plusieurs gentilshommes, et un grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le Roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre avec les deux cents gentilshommes servants, et le Connétable à leur tête. Lorsque ce duc fut proche du Roi, il voulut lui embrasser les genoux ; mais le Roi l'en empêcha, et le fit marcher à son côté jusque

chez la Reine et chez Madame, à qui le duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son maître. Il alla ensuite chez Madame Marguerite, sœur du Roi, pour lui faire les compliments de Monsieur de Savoie, et l'assurer qu'il arriverait dans peu de jours. L'on fit de grandes assemblées au Louvre, pour faire voir au duc d'Albe et au prince d'Orange, qui l'avait accompagné, les beautés de la Cour.

Madame de Clèves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son mari, qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminait encore davantage était l'absence de Monsieur de Nemours. Il était allé au-devant de Monsieur de Savoie ; et, après que ce prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui pour lui aider à toutes les choses qui regardaient les cérémonies de ses noces ; cela fit que Madame de Clèves ne rencontra pas ce prince aussi souvent qu'elle avait accoutumé, et elle s'en trouvait dans quelque sorte de repos.

Le Vidame de Chartres n'avait pas oublié la conversation qu'il avait eue avec Monsieur de Nemours. Il lui était demeuré dans l'esprit que l'aventure que ce prince lui avait contée était la sienne propre, et il l'observait avec tant de soin, que peut-être aurait-il démêlé la vérité, sans l'arrivée du duc d'Albe et celle de Monsieur de Savoie qui firent un changement et une occupation dans la Cour qui l'empêcha de voir ce qui aurait pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle que l'on a de conter tout ce que l'on sait à ce que l'on aime, fit qu'il redit à Madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avait avoué à son mari la passion qu'elle avait pour un autre. Il l'assura que Monsieur de Nemours était celui qui avait inspiré cette violente passion, et il la conjura de lui aider à observer ce prince. Madame de Martigues fut

bien aise d'apprendre ce que lui dit le Vidame, et la curiosité qu'elle avait toujours vue à Madame la Dauphine pour ce qui regardait Monsieur de Nemours lui donnait encore plus d'envie de pénétrer cette aventure.

Peu de jours avant celui que l'on avait choisi pour la cérémonie du mariage, la Reine Dauphine donnait à souper au Roi son beau-père et à la duchesse de Valentinois. Madame de Clèves, qui était occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un gentilhomme qui la venait quérir de la part de Madame la Dauphine. Comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de dessus son lit, où elle était, qu'elle l'attendait avec une grande impatience. « Je crois, Madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelque autre chose que par l'envie de me voir. — Vous avez raison, lui répliqua la Reine Dauphine; mais, néanmoins, vous devez m'en être obligée : car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir. »

Madame de Clèves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avait pas le jour au visage. « Vous savez, lui dit cette Reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causait le changement qui paraît au duc de Nemours ; je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la Cour ». Ces paroles, que Madame de Clèves ne pouvait s'attribuer, puisqu'elle ne croyait pas que personne sût qu'elle aimait ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. « Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de Monsieur de Nemours, et fait comme il est. — Ce n'est pas aussi, reprit Madame la Dauphine, ce qui vous doit étonner ; mais c'est de savoir que cette femme qui

aime Monsieur de Nemours ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion a fait qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtât de la Cour. Et c'est Monsieur de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis ».

Si Madame de Clèves avait eu d'abord de la douleur par la pensée qu'elle n'avait aucune part à cette aventure, les dernières paroles de Madame la Dauphine lui donnèrent du désespoir, par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, et demeura la tête penchée sur le lit, pendant que la Reine continuait de parler, si occupée de ce qu'elle disait, qu'elle ne prenait pas garde à cet embarras. Lorsque Madame de Clèves fut un peu remise : « Cette histoire ne me paraît guère vraisemblable, Madame, répondit-elle, et je voudrais bien savoir qui vous l'a contée. — C'est Madame de Martigues, répliqua Madame la Dauphine, qui l'a apprise du Vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux : il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même. Il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé ; mais le Vidame de Chartres n'en doute point. »

Comme la Reine Dauphine achevait ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Clèves était tournée d'une sorte qui l'empêchait de voir qui c'était ; mais elle n'en douta pas, lorsque Madame la Dauphine se récria avec un air de gaîté et de surprise : « Le voilà lui-même, et je veux lu demander ce qui en est. » Madame de Clèves connut bien que c'était le duc de Nemours, comme ce l'était en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipitation vers Madame la Dauphine, et lui dit tout bas qu'il fallait bien se garder de lui parler de cette aventure ; qu'il l'avait confiée au Vidame de Chartres, et que ce serait une chose capable de les brouiller. Madame la Dauphine lui

répondit en riant qu'elle était trop prudente, et se retourna vers Monsieur de Nemours. Il était paré pour l'assemblée du soir; et prenant la parole avec cette grâce qui lui était si naturelle : « Je crois, Madame, dit-il, que je puis penser sans témérité que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que Madame de Clèves s'y oppose. « Il est vrai, répondit Madame la Dauphine; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux et aimé d'une femme de la Cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari. »

Le trouble et l'embarras de Madame de Clèves étaient au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer ; et si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'aurait trouvée agréable. Mais Monsieur de Nemours était encore plus embarrassé, s'il est possible : le discours de Madame la Dauphine, dont il avait lieu de croire qu'il n'était pas haï, en présence de Madame de Clèves, qui était la personne de la Cour en qui elle avait le plus de confiance, et qui en avait aussi le plus en elle, lui donnait une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyait Madame de Clèves par sa faute, et la pensée du juste sujet qu'il lui donnait de le haïr, lui causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la Dauphine voyant à quel point il était interdit. « Regardez-le, regardez-le, dit-elle à Madame de Clèves, et jugez si cette aventure n'est pas la sienne. »

Cependant Monsieur de Nemours, revenant de son premier trouble, et voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit et de son visage. « J'avoue, Madame, dit-il, que l'on ne peut

être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le Vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avais confiée. Je pourrais m'en venger, continua-t-il en souriant avec un air tranquille qui ôta quasi à Madame la Dauphine les soupçons qu'elle venait d'avoir : il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance. Mais je ne sais, Madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure. Le Vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir ; mais pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, Madame, que vous puissiez me la donner. » Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à Madame la Dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avait fait paraître en d'autres temps, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avait pu avoir. Elle crut bien aussi entendre ce qu'il disait ; mais sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. « J'ai été troublé, Madame, répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourrait faire d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime ; je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. — Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua Madame la Dauphine, puisqu'il est aimé ? — Croyez-vous qu'il le soit, Madame, reprit-il, et qu'une personne qui aurait une véritable passion pût la découvrir à son mari ? Cette personne ne connaît pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnaissance de l'attachement que l'on a pour elle. Mon ami ne se peut flatter d'aucune espérance ; mais tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changerait pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. — Votre

ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit Madame la Dauphine, et je commence à croire que ce n'est pas vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de Madame de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. — Je ne crois pas en effet qu'elle le puisse être, reprit Madame de Clèves, qui n'avait point encore parlé; et quand il serait possible qu'elle le fût, par où l'aurait-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme capable d'une chose si extraordinaire eût la faiblesse de la raconter. Apparemment son mari ne l'aurait pas racontée non plus, ou ce serait un mari bien indigne du procédé que l'on aurait eu avec lui. » Monsieur de Nemours, qui vit les soupçons de Madame de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer; il savait que c'était le plus redoutable rival qu'il eût à détruire : « La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être davantage que l'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari. »

Madame de Clèves était à la dernière épreuve de sa force et de son courage, et ne pouvant plus soutenir la conversation, elle allait dire qu'elle se trouvait mal, lorsque, par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra, qui dit à Madame la Dauphine que le Roi allait arriver. Cette Reine passa dans son cabinet pour s'habiller. Monsieur de Nemours s'approcha de Madame de Clèves, comme elle la voulait suivre. « Je donnerais ma vie, Madame, dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurais d'important à vous dire, rien ne me le paraît davantage que de vous supplier de croire, que si j'ai dit quelque chose où Madame la Dauphine puisse prendre part, je l'ai fait pour des raisons qui ne la regardent pas. » Madame de Clèves ne fit pas semblant d'entendre M. de Nemours; elle le quitta sans le regarder, et se mit à suivre le Roi, qui venait d'entrer. Comme il y avait beaucoup de monde, elle s'embar-

rassa dans sa robe, et fit un faux pas : elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avait pas la force de demeurer, et, feignant de ne se pouvoir soutenir, elle s'en alla chez elle.

Monsieur de Clèves vint au Louvre, et fut étonné de n'y pas trouver sa femme : on lui dit l'accident qui lui était arrivé. Il s'en retourna à l'heure même, pour apprendre de ses nouvelles; il la trouva au lit, et il sut que son mal n'était pas considérable. Quant il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle était dans une tristesse si excessive qu'il en fut surpris : « Qu'avez-vous, Madame? lui dit-il; il me paraît que vous avez quelque autre douleur que celle dont vous vous plaignez. — J'ai la plus sensible affliction que je ne pouvais jamais avoir, répondit-elle. Quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou, pour mieux dire, folle, que j'ai eue en vous? Ne méritais-je pas le secret? Et, quand je ne l'aurais pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageait-il pas? Fallait-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence. Les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvaient l'être; cette aventure est sue, et on me la vient conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. — Que me dites-vous, Madame? lui répondit-il. Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi, et vous m'apprenez que la chose est sue. Je ne me justifie pas de l'avoir redite : vous ne sauriez le croire, et il faut sans doute que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelque autre. — Ah! Monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a pas une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, et cette

pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la Dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le Vidame de Chartres, qui la sait de Monsieur de Nemours. — Monsieur de Nemours ! s'écria Monsieur de Clèves avec une action qui marquait du transport et du désespoir. Quoi ! Monsieur de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais ! — Vous voulez toujours choisir Monsieur de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle; je vous ai dit que je ne vous répondrais jamais sur vos soupçons. J'ignore si Monsieur de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, et celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au Vidame de Chartres, et lui a dit qu'il la savait d'un de ses amis, qui ne lui avait pas nommé la personne. Il faut que cet ami de Monsieur de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. — A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit Monsieur de Clèves, et voudrait-on éclaircir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiterait de se cacher à soi-même ? Songez plutôt, Madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. — N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et, puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable de parler à quelque autre ? »

L'aveu que Madame de Clèves avait fait à son mari était une si grande marque de sa sincérité, et elle niait si fortement de s'être confiée à personne, que Monsieur de Clèves ne savait que penser. D'un autre côté, il était assuré de n'avoir rien redit; c'était une chose que l'on ne pouvait avoir devinée;

elle était sue : ainsi il fallait que ce fût par l'un des deux. Mais ce qui lui causait une douleur violente était de savoir que ce secret était entre les mains de quelqu'un, et qu'apparemment il serait bientôt divulgué.

Madame de Clèves pensait à peu près les mêmes choses; elle trouvait également impossible que son mari eût parlé et qu'il n'eût pas parlé : ce qu'avait dit Monsieur de Nemours, que la curiosité pouvait faire faire des imprudences à un mari, lui paraissait se rapporter si juste à l'état de Monsieur de Clèves, qu'elle ne pouvait croire que ce fût une chose que le hasard eût fait dire; et cette vraisemblance la déterminait à croire que Monsieur de Clèves avait abusé de la confiance qu'elle avait en lui. Ils étaient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées, qu'ils furent longtemps sans parler, et ils ne sortirent de ce silence que pour redire les mêmes choses qu'ils avaient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloigné et plus altéré qu'ils ne l'avaient encore eu.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. Monsieur de Clèves avait épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adorait touchée de passion pour un autre. Il ne lui restait plus de courage, il croyait même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étaient si vivement blessés. Il ne savait plus que penser de sa femme; il ne voyait plus quelle conduite il lui devait faire prendre, ni comment il se devait conduire lui-même; et il ne trouvait de tous côtés que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très longues, voyant qu'il devait bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons ou la connaissance de son malheureux état. Il alla trouver Madame de Clèves, et lui dit qu'il ne s'agissait pas de démêler entre eux qui avait manqué au secret; mais qu'il s'agissait de faire voir

que l'histoire que l'on avait contée était une fable où elle n'avait aucune part ; qu'il dépendait d'elle de le persuader à Monsieur de Nemours et aux autres ; qu'elle n'avait qu'à agir avec lui avec la sévérité et la froideur qu'elle devait avoir pour un homme qui lui témoignait de l'amour ; que, par ce procédé, elle lui ôterait aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui ; qu'ainsi, il ne fallait point s'affliger de tout ce qu'il aurait pu penser, parce que, si dans la suite il ne faisait paraître aucune faiblesse, toutes ses pensées se détruiraient aisément ; et que, surtout, il fallait qu'elle allât au Louvre et aux assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles, Monsieur de Clèves quitta sa femme, sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit, et la colère où elle avait été contre Monsieur de Nemours lui fit croire qu'elle trouverait aussi beaucoup de facilité à l'exécuter ; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, et d'y paraître avec un visage tranquille et un esprit libre. Néanmoins, comme elle devait porter la robe de Madame la Dauphine, et que c'était une chose où elle était préférée à plusieurs autres princesses, il n'y avait pas moyen d'y renoncer sans faire beaucoup de bruit et sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même ; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer et pour s'abandonner à tous les sentiments dont elle était agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet. De tous ses maux, celui qui se présentait à elle avec le plus de violence était d'avoir sujet de se plaindre de Monsieur de Nemours, et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvait douter qu'il n'eût conté cette aventure au Vidame de Chartres ; il l'avait avoué, et elle ne pouvait douter aussi, par la manière dont il avait parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardait. Comment excuser une si grande impru-

dence, et qu'était devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avait été si touchée? « Il a été discret, disait-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il était aimé sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvait dire. Je n'ai pas avoué que c'était lui que j'aimais; il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en aurait usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme, que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devait faire ma félicité; je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos, et même ma vie. » Ces tristes réflexions étaient suivies d'un torrent de larmes; mais, quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentait bien qu'elle aurait eu la force de les supporter si elle avait été satisfaite de Monsieur de Nemours.

Ce prince n'était pas dans un état plus tranquille. L'imprudence avait été faite d'avoir parlé au Vidame de Chartres, et les cruelles suites de cette imprudence lui donnaient un déplaisir mortel. Il ne pouvait se représenter sans être accablé l'embarras, le trouble et l'affliction où il avait vu Madame de Clèves. Il était inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure qui, bien que galantes par elles-mêmes, lui paraissaient dans ce moment grossières et peu polies, puisqu'elles avaient fait entendre à Madame de Clèves qu'il n'ignorait pas quelle était cette femme qui avait une passion violente, et qu'il était celui pour qui elle l'avait. Tout ce qu'il eût pu souhaiter eût été une conversation

avec elle; mais il trouvait qu'il la devait craindre plutôt que de la désirer. « Qu'aurais-je à lui dire, s'écriait-il? Irais-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connaître? Lui ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimais? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paraître un homme devenu hardi par des espérances? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserais-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue? Par où pourrais-je me justifier? Je n'ai point d'excuse, je suis indigne d'être regardé de Madame de Clèves, et je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchait, et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds par mon imprudence le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde; mais, si j'avais perdu ce bonheur sans qu'elle en eût souffert, et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me serait une consolation; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle. »

Monsieur de Nemours fut longtemps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie de parler à Madame de Clèves lui venait toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens, il pensa à lui écrire; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avait faite, et de l'humeur dont elle était, le mieux qu'il pût faire était de lui témoigner un profond respect par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osait se présenter devant elle, et d'attendre ce que le temps, le hasard et l'inclination qu'elle avait pour lui pourraient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au Vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avait faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame, qui se faisaient le lendemain,

et le mariage, qui se faisait le jour suivant, occupaient tellement toute la Cour, que Madame de Clèves et Monsieur de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble. Madame la Dauphine ne parla même qu'en passant à Madame de Clèves de la conversation qu'elles avaient eue avec Monsieur de Nemours, et Monsieur de Clèves affecta de ne plus parler à sa femme de tout ce qui s'était passé, de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avait imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, et, après le festin et le bal, toute la maison royale alla coucher à l'Évêché, comme c'était la coutume. Le matin, le duc d'Albe, qui n'était jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or, mêlé de couleur de feu, de jaune et de noir, tout couvert de pierreries, et il avait une couronne fermée sur la tête. Le prince d'Orange, habillé aussi magnifiquement, avec ses livrées, et tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le duc d'Albe à l'hôtel de Villeroy, où il était logé, et partirent, marchant quatre à quatre pour venir à l'évêché. Sitôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'église : le Roi menait Madame, qui avait aussi une couronne fermée et sa robe portée par Mesdemoiselles de Montpensier et de Longueville ; la Reine marchait ensuite, mais sans couronne; après elle, venaient la Reine Dauphine, Madame sœur du Roi, Madame de Lorraine et la Reine de Navarre, leurs robes portées par des princesses. Les Reines et les princesses avaient toutes leurs filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étaient vêtues, en sorte que l'on connaissait à qui étaient les filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaud qui était préparé dans l'église, et l'on fit la cérémonie des mariages. On retourna ensuite à l'Evêché, et, sur les cinq heures, on en partit pour aller au Palais, où se faisait le festin, et où le Parlement, les Cours Souveraines et la Maison

de Ville étaient priés d'assister. Le Roi, les Reines, les princes et princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du Palais, le duc d'Albe assis auprès de la nouvelle Reine d'Espagne. Au-dessous des degrés de la table de marbre, et à la main droite du Roi, était une table pour les ambassadeurs, les archevêques et les chevaliers de l'ordre, et de l'autre côté une table pour Messieurs du Parlement.

Le duc de Guise, vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servait au Roi de grand-maître ; Monsieur le prince de Condé, de panetier; et le duc de Nemours d'échanson. Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et par des machines extraordinaires ; on le reprit ensuite, et enfin, après minuit, le Roi et toute la Cour s'en retourna au Louvre. Quelque triste que fût Madame de Clèves, elle ne laissa pas de paraître aux yeux de tout le monde, et surtout aux yeux de Monsieur de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse, et une crainte si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoi qu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivants, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de Madame de Clèves.

Enfin le jour du tournoi arriva. Les Reines se rendirent dans les galeries et sur les échafauds qui leur avaient été destinés. Les quatre tenants parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées qui faisaient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le Roi n'avait point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portait toujours à cause de Madame de Valentinois, qui était veuve. Monsieur de Ferrare et toute sa suite avaient du jaune et du rouge. Monsieur de Guise parut avec de l'incarnat et du blanc ; on ne savait d'abord par quelle raison il avait ces couleurs, mais on se souvint que

c'étaient celles d'une belle personne qu'il avait aimée pendant qu'elle était fille, et qu'il aimait encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paraître. Monsieur de Nemours avait du jaune et du noir ; on en chercha inutilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvait mettre. Ce prince crut pouvoir paraître avec cette couleur sans indiscrétion, puisque, Madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvait soupçonner que ce fut la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenants en firent paraître. Quoique le Roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savait à qui donner l'avantage. Monsieur de Nemours avait un agrément dans toutes ses actions qui pouvait faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que Madame de Clèves. Sitôt qu'elle le vit paraître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire ; et, à toutes les courses de ce prince, elle avait de la peine à cacher sa joie lorsqu'il avait heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout était presque fini, et que l'on était près de se retirer, le malheur de l'État fit que le Roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery, qui était extrêmement adroit, qu'il se mit sur la lice. Le comte supplia le Roi de l'en dispenser, et allégua toutes les excuses dont il put s'aviser ; mais le Roi, quasi en colère, lui fit dire qu'il le voulait absolument. La Reine manda au Roi qu'elle le conjurait de ne plus courir, qu'il avait si bien fait qu'il devait être content, et qu'elle le suppliait de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'était pour l'amour d'elle qu'il allait courir encore, et entra dans la barrière. Elle lui renvoya Monsieur de Savoie, pour le prier une seconde fois de venir ; mais tout fut inutile. Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte

de Montgomery lui donna dans l'œil et y demeura. Ce prince tomba du coup. Ses écuyers, et Monsieur de Montgomery, qui était un des maréchaux de camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé ; mais le Roi ne s'étonna point : il dit que c'était peu de chose, et qu'il pardonnait au comte de Montgomery. On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Sitôt que l'on eut porté le Roi dans son lit, et que les chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très considérable. Monsieur le Connétable se souvint dans ce moment de la prédiction que l'on avait faite au Roi, qu'il serait tué dans un combat singulier, et il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le Roi d'Espagne, qui était alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son médecin, qui était un homme d'une grande réputation ; mais il jugea le Roi sans espérance.

Une Cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés n'était pas dans une médiocre agitation à la veille d'un si grand événement ; néanmoins, tous les mouvements étaient cachés, et l'on ne paraissait occupé que de l'unique inquiétude de la santé du Roi. Les Reines, les princes et les princesses ne sortaient presque point de son antichambre.

Madame de Clèves, sachant qu'elle était obligée d'y être, qu'elle y verrait Monsieur de Nemours, qu'elle ne pourrait cacher à son mari l'embarras que lui causait cette vue, connaissant aussi que la seule présence de ce prince le justifiait à ses yeux, et détruisait toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La Cour était trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite, et pour démêler si son mal était faux ou véritable. Son mari seul pouvait en connaître la vérité ; mais elle n'était pas fâchée qu'il la connût : ainsi elle demeura chez elle, peu occupée du grand changement qui se préparait ; et, remplie de ses propres pensées, elle avait toute la liberté de s'y abandonner. Tout

le monde était chez le Roi. Monsieur de Clèves venait à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservait avec elle le même procédé qu'il avait toujours eu, hors que, quand ils étaient seuls, il y avait quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avait point reparlé de tout ce qui s'était passé, et elle n'avait pas eu la force, et n'avait pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

Monsieur de Nemours, qui s'était attendu à trouver quelques moments à parler à Madame de Clèves, fut bien surpris et bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du Roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut désespéré des médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, et d'autant plus admirable qu'il perdait la vie par un accident si malheureux, qu'il mourait à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses peuples, et aimé d'une maîtresse qu'il aimait éperdument. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de Madame, sa sœur, avec Monsieur de Savoie, sans cérémonie. L'on peut juger en quel état était la duchesse de Valentinois. La Reine ne permit point qu'elle vît le Roi, et lui envoya demander les cachets de ce prince et les pierreries de la couronne qu'elle avait en garde. Cette duchesse s'enquit si le Roi était mort ; et, comme on lui répondit que non : « Je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, et personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. » Sitôt qu'il fut expiré au château des Tournelles, le duc de Ferrare, le duc de Guise et le duc de Nemours conduisirent au Louvre la Reine-Mère, le Roi et la Reine sa femme. Monsieur de Nemours conduisait la Reine-Mère. Comme ils commençaient à marcher, elle se recula de quelques pas, et dit à la Reine sa belle-fille que c'était à elle à passer la première ; mais il fut aisé de voir qu'il y avait plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment.

QUATRIÈME PARTIE

Le cardinal de Lorraine s'était rendu maître absolu de l'esprit de la Reine-Mère ; le Vidame de Chartres n'avait plus aucune part dans ses bonnes grâces, et l'amour qu'il avait pour Madame de Martigues et pour la liberté l'avait même empêché de sentir cette perte autant qu'elle méritait d'être sentie. Ce cardinal, pendant les dix jours de la maladie du Roi, avait eu le loisir de former ses desseins et de faire prendre à la Reine des résolutions conformes à ce qu'il avait projeté ; de sorte que, sitôt que le Roi fut mort, la Reine ordonna au Connétable de demeurer aux Tournelles, auprès du corps du feu Roi, pour faire les cérémonies ordinaires. Cette commission l'éloignait de tout, et lui ôtait la liberté d'agir. Il envoya un courrier au Roi de Navarre, pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer ensemble à la grande élévation où il voyait que Messieurs de Guise allaient parvenir. On donna le commandement des armées au duc de Guise, et les finances au cardinal de Lorraine ; la duchesse de Valentinois fut chassée de la Cour ; on fit revenir le cardinal de Tournon, ennemi déclaré du Connétable, et le chancelier Olivier, ennemi déclaré de la Duchesse de Valentinois ; enfin la Cour changea entièrement de face. Le duc de Guise prit le même rang que les princes du sang à porter le manteau du Roi aux cérémonies des funérailles ; lui et ses frères furent entièrement les maîtres, non seulement par le crédit du cardinal sur l'esprit de la

Reine, mais parce que cette princesse crut qu'elle pourrait les éloigner s'ils lui donnaient de l'ombrage, et qu'elle ne pourrait éloigner le Connétable, qui était appuyé des princes du sang.

Lorsque les cérémonies du deuil furent achevées, le Connétable vint au Louvre, et fut reçu du Roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier ; mais le Roi appela Messieurs de Guise, et lui dit devant eux qu'il lui conseillait de se reposer ; que les finances et le commandement des armées étaient donnés, et que, lorsqu'il aurait besoin de ses conseils, il l'appellerait auprès de sa personne. Il fut reçu de la Reine-Mère encore plus froidement que du Roi, et elle lui fit même des reproches de ce qu'il avait dit au feu Roi que ses enfants ne lui ressemblaient point. Le Roi de Navarre arriva, et ne fut pas mieux reçu. Le prince de Condé, moins endurant que son frère, se plaignit hautement ; ses plaintes furent inutiles : on l'éloigna de la Cour sous prétexte de l'envoyer en Flandre signer la ratification de la paix. On fit voir au Roi de Navarre une fausse lettre du Roi d'Espagne qui l'accusait de faire des entreprises sur ses places ; on lui fit craindre pour ses terres ; enfin on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La Reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de Madame Elisabeth, et l'obligea même à partir devant cette princesse ; et ainsi il ne demeura personne à la Cour qui pût balancer le pouvoir de la maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour Monsieur de Clèves de ne pas conduire Madame Elisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre, par la grandeur de celui qu'on lui préférait ; mais il regrettait moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'était une chose qui éloignait sa femme de la Cour sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du Roi, on résolut d'aller à

Reims pour le sacre. Sitôt qu'on parla de ce voyage, Madame de Clèves, qui avait toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la Cour, et qu'elle s'en allât à Colomiers prendre l'air et songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne voulait point pénétrer si c'était la raison de sa santé qui l'obligeait à ne pas faire le voyage, mais qu'il consentait qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avait déjà résolue. Quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyait bien que la prudence ne voulait pas qu'il l'exposât plus longtemps à la vue d'un homme qu'elle aimait.

Monsieur de Nemours sut bientôt que Madame de Clèves ne devait pas suivre la Cour ; il ne put se résoudre à partir sans la voir, et, la veille du départ, il alla chez elle aussi tard que la bienséance le pouvait permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entra dans la cour, il trouva Madame de Nevers et Madame de Martigues qui en sortaient, et qui lui dirent qu'elles l'avaient laissée seule. Il monta avec une agitation et un trouble qui ne se peut comparer qu'à celui qu'eut Madame de Clèves, quand on lui dit que Monsieur de Nemours venait pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvait donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de lui cacher toutes ces choses, se présentèrent en un moment à son esprit, et lui firent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitait peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à Monsieur de Nemours, qui était dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venait de se trouver mal, et qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui voulait faire. Quelle douleur pour ce prince de ne pas voir Madame de Clèves, et de ne la pas voir parce

qu'elle ne voulait pas qu'il la vît ! Il s'en allait le lendemain, il n'avait plus rien à espérer du hasard ; il ne lui avait rien dit depuis cette conversation de chez Madame la Dauphine, et il avait lieu de croire que la faute d'avoir parlé au Vidame avait détruit toutes ses espérances ; enfin, il s'en allait avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Sitôt que Madame de Clèves fut un peu remise du trouble que lui avait donné la pensée de la visite de ce prince, toutes les raisons qui la lui avaient fait refuser disparurent; elle trouva même qu'elle avait fait une faute ; et si elle eût osé, ou qu'il eût encore été assez à temps, elle l'aurait fait rappeler.

Mesdames de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la Reine Dauphine ; Monsieur de Clèves y était. Cette princesse leur demanda d'où elles venaient ; elles lui dirent qu'elles venaient de chez Monsieur de Clèves, où elles avaient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, et qu'elles n'y avaient laissé que Monsieur de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyaient si indifférentes, ne l'étaient pas pour Monsieur de Clèves, quoiqu'il dût bien s'imaginer que Monsieur de Nemours pouvait trouver souvent des occasions de parler à sa femme. Néanmoins, la pensée qu'il était chez elle, qu'il y était seul, et qu'il lui pouvait parler de son amour, lui parut dans ce moment une chose si nouvelle et si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la Reine ; il s'en revint, ne sachant pas même pourquoi il revenait, et s'il avait dessein d'aller interrompre Monsieur de Nemours. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verrait rien qui lui pût faire juger si ce prince y était encore : il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y était plus, et il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvait y avoir demeuré longtemps. Il s'imagina que ce

n'était peut-être pas Monsieur de Nemours dont il devait être jaloux ; et quoiqu'il n'en doutât point, il cherchait à en douter ; mais tant de choses l'en avaient persuadé, qu'il ne demeurait pas longtemps dans cette incertitude qu'il désirait. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme, et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avait fait, et qui elle avait vu : elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommait point Monsieur de Nemours, il lui demanda en tremblant si c'était tout ce qu'elle avait vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une finesse. Comme elle ne l'avait point vu, elle ne le lui nomma point, et Monsieur de Clèves, reprenant la parole avec un ton qui marquait son affliction : « Et Monsieur de Nemours lui dit-il ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié ? — Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle ; je me trouvais mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. — Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit Monsieur de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde? Pourquoi des distinctions pour Monsieur de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre ? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue ? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous le craignez? Pourquoi lui faites-vous connaître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui ? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité ? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui ? D'une personne comme vous, Madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence. — Je ne croyais pas, reprit Madame de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur Monsieur de Nemours, que vous puissiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. — Je vous en fais pourtant, Madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés. Pourquoi ne pas le voir,

s'il ne vous a rien dit ? Mais, Madame, il vous a parlé ; si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression ; vous n'avez pu me dire la vérité tout entière, vous m'en avez caché la plus grande partie ; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre ! Cet autre est le plus aimable de la Cour, et il vous voit tous les jours, il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui ! Il faut que j'aie perdu la raison, pour avoir cru qu'il fût possible. — Je ne sais, reprit tristement Madame de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien ; je ne sais si je ne me suis trompée d'avoir cru que vous me feriez justice. — N'en doutez pas, Madame, répliqua Monsieur de Clèves ; vous vous êtes trompée ; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari ? L'un des deux peut porter aux extrémités ; que ne peuvent point les deux ensemble ! Hé ! que ne font-ils point aussi ! continua-t-il. Je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître : je ne me trouve plus digne de vous ; vous ne me paraissez plus digne de moi ; je vous adore, je vous hais ; je vous offense, je vous demande pardon ; je vous admire, j'ai honte de vous admirer ; enfin, il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Je ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Colomiers, et depuis le jour que vous apprîtes de Madame la Dauphine que l'on savait votre aventure. Je ne saurais démêler par où elle a

été sue, ni ce qui se passa entre Monsieur de Nemours et vous sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer; je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde. »

Monsieur de Clèves sortit de chez sa femme après ces paroles, et partit le lendemain sans la voir; mais il lui écrivit une lettre pleine d'affliction, d'honnêteté et de douceur. Elle y fit une réponse si touchante et si remplie d'assurance de sa conduite passée et de celle qu'elle aurait à l'avenir, que, comme ses assurances étaient fondées sur la vérité, et que c'était en effet ses sentiments, cette lettre fit de l'impression sur Monsieur de Clèves, et lui donna quelque calme; joint que, Monsieur de Nemours allant trouver le Roi, aussi bien que lui, il avait le repos de savoir qu'il ne serait pas au même lieu que Madame de Clèves. Toutes les fois que cette princesse parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avait pour lui, et ce qu'elle lui devait, faisaient des impressions dans son cœur qui affaiblissaient l'idée de Monsieur de Nemours; mais ce n'était que pour quelque temps, et cette idée revenait bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite elle lui parut cruelle; depuis qu'elle l'aimait, il ne s'était point passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer; et elle trouva une grande peine à penser qu'il n'était plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Colomiers, et, en y allant, elle eut soin d'y faire porter de grands tableaux qu'elle avait fait copier sur des originaux qu'avait fait faire Madame de Valentinois pour sa belle maison d'Anet. Toutes les actions remarquables qui s'étaient passées sous le règne du Roi étaient dans ces

tableaux. Il y avait entre autres le siège de Metz, et tous ceux qui s'y étaient distingués étaient peints fort ressemblants ; Monsieur de Nemours était de ce nombre, et c'était peut-être ce qui avait donné envie à Madame de Clèves d'avoir ces tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avait pu partir avec la Cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Colomiers. La faveur de la Reine qu'elles partageaient, ne leur avait point donné d'envie ni d'éloignement l'une de l'autre ; elles étaient amies sans néanmoins se confier leurs sentiments. Madame de Clèves savait que Madame de Martigues aimait le Vidame ; mais Madame de Martigues ne savait pas que Madame de Clèves aimât Monsieur de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de nièce du Vidame rendait Madame de Clèves plus chère à Madame de Martigues, et Madame de Clèves l'aimait aussi comme une personne qui avait une passion aussi bien qu'elle, et qui l'avait pour l'ami intime de son amant.

Madame de Martigues vint à Colomiers, comme elle l'avait promis à Madame de Clèves ; elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette princesse avait même cherché le moyen d'être dans une solitude entière, et de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques. Elle venait dans ce pavillon où Monsieur de Nemours l'avait écoutée ; elle entrait dans le cabinet qui était ouvert sur le jardin. Ses femmes et ses domestiques demeuraient dans l'autre cabinet, ou sous le pavillon, et ne venaient point à elle qu'elle ne les appelât. Madame de Martigues n'avait jamais vu Colomiers ; elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, et surtout de l'agrément de ce pavillon ; Madame de Clèves et elle y passaient tous les soirs. La liberté de se trouver seules, la nuit, dans le plus beau lieu du monde, ne laissait pas finir la conversation entre deux jeunes personnes qui avaient des passions

violentes dans le cœur; et, quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidences, elles trouvaient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues aurait eu de la peine à quitter Colomiers, si, en le quittant, elle n'eût pas dû aller dans un lieu où était le Vidame ; elle partit pour aller à Chambord, où la Cour était alors.

Le sacre avait été fait à Reims par le cardinal de Lorraine, et l'on devait passer le reste de l'été dans le château de Chambord, qui était nouvellement bâti. La Reine témoigna une grande joie de revoir Madame de Martigues ; et, après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de Madame de Clèves et de ce qu'elle faisait à la campagne. Monsieur de Nemours et Monsieur de Clèves étaient alors chez cette Reine. Madame de Martigues, qui avait trouvé Colomiers admirable, en conta toutes les beautés, et elle s'étendit extrêmement sur la description de ce pavillon de la forêt, et sur le plaisir qu'avait Madame de Clèves de s'y promener seule une partie de la nuit. Monsieur de Nemours, qui connaissait assez le lieu pour entendre ce qu'en disait Madame de Martigues, pensa qu'il n'était pas impossible qu'il y pût voir Madame de Clèves sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions à Madame de Martigues pour s'en éclaircir encore ; et Monsieur de Clèves, qui l'avait toujours regardé pendant que Madame de Martigues avait parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passait dans l'esprit. Les questions que fit ce prince le confirmèrent encore dans cette pensée, en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompait pas dans ses soupçons : ce dessein entra si fortement dans l'esprit de Monsieur de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer au moyen de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au Roi pour aller à Paris, sous quelque prétexte qu'il inventa.

Monsieur de Clèves ne douta point du sujet de ce voyage; mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que Monsieur de Nemours, et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès aurait ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, et que Monsieur de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui était à lui, dont il connaissait la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvait; il lui dit quelle avait été jusqu'alors la vertu de Madame de Clèves, et lui ordonna de partir sur les pas de Monsieur de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'irait point à Colomiers, et s'il n'entrerait point la nuit dans le jardin.

Le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit Monsieur de Nemours jusqu'à un village à une demi-lieue de Colomiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'était pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le village et alla dans la forêt, à l'endroit par où il jugeait que Monsieur de Nemours pouvait passer. Il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé : sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et, quoiqu'il fît obscur, il reconnut aisément Monsieur de Nemours ; il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne, et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour empêcher qu'on ne pût entrer; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. Monsieur de Nemours en vint à bout néanmoins. Sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Madame de Clèves : il vit beaucoup de lumière dans le cabinet; tou-

tes les fenêtres en étaient ouvertes; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Madame de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et Monsieur de Nemours remarqua que c'était des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Madame de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à Monsieur de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de Monsieur de Nemours; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit Monsieur de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir toute occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince était aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeurait immobile à regarder Madame de Clèves, sans songer que les moments lui étaient précieux. Quand il fut

un peu remis, il pensa qu'il devait attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin ; il crut qu'il le pourrait faire avec plus de sûreté, parce qu'elle serait plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeurait dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ! Quelle crainte de lui déplaire ! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur, et de le voir devenir plein de sévérité et de colère !

Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir Madame de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avait encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devait pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle aurait une juste colère du péril où il l'exposait par les accidents qui pouvaient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe qu'il avait s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, où qu'il fut dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître ; et, sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvait mal, et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, et pour donner le temps à Monsieur de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'était trompée, et que c'était

un effet de son imagination d'avoir cru voir Monsieur de Nemours. Elle savait qu'il était à Chambord ; elle ne trouvait nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse : elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet, et d'aller voir dans le jardin s'il y avait quelqu'un. Peut-être souhaitait-elle autant qu'elle le craignait d'y trouver Monsieur de Nemours ; mais enfin la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentiments, et elle trouva qu'il valait mieux demeurer dans le doute où elle était, que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut longtemps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensait que ce prince était peut-être si proche, et il était quasi jour quand elle revint au château.

Monsieur de Nemours était demeuré dans le jardin tant qu'il avait vu de la lumière : il n'avait pu perdre l'espérance de revoir Madame de Clèves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avait reconnu, et qu'elle n'était sortie que pour l'éviter ; mais voyant qu'on fermait les portes, il jugea bien qu'il n'avait plus rien à espérer. Il vint reprendre son chemin tout proche du lieu où attendait le gentilhomme de Monsieur de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village d'où il était parti le soir. Monsieur de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Colomiers, pour voir si Madame de Clèves aurait encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à être vue. Quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il était néanmoins très affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne ; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé

qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes; mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre; elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de Madame de Clèves depuis qu'il en était amoureux : quelle rigueur honnête et modeste elle avait toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât ! « Car enfin, elle m'aime, disait-il, elle m'aime, je n'en saurais douter : les plus grands engagements et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues; cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étais haï. J'ai espéré au temps; je n'en dois plus rien attendre : je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. Si je n'étais point aimé, je songerais à plaire; mais je plais, on m'aime, et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée ? Quoi ! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité ! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il; laissez-moi voir vos sentiments : pourvu que je les connaisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vu cette nuit regarder mon portrait. Pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, et m'avoir fui moi-même si cruellement ? Que craignez-vous ? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable ? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur; laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenait-il, que je sois aimé de Madame de Clèves, et que je sois malheureux ? Quelle était belle cette

nuit ! Comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds ? Si je l'avais fait, je l'aurais peut-être empêchée de fuir ; mon respect l'aurait rassurée ; mais peut-être elle ne ne m'a pas reconnu ; je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme à une heure si extraordinaire l'a effrayée. »

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour Monsieur de Nemours. Il attendit la nuit avec impatience ; et quand elle fut venue, il reprit le chemin de Colomiers. Le gentilhomme de Monsieur de Clèves, qui s'était déguisé afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avait suivi le soir d'auparavant, et le vit entrer dans le même jardin. Ce prince connut bientôt que Madame de Clèves n'avait pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir : toutes les portes étaient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verrait point de lumières ; mais ce fut inutilement.

Madame de Clèves, s'étant doutée que Monsieur de Nemours pourrait revenir, était demeurée dans sa chambre ; elle avait appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avait pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière si peu conforme à la conduite qu'elle avait eue jusqu'alors.

Quoique Monsieur de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir sitôt d'un lieu où elle était si souvent. Il passa la nuit entière dans le jardin, et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyait tous les jours. Le soleil était levé devant qu'il pensât à se retirer ; mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'en aller sans voir Madame de Clèves ; et il alla chez Madame de Mercœur, qui était alors dans cette maison qu'elle avait proche de Colomiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frère. Il inventa une cause de son voyage assez vraisemblable pour la tromper, et enfin il conduisit si habilement son dessein, qu'il

l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez Madame de Clèves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, et Monsieur de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitterait à Colomiers, pour s'en retourner en diligence trouver le Roi. Il fit ce dessein de la quitter à Colomiers, dans la pensée de l'en laisser partir la première ; et il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à Madame de Clèves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenait dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de Monsieur de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, et ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avait vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colère, par la hardesse et l'imprudence qu'elle trouvait dans ce qu'il avait entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes, et néanmoins il trouva l'art d'y faire paraître tant d'esprit, tant de complaisance, et tant d'admiration pour Madame de Clèves, qu'il dissipa malgré elle une partie de la froideur qu'elle avait eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'allez voir le pavillon de la forêt ; il en parla comme du plus agréable lieu du monde, et en fit même une description si particulière, que Madame de Mercœur lui dit qu'il fallait qu'il y eût été plusieurs fois pour en connaître si bien toutes les beautés. « Je ne crois pourtant pas, reprit Madame de Clèves, que Monsieur de Nemours y ait jamais entré ; c'est un lieu qui n'est achevé que depuis peu. — Il n'y a pas longtemps aussi que j'y ai été, reprit Monsieur de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. » Madame de Mercœur, qui regardait la beauté des jardins, n'avait point d'attention à ce que disait son frère. Madame de Clèves rougit, et, baissant les yeux

sans regarder Monsieur de Nemours : « Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu ; et, si vous y avez été c'est sans que je l'aie su. — Il est vrai, Madame, répliqua Monsieur de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels moments de ma vie. »

Madame de Clèves entendait trop bien tout ce que disait ce prince ; mais elle n'y répondit point : elle songea à empêcher Madame de Mercœur d'aller dans ce cabinet, parce que le portrait de Monsieur de Nemours y était, et qu'elle ne voulait pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, et Madame de Mercœur parla de s'en retourner ; mais quand Madame de Clèves vit que Monsieur de Nemours et sa sœur ne s'en allaient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle allait être exposée : elle se trouva dans le même embarras où elle s'était trouvée à Paris, et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avait son mari ne contribua pas peu à la déterminer ; et, pour éviter que Monsieur de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à Madame de Mercœur qu'elle l'allait conduire jusqu'au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation des rigueurs en Madame de Clèves fut si violente qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il se trouvait mal ; mais il regarda Madame de Clèves sans que personne s'en aperçut, et il lui fit juger, par ses regards, qu'il n'avait d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre ; et, après ce qu'il avait dit, il ne pouvait plus retourner avec sa sœur. Ainsi il revint à Paris, et en partit le lendemain.

Le gentilhomme de Monsieur de Clèves l'avait toujours observé ; il revint aussi à Paris ; et comme il vit Monsieur

de Nemours partir pour Chambord, il prit la poste afin d'y arriver devant lui, et de rendre compte de son voyage. Son maître attendait son retour comme ce qui allait décider du malheur de toute sa vie.

Sitôt qu'il le vit, il jugea, par son visage et par son silence, qu'il n'avait que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. « Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire; mais je n'ai pas la force de l'écouter. — Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré. Il est vrai que Monsieur de Nemours a entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Colomiers, avec Madame de Mercœur. — C'est assez, répliqua Monsieur de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. » Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que Monsieur de Clèves ont ressenti en même temps la douleur que cause l'infidélité d'une maîtresse et la honte d'être trompé par une femme.

Monsieur de Clèves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidents que dès ce moment sa maladie parut très dangereuse. On en donna avis à Madame de Clèves : elle vint en diligence. Quand elle arriva, il était encore plus mal; elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. Il lui parut même qu'il recevait avec peine les services qu'elle lui rendait; mais enfin elle pensa que c'était peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la Cour était alors, Monsieur de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joie de savoir qu'elle était dans le même lieu que lui. Il essaya de la voir, et alla tous les jours chez Monsieur de Clèves, sur le prétexte de savoir de ses nouvelles ; mais ce fut inutilement. Elle ne sortait point de la chambre de son mari, et avait une douleur violente de l'état où elle le voyait. Monsieur de Nemours était désespéré qu'elle fût si affligée ; il jugeait aisément combien cette affliction renouvelait l'amitié qu'elle avait pour Monsieur de Clèves, et combien cette amitié faisait une diversion dangereuse à la passion qu'elle avait dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps ; mais l'extrémité du mal de Monsieur de Clèves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que Madame de Clèves serait peut-être en liberté de suivre son inclination, et qu'il pourrait trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. Il ne pouvait soutenir cette pensée tant elle lui donnait de trouble et de transports, et il en éloignait son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux s'il venait à perdre ses espérances.

Cependant Monsieur de Clèves était presque abandonné des médecins. Un des derniers jours de son mal, après avoir passé une nuit très fâcheuse, il dit, sur le matin, qu'il voulait reposer. Madame de Clèves demeura seule dans sa chambre. Il lui parut qu'au lieu de reposer, il avait beaucoup d'inquiétude ; elle s'approcha, et se vint mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes. Monsieur de Clèves avait résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avait contre elle ; mais les soins qu'elle lui rendait et son affliction, qui lui paraissait quelquefois véritable, et qu'il regardait aussi quelquefois comme des marques de dissimulation et de perfidie, lui causaient des sentiments si opposés et si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

« Vous versez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur ; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Colomiers eût si peu de suite ? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour Monsieur de Nemours, si votre vertu n'avait pas plus d'étendue pour y résister ? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte ; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris ? J'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimiez Monsieur de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il, mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. Que ferais-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposées à mon humeur et à la passion que j'avais pour vous ? Elle a été au délà de ce que vous en avez vu, Madame ; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner ou de perdre quelque chose de votre estime par des manières qui ne convenaient pas à un mari ; enfin je méritais votre cœur. Encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir et que je ne puis plus le désirer. Adieu, Madame. Vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais, à l'être par des gens qui, en vous témoignant

de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire ; mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre Monsieur de Nemours heureux sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la faiblesse d'y jeter les yeux !

Madame de Clèves était si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contre elle, qu'elle écouta toutes ces paroles sans les comprendre et sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochait son inclination pour Monsieur de Nemours. Enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : « Moi, des crimes ! s'écria-t-elle ; la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue, et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. — Eussiez-vous souhaité, répliqua Monsieur de Clèves en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passées avec Monsieur de Nemours ? Ah ! Madame, est-ce de vous dont je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme ? — Non, Monsieur, reprit-elle ; non, ce n'est pas moi dont vous parlez ; je n'ai jamais passé ni de nuits ni de moments avec Monsieur de Nemours ; il ne m'a jamais vue en particulier ; je ne l'ai jamais souffert ni écouté, et j'en ferais tous les serments... — N'en dites pas davantage, interrompit Monsieur de Clèves ; de faux serments ou un aveu me feraient peut-être une égale peine. » Madame de Clèves ne pouvait répondre ; ses larmes et sa douleur lui ôtaient la parole ; enfin, faisant un effort : « Regardez-moi, du moins ; écoutez-moi, lui dit-elle ; s'il n'y allait que de mon intérêt, je souffrirais ces reproches ; mais il y va de votre vie. Écoutez-moi pour l'amour de vous-même ; il est impossible qu'avec tant de vérité, je ne vous persuade mon innocence. — Plût à Dieu que vous me la puissiez persuader, s'écria-t-il ;

mais que ne pouvez-vous me dire ? Monsieur de Nemours n'a-t-il pas été à Colomiers avec sa sœur, et n'avait-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la forêt ? — Si c'est là mon crime, répliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier ; je ne vous demande point de me croire ; mais croyez tous vos domestiques, et sachez que si j'allai dans le jardin de la forêt la veille que Monsieur de Nemours vint à Colomiers, et si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plus tôt que je n'avais accoutumé. » Elle lui conta ensuite comme elle avait cru voir quelqu'un dans ce jardin ; elle lui avoua qu'elle avait cru que c'était Monsieur de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que Monsieur de Clèves fut presque convaincu de son innocence. « Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire : je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui pourrait me faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard ; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre. » Il voulut continuer, mais une faiblesse lui ôta la parole. Madame de Clèves fit venir les médecins ; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours et mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Clèves demeura dans une affliction si violente qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La Reine la vint voir avec soin et la mena dans un couvent, sans qu'elle sût où on la conduisait. Ses belles-sœurs la ramenèrent à Paris, qu'elle n'était pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisa-

ger, et qu'elle vit quel mari elle avait perdu, qu'elle considéra qu'elle était la cause de sa mort, et que c'était par la passion qu'elle avait eue pour un autre qu'elle en était cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même et pour Monsieur de Nemours ne se peut représenter.

Ce prince n'osa, dans ces commencements, lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnait la bienséance. Il connaissait assez Madame de Clèves pour croire qu'un plus grand empressement lui serait désagréable ; mais ce qu'il apprit ensuite lui fit bien voir qu'il devait avoir longtemps la même conduite.

Un écuyer qu'il avait lui conta que le gentilhomme de Monsieur de Clèves, qui était son ami intime, lui avait dit, dans sa douleur de la perte de son maître, que le voyage de Monsieur de Nemours à Colomiers était cause de sa mort. Monsieur de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours : mais, après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, et il jugea bien quels seraient d'abord les sentiments de Madame de Clèves, et quel éloignement elle aurait de lui, si elle croyait que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne fallait pas même la faire sitôt souvenir de son nom, et il suivit cette conduite quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, et ne put s'empêcher d'aller néanmoins à sa porte pour apprendre de ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyait, et qu'elle avait même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iraient chercher. Peut-être que ces ordres si exacts étaient donnés en vue de ce prince et pour ne point entendre parler de lui. Monsieur de Nemours était trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de Madame de Clèves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils pussent être, de sortir d'un état qui lui paraissait si insupportable.

La douleur de cette princesse passait les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit; elle repassait incessamment tout ce qu'elle lui devait, et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté, et qu'elle ne ferait, dans le reste de sa vie, que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait s'il avait vécu.

Elle avait pensé plusieurs fois comment il avait su que Monsieur de Nemours était venu à Colomiers; elle ne soupçonnait pas ce prince de l'avoir conté, et il lui paraissait même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle se croyait guérie et éloignée de la passion qu'elle avait eue pour lui. Elle sentait néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il était cause de la mort de son mari, et elle se souvenait avec peine de la crainte que Monsieur de Clèves lui avait témoignée en mourant qu'elle ne l'épousât; mais toutes ces douleurs se confondaient dans celle de la perte de son mari, et elle croyait n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle était et passa dans un état de tristesse et de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris et la vit avec soin pendant tout le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la Cour et de tout ce qui s'y passait; et quoique Madame de Clèves ne parut pas y prendre intérêt, Madame de Martigues ne laissait pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du Vidame, de Monsieur de Guise, et de tous les autres qui étaient distingués par leur personne ou par leur mérite. « Pour Monsieur de Nemours, dit-elle, je ne sais si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie, mais il a bien moins de joie qu'il

n'avait accoutumé d'en avoir ; il paraît fort retiré du commerce des femmes : il fait souvent des voyages à Paris, et je crois même qu'il y est présentement » Le nom de Monsieur de Nemours surprit Madame de Clèves et la fit rougir; elle changea de discours, et Madame de Martigues ne s'aperçut point de son trouble.

Le lendemain, cette princesse, qui cherchait des occupations conformes à l'état où elle était, alla, proche de chez elle, voir un homme qui faisait des ouvrages de soie d'une façon particulière; et elle y fut dans le dessein d'en faire faire de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre où elle crut qu'il y en avait encore; elle dit qu'on la lui ouvrît. Le maître répondit qu'il n'en avait pas la clef, et qu'elle était occupée par un homme qui y venait quelquefois pendant le jour pour dessiner de belles maisons et des jardins que l'on voyait de ses fenêtres. « C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il; il n'a guère la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons et les jardins, mais je ne le vois jamais travailler. »

Madame de Clèves écoutait ce discours avec une grande attention; ce que lui avait dit Madame de Martigues, que Monsieur de Nemours était quelquefois à Paris, se joignit dans son imagination à cet homme bien fait qui venait proche de chez elle, et lui fit une idée de Monsieur de Nemours, et de Monsieur de Nemours appliqué à la voir, qui lui donna un trouble confus dont elle ne savait pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnaient; elle trouva qu'elle voyait tout son jardin et la face de son appartement; et, lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où l'on lui avait dit que venait cet homme. La pensée que c'était Monsieur de Nemours changea entièrement la situation de son esprit; elle ne se trouva plus dans un certain triste repos

qu'elle commençait à goûter; elle se sentit inquiète et agitée; enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit et alla prendre l'air dans un jardin hors des faubourgs, où elle pensait être seule. Elle crut, en y arrivant, qu'elle ne s'était pas trompée; elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, et elle se promena assez longtemps.

Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une manière de cabinet ouvert de tous côtés, où elle adressa ses pas. Comme elle en fut proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paraissait enseveli dans une rêverie profonde, et elle reconnut que c'était Monsieur de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens, qui la suivaient, firent quelque bruit qui tira Monsieur de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avait causé le bruit qu'il avait entendu, il se leva de sa place pour éviter la compagnie qui venait vers lui et tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluait.

S'il eût su ce qu'il évitait, avec quelle ardeur serait-il retourné sur ses pas! Mais il continua à suivre l'allée, et Madame de Clèves le vit sortir par une porte de derrière où l'attendait son carrosse. Quelle effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de Madame de Clèves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, et avec quelle violence! Elle s'alla asseoir dans le même endroit d'où venait de sortir Monsieur de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui était au monde, l'aimant depuis longtemps avec une passion pleine de respect et de fidélité, méprisant tout pour elle, respectant jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à en être vu, quittant la Cour, dont il faisait les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermaient, pour venir rêver dans des

lieux où il ne pouvait prétendre de la rencontrer, enfin un homme digne d'être aimé par son seul attachement, et pour qui elle avait une inclination si violente, qu'elle l'aurait aimé quand il ne l'aurait pas aimée; mais de plus, un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu, qui s'opposassent à ses sentiments : tous les obstacles étaient levés, et il ne restait de leur état passé que la passion de Monsieur de Nemours pour elle et que celle qu'elle avait pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette princesse. L'affliction de la mort de Monsieur de Clèves l'avait assez occupée pour avoir empêché qu'elle n'y eût jeté les yeux. La présence de Monsieur de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il en eut été pleinement rempli et qu'elle se souvint aussi que ce même homme qu'elle regardait comme pouvant l'épouser était celui qu'elle avait aimé du vivant de son mari et qui était la cause de sa mort; que même en mourant il lui avait témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât, son austère vertu était si blessée de cette imagination, qu'elle ne trouvait guère moins de crime à épouser Monsieur de Nemours, qu'elle en avait trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ses réflexions si contraires à son bonheur; elle les fortifia encore de plusieurs raisons qui regardaient son repos et les maux qu'elle prévoyait en épousant ce prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle était, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devait fuir sa vue comme une chose entièrement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui était un effet de sa raison et de sa vertu, n'entraînait pas son cœur. Il demeurait attaché à Monsieur de Nemours avec une violence qui la mettait dans un état digne de compassion et qui ne lui laissa plus de repos. Elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût

jamais passé. Le matin son premier mouvement fut d'aller voir s'il n'y aurait personne à la fenêtre qui donnait chez elle; elle y alla, elle y vit Monsieur de Nemours. Cette vue la surprit, et elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce prince qu'il avait été reconnu. Il avait souvent désiré de l'être, depuis que sa passion lui avait fait trouver ces moyens de voir Madame de Clèves; et lorsqu'il n'espérait pas d'avoir ce plaisir, il allait rêver dans le même jardin où elle l'avait trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux et si incertain, il résolut de tenter quelque voie d'éclaircir sa destinée. « Que veux-je attendre, disait-il? il y a longtemps que je sais que j'en suis aimé ; elle est libre, elle n'a plus de devoir à m'opposer; pourquoi me réduire à la voir sans être vu et sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? J'ai dû respecter la douleur de Madame de Clèves; mais je la respecte trop longtemps et je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi. »

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devait se servir pour la voir. Il crut qu'il n'y avait plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au Vidame de Chartres ; il résolut de lui en parler et de lui dire le dessein qu'il avait pour sa nièce.

Le Vidame était alors à Paris ; tout le monde y était venu donner ordre à son équipage et à ses habits pour suivre le Roi, qui devait conduire la Reine d'Espagne. Monsieur de Nemours alla donc chez le Vidame et lui fit un aveu sincère de tout ce qu'il lui avait caché jusqu'alors, à la réserve des sentiments de Madame de Clèves, dont il ne voulut pas paraître instruit.

Le Vidame reçut tout ce qu'il lui dit avec beaucoup de joie et l'assura que, sans savoir ses sentiments, il avait sou-

vent pensé, depuis que Madame de Clèves était veuve, qu'elle était la seule personne digne de lui. Monsieur de Nemours le pria de lui donner les moyens de lui parler et de savoir quelles étaient ses dispositions.

Le Vidame lui proposa de le mener chez elle ; mais Monsieur de Nemours crut qu'elle en serait choquée, parce qu'elle ne voyait encore personne. Ils trouvèrent qu'il fallait que Monsieur le Vidame la priât de venir chez lui, sur quelque prétexte, et que Monsieur de Nemours y vînt par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avaient résolu . Madame de Clèves vint ; le Vidame l'alla recevoir et la conduisit dans un grand cabinet au bout de son appartement ; quelque temps après Monsieur de Nemours entra, comme si le hasard l'eût conduit. Madame de Clèves fut extrêmement surprise de le voir ; elle rougit et essaya de cacher sa rougeur. Le Vidame parla d'abord de choses indifférentes et sortit, supposant qu'il avait quelque ordre à donner. Il dit à Madame de Clèves de faire les honneurs de chez lui et qu'il allait rentrer dans un moment.

L'on ne peut exprimer ce que sentirent Monsieur de Nemours et Madame de Clèves de se trouver seuls et en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire ; enfin Monsieur de Nemours rompant le silence : « Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres, Madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir et de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée ? — Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis et à quoi il expose ma réputation. » En prononçant ces paroles elle voulut s'en aller et Monsieur de Nemours la retenant : « Ne craignez rien, Madame, répliqua-t-il, personne ne sait que je suis ici et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, Madame, écoutez-moi ; si ce n'est par bonté, que ce soit du

moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extravagances où m'emporterait infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître. »

Madame de Clèves céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour Monsieur de Nemours, et, le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes : « Mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez ? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirais infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici, et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. — Moi, Madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs ! Et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire, Madame, que vous ignoriez ma passion, et que vous la connaissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues, et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs !

— Puisque vous voulez que je vous parle et que je m'y résous, répondit Madame de Clèves en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez malaisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'aie pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirais ; je vous avoue donc, non-seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. — Et si vous l'avez vu, Madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée, et oserais-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur ? — Vous en avez dû juger par ma conduite, répliqua-t-elle ; mais je voudrais bien savoir ce que vous en avez pensé. — Il faudrait que je fusse dans un état plus heureux pour vous

l'oser dire, répliqua-t-il; et ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirais. Tout ce que je puis vous apprendre, Madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à Monsieur de Clèves ce que vous me cachiez, et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. — Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aie avoué quelque chose à Monsieur de Clèves? — Je l'ai su par vous-même, Madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'ai eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté, et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler. »

Il commença à lui conter comme il avait entendu sa conversation avec Monsieur de Clèves; mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. « Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle; je vois présentement par où vous avez été si bien instruit, vous ne me le parûtes déjà que trop chez Madame la Dauphine, qui avait su cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée.

Monsieur de Nemours lui apprit alors de quelle sorte la chose était arrivée. « Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a longtemps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit de raison; mais puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avais eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus devant que de vous avoir vu, et dont j'avais même si peu d'idée qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments.

— Croyez-vous, Madame, lui dit Monsieur de Nemours en se jetant à ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de

joie et de transport? — Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que trop. — Ah! Madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache! — Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous : car, enfin, cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. — Vous n'y songez pas, Madame, répondit Monsieur de Nemours; il n'y a plus de devoir qui vous lie; vous êtes en liberté, et, si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi. — Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. — Elle ne me le sont peut-être pas, Madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que Monsieur de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. — Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle; je n'en saurais soutenir la pensée; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de Monsieur de Clèves : les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que

c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. — Ah ! Madame, lui dit Monsieur de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ! Quoi ! Madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas ! Quoi ! j'aurais pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous ; ma destinée m'aurait conduit à aimer la plus estimable personne du monde ; j'aurais vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse ; elle ne m'aurait pas haï, et je n'aurais trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme ! Car enfin, Madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées au degré qu'elles sont en vous : tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés tremblent en les épousant et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux ; mais en vous, Madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration. N'aurais-je envisagé, dis-je, une si grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles ? Ah ! Madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes : ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué ; vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

— Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle ; les raisons de mon devoir ne me paraîtraient peut-être pas si fortes sans cette distinction dont vous vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. — Je n'ai rien à répondre, Madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs ; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendais pas à trouver une si cruelle raison. — Elle est si peu offensante pour vous, reprit Madame de Clèves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. — Hélas ! Madame, répliqua-t-il, que pouvez-

vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire ? — Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation ; mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

« Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins, je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre ; je crois même que les obstacles ont fait votre constance ; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre, et mes actions involontaires ou les choses que le hasard vous a appris vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. — Ah ! Madame, reprit Monsieur de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injus-

tice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. — J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler; rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux. Vous avez déjà eu plusieurs passions; vous en auriez encore; je ne ferais plus votre bonheur; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi; j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la Reine me donna cette lettre de Madame de Thémines, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

« Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher ; il y en a peu à qui vous ne plaisiez ; mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état, néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours Monsieur de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. — Hé !

croyez-vous le pouvoir, Madame ? s'écria Monsieur de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez, Madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple ; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. — Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua Madame de Clèves ; je me défie de mes forces, au milieu de mes raisons ; ce que je crois devoir à la mémoire de Monsieur de Clèves serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos ; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir ; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. » Monsieur de Nemours se jeta à ses pieds et s'abandonna à tous les divers mouvements dont il était agité. Il lui fit voir, par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Madame de Clèves n'était pas insensible ; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes : « Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de Monsieur de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu devant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ?

— Il n'y a point d'obstacle, Madame, reprit Monsieur de Nemours : vous seule vous opposez à mon bonheur; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. — Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire : Monsieur de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu; croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me fait honte ; rendez-en compte à Monsieur le Vidame : j'y consens et je vous en prie. »

Elle sortit en disant ces paroles, sans que Monsieur de Nemours pût la retenir. Elle trouva Monsieur le Vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée qu'il n'osa lui parler, et la remit en son carrosse sans lui rien dire. Il revint trouver Monsieur de Nemours, qui était si plein de joie, de tristesse, d'étonnement et d'admiration, enfin, de tous les sentiments que peut donner une passion pleine de crainte et d'espérance, qu'il n'avait pas l'usage de la raison. Le Vidame fut longtemps à obtenir qu'il lui rendît compte de sa conversation. Il le fit enfin, et Monsieur de Chartres sans être amoureux, n'eut pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit et le mérite de Madame de Clèves, que Monsieur de Nemours en avait lui-même. Ils examinèrent ce que ce prince devait espérer de sa destinée, et quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec Monsieur le Vidame qu'il était impossible que Madame de Clèves demeurât dans les résolutions où elle était. Ils convinrent néanmoins qu'il fallait suivre ses ordres, de crainte que si le public s'apercevait

de l'attachement qu'il avait pour elle, elle ne fît des déclarations et ne prît engagement vers le monde, qu'elle soutiendrait dans la suite par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

Monsieur de Nemours se détermina à suivre le Roi. C'était un voyage dont il ne pouvait aussi bien se dispenser, et il résolut à s'en aller, sans tenter même de revoir Madame de Clèves, du lieu où il l'avait vue quelquefois. Il pria Monsieur le Vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui redire ! Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules ! Enfin, une partie de la nuit était passée devant que Monsieur de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Clèves n'était pas en état d'en trouver ; ce lui était une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'était imposée, d'avoir souffert pour la première fois de sa vie qu'on lui dît qu'on était amoureux d'elle, et d'avoir dit d'elle-même qu'elle aimait, qu'elle ne se connaissait plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avait fait ; elle s'en repentit ; elle en eut de la joie ; tous ses sentiments étaient pleins de trouble et de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir, qui s'opposaient à son bonheur ; elle sentit de la douleur de les trouver si fortes, et se repentit de les avoir si bien montrées à Monsieur de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue dans l'esprit sitôt qu'elle l'avait revu dans ce jardin, elle ne lui avait pas fait la même impression que venait de faire la conversation qu'elle avait eue avec lui, et il y avait des moments où elle avait de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant. Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle était mal fondée, et dans ses scrupules du passé, et dans ses craintes de l'avenir. La raison et son devoir lui montraient, dans d'autres moments, des choses tout opposées, qui l'emportaient rapidement à la résolution

de ne se point remarier et de ne voir jamais Monsieur de Nemours ; mais c'était une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien et aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'était point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions ; la bienséance lui donnait un temps considérable à se déterminer ; mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec Monsieur de Nemours. Le Vidame la vint voir et servit ce prince avec tout l'esprit et l'application imaginables. Il ne la put faire changer sur sa conduite ni sur celle qu'elle avait imposée à Monsieur de Nemours. Elle lui dit que son dessein était de demeurer dans l'état où elle se trouvait ; qu'elle connaissait que ce dessein était difficile à exécuter, mais qu'elle espérait d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point elle était touchée de l'opinion que Monsieur de Nemours avait causé la mort à son mari, et combien elle était persuadée qu'elle ferait une action contre son devoir en l'épousant, que le Vidame craignit qu'il ne fût malaisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce prince ce qu'il pensait ; et, en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain, et allèrent joindre le Roi. Monsieur le Vidame écrivit à Madame de Clèves, à la prière de Monsieur de Nemours, pour lui parler de ce prince ; et, dans une seconde lettre, qui suivit bientôt la première, Monsieur de Nemours y mit quelques lignes de sa main. Mais Madame de Clèves, qui ne voulait pas sortir des règles qu'elle s'était imposées, et qui craignait les accidents qui peuvent arriver par les lettres, manda au Vidame qu'elle ne recevrait plus les siennes, s'il continuait à lui parler de Monsieur de Nemours ; et elle le lui manda si fortement, que ce prince le pria même de ne le plus nommer.

La Cour alla conduire la Reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, Madame de Clèves demeura à elle-même ; et, à mesure qu'elle était éloignée de Monsieur de Nemours et de tout ce qui l'en pouvait faire souvenir, elle rappelait la mémoire de Monsieur de Clèves, qu'elle se faisait un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avait de ne point épouser Monsieur de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir, et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince et les maux de la jalousie, qu'elle croyait infaillibles dans un mariage, lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter ; mais elle voyait aussi qu'elle entreprenait une chose impossible, que de résister en présence du plus aimable homme du monde, qu'elle aimait et dont elle était aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquait ni la vertu ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelque force ; elle trouva qu'elle en avait besoin, non-seulement pour soutenir la résolution de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir Monsieur de Nemours, et elle résolut de faire un assez long voyage pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeait à vivre dans la retraite. De grandes terres qu'elle avait vers les Pyrénées lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la Cour revint ; et, en partant, elle écrivit à Monsieur le Vidame pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles ni à lui écrire.

Monsieur de Nemours fut affligé de ce voyage comme un autre l'aurait été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour longtemps de la vue de Madame de Clèves lui était une douleur sensible, et surtout dans un temps où il avait senti le plaisir de la voir et de la voir touchée de sa passion. Cependant, il ne pouvait faire autre chose que s'affliger ; mais son affliction augmenta considérablement.

Madame de Clèves, dont l'esprit avait été si agité, tomba dans une maladie violente sitôt qu'elle fut arrivée chez elle; cette nouvelle vint à la Cour. Monsieur de Nemours était inconsolable : sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance. Le Vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut beaucoup aussi à le retenir et à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté et l'amitié de Monsieur le Vidame fut un prétexte à y envoyer plusieurs courriers. On sut enfin qu'elle était hors de cet extrême péril où elle avait été, mais elle demeura dans une maladie de langueur qui ne laissait guère d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à Madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyait si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que Monsieur de Nemours n'était pas effacé de son cœur, mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même; enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés. Les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de Monsieur de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ces sentiments; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes ni revenir dans les lieux où

était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la Cour.

A la première nouvelle qu'en eut Monsieur de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, et il en vit l'importance. Il crut dans ce moment qu'il n'avait plus rien à espérer. La perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir Madame de Clèves ; il fit écrire la Reine, il fit écrire le Vidame, il l'y fit aller, mais tout fut inutile. Le Vidame la vit ; elle ne lui dit point qu'elle eût pris de résolution ; il jugea néanmoins qu'elle ne reviendrait jamais. Enfin, Monsieur de Nemours y alla lui-même sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée et surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire par une personne de mérite qu'elle aimait, et qu'elle avait alors auprès d'elle, qu'elle le priait de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposait point au péril de le voir, et de détruire par sa présence des sentiments qu'elle devait conserver ; qu'elle voulait bien qu'il sût qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposaient au penchant qu'elle avait d'être à lui, les autres choses du monde lui avaient paru si indifférentes qu'elle y avait renoncé pour jamais ; qu'elle ne pensait plus qu'à celles de l'autre vie, et qu'il ne lui restait aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle était.

Monsieur de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parlait. Il la pria vingt fois de retourner à Madame de Clèves, afin de faire en sorte qu'il la vît ; mais cette personne lui dit que Madame de Clèves lui avait non seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut enfin que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvait être un homme qui perdait toutes sortes d'espérances de revoir jamais une personne

qu'il aimait d'une passion la plus violente, la plus naturelle et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion. Madame de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir ; elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle, mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

FIN DE LA PRINCESSE DE CLÈVES

MÉMOIRES

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Henriette de France[1], veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre, avoit été obligée par ses malheurs de se retirer en France, et avoit choisi pour sa retraite ordinaire le couvent de Sainte-Marie de Chaillot. Elle y étoit attirée par la beauté du lieu, et plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour la Mère Angélique, supérieure de cette maison[2]. Cette personne étoit venue fort jeune à la cour, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

Ce prince, dont les passions étoient pleines d'innocence, en étoit devenu amoureux, et elle avoit répondu à sa passion par une amitié fort tendre et par une si grande fidélité pour la confiance dont il l'honorait qu'elle avoit été à l'épreuve de tous les avantages que le cardinal de Richelieu lui avoit fait envisager

Comme ce ministre vit qu'il ne la pouvoit gagner, il crut, avec quelque apparenee, qu'elle étoit gouvernée par l'évêque de

1. Henriette-Marie de France (1609-1669), fille de Henri IV, née six mois avant l'assassinat de son père, mariée en 1625 à Charles Ier, veuve en 1649 ; elle s'était réfugiée en France dès 1644. On attribua sa mort, qui précéda de neuf mois seulement celle de sa fille, à une trop forte dose d'opium donnée par le médecin Vallot. (Voir de Baillon, *Henriette-Marie de France*, 1877, p. 333.)

2. Louise-Angélique Mortier de La Fayette (1616-1665), fille de Jean de La Fayette, seigneur de Hautefeuille et de Marguerite de Bourbon-Busset. Son innocente liaison avec Louis XIII dura deux ans, de 1635 à 1637. Elle se retira le 19 mai 1637 au couvent des Filles de Sainte-Marie, de la rue Saint-Antoine, et passa de là à celui de Chaillot, où elle succéda à Mme Lhuillier, qui en fut la première supérieure.

Limoges, son oncle, attaché à la reine par Mme de Seneccy[1]. Dans cette vue, il résolut de la perdre et de l'obliger à se retirer de la cour; il gagna le premier valet de chambre du roi, qui avoit leur confiance entière, et l'obligea à rapporter de part et d'autre des choses entièrement opposées à la vérité. Elle étoit jeune et sans expérience, et crut ce qu'on lui dit; elle s'imagina qu'on l'alloit abandonner et se jeta dans les Filles de Sainte-Marie. Le roi fit tous ses efforts pour l'en tirer : il lui montra clairement son erreur et la fausseté de ce qu'elle avoi cru; mais elle résista à tout et se fit religieuse quand le temps le lui put permettre.

Le roi conserva pour elle beaucoup d'amitié et lui donna sa confiance : ainsi, quoique religieuse, elle étoit très considérée, et elle le méritoit. J'épousai son frère quelques années avant sa profession; et comme j'allois souvent dans son cloître, j'y vis la jeune princesse d'Angleterre[2], dont l'esprit et le mérite me charmèrent. Cette connoissance me donna depuis l'honneur de sa familiarité; en sorte que, quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle, et, quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté et eut beaucoup d'égards pour moi.

Je n'avais aucune part à sa confidence sur de certaines affaires; mais, quand elles étoient passées, et presque rendues publiques, elle prenoit plaisir à me les raconter.

1. Marie-Catherine de La Rochefoucauld (1588-1677), héritière unique de la branche des comtes de Randan, mariée en 1607 à Henri de Beauffremont, marquis de Senecey, veuve en 1622, première dame d'honneur d'Anne d'Autriche, et, de 1643 à 1646, gouvernante du roi et de son frère. Elle était parente de Mlle de La Fayette. Randan, érigé en duché, en 1661, passa à sa fille unique, femme de J.-B. Gaston de Foix, comte de Fleix, morte en 1680.

2. Henriette-Anne, dernière fille de Charles Ier et d'Henriette de France, née le 16 juin 1644, en pleine guerre civile, à Exter, où sa mère s'était refugiée. Tombée entre les mains des rebelles, à la prise de cette ville, confinée à Portland, elle avait été enfin conduite en France, en juillet 1646, par sa gouvernante la comtesse de Morton, trompant la vigilance de ses gardiens. Les couches de sa mère, affaiblie par les fatigues et les émotions, avaient été fort pénibles, et l'enfant était sujette à de fréquentes convulsions. — En février 1654, Henriette avait débuté à la cour, au mariage du prince de Conti avec Anne Martinozzi, nièce de Mazarin.

L'année 1665, le comte de Guiche fut exilé. Un jour qu'elle me faisoit le récit de quelques circonstances assez extraordinaires de sa passion pour elle : « Ne trouvez-vous pas, me dit-elle, que si tout ce qui m'est arrivé, et les choses qui y ont relation, étoit écrit, cela composeroit une jolie histoire ! Vous écrivez bien, ajouta-t-elle ; écrivez, je vous fournirai de bons Mémoires. »

J'entrai avec plaisir dans cette pensée, et nous fîmes ce plan de notre histoire telle qu'on la trouvera ici.

Pendant quelque temps, lorsque je la trouvois seule, elle me contoit des choses particulières que j'ignorois ; mais cette fantaisie lui passa bientôt, et ce que j'avois commencé demeura quatre ou cinq années sans qu'elle s'en souvînt.

En 1669, le roi alla à Chambord [1]. Elle étoit à Saint-Cloud, où elle faisoit ses couches de la duchesse de Savoie, aujourd'hui régnante [2]. J'étois auprès d'elle ; il y avoit peu de monde : elle se souvint du projet de cette histoire et me dit qu'il falloit la reprendre. Elle me conta la suite des choses qu'elle avoit commencé à me dire : je me remis à les écrire ; je lui montrois le matin ce que j'avois fait sur ce qu'elle m'avoit dit le soir ; elle en étoit très contente. C'étoit un ouvrage assez difficile que de tourner la vérité, en de certains endroits, d'une manière qui la fît connoître, et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. Elle badinoit avec moi sur les endroits qui me donnoient le plus de peine ; et elle prit tant de goût à ce que j'écrivois que, pendant un voyage de deux jours que je fis à Paris, elle écrivit elle-même ce que j'ai marqué pour être de sa main, et que j'ai encore.

Le roi revint : elle quitta Saint-Cloud, et notre ouvrage fut abandonné. L'année suivante, elle fut en Angleterre, et, peu de

1. Du 19 septembre au 17 octobre 1669. Monsieur y accompagna le roi, et revint à Paris le 4 octobre. C'est pour ces fêtes de Chambord que Molière composa *Monsieur de Pourceaugnac* (6 octobre).

2. Anne-Marie d'Orléans, née au château de Saint-Cloud, le 27 août 1669, appelée Mlle de Valois. Elle épousa, en 1684, Victor-Amédée II, duc de Savoie, et mourut le 26 août 1728. C'est la mère de la duchesse de Bourgogne, dont la fin devait être également prématurée et mystérieuse. Quatorze jours plus tard, Henriette perdait sa mère (10 septembre).

jours après son retour, cette princesse, étant à Saint-Cloud, perdit la vie d'une manière qui fera toujours l'étonnement de ceux qui liront cette histoire. J'avois l'honneur d'être auprès d'elle lorsque cet accident funeste arriva; je sentis tout ce que l'on peut sentir de plus douloureux en voyant expirer la plus aimable princesse qui fut jamais, et qui m'avoit honoré de ses bonnes grâces. Cette perte est de celles dont on ne se console jamais, et qui laissent une amertume répandue dans tout le reste de la vie.

La mort de cette princesse ne me laissa ni le dessein ni le goût de continuer cette histoire, et j'écrivis seulement les circonstances de sa mort, dont je fus témoin.

HENRIETTE D'ANGLETERRE

PREMIERE PARTIE

La paix était faite entre la France et l'Espagne[1]; le mariage du roi était achevé après beaucoup de difficultés; et le cardinal Mazarin, tout glorieux d'avoir donné la paix à la France, semblait n'avoir plus qu'à jouir de cette grande fortune où son bonheur l'avait élevé. Jamais ministre n'avait gouverné avec une puissance si absolue, et jamais ministre ne s'était si bien servi de sa puissance pour l'établissement de sa grandeur.

Le reine mère, pendant sa régence, lui avait laissé toute l'autorité royale, comme un fardeau trop pesant pour un naturel aussi paresseux que le sien. Le roi, à sa majorité, lui avait trouvé cette autorité entre les mains et n'avait eu ni la force, ni peut-être même l'envie de la lui ôter. On lui réprésentait les troubles que la mauvaise conduite de ce cardinal avait excités, comme un effet de la haine des princes pour un ministre qui avait voulu donner des bornes à leur ambition; on lui faisait considérer le ministre comme un homme qui seul avait tenu le timon de l'État pendant l'orage qui l'avait agité, et dont la bonne conduite en avait peut-être empêché la perte.

1. La paix des Pyrénées, signée, le 7 novembre 1659, dans l'île des Faisans, avait été suivie, le 9 juin 1660, à Saint-Jean-de-Luz, du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche.

Cette considération, jointe à une soumission sucée avec le lait, rendit le cardinal plus absolu sur l'esprit du roi qu'il ne l'avait été sur celui de la reine. L'étoile qui lui donnait une autorité si entière s'étendit même jusqu'à l'amour. Le roi n'avait pu porter son cœur hors de la famille de cet heureux ministre : il l'avait donné, dès sa plus tendre jeunesse, à la troisième de ses nièces, Mlle de Mancini[1]; et, s'il le retira quand il fut dans un âge plus avancé, ce ne fut que pour le donner entièrement à une quatrième nièce qui portait le même nom de Mancini[2], à laquelle il se soumit si absolument que l'on peut dire qu'elle fut la maîtresse d'un prince que nous avons vu depuis maître de sa maîtresse et de son amour.

Cette même étoile du cardinal produisait seule un effet si extraordinaire. Elle avait étouffé dans la France tous les restes de cabale et de dissension; la paix générale avait fini toutes les guerres étrangères; le cardinal avait satisfait en partie aux obligations qu'il avait à la reine par le mariage du roi, qu'elle avait si ardemment souhaité, et qu'il avait fait, bien qu'il le crût contraire à ses intérêts. Ce mariage lui était même favorable, et l'esprit doux et paisible de la reine ne lui pouvait laisser lieu de craindre qu'elle entreprît de lui ôter le gouvernement de l'État; enfin on ne pouvait ajouter à son bonheur que la durée; mais ce fut ce qui lui manqua.

La mort interrompit une félicité si parfaite; et, peu de

1. Olympe (1640-1708), la seconde des cinq nièces de Mazarin du nom de Mancini. Amenée à Paris, en 1647, avec son aînée Laure et sa cousine Anne Martinozzi, elle fut élevée par Louis XIV, dont la passion pour elle se fit remarquer en 1656. Mariée, le 20 février 1657, avec Eugène-Maurice de Savoie, prince de Carignan, comte de Soissons.

2. Marie (1640-1715), la troisième des sœurs Mancini, amenée par sa mère, à Paris, en 1653, avec Hortense et sa cousine Laure Martinozzi, placée avec elles au couvent des Filles de Sainte-Marie de Chaillot, mariée, en 1661, au prince Colonna, connétable à Naples.

temps après que l'on fut de retour du voyage où la paix et le mariage s'étaient achevés, il mourut au bois de Vincennes, avec une fermeté beaucoup plus philosophe que chrétienne[1].

Il laissa par sa mort un amas infini de richesses. Il choisit le fils du maréchal de La Meilleraye pour l'héritier de son nom et de ses trésors : il lui fit épouser Hortense[2], la plus belle de ses nièces, et disposa en sa faveur de tous les établissements qui dépendaient du roi, de la même manière qu'il disposait de son propre bien.

Le roi en agréa néanmoins la disposition aussi bien que celle qu'il fit en mourant de toutes les charges et de tous les bénéfices qui étaient pour lors à donner. Enfin, après sa mort, son ombre était encore la maîtresse de toutes choses, et il paraissait que le roi ne pensait à se conduire que par les sentiments qu'il lui avait inspirés.

Cette mort donnait de grandes espérances à ceux qui pouvaient prétendre au ministère ; ils croyaient avec apparence qu'un roi qui venait de se laisser gouverner entièrement, tant pour les choses qui regardaient son État que pour celles qui regardaient sa personne, s'abandonnerait à la conduite d'un ministre qui ne voudrait se mêler que des affaires publiques et qui ne prendrait point connaissance de ses actions particulières.

Il ne pouvait tomber dans leur imagination qu'un homme pût être si dissemblable de lui-même, et qu'ayant toujours laissé l'autorité de roi entre les mains de son premier ministre, il voulût reprendre à la fois l'autorité du roi et les fonctions de premier ministre.

Ainsi beaucoup de gens espéraient quelque part aux

1. Le 9 mars 1661.

2. Hortense (1646-1699), mariée le 28 février 1661, à Armand-Charles de La Porte (1632-1712), fils du maréchal duc de La Meilleraye et de Marie de Cossé, grand maître de l'artillerie.

affaires; et beaucoup de dames, par des raisons à peu près semblables, espéraient beaucoup de part aux bonnes grâces du roi. Elles avaient vu qu'il avait passionnément aimé Mlle Mancini et qu'elle avait paru avoir sur lui le plus absolu pouvoir qu'une maîtresse ait jamais eu sur le cœur d'un amant; elles espéraient qu'ayant plus de charmes, elles auraient pour le moins autant de crédit; et il y en avait déjà beaucoup qui prenaient pour modèle de leur fortune celui de la duchesse de Beaufort[1].

Mais, pour faire mieux comprendre l'état de la cour après la mort du cardinal Mazarin, et la suite des choses dont nous avons à parler, il faut dépeindre en peu de mots les personnes de la maison royale, les ministres qui pouvaient prétendre au gouvernement de l'État et les dames qui pouvaient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La reine mère, par son rang, tenait la première place dans la maison royale, et, selon les apparences, elle devait la tenir par son crédit; mais le même naturel qui lui avait rendu l'autorité royale un pesant fardeau pendant qu'elle était tout entière entre ses mains, l'empêchait de songer à en reprendre une partie lorsqu'elle n'y était plus. Son esprit avait paru inquiet et porté aux affaires pendant la vie du roi son mari; mais, dès qu'elle avait été maîtresse et d'elle-même et du royaume, elle n'avait pensé qu'à mener une vie douce, à s'occuper à ses exercices de dévotion, et avait témoigné une assez grande indifférence pour toutes choses. Elle était sensible néanmoins à l'amitié de ses enfants; elle les avait élevés auprès d'elle avec une tendresse qui lui donnait quelque jalousie des personnes avec lesquelles ils cherchaient leur plaisir. Ainsi elle était contente, pourvu qu'ils eussent l'attention de la voir, et elle était incapable

1. Gabrielle d'Estrées (1561-1599).

de se donner la peine de prendre sur eux une véritable autorité.

La jeune reine était une personne de vingt-deux ans, bien faite de sa personne, et qu'on pouvait appeler belle, quoiqu'elle ne fut pas agréable. Le peu de séjour qu'elle avait fait en France et les impressions qu'on en avait données avant qu'elle y arrivât étaient cause qu'on ne la connaissait quasi pas, ou que du moins on croyait ne la pas connaître, en la trouvant d'un esprit fort éloigné de ces desseins ambitieux dont on avait tant parlé. On la voyait tout occupée d'une violente passion pour le roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la reine sa belle-mère, sans distinction de personnes ni de divertissements, et sujette à beaucoup de chagrin à cause de l'extrême jalousie qu'elle avait du roi.

Monsieur, frère unique du roi[1], n'était pas moins attaché à la reine, sa mère. Ses inclinations étaient aussi conformes aux occupations des femmes que celles du roi en étaient éloignées. Il était beau, bien fait, mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une princesse qu'à un prince; aussi avait-il plus songé à faire admirer sa beauté de tout le monde qu'à s'en servir pour se faire aimer des femmes, quoiqu'il fût continuellement avec elles. Son amour-propre semblait ne le rendre capable que d'attachement pour lui-même.

M^me^ de Thianges[2], fille aînée du duc de Mortemart, avait paru lui plaire plus que les autres ; mais leur commerce était plutôt une confidence libertine qu'une véritable galan-

1. Philippe de France, duc d'Orléans (1640-1701), de deux ans plus jeune que Louis XIV. Il épousa, le 30 mars 1661, Henriette d'Angleterre, âgée alors de dix-sept ans.

2. Gabriel de Rochechouart-Mortemart, fille de Gabriel, duc de Mortemart, et de Diane de Grandseigne, sœur aînée de la marquise de Montespan, mariée, en 1655, à Claude-Léonor de Damas, marquis de Thianges.

terie. L'esprit du prince était naturellement doux, bienfaisant et civil, capable d'être prévenu, et si susceptible d'impressions que les personnes qui l'approchaient pouvaient quasi répondre de s'en rendre maîtres en le prenant par son faible. La jalousie dominait en lui; mais cette jalousie le faisait plus souffrir que personne ; la douceur de son humeur le rendait incapable des actions violentes que la grandeur de son rang aurait pu lui permettre.

Il est aisé de juger, par ce que nous venons de dire, qu'il n'avait nulle part aux affaires, puisque sa jeunesse, ses inclinations et la domination absolue du cardinal étaient autant d'obstacles qui l'en éloignaient.

Il semble qu'en voulant décrire la maison royale, je devais commencer par celui qui en est le chef; mais on ne saurait le dépeindre que par ses actions; et celles que nous avons vues jusqu'au temps dont nous venons de parler étaient si éloignées de celles que nous avons vues depuis qu'elles ne pourraient guère servir à le faire connaître. On en pourra juger par ce que nous avons à dire : on le trouvera sans doute un des plus grands rois qui aient jamais été, un des plus honnêtes hommes de son royaume, et l'on pourrait dire le plus parfait, s'il n'était point si avare de l'esprit que le Ciel lui a donné, et qu'il voulût le laisser paraître tout entier, sans le renfermer si fort dans la majesté de son rang.

Voilà quelles étaient les personnes qui composaient la maison royale. Pour le ministère, il était douteux entre M. Fouquet, surintendant des finances, M. Le Tellier, secrétaire d'État, et M. Colbert. Ce troisième avait eu, dans les derniers temps, toute la confiance du cardinal Mazarin ; on savait que le roi n'agissait encore que selon les sentiments et les mémoires de ce ministre, mais l'on ne savait pas précisément quels étaient les sentiments et les mémoires qu'il avait donnés à Sa Majesté. On ne doutait pas qu'il n'eût

ruiné la reine mère dans l'esprit du roi, aussi bien que beaucoup d'autres personnes; mais on ignorait celles qu'il y avait établies.

M. Fouquet, peu de temps avant la mort du cardinal, avait été quasi perdu auprès de lui pour s'être brouillé avec M. Colbert. Ce surintendant était un homme d'une étendue d'esprit et d'une ambition sans bornes, civil, obligeant pour tous les gens de qualité, et qui se servait des finances pour les acquérir et pour les embarquer dans ses intrigues, dont les desseins étaient infinis pour les affaires aussi bien que pour la galanterie.

M. Le Tellier paraissait plus sage et plus modéré, attaché à ses seuls intérêts et à des intérêts solides, sans être capable de s'éblouir du faste et de l'éclat comme M. Fouquet.

M. Colbert était peu connu par diverses raisons, et l'on savait seulement qu'il avait gagné la confiance du cardinal par son habileté et son économie.

Le roi n'appelait au conseil que ces trois personnes; et l'on attendait à voir qui l'emporterait sur les autres, sachant bien qu'ils n'étaient pas unis, et que, quand ils l'auraient été, il était impossible qu'ils le demeurassent.

Il nous reste à parler des dames qui étaient alors le plus avant à la cour et qui pouvaient aspirer aux bonnes grâces du roi.

La comtesse de Soissons aurait pu y prétendre par la grande habitude qu'elle avait conservée avec lui, et pour avoir été sa première inclination. C'était une personne qu'on ne pouvait pas appeler belle et qui néanmoins était capable de plaire. Son esprit n'avait rien d'extraordinaire ni de fort poli, mais il était naturel et agréable avec les personnes qu'elle connaissait. La grande fortune de son oncle l'autorisait à n'avoir pas besoin de se contraindre. Cette liberté qu'elle avait prise, jointe à un esprit vif et à un naturel ardent, l'avait rendue si attachée à ses propres volontés

qu'elle était incapable de s'assujettir qu'à ce qui lui était agréable. Elle avait naturellement de l'ambition, et, dans le temps où le roi l'avait aimée, le trône ne lui avait point paru trop au-dessus d'elle pour n'oser y aspirer. Son oncle, qui l'aimait fort, n'avait pas été éloigné du dessein de l'y faire monter ; mais tous les faiseurs d'horoscope l'avaient tellement assuré qu'elle ne pourrait y parvenir qu'il en avait perdu la pensée et l'avait mariée au comte de Soissons. Elle avait pourtant toujours conservé quelque crédit auprès du roi et une certaine liberté de lui parler plus hardiment que les autres ; ce qui faisait soupçonner assez souvent que, dans certains moments, la galanterie trouvait encore place dans leur conversation.

Cependant il paraissait impossible que le roi lui redonnât son cœur. Ce prince était plus sensible en quelque manière à l'attachement qu'on avait pour lui qu'à l'agrément et au mérite des personnes. Il avait aimé la comtesse de Soissons avant qu'elle fût mariée ; il avait cessé de l'aimer, par l'opinion qu'il avait que Villequier[1] ne lui était pas désagréable. Peut-être l'avait-il cru sans fondement ; et il y a même assez d'apparence qu'il se trompait, puisque, étant si peu capable de se contraindre, si elle l'eût aimé elle l'eût bientôt fait paraître. Mais enfin, puisqu'il l'avait quittée sur le simple soupçon qu'un autre en était aimé, il n'avait garde de retourner à elle lorsqu'il croyait avoir une certitude entière qu'elle aimait le marquis de Vardes[2].

M^lle de Mancini était encore à la cour quand son oncle

1. Louis-Marie-Victor d'Aumont (1632-1704), marquis de Villequier, fils d'Antoine, maréchal-duc d'Aumont, et de Cath. Scarron de Vaures, marié, le 21 novembre 1660, à Madeleine Le Tellier, fille du chancelier.

2. François-René du Bec-Crespin, marquis de Vardes, comte de Moret, capitaine-colonel des Cent-Suisses, mort le 3 septembre 1688, à soixante-sept ans, célèbre par son esprit, son élégance, et ses bonnes fortunes.

mourut. Pendant sa vie, il avait conclu son mariage avec le connétable Colonne[1], et l'on n'attendait plus que celui qui devait l'épouser au nom de ce connétable, pour la faire partir de France. Il était difficile de démêler quels étaient ses sentiments pour le roi, et quels sentiments le roi avait pour elle. Il l'avait passionnément aimée, comme nous avons déjà dit ; et, pour faire comprendre jusqu'où cette passion l'avait mené, nous dirons en peu de mots ce qui s'était passé à la mort du cardinal.

Cet attachement avait commencé pendant le voyage de Calais, et la reconnaissance l'avait fait naître plutôt que la beauté : Mlle de Mancini n'en avait aucune ; il n'y avait nul charme dans sa personne, et très peu dans son esprit, quoiqu'elle en eût infiniment. Elle l'avait hardi, résolu, emporté, libertin, et éloigné de toute sorte de civilité et de politesse.

Pendant une dangereuse maladie que le roi avait eue à Calais[2], elle avait témoigné une affliction si violente de son mal, et l'avait si peu cachée, que, lorsqu'il commença à se mieux porter, tout le monde lui parla de la douleur de Mlle de Mancini; peut-être dans la suite en parla-t-elle elle-même. Enfin elle lui fit paraître tant de passion, et rompit si entièrement toutes les contraintes où la reine mère et le cardinal la tenaient, que l'on peut dire qu'elle contraignit le roi à l'aimer.

Le cardinal ne s'opposa pas d'abord à cette passion; il crut qu'elle ne pouvait être que conforme à ses intérêts; mais, comme il vit dans la suite que sa nièce ne lui rendait aucun compte de ses conversations avec le roi et qu'elle prenait sur son esprit tout le crédit qui lui était possible, il commença à craindre qu'elle n'y en prît trop, et voulut appor-

1. Lorenzo Onofrio de Gioeni, duc de Taliacoti, prince de Palliano et de Castiglione, mort en 1689.

2. En juillet 1658. C'était une fièvre putride gagnée pendant le siège de Furnes.

ter quelque diminution à cet attachement. Il vit bientôt qu'il s'en était avisé trop tard; le roi était entièrement abandonné à sa passion, et l'opposition qu'il fit paraître ne servit qu'à aigrir contre lui l'esprit de sa nièce et à la porter à lui rendre toutes sortes de mauvais services.

Elle n'en rendit pas moins à la reine dans l'esprit du roi, soit en lui décriant sa conduite pendant la régence, ou en lui apprenant tout ce que la médisance avait inventé contre elle. Enfin elle éloignait si bien de l'esprit du roi tous ceux qui pouvaient lui nuire, et s'en rendit maîtresse si absolue, que, pendant le temps qu'on commençait à traiter la paix et le mariage, il demanda au cardinal la permission de l'épouser, et témoigna ensuite, par toutes ses actions, qu'il le souhaitait.

Le cardinal, qui savait que la reine ne pourrait entendre sans horreur la proposition de ce mariage, et que l'exécution en eût été très hasardeuse pour lui, se voulut faire un mérite envers la reine et envers l'État d'une chose qu'il croyait contraire à ses propres intérêts.

Il déclara au roi qu'il ne consentirait jamais à lui laisser faire une alliance si disproportionnée, et que, s'il la faisait de son autorité absolue, il lui demanderait à l'heure même la permission de se retirer hors de France.

La résistance du cardinal étonna le roi et lui fit peut-être faire des réflexions qui ralentirent la violence de son amour. L'on continua de traiter la paix et le mariage; et le cardinal, avant de partir pour régler les articles de l'un et de l'autre, ne voulut pas laisser sa nièce à la cour : il résolut de l'envoyer à Brouage[1]. Le roi en fut aussi affligé que le peut être un amant à qui l'on ôte sa maîtresse; mais M^lle de Mancini, qui ne se contentait pas des mouvements de son

1. Le 22 juin 1659, elle partit de Paris avec ses deux sœurs Hortense et Marie-Anne, sous la conduite de M^me de Venel.

cœur, et qui aurait voulu qu'il eût témoigné son amour par des actions d'autorité, lui reprocha, en lui voyant répandre des larmes lorsqu'elle monta en carrosse, « qu'il pleurait et qu'il était le maître ». Ces reproches ne l'obligèrent pas à le vouloir être; il la laissa partir, quelque affligé qu'il fût, lui promettant néanmoins qu'il ne consentirait jamais au mariage d'Espagne et qu'il n'abandonnerait pas le dessein de l'épouser.

Toute la cour partit quelque temps après pour aller à Bordeaux, afin d'être plus près du lieu où l'on traitait la paix.

Le roi vit Mlle de Mancini à Saint-Jean-d'Angely [1]; il en parut plus amoureux que jamais dans le peu de moments qu'il eut à être avec elle et lui promit toujours la même fidélité. Le temps, l'absence et la raison le firent enfin manquer à sa promesse; et, quand le traité fut achevé, il l'alla signer à l'île de la Conférence, et prendre l'infante d'Espagne des mains du roi son père, pour la faire reine de France dès le lendemain.

La cour revint ensuite à Paris [2]. Le cardinal, qui ne craignait plus rien, y fit aussi revenir ses nièces.

Mlle de Mancini était outrée de rage et de désespoir; elle trouvait qu'elle avait perdu en même temps un amant fort aimable et la plus belle couronne de l'univers. Un esprit plus modéré que le sien aurait eu de la peine à ne pas s'emporter dans une semblable occasion : aussi s'était-elle abandonnée à la rage et à la colère.

Le roi n'avait plus la même passion pour elle; la possession d'une princesse belle et jeune comme la reine sa femme l'occupait agréablement. Néanmoins, comme l'atta-

1. Le 10 août, en se rendant à Bordeaux.

2. Le 26 août 1660. Marie Mancini avait quitté Brouage à la fin de janvier.

chement d'une femme est rarement un obstacle à l'amour qu'on a pour une maîtresse, le roi serait peut-être revenu à Mlle de Mancini, s'il n'eût connu qu'entre tous les partis qui se présentaient alors pour l'épouser, elle souhaitait ardemment le duc Charles [1], neveu du duc de Lorraine, et s'il n'avait été persuadé que ce prince avait su toucher son cœur.

Le mariage ne s'en put faire par plusieurs raisons ; le cardinal conclut celui du connétable Colonne, et mourut, comme nous avons dit, avant qu'il fut achevé.

Mlle de Mancini avait une si horrible répugnance pour ce mariage que, voulant l'éviter, si elle eût vu quelque apparence de regagner le cœur du roi, malgré tout son dépit, elle y aurait travaillé de toute sa puissance.

Le public ignorait le secret dépit qu'avait eu le roi du penchant qu'elle avait témoigné pour le mariage du neveu du duc de Lorraine ; et, comme on le voyait souvent aller au palais Mazarin, où elle logeait avec Mme Mazarin, sa sœur, on ne savait si le roi y était conduit par les restes de son ancienne flamme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de Mme Mazarin étaient bien capables d'allumer.

C'était, comme nous avons dit, non seulement la plus belle des nièces du cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la cour. Il ne lui manquait que de l'esprit pour être accomplie, et pour lui donner la vivacité qu'elle n'avait pas ; ce défaut même n'en était pas un pour tout le monde, et beaucoup de gens trouvaient son air languissant et sa négligence capable de se faire aimer.

Ainsi les opinions se portaient aisément à croire que le roi lui en voulait, et que l'ascendant du cardinal garderait encore son cœur dans sa famille. Il est vrai que cette opi-

1. Charles-Léopold-Nicolas-Sixte (1643-1690), fils de Nicolas-François, duc de Lorraine et de Claude de Lorraine.

nion n'était pas sans fondement : l'habitude que le roi avait prise avec les nièces du cardinal lui donnait plus de dispositions à leur parler qu'à toutes les autres femmes ; et la beauté de Mme Mazarin, jointe à l'avantage que donne un mari qui n'est guère aimable à un roi qui l'est beaucoup, l'eût aisément portée à l'aimer, si M. de Mazarin, n'avait eu ce même soin, que nous lui avons vu depuis, d'éloigner sa femme des lieux où était le roi.

Il y avait encore à la cour un grand nombre de belles dames sur qui le roi aurait pu jeter les yeux.

Mme d'Armagnac[1], fille du maréchal de Villeroy, était d'une beauté à attirer ceux de tout le monde. Pendant qu'elle était fille, elle avait donné beaucoup d'espérance à tous ceux qui l'avaient aimée qu'elle souffrirait aisément de l'être lorsque le mariage l'aurait mise dans une condition plus libre. Cependant, sitôt qu'elle eut épousé M. d'Armagnac, soit qu'elle eût de la passion pour lui, ou que l'âge l'eût rendue plus circonspecte, elle s'était entièrement retirée dans sa famille.

La seconde fille du duc de Mortemart, qu'on appelait Mlle de Tonnay-Charente[2], était encore une beauté très achevée, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agréable. Elle avait beaucoup d'esprit, et une sorte d'esprit plaisant et naturel, comme tous ceux de sa maison.

Le reste des belles personnes qui étaient à la cour ont trop peu de part à ce que nous avons à dire pour m'obliger d'en parler ; et nous ferons seulement mention de celles qui s'y trouveront mêlées, selon que la suite nous y engagera.

1. Catherine de Neufville-Villeroy (1639-1707) avait épousé, le 7 octobre 1660, Louis de Lorraine, comte d'Armagnac.

2. Françoise-Athénaïs de Rochechouart (1641-1707), connue sous ce nom avant son mariage avec Louis-Henri de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, le 28 janvier 1663.

DEUXIÈME PARTIE

La cour était revenue à Paris aussitôt après la mort du cardinal. Le roi s'appliquait à prendre une connaissance exacte des affaires : il donnait à cette occupation la plus grande partie de son temps et partageait le reste avec la reine sa femme.

Celui qui devait épouser M^lle^ de Mancini au nom du connétable Colonne arriva à Paris, et elle eut la douleur de se voir chassée de France par le roi ; ce fut, à la vérité, avec tous les honneurs imaginables. Le roi la traita dans son mariage et dans tout le reste comme si son oncle eût encore vécu ; mais enfin on la maria, et on la fit partir avec assez de précipitation.

Elle soutint sa douleur avec beaucoup de constance et même avec assez de fierté : mais, au premier lieu où elle coucha en sortant de Paris, elle se trouva si pressée de sa douleur, et si accablée de l'extrême violence qu'elle s'était faite, qu'elle pensa y demeurer. Enfin elle continua son chemin, et s'en alla en Italie, avec la consolation de n'être plus sujette d'un roi dont elle avait cru devoir être la femme.

La première chose considérable qui se fit après la mort du cardinal, ce fut le mariage de Monsieur avec la princesse d'Angleterre. Il avait été résolu par le cardinal, et, quoique cette alliance semblât contraire à toutes les règles de la politique, il avait cru qu'on devait être si assuré de la douceur du naturel de Monsieur et de son attachement pour le roi qu'on ne devait point craindre de lui donner un roi d'Angleterre pour beau-frère.

L'histoire de notre siècle est remplie des grandes révolutions de ce royaume, et le malheur qui fit perdre la vie au meilleur roi du monde sur un échafaud, par les mains de ses sujets, et qui contraignit la reine sa femme à venir chercher un asile dans le royaume de ses pères, est un exemple de l'inconstance de la fortune qui est su de toute la terre.

Le changement funeste de cette maison royale fut favorable en quelque chose à la princesse d'Angleterre. Elle était encore entre les bras de sa nourrice, et fut la seule de tous les enfants de la reine sa mère qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrâce. Cette reine s'appliquait tout entière au soin de son éducation, et, le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en souveraine, cette jeune personne prit toutes les lumières, toute la civilité et toute l'humanité des conditions ordinaires; et conserva dans son cœur et dans sa personne toutes les grandeurs de sa naissance royale.

Aussitôt que cette princesse commença à sortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. La reine mère témoigna beaucoup d'inclination pour elle ; et, comme il n'y avait nulle apparence que le roi pût épouser l'infante, sa nièce, elle parut souhaiter qu'il épousât cette princesse. Le roi, au contraire, témoigna de l'aversion pour ce mariage et même pour sa personne : il la trouvait trop jeune pour lui, et il avouait enfin qu'elle ne lui plaisait pas, quoiqu'il n'en pût dire la raison. Aussi eût-il été difficile d'en trouver : c'était principalement ce que la princesse d'Angleterre possédait au souverain degré, que le don de plaire et ce qu'on appelle grâces ; les charmes étaient répandus en toute sa personne, dans ses actions et dans son esprit; et jamais princesse n'a été si également capable de se faire aimer des hommes et adorer des femmes.

En croissant, sa beauté augmenta aussi ; en sorte que,

quand le mariage du roi fut achevé, celui de Monsieur et d'elle fut résolu. Il n'y avait rien à la cour qu'on pût lui comparer.

En ce même temps, le roi son frère fut rétabli sur le trône par une révolution presque aussi prompte que celle qui l'en avait chassé. Sa mère voulut aller jouir du plaisir de le voir paisible possesseur de son royaume ; et, avant que d'achever le mariage de la princesse sa fille, elle la mena avec elle en Angleterre. Ce fut dans ce voyage[1] que la princesse commença à reconnaître la puissance de ses charmes. Le duc de Buckingham, fils de celui qui fut décapité[2], jeune et bien fait, était alors fortement attaché à la princesse royale sa sœur[3], qui était à Londres. Quelque grand que fût cet attachement, il ne put tenir contre la princesse d'Angleterre, et ce duc devint si passionnément amoureux d'elle qu'on peut dire qu'il en perdit la raison.

La reine d'Angleterre était tous les jours pressée par les lettres de Monsieur de s'en retourner en France pour achever son mariage, qu'il témoignait souhaiter avec impatience. Ainsi elle fut obligée de partir, quoique la saison fût fort rude et fort fâcheuse.

Le roi son fils l'accompagna jusqu'à une journée de Londres. Le duc de Buckingham la suivit, comme tout le reste de la cour ; mais, au lieu de s'en retourner de même, il ne put se résoudre à abandonner la princesse d'Angleterre et demanda au roi la permission de passer en France ; de sorte que, sans équipage et sans toutes les choses nécessaires pour un pareil voyage, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

1. Du 10 novembre 1660 au 25 janvier 1661.

2. Non pas décapité, mais assassiné le 23 août 1628, par Felton. Son fils Georges Villiers (1627-1688).

3. Henriette-Marie, née le 4 novembre 1631, seconde enfant de Charles Ier, mariée, en 1641, à Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Le vent fut favorable le premier jour ; mais, le lendemain, il fut si contraire que le vaisseau de la reine se trouva ensablé et en grand danger de périr. L'épouvante fut grande dans tout le navire et le duc de Buckingham, qui craignait pour plus d'une vie, parut dans un désespoir inconcevable.

Enfin on tira le vaisseau du péril où il était ; mais il fallut relâcher au port.

Mme la princesse d'Angleterre fut attaquée d'une fièvre très violente. Elle eut pourtant le courage de vouloir se rembarquer dès que le vent fut favorable ; mais, sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, la rougeole sortit : de sorte qu'on ne put abandonner la terre et qu'on ne put aussi songer à débarquer, de peur de hasarder sa vie par cette agitation.

Sa maladie fut très dangereuse[1]. Le duc de Buckingham parut comme un fou et un désespéré dans les moments où il la crut en péril. Enfin, lorsqu'elle se porta assez bien pour souffrir la mer et pour aborder au Havre, il eut des jalousies si extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre[2] prenait pour cette princesse qu'il le querella sans aucune sorte de raison ; et la reine, craignant qu'il n'en arrivât du désordre, ordonna au duc de Buckingham de s'en aller à Paris, pendant qu'elle séjournerait quelque temps au Havre, pour laisser reprendre des forces à la princesse sa fille.

Lorsqu'elle fut entièrement rétablie, elle revint à Paris. Monsieur alla au-devant d'elle avec tous les empressements imaginables et continua jusqu'à son mariage à lui rendre les devoirs auxquels il ne manquait que l'amour ; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'était réservé à aucune femme du monde.

1. Une rougeole.
2. Le comte de Sandwich.

Le comte de Guiche[2] était en ce temps-là son favori. C'était le jeune homme de la cour le plus beau et le mieux fait, aimable de sa personne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur et d'élévation. La vanité, que tant de bonnes qualités lui donnaient, et un air méprisant répandu dans toutes ses actions, ternissaient un peu tout ce mérite; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la cour n'en avait autant que lui. Monsieur l'avait fort aimé dès l'enfance et avait toujours conservé avec lui un grand commerce, et aussi étroit qu'il y en peut avoir entre de jeunes gens.

Le comte était alors amoureux de Mme de Chalais[2] fille du duc de Noirmoutier. Elle était très aimable sans être fort belle ; il la cherchait partout, il la suivait en tous lieux ; enfin c'était une passion si publique et si déclarée qu'on doutait qu'elle fût approuvée de celle qui la causait, et l'on s'imaginait que, s'il y avait eu quelque intelligence entre eux, elle lui aurait fait prendre des chemins plus cachés. Cependant il est certain que, s'il n'en était pas tout à fait aimé, il n'en était pas haï, et qu'elle voyait son amour sans colère. Le duc de Buckingham fut le premier qui se douta qu'elle n'avait pas assez de charmes pour retenir un homme qui serait tous les jours exposé à ceux de Mme la princesse d'Angleterre. Un soir qu'il était venu chez elle, Mme de Chalais y vint aussi. La princesse lui dit en anglais que c'était la maîtresse du comte de Guiche et lui demanda s'il ne la trouvait pas fort aimable. « Non, lui répondit-il, je ne

1. Armand de Gramont (1637-1673), comte de Guiche, fils d'Antoine III, duc de Gramont, maréchal de France, et de Françoise-Marguerite de Chivré. Il avait épousé, le 23 janvier 1658, Marguerite-Louise-Suzanne de Béthune.

2. La future princesse des Ursins, Anne-Marie de La Trémoille (1641-1722), fille de Louis II de La Trémoille, duc de Noirmoutier, et de Renée-Julie Auberi. Mariée, en 1659, à Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais.

trouve pas qu'elle le soit assez pour lui, qui me paraît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de toute la cour ; et je souhaite, Madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis. » La princesse ne fit pas réflexion à ce discours et le regarda comme un effet de la passion de ce duc, dont il lui donnait tous les jours quelque preuve, et qu'il ne laissait que trop voir à tout le monde.

Monsieur s'en aperçut bientôt, et ce fut en cette occasion que Mme la princesse d'Angleterre découvrit pour la première fois cette jalousie naturelle, dont il lui donna depuis tant de marques. Elle vit donc son chagrin ; et, comme elle ne se souciait pas du duc de Buckingham, qui, quoique fort aimable, a eu souvent le malheur de n'être pas aimé, elle en parla à la Reine sa mère, qui prit soin de remettre l'esprit de Monsieur et de lui faire concevoir que la passion du duc était regardée comme une chose ridicule.

Cela ne déplut point à Monsieur, mais il n'en fut pas entièrement satisfait ; il s'en ouvrit à la Reine sa mère, qui eut de l'indulgence pour la passion du duc, en faveur de celle que son père lui avait autrefois témoignée. Elle ne voulut pas qu'on fît de bruit ; mais elle fut d'avis qu'on lui fît entendre, lorsqu'il aurait fait encore quelque séjour en France, que son retour était nécessaire en Angleterre, ce qui fut exécuté dans la suite.

Enfin le mariage de Monsieur s'acheva et fut fait en carême, sans cérémonie, dans la chapelle du palais. Toute la cour rendit ses devoirs à Mme la princesse d'Angleterre, que nous appellerons dorénavant Madame.

Il n'y eut personne qui ne fût surpris de son agrément, de sa civilité et de son esprit. Comme la Reine sa mère la tenait fort près de sa personne, on ne la voyait jamais que chez elle, où elle ne parlait quasi point. Ce fut une nouvelle découverte de lui trouver l'esprit aussi aimable que tout le reste. On ne parlait que d'elle, et

tout le monde s'empressait à lui donner des louanges.

Quelque temps après son mariage, elle vint loger chez Monsieur aux Tuileries ; le roi et la reine allèrent à Fontainebleau. Monsieur et Madame demeurèrent encore quelque temps à Paris. Ce fut alors que toute la France se trouva chez elle : tous les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour, et toutes les femmes qu'à lui plaire.

Mme de Valentinois[1], sœur du comte de Guiche, que Monsieur aimait fort à cause de son frère et à cause d'elle-même (car il avait pour elle toute l'inclination dont il était capable), fut une de celles qu'elle choisit pour être dans ses plaisirs ; Mmes de Créquy[2] et de Châtillon et Mlle de Tonnay-Charente avaient l'honneur de la voir souvent, aussi bien que d'autres personnes à qui elle avait témoigné de la bonté avant qu'elle fût mariée.

Mlle de la Trémoille et Mme de La Fayette étaient de ce nombre. La première lui plaisait par sa bonté et par une certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avait dans le cœur, qui ressentait la simplicité des premiers siècles ; l'autre lui avait été agréable par son bonheur : car, bien qu'on lui trouvât du mérite, c'était une sorte de mérite si sérieux en apparence qu'il ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que Madame. Cependant elle lui avait été agréable, et elle avait été si touchée du mérite et de l'esprit de Madame qu'elle lui dut plaire dans la suite par l'attachement qu'elle eut pour elle.

Toutes ces personnes passaient les après-dînées chez Madame. Elles avaient l'honneur de la suivre au Cours ; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur ; après

1. Catherine-Charlotte de Gramont, de deux ans plus jeune que son frère, mariée, le 30 mars 1660, à Louis de Grimaldi (1642-1701), prince de Monaco, duc de Valentinois.

2. Anne-Armande de Saint-Gelais Lansac, mariée depuis quatre ans, et âgée alors de vingt-six ans.

le souper, tous les hommes de la cour s'y rendaient, et on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons. Enfin on s'y divertissait avec tout l'agrément imaginable et sans aucun mélange de chagrin. Mme de Chalais y venait assez souvent ; le comte de Guiche ne manquait pas de s'y rendre : la familiarité qu'il avait chez Monsieur lui donnait l'entrée chez ce prince aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous moments, avec tous ses charmes ; Monsieur prenait même le soin de les lui faire admirer ; enfin il l'exposait à un péril qu'il était presque impossible d'éviter.

Après quelque séjour à Paris, Monsieur et Madame s'en allèrent à Fontainebleau. Madame [1] y porta la joie et les plaisirs. Le roi connut en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde. Il s'attacha fort à elle et lui témoigna une complaisance extrême. Elle disposait de toutes les parties de divertissement ; elles se faisaient toutes pour elle, et il paraissait que le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait. C'était dans le milieu de l'été : Madame s'allait baigner tous les jours ; elle partait en carrosse, à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames, habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour ; après souper on montait dans des calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal.

L'attachement que le roi avait pour Madame commença bientôt à faire du bruit et à être interprété diversement. La Reine mère en eut d'abord beaucoup de chagrin : il lui

1. Elle quitta Paris le 19 avril 1661, moins de trois semaines après son mariage. Ce séjour de la cour à Fontainebleau, où s'agitèrent tant d'intrigues et de passions, dura jusqu'au 4 décembre.

parut que Madame lui ôtait absolument le roi, et qu'il lui donnait toutes les heures qui avaient accoutumé d'être pour elle. La grande jeunesse de Madame lui persuada qu'il serait facile d'y remédier, et que, lui faisant parler par l'abbé de Montaigu [1] et par quelques personnes qui devaient avoir quelque crédit sur son esprit, elle l'obligerait à se tenir plus attachée à sa personne, et de n'attirer pas le roi dans des divertissements qui en étaient éloignés.

Madame était lasse de l'ennui et de la contrainte qu'elle avait essuyée auprès de la reine sa mère. Elle crut que la reine sa belle-mère voulait prendre sur elle une pareille autorité; elle fut occupée de la joie d'avoir ramené le roi à elle et de savoir par lui-même que la reine mère tâchait de l'en éloigner. Toutes ces choses la détournèrent tellement des mesures qu'on voulait lui faire prendre que même elle n'en garda plus aucune. Elle se lia d'une manière étroite avec la comtesse de Soissons, qui était alors l'objet de la jalousie de la reine et de l'aversion de la reine mère, et ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-sœur. Je crois qu'elle lui plut d'une autre manière; je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme un beau-frère, quoiqu'il lui plût peut-être davantage; mais enfin, comme ils étaient tous deux infiniment aimables et tous deux nés avec des dispositions galantes, qu'ils se voyaient tous les jours, au milieu des plaisirs et des divertissements, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède d'ordinaire les grandes passions.

Cela fit bientôt beaucoup de bruit à la cour. La reine mère fut ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion pour s'opposer à l'attachement que

1. L'abbé de Montaigu, un Anglais, premier aumônier de Madame, confesseur de sa Mère dès 1654, et qui avait tenté de ramener au catholicisme ses frères les ducs d'York et de Glocester.

le roi avait pour Madame. Elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments : il était jaloux par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame, qu'il ne trouvait pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'aurait souhaité.

L'aigreur s'augmentait tous les jours entre la reine mère et elle. Le roi donnait toutes les espérances à Madame, mais il se ménageait néanmoins avec la reine mère; en sorte que, quand elle redisait à Monsieur ce que le roi lui avait dit, Monsieur trouvait assez de matière pour vouloir persuader à Madame que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait; tout cela faisait un cercle de redites et de démêlés qui ne donnait pas un moment de repos ni aux uns ni aux autres. Cependant le roi et Madame, sans s'expliquer entre eux de ce qu'ils sentaient l'un pour l'autre, continuèrent de vivre d'une manière qui ne laissait douter à personne qu'il n'y eût entre eux plus que de l'amitié.

Le bruit s'en augmenta fort et la reine mère et Monsieur en parlèrent si fortement au roi et à Madame qu'ils commencèrent à ouvrir les yeux et à faire peut-être des réflexions qu'ils n'avaient point encore faites; enfin ils résolurent de faire cesser ce grand bruit, et, par quelque motif que ce pût être, ils convinrent entre eux que le roi ferait l'amoureux de quelque personne de la cour. Ils jetèrent les yeux sur celles qui paraissaient les plus propres à ce dessein et choisirent entre autres Mlle de Pons[1], parente du maréchal d'Albret, et qui, pour être nouvellement venue de province, n'avait pas toute l'habileté imagi-

1. Bonne de Pons, fille de *Pons* de Pons, seigneur de Bourg-Charente, et d'Elisabeth de Puyrigault, alors âgée de dix-sept ans, mariée, en 1666, à Michel Sublet, marquis d'Heudicourt.

nable; ils jetèrent aussi les yeux sur Chemerault[1], une des filles de la reine, fort coquette, et sur La Vallière, qui était une fille de Madame, fort jolie, fort douce, et fort naïve. La fortune de cette fille était médiocre : sa mère s'était remariée à Saint-Remi, premier maître d'hôtel de feu M. le duc d'Orléans ; aussi elle avait presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvait très heureuse d'être auprès de Madame. Tout le monde la trouvait jolie ; plusieurs jeunes gens avaient pensé à s'en faire aimer; le comte de Guiche s'y était attaché plus que les autres. Il y paraissait encore tout occupé, lorsque le roi la choisit pour une de celles dont il voulait éblouir le public. De concert avec Madame, il commença non seulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avaient choisies, mais de toutes les trois ensemble. Il ne fut pas longtemps sans prendre parti : son cœur se détermina en faveur de La Vallière; et, quoiqu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux autres et d'avoir même un commerce assez réglé avec Chemerault, La Vallière eut tous ses soins et ses assiduités.

Le comte de Guiche, qui n'était pas assez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival si redoutable, l'abandonna et se brouilla avec elle, en lui disant des choses assez désagréables.

Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachait véritablement à La Vallière. Ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie, mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas de véritable passion et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement, qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément.

1. N. de Barbezière, fille de Geoffroy de Barbezière, sieur de La Roche-Chemerault, en Poitou. Elle était, dès 1657, demoiselle d'honneur d'Anne d'Autriche, et nièce de Mme de La Bazinière. Elle épousa Paul Portail, conseiller au Parlement de Paris.

Longtemps avant qu'elle fût mariée, on avait prédit que le comte de Guiche serait amoureux d'elle; et, sitôt qu'eût quitté La Vallière, on commença à dire qu'il aimait Madame, et peut-être qu'on le dit avant qu'il en eût la pensée, mais ce bruit ne fut pas désagréable à sa vanité ; et, comme son inclination s'y trouva peut-être disposée, il ne prit pas de grands soins pour s'empêcher de devenir amoureux, ni pour empêcher qu'on le soupçonnât de l'être. L'on répétait alors à Fontainebleau un ballet que le roi et Madame dansèrent, et qui fut le plus agréable qui ait jamais été, soit par le lieu où il se dansait, qui était le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avait trouvée de faire venir du bout d'une allée le théâtre tout entier, chargé d'une infinité de personnes qui s'approchaient insensiblement et qui faisaient une entrée en dansant devant le théâtre.

Pendant la répétition de ce ballet, le comte de Guiche était très souvent avec Madame, parce qu'il dansait dans la même entrée. Il n'osait encore lui rien dire de ses sentiments ; mais, par une certaine familiarité qu'il avait acquise auprès d'elle, il prenait la liberté de lui demander des nouvelles de son cœur et si rien ne l'avait jamais touchée ; elle lui répondait avec beaucoup de bonté et d'agrément, et il s'émancipait quelquefois à crier, en s'enfuyant d'auprès d'elle, qu'il était en grand péril.

Madame recevait tout cela comme des choses galantes, sans y faire une plus grande attention; le public y vit plus clair qu'elle-même. Le comte de Guiche laissait voir, comme on a déjà dit, ce qu'il avait dans le cœur ; en sorte que le bruit s'en répandit aussitôt. La grande amitié que Madame avait pour la duchesse de Valentinois contribua beaucoup à faire croire qu'il y avait de l'intelligence entre eux, et l'on regardait Monsieur, qui paraissait amoureux de Mme de Valentinois, comme la dupe du frère et de la sœur. Il est

vrai néanmoins qu'elle se mêla très peu de cette galanterie; et, quoique son frère ne lui cachât point sa passion pour Madame, elle ne commença pas les liaisons qui ont paru depuis.

Cependant l'attachement du roi pour La Vallière augmentait toujours; il faisait beaucoup de progrès auprès d'elle. Ils gardaient beaucoup de mesure, il ne la voyait pas chez Madame et dans les promenades du jour; mais à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame et s'allait mettre près de celle de La Vallière, dont la portière était abattue; et comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité.

La reine mère et Madame n'en furent pas moins mal ensemble. Lorsqu'on vit que le roi n'en était point amoureux, puisqu'il l'était de La Vallière, et que Madame ne s'opposait pas aux soins que le roi rendait à cette jeune fille, la reine mère en fut aigrie. Elle tourna l'esprit de Monsieur, qui s'en aigrit et qui prit au point d'honneur que le roi fut amoureux d'une fille de Madame. Madame, de son côté, manquait en beaucoup de choses aux égards qu'elle devait à la reine mère, et même à ceux qu'elle devait à Monsieur, en sorte que l'aigreur était grande de toutes parts.

Dans ce même temps le bruit fut grand de la passion du comte de Guiche. Monsieur en fut bientôt instruit et lui fit très mauvaise mine. Le comte de Guiche, soit par son naturel fier, soit par chagrin de voir Monsieur instruit d'une chose qu'il lui était commode qu'il ignorât, eut avec Monsieur un éclaircissement fort audacieux et rompit avec lui comme s'il eût été son égal. Cela éclata publiquement, et le comte de Guiche se retira de la cour.

Le jour que ce bruit arriva, Madame gardait la chambre et ne voyait personne; elle ordonna qu'on laissât seulement entrer ceux qui répétaient avec elle, dont le comte de

Guiche était du nombre, ne sachant point ce qui venait de se passer. Comme le roi vint chez elle, elle lui dit les ordres qu'elle avait donnés; le roi lui répondit en souriant qu'elle ne connaissait pas mal ceux qui devaient être exemptés et lui conta ensuite ce qui venait de se passer entre Monsieur et le comte de Guiche. La chose fut sue de tout le monde; et le maréchal de Gramont, père du comte de Guiche, renvoya son fils à Paris et lui défendit de revenir à Fontainebleau.

Pendant ce temps-là les affaires du ministère n'étaient pas plus tranquilles que celles de l'amour; et, quoique M. Fouquet, depuis la mort du cardinal, eût demandé pardon au roi de toutes les choses passées; quoique le roi lui eût accordé, et qu'il parût l'emporter sur les autres ministres, néanmoins on travaillait fortement à sa perte, et elle était résolue.

M^me^ de Chevreuse qui avait toujours conservé quelque chose de ce grand crédit qu'elle avait eu sur la reine mère, entreprit de la porter à perdre M. Fouquet.

M. de Laigue, marié en secret, à ce que l'on a cru, avec M^me^ de Chevreuse, était mal content de ce surintendant; il gouvernait M^me^ de Chevreuse. M. Le Tellier et M. Colbert se joignirent à eux; la reine mère fit un voyage à Dampierre, et là, la perte de M. Fouquet fut conclue, et on y fit ensuite consentir le roi. On résolut d'arrêter ce surintendant; mais les ministres, craignant quoique sans sujet, le nombre d'amis qu'il avait dans le royaume, portèrent le roi à aller à Nantes, afin d'être près de Belle-Isle, que M. Fouquet venait d'acheter et de s'en rendre maître.

Ce voyage fut longtemps résolu sans qu'on en fit la proposition; mais enfin, sur des prétextes qu'ils trouvèrent, on commença à en parler. M. Fouquet, bien éloigné de penser que sa perte fut l'objet de ce voyage, se croyait tout à fait assuré de sa fortune; et le roi, de concert avec les autres

ministres, pour lui ôter toute sorte de défiance, le traitait avec de si grandes distinctions que personne ne doutait qu'il ne gouvernât.

Il y avait longtemps que le roi avait dit qu'il voulait aller à Vaux, maison superbe de ce surintendant; et, quoique la prudence dût l'empêcher de faire voir au roi une chose qui marquait si fort le mauvais usage des finances, et qu'aussi la bonté du roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il allait perdre, néanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent aucune réflexion.

Toute la cour alla à Vaux[1], et M. Fouquet joignit à la magnificence de sa maison toute celle qui peut être imaginée par la beauté des divertissements et la grandeur de la réception. Le roi en arrivant en fut étonné, et M. Fouquet le fut de remarquer que le roi l'était; néanmoins ils se remirent l'un et l'autre. La fête fut la plus complète qui ait jamais été. Le roi était alors dans la première ardeur de la possession de La Vallière; l'on a cru que ce fut là qu'il la vit pour la première fois en particulier; mais il y avait déjà quelque temps qu'il la voyait dans la chambre du comte de Saint-Aignan[2], qui était le confident de cette intrigue.

Peu de jours après la fête de Vaux, on partit pour Nantes; et ce voyage, auquel on ne voyait aucune nécessité, paraissait la fantaisie d'un jeune roi.

M. Fouquet, quoique avec la fièvre quarte, suivit la cour et fut arrêté à Nantes[3]. Ce changement surprit le monde, comme on peut se l'imaginer, et étourdit tellement les parents et amis de M. Fouquet qu'ils ne songèrent pas à mettre à couvert ses papiers, quoiqu'ils en eussent eu le

1. Le 17 août 1661.

2. François de Beauvillier (1610-1687), duc de Saint-Aignan en 1663, membre de l'Académie française.

3. Le 5 septembre 1661.

loisir. On le prit dans sa maison, sans aucune formalité; on l'envoya à Angers, et le roi revint à Fontainebleau.

Tous les amis de M. Fouquet furent chassés et éloignés des affaires. Le conseil des trois autres ministres se forma entièrement. M. Colbert eut les finances, quoique l'on en donnât quelque apparence au maréchal de Villeroy; et M. Colbert commença de prendre auprès du roi ce crédit qui le rendit depuis le premier homme de l'État.

L'on trouva dans les cassettes de M. Fouquet plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance; et, comme il s'y en rencontra de quelques femmes qu'on n'avait jamais soupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avait de toutes les plus honnêtes femmes de France. La seule qui fut convaincue, ce fut Menneville[1], une des filles de la reine, et une des plus belles personnes, que le duc de Damville avait voulu épouser. Elle fut chassée et se retira dans un couvent.

1. Catherine de Menneville, de la maison Roncherolles, fille de Louis, seigneur d'Auzouville. Elle avait alors vingt-cinq ans. Le 8 février 1659, François-Christophe de Lévis Ventadour, comte de Brion, duc de Damville en 1648, lui avait souscrit une promesse de mariage. Morte en 1669.

TROISIÈME PARTIE

Le comte de Guiche n'avait point suivi le roi au voyage de Nantes. Avant qu'on partît pour y aller, Madame avait appris de certains discours qu'il avait tenus à Paris, et qui semblaient vouloir persuader au public que l'on ne se trompait point de le croire amoureux d'elle. Cela lui avait déplu, d'autant plus que Mme de Valentinois, qu'il avait priée de parler à Madame en sa faveur, bien loin de le faire, lui avait toujours dit que son frère ne pensait pas à lever les yeux jusqu'à elle et qu'elle la priait de ne point ajouter foi à tout ce que des gens qui voudraient s'entremettre pourraient lui dire de sa part. Ainsi Madame ne trouva qu'une vanité offensante pour elle dans les discours du comte de Guiche. Quoiqu'elle fût fort jeune et que son peu d'expérience augmentât les défauts qui suivent la jeunesse, elle résolut de prier le roi d'ordonner au comte de Guiche de ne le point suivre à Nantes; mais la reine mère avait déjà prévenu cette prière : ainsi la sienne ne parut pas.

Mme de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco. Monsieur était toujours amoureux d'elle, c'est-à-dire autant qu'il pouvait l'être. Elle était adorée dès son enfance par Peguilin, cadet de la maison de Lauzun[1] : la parenté qui était entre eux lui avait donné une familiarité entière dans l'hôtel de Gramont; de sorte que, s'étant trouvés tous deux très propres à avoir de violentes passions, rien n'était comparable à celle qu'ils

1. Antonin Nompar de Caumont (1632-1723), marquis de Puyguilhem, duc de Lauzun en 1692.

avaient eue l'un pour l'autre. Elle avait été mariée depuis un an, contre son gré, au prince de Monaco ; mais, comme son mari n'était pas assez aimable pour lui faire rompre avec son amant, elle l'aimait toujours passionnément. Ainsi elle le quittait avec une douleur sensible ; et lui, pour la voir encore, la suivait déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manières qui le pouvaient rendre méconnaissable à ceux qui étaient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur à ne point croire tout ce qu'on lui dirait de son frère au sujet de Madame, et elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasserait point de la cour. Monsieur, qui avait déjà de la jalousie du comte de Guiche et qui ressentait l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés et dont l'on croit avoir sujet de se plaindre, ne parut pas disposé à accorder ce qu'elle lui demanda. Elle se fâcha et ils se séparèrent mal.

La comtesse de Soissons, que le roi avait aimée et qui aimait alors le marquis de Vardes, ne laissait pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le roi prenait pour La Vallière en était cause, et d'autant plus que cette jeune personne, se gouvernant entièrement par les sentiments du roi, ne rendait compte ni à Madame ni à la comtesse de Soissons des choses qui se passaient entre le roi et elle. Ainsi la comtesse de Soissons, qui avait toujours vu le roi chercher les plaisirs chez elle, voyait bien que cette galanterie l'en allait éloigner. Cela ne la rendit pas favorable à La Vallière : elle s'en aperçut, et la jalousie qu'on a d'ordinaire de celles qui ont été aimées de ceux qui nous aiment, se joignant au ressentiment des mauvais offices qu'elle lui rendait, lui donna une haine fort vive pour la comtesse de Soissons.

Quoique le roi désirât que La Vallière n'eût pas de confidente, il était impossible qu'une jeune personne d'une capacité médiocre pût contenir en elle-même une aussi

grande affaire que celle d'être aimée du roi. Madame avait une fille appelée Montalais[1].

C'était une personne qui avait naturellement beaucoup d'esprit, mais un esprit d'intrigue et d'insinuation; et il s'en fallait beaucoup que le bon sens et la raison réglassent sa conduite. Elle n'avait jamais vu de cour que celle de Madame douairière[2], à Blois, dont elle avait été fille d'honneur. Ce peu d'expérience du monde et beaucoup de galanterie la rendaient toute propre à devenir confidente. Elle l'avait déjà été de La Vallière pendant qu'elle était à Blois, où un nommé Bragelonne[3] en avait été amoureux; il y avait eu quelques lettres; Mme de Saint-Remy[4] s'en était aperçue; enfin ce n'était pas une chose qui eût été loin. Cependant le roi en prit de grandes jalousies.

La Vallière, trouvant donc, dans la même chambre où elle était, une fille à qui elle s'était déjà fiée, s'y fia encore entièrement; et, comme Montalais avait beaucoup plus d'esprit qu'elle, elle y trouva un grand plaisir et un grand soulagement. Montalais ne se contenta pas de cette confidence de La Vallière, elle voulut encore avoir celle de Madame. Il lui parut que cette princesse n'avait pas d'aversion pour le comte de Guiche; et, lorsque le comte de Guiche revint à Fontainebleau après le voyage de Nantes, elle

1. N. de Bérard, fille de Pierre, seigneur de Montalais, et de René Le Clerc de Sautré. Les Montalais étaient alliés aux Bueil, et sa sœur Françoise-Charlotte avait épousé, en 1660, Jean de Bueil, comte de Marans, grand échanson de France.

2. Marguerite de Lorraine-Vaudemont (1615-1672), sœur du duc Charles IV, seconde femme de Gaston d'Orléans (1632)

3. Probablement Pierre-Robert, un des nombreux enfants de Jacques de Bragelongne, intendant de la maison de Gaston, puis maître de la chambre aux deniers, mort en 1679, et de Marie de Saint-Mesmin. Il mourut en mars 1683.

4. Françoise Le Prévost, fille de Jean, seigneur de La Coutelaye, écuyer de la grande écurie du roi, et d'Élisabeth Martin de Maudroy, s'était mariée trois fois : au conseiller Bernard de Rézay, à La Vallière et au marquis de Saint-Remy. Elle mourut en avril 1686.

lui parla et le tourna de tant de côtés qu'elle lui fit avouer qu'il était amoureux de Madame. Elle lui promit de le servir, et ne le fit que trop bien.

La reine accoucha de Monseigneur le Dauphin le jour de la Toussaint 1661. Madame avait passé tout le jour auprès d'elle; et, comme elle était grosse et fatiguée, elle se retira dans sa chambre, où personne ne la suivit, parce que tout le monde était encore chez la reine. Montalais se mit à genoux devant Madame et commença à lui parler de la passion du comte de Guiche. Ces sortes de discours naturellement ne déplaisent pas assez aux jeunes personnes pour leur donner la force de les repousser; et de plus Madame avait une timidité à parler qui fit que, moitié embarras, moitié condescendance, elle laissa prendre des espérances à Montalais. Dès le lendemain elle apporta à Madame une lettre du comte de Guiche; Madame ne voulut point la lire, Montalais l'ouvrit et la lut. Quelques jours après, Madame se trouva mal; elle revint à Paris en litière, et, comme elle y montait, Montalais lui jeta un volume de lettres du comte de Guiche. Madame les lut pendant le chemin et avoua après à Montalais qu'elle les avait lues. Enfin la jeunesse de Madame, l'agrément du comte de Guiche, mais surtout les soins de Montalais, engagèrent cette princesse dans une galanterie qui ne lui a donné que des chagrins considérables. Monsieur avait toujours de la jalousie du comte de Guiche, qui néanmoins ne laissait pas d'aller aux Tuileries, où Madame logeait encore. Elle était considérablement malade. Il lui écrivait trois ou quatre fois par jour. Madame ne lisait pas ses lettres la plupart du temps et les laissait toutes à Montalais, sans lui demander même ce qu'elle en faisait. Montalais n'osait les garder dans sa chambre; elle les remettait entre les mains d'un amant qu'elle avait alors, nommé Malicorne[1]. Le roi était venu à Paris peu de temps

1. Germain Texier, comte d'Hautefeuille, baron de Malicorne, né en 1626, mort en 1694.

après Madame; il voyait toujours La Vallière chez elle; il y venait le soir et l'allait entretenir dans un cabinet. Toutes les portes à la vérité étaient ouvertes; mais on était plus éloigné d'y entrer que si elles avaient été fermées avec de l'airain. Il se lassa néanmoins de cette contrainte; et, quoique la reine sa mère, pour qui il avait encore de la crainte, le tourmentât incessamment sur La Vallière, elle feignit d'être malade, et il l'alla voir dans sa chambre.

La jeune reine ne savait point de qui le roi était amoureux; elle devinait pourtant bien qu'il l'était, et, ne sachant où placer sa jalousie, elle la mettait sur Madame.

Le roi se douta de la confiance que La Vallière prenait en Montalais. L'esprit d'intrigue de cette fille lui déplaisait: il défendit à La Vallière de lui parler. Elle lui obéissait en public; mais Montalais passait les nuits entières avec elle, et bien souvent le jour l'y trouvait encore.

Madame, qui était malade et qui ne dormait point l'envoyait quelquefois quérir, sous prétexte de lui venir lire quelque livre. Lorsqu'elle quittait Madame, c'était pour aller écrire au comte de Guiche, à quoi elle ne manquait pas trois fois par jour, et de plus à Malicorne, à qui elle rendait compte de l'affaire de Madame et de celle de La Vallière. Elle avait encore la confidence de Mlle de Tonnay-Charente, qui aimait le marquis de Noirmoutier[1] et qui souhaitait fort de l'épouser. Une seule de ces confidences eût pu occuper une personne entière, et Montalais seule suffisait à toutes.

Le comte de Guiche et elle se mirent dans l'esprit qu'il fallait qu'il vît Madame en particulier. Madame, qui avait de la timidité pour parler sérieusement, n'en avait point pour ces sortes de choses. Elle n'en voyait point

1. Louis-Alexandre de La Trémoille, né en 1632, marquis de Noirmoutier, frère aîné de la princesse des Ursins, tué dans la guerre de Portugal en mars 1667.

les conséquences ; elle y trouvait de la plaisanterie de roman. Montalais lui trouvait des facilités qui ne pouvaient être imaginées par une autre. Le comte de Guiche, qui était jeune et hardi, ne trouvait rien de plus beau que de tout hasarder ; et Madame et lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposèrent au plus grand danger où l'on se soit jamais exposé. Madame était malade, et environnée de toutes ces femmes qui ont accoutumé d'être auprès d'une personne de son rang, sans se fier à pas une. Elle faisait entrer le comte de Guiche quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure, et il la disait même aux femmes de Madame, qui le voyaient tous les jours et qui ne le reconnaissaient pas ; d'autres fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de hasards ; et ces entrevues si périlleuses se passaient à se moquer de Monsieur et à d'autres plaisanteries semblables, enfin à des choses fort éloignées de la violente passion qui semblait les faire entreprendre. Dans ce temps-là on dit un jour, dans un lieu où était le comte de Guiche avec Vardes, que Madame était plus mal qu'on ne pensait et que les médecins croyaient qu'elle ne guérirait pas de sa maladie. Le comte de Guiche en parut fort troublé ; Vardes l'emmena et lui aida à cacher son trouble. Le comte de Guiche lui avoua l'état où il était avec Madame et l'engagea dans sa confidence. Madame désapprouva fort ce qu'avait fait le comte de Guiche ; elle voulut l'obliger à rompre avec Vardes ; il lui dit qu'il se battrait avec lui pour la satisfaire, mais qu'il ne pouvait rompre avec son ami.

Montalais, qui voulait donner un air d'importance à cette galanterie et qui croyait qu'en mettant bien des gens dans cette confidence elle composerait une intrigue qui gouvernerait l'État, voulut engager La Vallière dans les intérêts de Madame : elle lui conta tout ce qui se passait au sujet du comte de Guiche et lui fit promettre qu'elle n'en dirait

rien au roi. En effet, La Vallière, qui avait mille fois promis au roi de ne lui jamais rien cacher, garda à Montalais la fidélité qu'elle lui avait promise.

Madame ne savait point que La Vallière sût ses affaires, mais elle savait celles de La Vallière par Montalais. Le public entrevoyait quelque chose de la galanterie de Madame et du comte de Guiche. Le roi en faisait de petites questions à Madame, mais il était bien éloigné d'en savoir le fond. Je ne sais si ce fut sur ce sujet ou sur quelque autre qu'il tint de certains discours à La Vallière qui lui firent juger que le roi savait qu'elle lui faisait finesse de quelque chose ; elle se troubla et lui fit connaître qu'elle lui cachait des choses considérables. Le roi se mit dans une colère épouvantable ; elle ne lui avoua point ce que c'était. Le roi se retira au désespoir contre elle. Ils étaient convenus plusieurs fois que, quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiraient jamais sans se raccommoder et sans s'écrire. La nuit se passa sans qu'elle eût de nouvelles du roi ; et, se croyant perdue, la tête lui tourna. Elle sortit le matin des Tuileries et s'en alla comme une insensée dans un petit couvent obscur qui était à Chaillot[1].

Le matin on alla avertir le roi qu'on ne savait pas où était La Vallière. Le roi, qui l'aimait passionnément, fut extrêmement troublé ; il vint aux Tuileries pour savoir de Madame où elle était ; Madame n'en savait rien et ne savait pas même le sujet qui l'avait fait partir.

Montalais était hors d'elle-même de ce qu'elle lui avait seulement dit qu'elle était désespérée, parce qu'elle était perdue à cause d'elle.

Le roi fit si bien qu'il sut où était La Vallière ; il y alla à

1. Le 24 ou le 25 février 1662 ; dans un couvent de chanoinesses qui, en 1659, avait été transféré à Chaillot. Il prit le nom de Sainte-Périne.

toute bride, lui quatrième ; il la trouva dans le parloir du dehors de ce couvent ; on ne l'avait pas voulu recevoir au dedans. Elle était couchée à terre, éplorée et hors d'elle-même.

Le roi demeura seul avec elle ; et, dans une longue conversation, elle lui avoua tout ce qu'elle lui avait caché. Cet aveu n'obtint pas son pardon. Le roi lui dit seulement tout ce qu'il fallait dire pour l'obliger à revenir, et envoya chercher un carrosse pour la ramener.

Cependant il vint à Paris pour obliger Monsieur à la recevoir ; il avait déclaré tout haut qu'il était bien aise qu'elle fût hors de chez lui, et qu'il ne la reprendrait point. Le roi entra par un petit degré aux Tuileries et alla dans un petit cabinet où il fit venir Madame, ne voulant pas se laisser voir, parce qu'il avait pleuré. Là, il pria Madame de reprendre La Vallière et lui dit tout ce qu'il venait d'apprendre d'elle et de ses affaires. Madame en fut étonnée, comme on se le peut imaginer ; mais elle ne put rien nier. Elle promit au roi de rompre avec le comte de Guiche et consentit à recevoir La Vallière.

Le roi eut assez de peine à l'obtenir de Madame ; mais il la pria tant, les larmes aux yeux, qu'enfin il en vint à bout. La Vallière revint dans sa chambre ; mais elle fut longtemps à revenir dans l'esprit du roi ; il ne pouvait se consoler qu'elle eût été capable de lui cacher quelque chose, et elle ne pouvait supporter d'être moins bien avec lui ; en sorte qu'elle eut pendant quelque temps l'esprit comme égaré.

Enfin le roi lui pardonna, et Montalais fit si bien qu'elle entra dans la confidence du roi. Il la questionna plusieurs fois sur l'affaire de Bragelonne, dont il savait qu'elle avait connaissance ; et, comme Montalais savait mieux mentir que La Vallière, il avait l'esprit en repos lorsqu'elle lui avait parlé. Il avait néanmoins l'esprit extrêmement blessé sur la crainte qu'il n'eût pas été le premier que La Vallière eût

aimé ; il craignait même qu'elle n'aimât encore Bragelonne.

Enfin il avait toutes les inquiétudes et les délicatesses d'un homme bien amoureux ; et il est certain qu'il l'était fort, quoique la règle qu'il a naturellement dans l'esprit, et la crainte qu'il avait encore de la reine sa mère, l'empêchassent de faire de certaines choses emportées que d'autres seraient capables de faire. Il est vrai aussi que le peu d'esprit de La Vallière empêchait cette maîtresse du roi de se servir des avantages et du crédit dont une si grande passion aurait fait profiter une autre ; elle ne songeait qu'à être aimée du roi et à l'aimer ; elle avait beaucoup de jalousie de la comtesse de Soissons, chez qui le roi allait tous les jours, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour l'en empêcher.

La comtesse de Soissons ne doutait pas de la haine que La Vallière avait pour elle ; et, ennuyée de voir le roi entre ses mains, le marquis de Vardes et elle résolurent de faire savoir à la reine que le roi en était amoureux. Ils crurent que la reine, sachant cet amour et appuyée par la reine mère, obligerait Monsieur et Madame à chasser La Vallière des Tuileries, et que le roi, ne sachant où la mettre, la mettrait chez la comtesse de Soissons, qui par là s'en trouverait la maîtresse ; et ils espéraient encore que le chagrin que témoignerait la reine obligerait le roi à rompre avec La Vallière, et que, lorsqu'il l'aurait quittée, il s'attacherait à quelque autre dont ils seraient peut-être les maîtres. Enfin ces chimères, ou d'autres pareilles, leur firent prendre la plus folle résolution et la plus hasardeuse qui ait jamais été prise. Ils écrivirent une lettre à la reine, où ils l'instruisaient de tout ce qui se passait. La comtesse de Soissons ramassa dans la chambre de la reine un dessus de lettre du roi son père. Vardes confia ce secret au comte de Guiche, afin que, comme il savait l'espagnol, il mît la lettre en cette langue : le comte de Guiche, par complaisance pour son ami et par haine pour La Vallière, entra fortement dans ce beau dessein.

Ils mirent la lettre en espagnol ; ils la firent écrire par un homme qui s'en allait en Flandre et qui ne devait point revenir ; ce même homme l'alla porter au Louvre à un huissier, pour la donner à la señora Molina[1], première femme de chambre de la reine, comme une lettre d'Espagne. La Molina trouva quelque chose d'extraordinaire à la manière dont cettre lettre lui était venue ; elle trouva de la différence dans la façon dont elle était pliée ; enfin, par instinct plutôt que par raison, elle ouvrit cette lettre, et, après l'avoir lue, elle l'alla porter au roi.

Quoique le comte de Guiche eût promis à Vardes de ne rien dire à Madame de cette lettre, il ne laissa pas de lui en parler ; et Madame, malgré sa promesse, ne laissa pas de le dire à Montalais ; mais ce ne fut de longtemps. Le roi fut dans une colère qui ne se peut représenter ; il parla à tous ceux qu'il crut pouvoir lui donner quelque connaissance de cette affaire, et même il s'adressa à Vardes, comme à un homme d'esprit et à qui il se fiait. Vardes fut assez embarrassé de la commission que le roi lui donnait ; cependant il trouva le moyen de faire tomber le soupçon sur Mme de Navailles, et le roi le crut si bien que cela eut grande part aux disgrâces qui lui arrivèrent depuis.

Cependant Madame voulait tenir la parole qu'elle avait donnée au roi de rompre avec le comte de Guiche, et Montalais s'était aussi engagée auprès du roi de ne plus se mêler de ce commerce. Néanmoins, avant que de commencer cette rupture, elle avait donné au comte de Guiche les moyens de voir Madame, pour trouver ensemble, disait-elle, ceux de ne se plus voir. Ce n'est guère en présence que les gens qui s'aiment trouvent ces sortes d'expédients ; aussi

1. Doña Maria Molina, l'*assaffata* que Marie-Thérèse avait amenée d'Espagne en 1660. La lettre est du 1er mars 1662.

cette conversation ne fit pas grand effet, quoiqu'elle suspendit pour quelque temps le commerce de lettres. Montalais promit encore au roi de ne plus servir le comte de Guiche, pourvu qu'il ne le chassât point de la cour; et Madame demanda au roi la même chose.

Vardes, qui était pour lors absolument dans la confidence de Madame, qui la voyait fort aimable et pleine d'esprit, soit par un sentiment d'amour, soit par un sentiment d'ambition et d'intrigue, voulut être seul maître de son esprit, et résolut de faire éloigner le comte de Guiche. Il savait ce que Madame avait promis au roi, mais il voyait que toutes les promesses seraient mal observées.

Il alla trouver le maréchal de Gramont; il lui dit une partie des choses qui se passaient, il lui fit voir le péril où s'exposait son fils, et lui conseilla de l'éloigner et de demander au roi qu'il allât commander les troupes qui étaient alors à Nancy.

Le maréchal de Gramont, qui aimait son fils passionnément, suivit les sentiments de Vardes, et demanda ce commandement au roi. Et, comme c'était une chose avantageuse pour son fils, le roi ne douta point que le comte de Guiche ne la souhaitât et la lui accorda.

Madame ne savait rien de ce qui se passait: Vardes ne lui avait rien dit de ce qu'il avait fait, non plus qu'au comte de Guiche, et on ne l'a su que depuis. Madame était allée loger au Palais-Royal, où elle avait fait ses couches: tout le monde la voyait; et des femmes de la ville, peu instruites de l'intérêt qu'elle prenait au comte de Guiche, dirent dans sa ruelle, comme une chose indifférente, qu'il avait demandé le commandement des troupes de Lorraine et qu'il partait dans peu de jours.

Madame fut extrêmement surprise de cette nouvelle. Le soir, le roi la vint voir. Elle lui en parla, et il lui dit qu'il était véritable que le maréchal de Gramont lui avait demandé

ce commandement, comme une chose que son fils souhaitait fort, et que le comte de Guiche l'en avait remercié.

Madame se trouva fort offensée que le comte de Guiche eût pris sans sa participation le dessein de s'éloigner d'elle; elle le dit à Montalais et lui ordonna de le voir. Elle le vit, et le comte de Guiche, désespéré de s'en aller et de voir Madame mal satisfaite de lui, lui écrivit une lettre par laquelle il lui offrit de soutenir au roi qu'il n'avait point demandé l'emploi de Lorraine et en même temps de le refuser.

Madame ne fut pas d'abord satisfaite de cette lettre. Le comte de Guiche, qui était fort emporté, dit qu'il ne partirait point et qu'il allait remettre le commandement au roi. Vardes eut peur qu'il ne fût assez fou pour le faire; il ne voulait pas le perdre, quoiqu'il voulût l'éloigner: il le laissa en garde à la comtesse de Soissons, qui entra dès ce jour dans cette confidence et vint trouver Madame pour qu'elle écrivît au comte de Guiche qu'elle voulait qu'il partît. Elle fut touchée de tous les sentiments du comte de Guiche, où il y avait en effet de la hauteur et de l'amour; elle fit ce que Vardes voulait, et le comte de Guiche résolut de partir, à condition qu'il verrait Madame.

Montalais, qui se croyait quitte de sa parole envers le roi puisqu'il chassait le comte de Guiche, se chargea de cette entrevue ; et, Monsieur devant venir au Louvre, elle fit entrer le comte de Guiche, sur le midi, par un escalier dérobé, et l'enferma dans un oratoire. Lorsque Madame eut dîné, elle fit semblant de vouloir dormir et passa dans une galerie où le comte de Guiche lui dit adieu. Comme ils y étaient ensemble, Monsieur revint ; tout ce qu'on put faire fut de cacher le comte de Guiche dans une cheminée, où il demeura longtemps sans pouvoir sortir. Enfin Montalais l'en tira et crut avoir sauvé tous les périls de cette entrevue ; mais elle se trompait infiniment.

Une de ses compagnes, nommée Artigny[1], dont la vie n'avait pas été bien exemplaire, la haïssait fort. Cette fille avait été mise dans la chambre par Mme de La Basinière[2], autrefois Chemerault, à qui le temps n'avait pas ôté l'esprit d'intrigue, et elle avait grand pouvoir sur l'esprit de Monsieur. Cette fille, qui épiait Montalais et qui était jalouse de la faveur dont elle jouissait auprès de Madame, soupçonna qu'elle menait quelque intrigue. Elle le découvrit à Mme de La Basinière, qui la fortifia dans le dessein et dans le moyen de la découvrir ; elle lui joignit, pour espion, une appelée Merlot, et l'une et l'autre firent si bien qu'elles virent entrer le comte de Guiche dans l'appartement de Madame.

Madame de La Basinière en avertit la reine mère par Artigny ; et la reine mère, par une conduite qui ne se peut pardonner à une personne de sa vertu et de sa bonté, voulut que Mme de La Basinière en avertît Monsieur. Ainsi l'on dit à ce prince ce que l'on aurait caché à tout autre mari.

Il résolut, avec la reine sa mère, de chasser Montalais, sans en avertir Madame ni même le roi, de peur qu'il ne s'y opposât, parce qu'elle était alors fort bien avec lui, sans considérer que ce bruit allait faire découvrir ce que peu de gens savaient. Ils résolurent seulement de chasser encore une autre fille de Madame, dont la conduite personnelle n'était pas trop bonne.

Ainsi, un matin, la maréchale du Plessis[3], par ordre de Monsieur, vint dire à ces deux filles que Monsieur leur ordonnait de se retirer, et à l'heure même on les fit mettre

1. Claude-Marie de Bérenger du Gast, fille d'Achille du Gast, seigneur d'Artigny, et de Marie Le Coustelier, mariée en 1666, à Louis-Pierre de Grimoard de Beauvoir, comte du Roure, morte en 1723.

2. Françoise de Barbezières, tante de Mlle de Chemerault, mariée en 1644, à Macé Bertrand de La Basinière.

3. Charlotte Le Charron, mariée, en 1625, au maréchal du Plessis, depuis duc de Choiseul (Petitot).

dans un carrosse. Montalais dit à la maréchale du Plessis qu'elle la conjurait de lui faire rendre ses cassettes, parce que si Monsieur les voyait Madame était perdue. La maréchale en alla demander la permission à Monsieur, sans néanmoins lui en dire la cause. Monsieur, par une bonté incroyable en un homme jaloux, laissa emporter les cassettes, et la maréchale du Plessis ne songea point à s'en rendre maîtresse pour les rendre à Madame. Ainsi elles furent remises entre les mains de Montalais, qui se retira chez sa sœur, Françoise de Montalais, mariée à Jean de Bueil, comte de Sancerre et Marans. Quand Madame s'éveilla, Monsieur entra dans sa chambre et lui dit qu'il avait fait chasser ses deux filles : elle en demeura fort étonnée, et il se retira sans lui en dire davantage. Un moment après, le roi lui envoya dire qu'il n'avait rien su de ce qu'on avait fait, et qu'il la viendrait voir le plus tôt qu'il lui serait possible.

Monsieur alla faire ses plaintes et conter ses douleurs à la reine d'Angleterre, qui logeait alors au Palais-Royal. Elle vint trouver Madame et la gronda un peu, et lui dit tout ce que Monsieur savait de certitude, afin qu'elle lui avouât la même chose et qu'elle ne lui en dît pas davantage.

Monsieur et Madame eurent un grand éclaircissement ensemble : Madame lui avoua qu'elle avait vu le comte de Guiche, mais que c'était la première fois, et qu'il ne lui avait écrit que trois ou quatre fois.

Monsieur trouva un si grand air d'autorité à se faire avouer par Madame les choses qu'il savait déjà qu'il lui en adoucit toute l'amertume ; il l'embrassa et ne conserva que de légers chagrins. Ils auraient sans doute été plus violents à tout autre qu'à lui ; mais il ne pensa point à se venger du comte de Guiche ; et, quoique l'éclat que cette affaire fit dans le monde semblât par honneur l'y devoir obliger, il

n'en témoigna aucun ressentiment. Il tourna tous ses soins à empêcher que Madame n'eût de commerce avec Montalais ; et, comme elle en avait un très grand avec La Vallière, il obtint du roi que La Vallière n'en aurait plus. En effet, elle en eut très peu, et Montalais se mit dans un couvent.

Madame promit, comme on le peut juger, de rompre toutes sortes de liaisons avec le comte de Guiche, et le promit même au roi ; mais elle ne lui tint pas parole. Vardes demeura le confident, au hasard même d'être brouillé avec le roi ; mais, comme il avait fait confidence au comte de Guiche de l'affaire d'Espagne, cela faisait une telle liaison entre eux qu'ils ne pouvaient rompre sans folie. Il sut alors que Montalais était instruite de la lettre d'Epagne, et cela lui donnait des égards pour elle dont le public ne pouvait deviner la cause, outre qu'il était bien aise de se faire un mérite auprès de Madame de gouverner une personne qui avait tant de part à ses affaires.

Montalais ne laissait pas d'avoir quelque commerce avec La Vallière, et, de concert avec Vardes, elle lui écrivit deux grandes lettres, par lesquelles elle lui donnait des avis pour sa conduite, et lui disait tout ce qu'elle devait dire au roi. Le roi en fut dans une colère étrange et envoya prendre Montalais par un exempt, avec ordre de la conduire à Fontevrault et de ne la laisser parler à personne. Elle fut si heureuse qu'elle sauva encore ses cassettes et les laissa entre les mains de Malicorne, qui était toujours son amant.

La cour fut à Saint-Germain. Vardes avait un grand commerce avec Madame . car celui qu'il avait avec la comtesse de Soissons, qui n'avait aucune beauté, ne le pouvait détacher des charmes de Madame. Sitôt qu'on fut à Saint-Germain, la comtesse de Soissons, qui n'aspirait qu'à ôter à La Vallière la place qu'elle occupait, songea à

engager le roi avec La Mothe-Houdancourt[1], fille de la reine. Elle avait déjà eu cette pensée avant que l'on partît de Paris ; et peut-être même que l'espérance que le roi viendrait à elle, s'il quittait La Vallière, était une des raisons qui l'avaient engagée à écrire la lettre d'Espagne. Elle persuada au roi que cette fille avait pour lui une passion extraordinaire ; et le roi, quoiqu'il aimât avec passion La Vallière, ne laissa pas d'entrer en commerce avec La Mothe, mais il engagea la comtesse de Soissons à n'en rien dire à Vardes ; et en cette occasion la comtesse de Soissons préféra le roi à son amant et lui tut ce commerce.

Le chevalier de Gramont[2] était amoureux de La Mothe. Il démêla quelque chose de ce qui s'était passé, et épia le roi avec tant de soin qu'il découvrit que le roi allait dans la chambre des filles.

Mme de Navailles, qui était alors dame d'honneur, découvrit aussi ce commerce. Elle fit murer des portes et griller des fenêtres. La chose fut sue; le roi chassa le chevalier de Gramont, qui fut plusieurs années sans avoir la permission de revenir en France.

Vardes aperçut, par l'éclat de cette affaire, la finesse qui lui avait été faite par la comtesse de Soissons, et en fut dans un désespoir si violent que tous ses amis, qui l'avaient cru jusqu'alors incapable de passion, ne doutèrent pas qu'il n'en eût une très vive pour elle. Ils pensèrent rompre ensemble; mais le comte de Soissons, qui ne soupçonnait rien au delà de l'amitié entre Vardes et sa femme, prit le soin de les raccommoder. La Vallière eut des jalousies et

1. Anne-Lucie de La Mothe, fille d'Antoine, marquis de Houdancourt, et de Catherine de Beaujeu. Elle épousa, le 12 janvier 1666, le marquis de La Vieuville.

2. Philibert, chevalier, puis comte de Gramont (1621-1707), oncle du comte de Guiche.

des désespoirs inconcevables ; mais le roi qui était animé par la résistance de La Mothe ne laissait pas de la voir toujours. La reine mère le détrompa de l'opinion qu'il avait de la passion prétendue de cette fille ; elle sut par quelqu'un cette intelligence, et que c'était le marquis d'Alluye et Fouilloux [1], amis intimes de la comtesse de Soissons, qui faisaient les lettres que La Mothe écrivait au roi ; et elle sut à point nommé qu'elle lui en devait écrire une, qui avait été concertée entre eux pour lui demander l'éloignement de La Vallière.

Elle en dit les propres termes au roi, pour lui faire voir qu'il était dupé par la comtesse de Soissons ; et le soir même, comme elle donna la lettre au roi, y trouvant ce qu'on avait dit, il brûla la lettre, rompit avec La Mothe, demanda pardon à La Vallière et lui avoua tout ; en sorte que depuis ce temps-là La Vallière n'en eut aucune inquiétude ; et La Mothe s'est piquée depuis d'avoir une passion pour le roi qui l'a rendue une vestale pour tous les autres hommes.

L'aventure de La Mothe fut ce qui se passa de plus considérable à Saint-Germain. Vardes y paraissait déjà amoureux de Madame, aux yeux de ceux qui les avaient bons ; mais Monsieur n'en avait aucune jalousie, et au contraire était fort aise que Madame eût de la confiance en lui.

La reine mère n'en était pas de même : elle haïssait Vardes et ne voulait pas qu'il se rendît maître de l'esprit de Madame.

On revint à Paris. La Vallière était toujours au Palais-Royal ; mais elle ne suivait point Madame, et même elle ne la voyait que rarement. Artigny, quoique ennemie de Montalais, prit sa place auprès de La Vallière : elle avait

1. Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye, et Bénigne de Maux du Fouilloux, qu'il épousa en 1667.

toute sa confiance, et était tous les jours entre le roi et elle.

Montalais supportait impatiemment la prospérité de son ennemie et ne respirait que les occasions de s'en venger, et de venger en même temps Madame de l'insolence qu'Artigny avait eue de découvrir ce qui la regardait.

Lorsque Artigny vint à la cour, elle y arriva grosse, et sa grossesse était déjà si avancée que le roi qui n'en avait point ouï parler, s'en aperçut et le dit en même temps : sa mère la vint quérir, sous prétexte qu'elle était malade. Cette aventure n'aurait pas fait beaucoup de bruit; mais Montalais fit si bien qu'elle trouva le moyen d'avoir des lettres qu'Artigny avait écrites pendant sa grossesse au père de l'enfant, et remit ces lettres entre les mains de Madame, de sorte que Madame ayant un si juste sujet de chasser une personne dont elle avait tant de raisons de se plaindre, déclara qu'elle voulait chasser Artigny et en dit toutes les raisons. Artigny eut recours à La Vallière : le roi, à sa prière, voulut empêcher Madame de la chasser. Cette affaire fit beaucoup de bruit et causa même de la brouillerie entre le roi et elle. Les lettres furent remises entre les mains de Mmes de Montausier et de Saint-Chaumont [1] pour vérifier l'écriture ; mais enfin Vardes, qui voulait faire des choses agréables au roi, afin qu'il ne trouvât pas à redire au commerce qu'il avait avec Madame, se fit fort d'engager Madame à garder Artigny ; et, comme Madame était fort jeune, qu'il était fort habile, et qu'il avait un grand crédit sur son esprit, il l'y obligea effectivement.

Artigny avoua au roi la vérité de son aventure. Le roi fut touché de sa confiance : il profita depuis des bonnes dispositions qu'elle lui avait avouées; et, quoique ce fut une

1. Suzanne-Charlotte de Gramont, sœur du chevalier, mariée à Henri Mitte, marquis de Saint-Chaumont.

personne d'un très médiocre mérite, il l'a toujours bien traitée depuis, et a fait sa fortune, comme nous le dirons ci-après.

Madame et le roi se raccommodèrent. On dansa pendant l'hiver un joli ballet[1]. La reine ignorait toujours que le roi fût amoureux de La Vallière, et croyait que c'était de Madame.

Monsieur était extrêmement jaloux du prince de Marsillac, aîné du duc de La Rochefoucauld, et il l'était d'autant plus qu'il avait pour lui une inclination naturelle qui lui faisait croire que tout le monde devait l'aimer.

Marsillac, en effet, était amoureux de Madame ; il ne lui faisait paraître que par ses yeux ou par quelques paroles jetées en l'air, qu'elle seule pouvait entendre. Elle ne répondait point à sa passion ; elle était fort occupée de l'amitié que Vardes avait pour elle, qui tenait plus de l'amour que de l'amitié ; mais, comme il était embarrassé de ce qu'il devait au comte de Guiche et qu'il était partagé par l'engagement qu'il avait avec la comtesse de Soissons, il était fort incertain de ce qu'il devait faire et ne savait s'engager entièrement avec Madame, ou demeurer seulement son ami.

Monsieur fut si jaloux de Marsillac qu'il l'obligea de s'en aller chez lui. Dans le temps qu'il partit, il arriva une aventure qui fit beaucoup d'éclat, et dont la vérité fut cachée pendant quelque temps.

Au commencement du printemps, le roi alla passer quelques jours à Versailles. La rougeole lui prit, dont il fut si mal qu'il pensa aux ordres qu'il devait donner à l'État ; et il résolut de mettre Monseigneur le Dauphin entre les mains du prince de Conti, que la dévotion avait rendu un des plus honnêtes hommes de France. Cette maladie ne fut dangereuse que pendant vingt-quatre heures ; mais,

1. Le ballet des *Arts*, représenté au Palais-Royal le 8 janvier 1663.

quoiqu'elle le fût pour ceux qui la pouvaient prendre, tout le monde ne laissa pas d'y aller.

M. le Duc[1] y fut et prit la rougeole; Madame y alla aussi, quoiqu'elle la craignît beaucoup. Ce fut là que Vardes, pour la première fois, lui parla assez clairement de la passion qu'il avait pour elle. Madame ne le rebuta pas entièrement: il est difficile de maltraiter un confident aimable quand l'amant est absent.

Mme de Châtillon, qui approchait alors Madame de plus près qu'aucune autre, s'était aperçue de l'inclination que Vardes avait pour elle; et, quoiqu'ils eussent été brouillés ensemble après avoir été fort bien, elle se raccommoda avec lui, moitié pour entrer dans la confidence de Madame, moitié pour le plaisir de voir souvent un homme qui lui plaisait fort.

Le comte du Plessis[2], premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, par une complaisance extraordinaire pour Madame, avait toujours été porteur des lettres qu'elle écrivait à Vardes et de celles que Vardes lui écrivait; et, quoiqu'il dût bien juger que ce commerce regardait le comte de Guiche, et ensuite Vardes même, il ne laissa pas de continuer.

Cependant Montalais était toujours comme prisonnière à Fontevrault. Malicorne et un appelé Corbinelli[3], qui était un garçon d'esprit et de mérite, et qui s'était trouvé dans la confidence de Montalais, avaient entre les mains toutes les lettres dont elle avait été dépositaire; et ces lettres étaient d'une conséquence extrême pour le comte de Guiche et pour Madame, parce que, pendant qu'il était à Paris, comme le roi ne l'aimait pas naturellement, et qu'il avait

1. Henri-Jules de Bourbon-Condé (1643-1709), fils du grand Condé, dit *M. le Duc* du vivant de son père.

2. Le maréchal du Plessis. César de Choiseul (1598-1675).

3. Jean Corbinelli, l'ami de Mme de Sévigné (Bazin).

cru avoir des sujets de s'en plaindre, il ne s'était point ménagé en écrivant à Madame, et s'était abandonné à beaucoup de plaisanteries et de choses offensantes contre le roi. Malicorne et Corbinelli, voyant Montalais si fort oubliée, et craignant que le temps ne diminuât l'importance des lettres qu'ils avaient entre les mains, résolurent de voir s'ils ne pourraient pas en tirer quelque avantage pour Montalais, dans un temps où on ne pouvait l'accuser d'y avoir part.

Ils firent donc parler de ces lettres à Madame par la Mère de La Fayette, supérieure de Chaillot; et l'on fit aussi entendre au maréchal de Gramont qu'il devait songer aux intérêts de Montalais, puisqu'elle avait entre ses mains des secrets si considérables.

Vardes connaissait fort Corbinelli; Montalais lui avait dit l'amitié qu'elle avait pour lui, et comme le dessein de Vardes était de se rendre maître des lettres, il ménageait fort Corbinelli et tâchait de l'engager à ne les faire rendre que par lui.

Il sut par Madame que d'autres personnes lui proposaient de les lui faire rendre; il vint trouver Corbinelli comme un désespéré, et Corbinelli, sans lui avouer que c'était par lui que les propositions s'étaient faites, promit à Vardes que les lettres ne passeraient que par ses mains.

Lorsque Marsillac avait été chassé, Vardes, dont les intentions étaient déjà de brouiller entièrement le comte de Guiche avec Madame, avait écrit au comte qu'elle avait une galanterie avec Marsillac. Le comte de Guiche, trouvant que ce que lui mandait son meilleur ami et l'homme de la cour qui voyait Madame de plus près s'accordait avec les bruits qui couraient, ne douta point qu'ils ne fussent véritables et écrivit à Vardes, comme persuadé de l'infidélité de Madame.

Quelque temps auparavant, Vardes, pour se faire un mérite auprès de Madame, lui dit qu'il fallait aussi retirer les

lettres que le comte de Guiche avait d'elle. Il écrivit au comte de Guiche que, puisqu'on trouvait moyen de retirer celles qu'il avait écrites à Madame, il fallait qu'on lui rendît celles qu'il avait d'elle. Le comte de Guiche y consentit sans peine et manda à sa mère de remettre entre les mains de Vardes une cassette qu'il lui avait laissée.

Tout ce commerce pour faire rendre les lettres fit trouver à Vardes et à Madame une nécessité de se voir; et la Mère de La Fayette, croyant qu'il ne s'agissait que de rendre des lettres, consentit que Vardes vînt secrètement à un parloir de Chaillot parler à Madame. Ils eurent une fort longue conversation, et Vardes dit à Madame que le comte de Guiche était persuadé qu'elle avait une galanterie avec Marsillac; il lui montra même les lettres que le comte de Guiche lui écrivait, où il ne paraissait pas néanmoins que ce fût lui qui eût donné l'avis; et là-dessus il disait tout ce que peut dire un homme qui veut prendre la place de son ami; et, comme l'esprit et la jeunesse de Vardes le rendaient très aimable et que Madame avait une inclination pour lui plus naturelle que pour le comte de Guiche, il était difficile qu'il ne fît pas quelque progrès dans son esprit.

Ils résolurent, dans cette entrevue, qu'on retirerait ses lettres qui étaient entre les mains de Montalais. Ceux qui les avaient les rendirent en effet, mais ils gardèrent toutes celles qui étaient d'importance. Vardes les rendit à Madame chez la comtesse de Soissons, avec celles qu'elle avait écrites au comte de Guiche, et elle furent brûlées à l'heure même.

Quelques jours après, Madame et Vardes convinrent encore de se voir à Chaillot; Madame y alla, mais Vardes n'y fut pas et s'excusa sur de très méchantes raisons. Il se trouva que le roi avait su la première entrevue; et soit que Vardes même le lui eût dit et qu'il crût que le roi n'en approu-

verait pas une seconde, soit qu'il craignît la comtesse de Soissons, enfin il n'y alla pas. Madame en fut extrêmement indignée; elle lui écrivit une lettre où il y avait beaucoup de hauteur et de chagrin, et ils furent brouillés quelque temps.

La reine mère fut malade pendant la plus grande partie de l'été; cela fut cause que la cour ne quitta Paris qu'au mois de juillet. Le roi en partit[1] pour prendre Marsal; tout le monde le suivit. Marsillac qui n'avait eu qu'un avis de s'éloigner et qui n'avait point d'ordre, revint et suivit le roi.

Comme Madame vit que le roi irait en Lorraine et qu'il verrait le comte de Guiche, elle craignit qu'il n'avouât au roi le commerce qu'ils avaient ensemble, et elle lui manda que, s'il lui en disait quelque chose, elle ne le verrait jamais. Cette lettre n'arriva qu'après que le roi eut parlé au comte de Guiche et qu'il lui eut avoué tout ce que Madame lui avait caché.

Le roi le traita si bien pendant ce voyage que tout le monde en fut surpris. Vardes, qui savait ce que Madame avait écrit au comte de Guiche, fit semblant d'ignorer qu'il n'avait pas reçu la lettre; il manda à Madame que la nouvelle faveur du comte de Guiche l'avait tellement ébloui qu'il avait tout avoué au roi.

Madame fut fort en colère contre le comte de Guiche; et, ayant un si juste sujet de rompre avec lui, et peut-être ayant d'ailleurs envie de le faire, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et rompit avec lui, en lui défendant de ne jamais nommer son nom.

Le comte de Guiche, après la prise de Marsal, n'ayant plus rien à faire en Lorraine, avait demandé au roi la per-

1. Parti de Fontainebleau le 25 août 1663, le roi était de retour le 3 septembre.

mission de s'en aller en Pologne. Il avait écrit à Madame tout ce qui la pouvait adoucir sur sa faute; mais Madame ne voulut pas recevoir ses excuses et lui écrivit cette lettre de rupture dont je viens de parler. Le comte de Guiche la reçut lorsqu'il était prêt à s'embarquer; et il en eut un si grand désespoir qu'il eût souhaité que la tempête qui s'élevait dans le moment lui donnât lieu de finir sa vie. Son voyage fut néanmoins très heureux : il fit des actions extraordinaires; il s'exposa à de grands périls dans la guerre contre les Moscovites et y reçut même un coup dans l'estomac qui l'eût tué sans doute, sans un portrait de Madame qu'il portait dans une fort grosse boîte qui reçut le coup et qui en fut toute brisée.

Vardes était assez satisfait de voir le comte de Guiche si éloigné de Madame en toute façon. Marsillac était le seul rival qui lui restât à combattre; et, quoique Marsillac lui eût toujours nié qu'il fût amoureux de Madame, quelque offre de l'y servir qu'il lui eût pu faire, il sut si bien le tourner et de tant de côtés qu'il le lui fit avouer; ainsi il se trouva le confident de son rival.

Comme il était un intime ami de M. de La Rochefoucauld, à qui la passion de son fils pour Madame déplaisait infiniment, il engageait Monsieur à ne point faire de mal à Marsillac. Néanmoins, au retour de Marsal, comme on était à une assemblée, il reprit un soir à Monsieur une jalousie sur Marsillac. Il appela Vardes pour lui en parler; et Vardes, pour lui faire sa cour et pour faire chasser Marsillac, lui dit qu'il s'était aperçu de la manière dont Marsillac avait regardé Madame et qu'il en allait avertir M. de La Rochefoucauld.

Il est aisé de juger que l'approbation d'un homme comme Vardes, qui était ami de Marsillac, n'augmenta pas peu la mauvaise humeur de Monsieur, et il voulut encore que Marsillac se retirât.

Vardes vint trouver M. de La Rochefoucauld et lui conta assez malignement ce qu'il avait dit à Monsieur, qui le conta aussi à M. de La Rochefoucauld. Vardes et lui furent prêts à se brouiller entièrement, et d'autant plus que La Rochefoucauld sut alors que son fils avait avoué sa passion pour Madame.

Marsillac partit de la cour, et, passant par Moret, où était Vardes, il ne voulut point d'éclaircissement avec lui; mais depuis ce temps-là ils n'eurent plus que des apparences l'un pour l'autre.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, et l'on n'eut pas de peine à juger que Vardes était amoureux de Madame. La comtesse de Soissons commença même à en avoir de la jalousie; mais Vardes la ménagea si bien que rien n'éclata.

Nous avons laissé Vardes content d'avoir fait chasser Marsillac et de savoir le comte de Guiche en Pologne. Il lui restait deux personnes qui l'incommodaient encore et qu'il ne voulait pas qui fussent des amis de Madame. Le roi en était un; l'autre était Gondrin[1], archevêque de Sens.

Il se défit bientôt du dernier, en lui disant que le roi le croyait amoureux de Madame et qu'il avait la plaisanterie de dire qu'il faudrait bientôt envoyer un archevêque à Nancy. Cela lui fit gagner son diocèse, d'où il revenait rarement.

Il se servit aussi de cette même plaisanterie pour dire à Madame que le roi la haïssait et qu'elle devait s'assurer de l'amitié du roi son frère, afin qu'il pût la défendre contre la mauvaise volonté de l'autre. Madame lui dit qu'elle en était assurée. Il l'engagea à lui faire voir les lettres que son

1. Louis-Henri de Pardaillan (1624-1674), archevêque de Sens en 1646.

frère lui écrivait; elle le fit, et il s'en fit valoir auprès du roi, en lui dépeignant Madame comme une personne dangereuse, mais que le crédit qu'il avait sur elle l'empêcherait de rien faire mal à propos.

Il ne laissa pourtant pas, dans le temps qu'il faisait de telles trahisons à Madame, de paraître s'abandonner à la passion qu'il disait avoir pour elle, et de lui dire tout ce qu'il savait du roi. Il la pria même de lui permettre de rompre avec la comtesse de Soissons, ce qu'elle ne voulut pas souffrir : car, quoiqu'elle eût assurément trop d'indulgence pour sa passion, elle ne laissait pas d'entrevoir que son procédé n'était pas sincère, et cette pensée empêcha Madame de s'engager; elle se brouilla même avec lui très peu de temps après.

Dans ce même temps, Mlle de Meckelbourg et Mme de Montespan étaient les deux personnes qui paraissaient le mieux avec Madame. La dernière était jalouse de l'autre; et cherchant pour la détruire tous les moyens possibles, elle rencontra celui que je vais dire. Mme d'Armagnac était alors en Savoie, où elle avait conduit Mme de Savoie[1]. Monsieur pria Madame de la mettre à son retour, de toutes les parties de plaisir qu'elle ferait : Madame y consentit, quoiqu'il lui parût que Mme d'Armagnac cherchait plutôt à s'en retirer. Mme de Meckelbourg dit à Madame qu'elle en savait la raison : elle lui conta que, dans le temps du mariage de Mme d'Armagnac, elle avait une affaire réglée avec Vardes, et que, désirant de retirer de lui ses lettres, il lui avait dit qu'il ne les lui rendrait que quand il serait assuré qu'elle n'aimerait personne.

Avant que d'aller en Savoie, elle avait fait une tentative pour les ravoir, à laquelle il avait résisté, disant qu'elle

1. Françoise-Madeleine d'Orléans (1648-1664), mariée, le 4 mars 1663, à Charles-Emmanuel II, duc de Savoie.

aimait Monsieur; ce qui lui faisait appréhender de se trouver chez Madame, de peur de l'y rencontrer.

Madame résolut, sachant cela, de demander à Vardes ses lettres pour les lui rendre, afin qu'elle n'eût plus rien à ménager. Madame le dit à Mme de Montespan, qui l'en loua, mais qui s'en servit pour lui jouer la pièce la plus noire qu'on puisse s'imaginer.

En ce même temps, M. le Grand[1] aimait Madame; et, quoiqu'il le lui fit connaître très grossièrement, il crut que puisqu'elle n'y répondait pas, elle ne le comprenait point. Cela lui fit prendre la résolution de lui écrire; mais, ne se trouvant pas assez d'esprit, il pria M. de Luxembourg et l'archevêque de Sens de faire la lettre, qu'il voulait mettre dans la poche de Madame au Val-de-Grâce, afin qu'elle ne la pût refuser. Ils ne jugèrent pas à propos de le faire et avertirent Madame de son extravagance. Madame les pria de faire en sorte qu'il ne pensât plus à elle, et en effet ils y réussirent.

Mais Mme d'Armagnac, revenant de Savoie, se trouva fort jalouse. Mme de Montespan lui dit qu'elle avait raison de l'être, et, pour la prévenir, alla au-devant d'elle lui conter que Madame voulait avoir ses lettres pour lui faire du mal, et qu'à moins qu'elle ne perdit Mme de Meckelbourg, on la perdrait elle-même. Mme d'Armagnac, qui employait volontiers le peu d'esprit qu'elle avait à faire du mal, conclut avec Mme de Montespan qu'il fallait perdre Mme de Meckelbourg. Elles y travaillèrent auprès de la reine mère par Mme de Beauvais[2], et auprès de Monsieur, en lui représentant que Mme de Meckelbourg avait trop méchante réputation pour la laisser auprès de Madame.

1. Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer de France. — Né en 1641, mort en 1718.

2. Catherine Bellier, dame de Beauvais, dite *la bonne*, première femme de chambre d'Anne d'Autriche.

Elle, de son côté, voulut faire tant de finesses qu'elle acheva de se détruire, et Monsieur lui défendit de voir Madame. Madame, au désespoir de l'affront qu'une de ses amies recevait, défendit à Mmes de Montespan et d'Armagnac de se présenter devant elle. Elle voulut même obliger Vardes à menacer cette dernière, en lui disant que, si elle ne faisait revenir Mme de Meckelbourg, il remettrait entre ses mains les lettres en question ; mais, au lieu de le faire, il se fit valoir de la proposition, ce qui fortifia Madame dans la pensée qu'elle avait que c'était un grand fourbe.

Monsieur l'avait aussi découvert par des redites qu'il avait faites entre le roi et lui; ainsi il n'osa plus venir chez Madame que rarement; et, voyant que Madame, dans ses lettres, ne lui rendait pas compte des conversations fréquentes qu'elle avait avec le roi, il commença à croire que le roi devenait amoureux d'elle, ce qui le mit au désespoir.

Dans le même temps, on sut, par des lettres de Pologne, que le comte de Guiche, après avoir fait des actions extraordinaires de valeur, était réduit, avec l'armée de Pologne, dans un état d'où il n'était pas possible de se sauver. L'on conta cette nouvelle au souper du roi; Madame en fut si saisie qu'elle fut heureuse que l'attention que tout le monde avait pour la relation empêchât de remarquer le trouble où elle était.

Madame sortit de table; elle rencontra Vardes et lui dit : « Je vois bien que j'aime le comte de Guiche plus que je ne pense. » Cette déclaration, jointe aux soupçons qu'il avait du roi, lui fit prendre la résolution de changer de manière d'agir avec Madame.

Je crois qu'il eût rompu incontinent avec elle, si des considérations trop fortes ne l'eussent retenu. Il lui fit des plaintes sur les deux sujets qu'il en avait. Madame lui répondit en plaisantant que, pour le roi, elle lui permettait

le personnage de Chabanes[1], et que, pour le comte de Guiche, elle lui apprendrait combien il avait fait de choses pour le brouiller avec elle, s'il ne souffrait qu'elle lui fît part de ce qu'elle sentait pour lui. Il manda ensuite à Madame qu'il commençait à sentir que la comtesse de Soissons ne lui était pas indifférente. Madame lui répondit que son nez l'incommoderait trop dans son lit pour qu'il lui fût possible d'y demeurer ensemble. Depuis ce temps-là l'intelligence de Madame et de Vardes était fondée plutôt sur la considération que sur aucune des raisons qui l'avaient fait naître.

L'on alla cet été à Fontainebleau. Monsieur ne pouvant souffrir que ses deux amies, M^mes^ d'Armagnac et de Montespan, fussent exclues de toutes les parties de plaisir, par la défense que Madame leur avait faite de paraître en sa présence, consentit que M^me^ de Meckelbourg reverrait Madame; et elles le firent toutes trois avant que la cour partît de Paris; mais les deux premières ne rentrèrent jamais dans les bonnes grâces de Madame, surtout M^me^ de Montespan.

L'on ne songea qu'à se divertir à Fontainebleau, et, parmi toutes les fêtes, la dissension des dames faisait toujours quelques affaires, celle qui fit le plus de bruit vint d'un médianoche où le roi pria Madame d'assister[2]. Cette fête devait se donner sur le canal, dans un bateau fort éclairé, et accompagné d'autres où étaient les violons et la musique.

Jusqu'à ce jour la grossesse de Madame l'avait empêchée d'être des promenades; mais, se trouvant dans le neuvième mois, elle fut de toutes. Elle pria le roi d'en exclure

1. Héros du roman de M^me^ de La Fayette, *la Princesse de Montpensier*.

2. Le 15 mai 1664.

Mmes d'Armagnac et de Montespan; mais Monsieur, qui croyait l'autorité d'un mari choquée par l'exclusion qu'on donnait à ses amies, déclara qu'il ne se trouverait pas aux fêtes où ces dames ne seraient pas.

La reine mère, qui continuait à haïr Madame, le fortifia dans cette résolution et s'emporta fort contre le roi, qui prenait le parti de Madame. Elle eut le dessus néanmoins, et les dames ne furent point du médianoche, dont elles pensèrent enrager.

La comtesse de Soissons, qui depuis longtemps avait été jalouse de Madame jusqu'à la folie, ne laissait pas de vivre bien avec elle. Un jour qu'elle était malade, elle pria Madame de l'aller voir; et, voulant être éclaircie de ses sentiments pour Vardes, après lui avoir fait beaucoup de protestations d'amitié, elle reprocha à Madame le commerce que depuis trois ans elle avait avec Vardes à son insu; que, si c'était galanterie, c'était lui faire un tour bien sensible; et que, si ce n'était qu'amitié, elle ne comprenait pas pourquoi Madame voulait la lui cacher, sachant combien elle était attachée à ses intérêts.

Comme Madame aimait extrêmement à tirer ses amies d'embarras, elle dit à la comtesse qu'il n'y avait jamais eu dans le cœur de Vardes aucun sentiment dont elle pût se plaindre. La comtesse pria Madame, puisque cela était, de dire devant Vardes qu'elle ne voulait plus de commerce avec lui que par elle. Madame y consentit. On envoya quérir Vardes dans le moment: il fut un peu surpris; mais, quand il vit qu'au lieu de chercher à le brouiller Madame prenait toutes les fautes sur elle, il vint la remercier et l'assura qu'il lui serait toute sa vie redevable des marques de sa générosité.

Mais la comtesse de Soissons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque finesse, tourna tant Vardes qu'il se coupa sur deux ou trois choses. Elle en parla à Madame

pour s'éclaircir et lui apprit que Vardes lui avait fait une insigne trahison auprès du roi, en lui montrant les lettres du roi d'Angleterre.

Madame ne s'emporta pourtant pas contre Vardes ; elle soutint toujours qu'il était innocent envers la comtesse, quoiqu'elle fût très malcontente de lui ; mais elle ne voulait pas paraître menteuse, et il fallait le paraître pour dire la vérité.

La comtesse dit pourtant tout le contraire à Vardes, ce qui acheva de lui tourner la tête : il lui avoua tout, et comment il n'avait tenu qu'à Madame qu'il ne l'eût vue de toute sa vie. Jugez dans quel désespoir fut la comtesse ! Elle envoya prier Madame de l'aller voir. Madame la trouva dans une douleur inconcevable des trahisons de son amant. Elle pria Madame de lui dire la vérité et lui dit qu'elle voyait bien que la raison qui l'en avait empêchée était une bonté pour Vardes, que ses trahisons ne méritaient pas.

Sur cela, elle conta à Madame tout ce qu'elle savait, et, dans cette confrontation qu'elles firent entre elles, elles découvrirent des tromperies qui passent l'imagination. La comtesse jura qu'elle ne verrait Vardes de sa vie ; mais que ne peut une violente inclination ? Vardes joua si bien la comédie qu'il l'apaisa.

QUATRIÈME PARTIE

Dans ce temps le comte de Guiche revint de Pologne[1]. Monsieur souffrit qu'il revînt à la cour, mais il exigea de son père qu'il ne se trouverait pas dans les lieux où se trouverait Madame. Il ne laissait pas de la rencontrer souvent et de l'aimer en la revoyant, quoique l'absence eût été longue, que Madame eût rompu avec lui et qu'il fût incertain de ce qu'il devait croire de l'affaire de Vardes.

Il ne savait plus de moyen de s'éclaircir avec Madame ; Dodoux, qui était le seul homme en qui il se fiait, n'était pas à Fontainebleau ; et ce qui acheva de le mettre au désespoir fut que, comme Madame savait que le roi était instruit des lettres qu'elle lui avait écrites à Nancy et du portrait qu'il avait d'elle, elle les lui fit redemander par le roi même, à qui il les rendit avec toute la douleur possible et toute l'obéissance qu'il a toujours eue pour les ordres de Madame.

Cependant Vardes, qui se sentait coupable envers son ami, lui embrouilla tellement les choses qu'il lui pensa faire tourner la tête. Tous ses raisonnements lui faisaient connaître qu'il était trompé ; mais il ignorait si Madame avait pris part à la tromperie, ou si Vardes seul était coupable. Son humeur violente ne le pouvant laisser dans cette inquiétude, il résolut de prendre Mme de Meckelbourg pour juge, et Vardes la lui nomma comme un témoin de sa fidélité ; mais il ne le voulut qu'à condition que Madame y consentirait.

Il lui en écrivit par Vardes pour l'en prier. Madame était

1. Au mois de juin 1664.

accouchée de M. de Valois[1] et ne voyait encore personne ; mais Vardes lui demanda une audience avec tant d'instance qu'elle la lui accorda. Il se jeta d'abord à genoux devant elle ; il se mit à pleurer et à lui demander grâce, lui offrant de cacher, si elle voulait être de concert avec lui, tout le commerce qui avait été entre eux.

Madame lui déclara qu'au lieu d'accepter cette proposition elle voulait que le comte de Guiche sût la vérité ; que, comme elle avait été trompée et qu'elle avait donné dans des panneaux dont personne n'aurait pu se défendre, elle ne voulait pas d'autre justification que la vérité, au travers de laquelle on verrait que ses bontés, entre les mains de tout autre que lui, n'auraient pas été tournées comme elles l'avaient été.

Il voulut ensuite lui donner la lettre du comte de Guiche ; mais elle la refusa, et elle fit très bien, car Vardes l'avait déjà montrée au roi et lui avait dit que Madame le trompait.

Il pria encore Madame de nommer quelqu'un pour les accommoder ; elle consentit, pour empêcher qu'ils ne se battissent, que la paix se fît chez M^me^ de Meckelbourg ; mais Madame ne voulait pas qu'il parût que cette entrevue se fît de son consentement. Vardes qui avait espéré toute autre chose, fut dans un désespoir non pareil ; il se cognait la tête contre les murailles, il pleurait et faisait toutes les extravagances possibles. Mais Madame tint ferme et ne se relâcha point, dont bien lui prit.

Quand Vardes fut sorti, le roi arriva. Madame lui conta comment la chose s'était passée, dont le roi fut si content qu'il entra en éclaircissement avec elle, et lui promit de l'aider à démêler les fourberies de Vardes, qui se trouvèrent si excessives qu'il serait impossible de les définir.

1. Le 16 juillet 1664, à Fontainebleau. Mort le 8 décembre 1666.

Madame se tira de ce labyrinthe en disant toujours la vérité, et sa sincérité la maintint auprès du roi.

Le comte de Guiche cependant était très affligé de ce que Madame n'avait pas voulu recevoir sa lettre ; il crut qu'elle ne l'aimait plus, et il prit la résolution de voir Vardes chez Mme de Meckelbourg, pour se battre contre lui. Elle ne les voulut point recevoir, de sorte qu'ils demeurèrent dans un état dont on attendait tous les jours quelque éclat horrible. Le roi retourna en ce temps à Vincennes. Le comte de Guiche, qui ne savait dans quels sentiments Madame était pour lui, ne pouvant plus demeurer dans cette incertitude, résolut de prier la comtesse de Gramont[1], qui était Anglaise, de parler à Madame, et il l'en pressa tant qu'elle y consentit ; son mari même se chargea d'une lettre qu'elle ne voulut pas recevoir. Madame lui dit que le comte de Guiche avait été amoureux de Mlle de Grancey[2], sans lui avoir fait dire que c'était un prétexte ; qu'elle se trouvait heureuse de n'avoir point d'affaires avec lui et que, s'il eût agi autrement, son inclination et la reconnaissance l'auraient fait consentir, malgré les dangers auxquels elle s'exposait, à conserver pour lui les sentiments qu'il aurait pu désirer.

Cette froideur renouvela tellement la passion du comte de Guiche qu'il était tous les jours chez la comtesse de Gramont pour la prier de parler à Madame en sa faveur ; enfin le hasard lui donna occasion de lui parler à elle-même plus qu'il ne l'espérait.

Madame de La Vieuville donna un bal chez elle[3], Madame fit partie pour y aller en masque avec Monsieur ; et, pour n'être pas reconnue, elle fit habiller magnifiquement ses

1. Elisabeth Hamilton (1641-1708), mariée en 1663, sœur de l'auteur des *Mémoires du chevalier de Gramont.*

2. L'une des deux filles du maréchal de Grancey.

3. Le 7 janvier 1665.

filles, et quelques dames de sa suite et elle, avec Monsieur, allèrent avec des capes dans un carrosse emprunté.

Ils trouvèrent à la porte une troupe de masques. Monsieur leur proposa, sans les connaître, de s'associer à eux et en prit un par la main ; Madame en fit autant. Jugez quelle fut sa surprise quand elle trouva la main estropiée du comte de Guiche, qui reconnut aussi les sachets dont les coiffes de Madame étaient parfumées. Peu s'en fallut qu'ils ne jetassent un cri tous les deux, tant cette aventure les surprit.

Ils étaient l'un et l'autre dans un si grand trouble qu'ils montèrent l'escalier sans se rien dire. Enfin le comte de Guiche, ayant reconnu Monsieur et ayant vu qu'il s'était allé asseoir loin de Madame, s'était mis à ses genoux, et eut le temps non seulement de se justifier, mais d'apprendre de Madame tout ce qui s'était passé pendant son absence. Il eut beaucoup de douleur qu'elle eût écouté Vardes ; mais il se trouva si heureux que Madame lui pardonnait sa ravauderie avec M^lle^ de Grancey qu'il ne se plaignit pas.

Monsieur rappela Madame, et le comte de Guiche, de peur d'être reconnu, sortit le premier ; mais le hasard, qui l'avait amené en ce lieu, le fit amuser au bas du degré. Monsieur était un peu inquiet de la conversation que Madame avait eue ; elle s'en aperçut, et la crainte d'être questionnée fit que le pied lui manqua, et du haut de l'escalier elle alla bronchant jusqu'en bas, où était le comte de Guiche, qui en la retenant l'empêcha de se tuer, car elle était grosse [1].

Toutes choses semblaient, comme vous voyez, aider à son raccommodement ; aussi s'acheva-t-il. Madame reçut ensuite de ses lettres, et, un soir que Monsieur était allé en mas-

1. Elle accoucha, le 9 juillet 1665, d'une fille qui ne vécut pas. — « La cour fut à Saint-Germain à l'ordinaire, on allait souvent à Versailles. Madame s'y blessa, elle accoucha d'une fille qui était morte il y avait déjà dix ou douze jours ; elle était toute pourrie. » (*Mémoires de M^lle^ de Montpensier*, IV, 17.)

que, elle le vit chez la comtesse de Gramont, où elle attendait Monsieur pour faire médianoche.

Dans ce même temps, Madame trouva occasion de se venger de Vardes. Le chevalier de Lorraine[1] était amoureux d'une des filles de Madame qui s'appelait Fiennes ; un jour qu'il se trouva chez la reine devant beaucoup de gens, on lui demanda à qui il en voulait ; quelqu'un répondit que c'était à Fiennes. Vardes dit qu'il aurait bien mieux fait de s'adresser à sa maîtresse. Cela fut rapporté à Madame par le comte de Gramont. Elle se le fit raconter par le marquis de Villeroi[2], ne voulant pas nommer l'autre ; et, l'ayant engagé dans la chose aussi bien que le chevalier de Lorraine, elle en fit ses plaintes au roi et le pria de chasser Vardes. Le roi trouva la punition un peu rude, mais il le promit. Vardes demanda à n'être mis qu'à la Bastille, où tout le monde l'alla voir.

Ses amis publièrent que le roi avait consenti avec peine à cette punition et que Madame n'avait pu le faire chasser. Voyant qu'en effet cela se trouvait avantageusement pour lui, Madame repria le roi de l'envoyer à son gouvernement[3] ; ce qu'il lui accorda.

La comtesse de Soissons, enragée de ce que Madame lui ôtait également Vardes par sa haine et par son amitié, et son dépit ayant augmenté par la hauteur avec laquelle toute la jeunesse de la cour avait soutenu que Vardes était punissable, elle résolut de s'en venger sur le comte de Guiche.

Elle dit au roi que Madame avait fait ce sacrifice au comte de Guiche, et qu'il aurait regret d'avoir servi sa haine, s'il savait tout ce que le comte de Guiche avait fait contre lui.

1. Philippe de Lorraine-Elbeuf (1643-1702), dit le chevalier de Lorraine, frère du grand écuyer.

2. Frère de la comtesse d'Armagnac.

3. D'Aigues-Mortes. En février 1665.

Montalais, qu'une fausse générosité faisait souvent agir, écrivit à Vardes que, s'il voulait s'abandonner à sa conduite, elle aurait trois lettres qui pouvaient le tirer d'affaire. Il n'accepta pas le parti, mais la comtesse de Soissons se servit de la connaissance de ces lettres pour obliger le roi à perdre le comte de Guiche. Elle accusa le comte d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglais et d'avoir offert à Madame le régiment des gardes[1]; elle eut l'imprudence de mêler à tout cela la lettre d'Espagne. Heureusement le roi parla à Madame de tout ceci. Il lui parut d'une telle rage contre le comte de Guiche et si obligé à la comtesse de Soissons que Madame se vit dans la nécessité de perdre tous les deux pour ne pas voir la comtesse de Soissons sur le trône, après avoir accablé le comte de Guiche. Madame fit pourtant promettre au roi qu'il pardonnerait au comte de Guiche si elle lui pouvait prouver que ses fautes étaient petites en comparaison de celles de Vardes et de la comtesse de Soissons; le roi le lui promit, et Madame lui conta tout ce qu'elle savait. Ils conclurent ensemble qu'ils chasserait la comtesse de Soissons et qu'il mettrait Vardes en prison[2]. Madame avertit le comte de Guiche en diligence par le maréchal de Gramont et lui conseilla d'avouer sincèrement toutes choses, ayant trouvé que, dans toutes les matières embrouillées, la vérité seule tire les gens d'affaire. Quelque délicat que cela fût, le comte de Guiche en remercia Madame; et, sur cette affaire, ils n'eurent de commerce que par le maréchal de Gramont. La régularité fut si grande de part et d'autre qu'ils ne se coupèrent jamais, et le roi ne s'aperçut point de ce concert. Il envoya prier Montalais de lui dire la vérité; vous saurez ce détail d'elle. Je vous dirai seulement que le maréchal, qui n'avait tenu

1. Dont il était colonel, en survivance de son père.
2. Il fut arrêté au mois de mars.

que par miracle une aussi bonne conduite que celle qu'il avait eue, ne put longtemps se démentir, et son effroi lui fit envoyer son fils en Hollande, qui n'aurait pas été chassé s'il eût tenu bon.

Il en fut si affligé qu'il en tomba malade ; son père ne laissa pas de le presser de partir. Madame ne voulait pas qu'il lui dit adieu, parce qu'elle savait qu'on l'observait et qu'elle n'était plus dans cet âge où ce qui était périlleux lui paraissait plus agréable. Mais, comme le comte de Guiche ne pouvait partir sans voir Madame, il se fit faire un habit des livrées de La Vallière, et, comme on portait Madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin le jour du départ arriva; le comte avait toujours la fièvre, il ne laissa pas de se trouver dans la rue avec son déguisement ordinaire; mais les forces lui manquèrent quand il fallut prendre le dernier congé. Il tomba évanoui, et Madame resta dans la douleur de le voir dans cet état, au hasard d'être reconnu, ou de demeurer sans secours. Depuis ce temps-là, Madame ne l'a point revu[1].

1. Il y a ici une lacune de cinq ans dans le récit de Mme de Lafayette.

RELATION

DE LA MORT DE MADAME

Madame était revenue d'Angleterre[1], avec toute la gloire et le plaisir que peut donner un voyage causé par l'amitié et suivi d'un bon succès dans les affaires. Le roi son frère, qu'elle aimait chèrement, lui avait témoigné une tendresse et une considération extraordinaires. On savait, quoique très confusément, que la négociation dont elle se mêlait était sur le point de se conclure ; elle se voyait à vingt-six ans le lien des deux plus grands rois de ce siècle ; elle avait entre les mains un traité d'où dépendait le sort d'une partie de l'Europe ; le plaisir et la considération que donnent les affaires se joignant en elle aux agréments que donnent la jeunesse et la beauté, il y avait une grâce et une douceur répandues dans toute sa personne qui lui attiraient une sorte d'hommage, qui lui devait être d'autant plus agréable qu'on le rendait plus à la personne qu'au rang.

Cet état de bonheur était troublé par l'éloignement où Monsieur était pour elle depuis l'affaire du chevalier de Lorraine[2] ; mais, selon toutes les apparences, les bonnes grâces du roi lui eussent fourni les moyens de sortir de cet embarras. Enfin elle était dans la plus agréable situation où elle se fût jamais trouvée, lorsqu'une mort, moins attendue

1. A Douvres, du 26 mai au 15 juin 1670.
2. Au mois de janvier précédent.

qu'un coup de tonnerre, termina une si belle vie et priva la France de la plus aimable princesse qui vivra jamais.

Le 24 juin de l'année 1670, huit jours après son retour d'Angleterre, Monsieur et elle allèrent à Saint-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac à laquelle elle était sujette. Néanmoins, comme il faisait extrêmement chaud, elle voulut se baigner dans la rivière. M. Yvelin, son premier médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais, quoi qu'il lui pût dire, elle se baigna le vendredi[2], et le samedi elle s'en trouva si mal qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à Saint-Cloud le samedi à dix heures du soir ; je la trouvai dans les jardins ; elle me dit que je lui trouverais mauvais visage et qu'elle ne se portait pas bien ; elle avait soupé comme à son ordinaire et elle se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le lendemain, dimanche 29 juin, elle se leva de bonne heure et descendit chez Monsieur qui se baignait : elle fut longtemps auprès de lui, et, en sortant de sa chambre, elle entra dans la mienne et me fit l'honneur de me dire qu'elle avait bien passé la nuit.

Un moment après je montai chez elle. Elle me dit qu'elle était chagrine, et la mauvaise humeur dont elle parlait aurait fait les belles heures des autres femmes, tant elle avait de douceur naturelle et tant elle était peu capable d'aigreur et de colère.

Comme elle me parlait, on vint lui dire que la messe était prête. Elle alla l'entendre, et, en revenant dans sa chambre, elle s'appuya sur moi et me dit, avec cet air de bonté qui lui était si particulier, qu'elle ne serait pas de si méchante humeur si elle pouvait causer avec moi ; mais qu'elle était si lasse de toutes les personnes qui l'environnaient qu'elle ne les pouvait plus supporter.

1. 27 juin.

Elle alla ensuite voir peindre Mademoiselle[1], dont un excellent peintre anglais faisait le portrait, et elle se mit à parler à Mme d'Épernon[2] et à moi de son voyage d'Angleterre et du roi son frère.

Cette conversation, qui lui plaisait, lui redonna de la joie On servit le dîner; elle mangea comme à son ordinaire, et, après le dîner, elle se coucha sur des carreaux, ce qu'elle faisait assez souvent lorsqu'elle était en liberté. Elle m'avait fait mettre auprès d'elle, en sorte que sa tête était quasi sur moi.

Le même peintre anglais peignait Monsieur ; on parlait de toutes sortes de choses, et cependant elle s'endormit. Pendant son sommeil elle changea si considérablement qu'après l'avoir longtemps regardée j'en fus surprise, et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à parer son visage, puisqu'il la rendait si agréable lorsqu'elle était éveillée, et qu'elle l'était si peu lorsqu'elle était endormie. J'avais tort néanmoins de faire cette réflexion, car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais pas vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle se leva du lieu où elle était, mais avec un si mauvais visage que Monsieur en fut surpris et me le fit remarquer.

Elle s'en alla ensuite dans le salon, où elle se promena quelque temps avec Boisfranc, trésorier de Monsieur, et, en lui parlant, elle se plaignit plusieurs fois de son mal de côté.

Monsieur descendit pour aller à Paris, où il avait résolu d'aller. Il trouva Mme de Meckelbourg sur le degré et remonta avec elle. Madame quitta Boisfranc et vint à

1. Sa fille aînée.

2. Marie du Cambout, mariée, le 28 novembre 1634, à Bernard de Nogaret, duc d'Epernon.

Mme de Meckelbourg. Comme elle parlait à elle, Mme de Gamaches[1] lui apporta, aussi bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée qu'elle avait demandé il y avait déjà quelque temps; Mme de Gourdon, sa dame d'atour le lui présenta. Elle le but; et, remettant d'une main la tasse et la soucoupe, de l'autre elle se prit le côté et dit avec un ton qui marquait beaucoup de douleur : « Ah! quel point de côté! ah! quel mal! Je n'en puis plus. »

Elle rougit en prononçant ces paroles, et, dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide qui nous surprit tous; elle continua de crier et dit qu'on l'emportât, comme ne pouvant plus se soutenir.

Nous la prîmes sous les bras; elle marchait à peine et toute courbée. On la déshabilla dans un instant; je la soutenais pendant qu'on la délaçait. Elle se plaignait toujours, et je remarquai qu'elle avait les larmes aux yeux. J'en fus étonnée et attendrie, car je la connaissais pour la personne du monde la plus patiente.

Je lui dis, en lui baisant les bras, que je soutenais, qu'il fallait qu'elle souffrît beaucoup; elle me dit que cela était inconcevable. On la mit au lit; et, sitôt qu'elle y fut, elle cria encore plus qu'elle n'avait fait et se jeta d'un côté et d'un autre, comme une personne qui souffrait infiniment. On alla en même temps appeler son premier médecin, M. Esprit; il vint et dit que c'était la colique et ordonna les remèdes ordinaires à de semblables maux. Cependant les douleurs étaient inconcevables; Madame dit que son mal était plus considérable qu'on ne pensait, qu'elle allait mourir, qu'on lui allât quérir un confesseur.

Monsieur était devant son lit; elle l'embrassa et lui dit, avec une douceur et un air capables d'attendrir les cœurs les plus barbares : « Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus

1. Marie-Antoinette de Loménie de Brienne (1624-1704).

il y a longtemps ; cela est injuste : je ne vous ai jamais manqué. » Monsieur parut fort touché ; et tout ce qui était dans la chambre l'était tellement qu'on n'entendait plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'était passé en moins d'une demi-heure. Madame criait toujours qu'elle sentait des douleurs terribles dans le creux de l'estomac. Tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau qu'elle avait bue, que c'était du poison, qu'on avait peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle était empoisonnée, qu'elle le sentait bien et qu'on lui donnât du contrepoison.

J'étais dans la ruelle, auprès de Monsieur ; et, quoique je le crusse fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine me le fit observer avec attention. Il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de Madame : il dit qu'il fallait donner de cette eau à un chien ; il opina, comme Madame, qu'on allât quérir de l'huile et du contrepoison, pour ôter à Madame une pensée si fâcheuse. Mme Desbordes, sa première femme de chambre, qui était absolument à elle, lui dit qu'elle lui avait fait l'eau, et en but ; mais Madame persévéra toujours à vouloir de l'huile et du contrepoison ; on lui donna l'un et l'autre. Sainte-Foy, premier valet de chambre de Monsieur, lui apporta de la poudre de vipère. Elle lui dit qu'elle la prenait de sa main, parce qu'elle se fiait à lui ; on lui fit prendre plusieurs drogues dans cette pensée de poison, et peut-être plus propre à lui faire du mal qu'à la soulager. Ce qu'on lui donna la fit vomir ; elle en avait déjà eu envie plusieurs fois avant que d'avoir rien pris ; mais ces vomissements ne furent qu'imparfaits, et ne lui firent jeter que quelques flegmes et une partie de la nourriture qu'elle avait prise. L'agitation de ces remèdes et les excessives douleurs qu'elle souffrait la mirent dans un abattement qui nous parut du repos ; mais elle nous dit qu'il ne fallait pas se tromper, que

ses douleurs étaient toujours égales, qu'elle n'avait plus la force de crier et qu'il n'y avait point de remède à son mal.

Il sembla qu'elle avait une certitude entière de sa mort et qu'elle s'y résolût comme à une chose indifférente. Selon toutes les apparences, la pensée du poison était établie dans son esprit ; et, voyant que les remèdes avaient été inutiles, elle ne songeait plus à la vie et ne pensait qu'à souffrir ses douleurs avec patience. Elle commença à avoir beaucoup d'appréhension. Monsieur appela Mme de Gamaches pour tâter son pouls ; les médecins n'y pensaient pas. Elle sortit de la ruelle épouvantée, nous dit qu'elle n'en trouvait point à Madame, et qu'elle avait toutes les extrémités froides. Cela nous fit peur; Monsieur en parut effrayé. M. Esprit dit que c'était un accident ordinaire à la colique, et qu'il répondait de Madame. Monsieur se mit en colère et dit qu'il lui avait répondu de M. de Valois[1], et qu'il était mort ; qu'il lui répondait de Madame, et qu'elle mourrait encore.

Cependant le curé de Saint-Cloud, qu'elle avait mandé était venu. Monsieur me fit l'honneur de me demander si on parlerait à ce confesseur. Je la trouvais fort mal ; il me semblait que ses douleurs n'étaient point celles d'une colique ordinaire, mais néanmoins j'étais bien éloignée de prévoir ce qui devait arriver, et je n'attribuais les pensées qui me venaient dans l'esprit qu'à l'intérêt que je prenais à sa vie.

Je répondis à Monsieur qu'une confession faite dans la vue de la mort ne pouvait être que très utile, et Monsieur m'ordonna de lui aller dire que le curé de Saint-Cloud était venu. Je le suppliai de m'en dispenser, et je lui dis que, comme elle l'avait demandé, il n'y avait qu'à le faire entrer

1. Mort le 8 décembre 1666.

dans sa chambre. Monsieur s'approcha de son lit, et d'elle-même elle me redemanda un confesseur, mais sans paraître effrayée et comme une personne qui songeait aux seules choses qui lui étaient nécessaires dans l'état où elle était.

Une de ses premières femmes ce chambre était passée à son chevet pour la soutenir : elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, et se confessa devant elle. Après que le confesseur se fut retiré, Monsieur s'approcha de son lit ; elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, et cela nous parut encore quelque chose de doux et d'obligeant.

L'on avait parlé de la saigner, mais elle souhaitait que ce fût du pied ; M. Esprit voulait que ce fût du bras ; enfin il détermina qu'il le fallait ainsi. Monsieur vint le dire à Madame comme une chose à quoi elle aurait peut-être de la peine à se résoudre ; mais elle répondit qu'elle voulait tout ce qu'on souhaitait, que tout lui était indifférent et qu'elle sentait bien qu'elle n'en pouvait revenir. Nous écoutions ces paroles comme des effets d'une violente douleur qu'elle n'avait jamais sentie et qui lui faisait croire qu'elle allait mourir.

Il n'y avait pas plus de trois heures qu'elle se trouvait mal. Yvelin, que l'on avait envoyé quérir à Paris, arriva avec M. Vallot [1] qu'on avait envoyé chercher à Versailles. Sitôt que Madame vit Yvelin, en qui elle avait beaucoup de confiance, elle lui dit qu'elle était bien aise de le voir, qu'elle était empoisonnée et qu'il la traitât sur ce fondement. Je ne sais s'il le crut et s'il fut persuadé qu'il n'y avait point de remède, ou s'il s'imagina qu'elle se trompait et que son mal n'était pas dangereux ; mais enfin il agit comme un homme qui n'avait plus d'espérance ou qui ne voyait point de danger. Il consulta avec M. Vallot et avec

1 Antoine Vallot (1594-1671) premier médecin du roi.

M. Esprit ; et, après une conférence assez longue, ils vinrent tous trois trouver Monsieur et l'assurer sur leur vie qu'il n'y avait point de danger. Monsieur vint le dire à Madame. Elle lui dit qu'elle connaissait mieux son mal que le médecin et qu'il n'y avait point de remède, mais elle dit cela avec la même tranquillité et la même douceur que si elle eût parlé d'une chose indifférente.

M. le Prince la vint voir; elle lui dit qu'elle se mourait. Tout ce qui était auprès d'elle reprit la parole pour lui dire qu'elle n'était pas en cet état; mais elle témoigna quelque sorte d'impatience de mourir, pour être délivrée des douleurs qu'elle souffrait. Il semblait néanmoins que la saignée l'eût soulagée; on la crut mieux. M. Vallot s'en retourna à Versailles sur les neuf heures et demie, et nous demeurâmes autour de son lit à causer, la croyant sans aucun péril. On était quasi consolé des douleurs qu'elle avait souffertes, espérant que l'état où elle avait été servirait à son raccommodement avec Monsieur; il en paraissait touché, et Mme d'Épernon et moi, qui avions entendu ce qu'elle avait dit, nous prenions plaisir à lui faire remarquer le prix de ses paroles.

M. Vallot avait ordonné un lavement avec du séné : elle l'avait pris; et quoique nous n'entendissions guère la médecine, nous jugions bien néanmoins qu'elle ne pouvait sortir de l'état où elle était que par une évacuation. La nature tendait à sa fin par en haut; elle avait des envies continuelles de vomir, mais on ne lui donnait rien pour lui aider.

Dieu aveuglait les médecins et ne voulait pas même qu'ils tentassent des remèdes capables de retarder une mort qu'il voulait rendre terrible. Elle entendit que nous disions qu'elle était mieux et que nous attendions l'effet de ce remède avec impatience. « Cela est si peu véritable, nous dit-elle, que, si je n'étais pas chrétienne, je me tuerais, tant mes douleurs sont excessives. Il ne faut point souhai-

ter de mal à personne, ajouta-t-elle, mais je voudrais bien que quelqu'un pût sentir un moment ce que je souffre, pour connaître de quelle nature sont mes douleurs. »

Cependant ce remède ne faisait rien. L'inquiétude nous en prit : on appela M. Esprit et M. Yvelin; ils dirent qu'il fallait encore attendre. Elle répondit que, si on sentait ses douleurs, on n'attendrait pas si paisiblement. On fut deux heures entières sur l'attente de ce remède, qui furent les dernières où elle pouvait recevoir du secours. Elle avait pris quantité de remèdes ; on avait gâté son lit, elle voulut en changer, et on lui en fit un petit dans sa ruelle. Elle y alla sans qu'on l'y portât et fit même le tour par l'autre ruelle pour ne pas se mettre dans l'endroit de son lit qui était gâté. Lorsqu'elle fut dans ce petit lit, soit qu'elle expirât véritablement, soit qu'on la vît mieux parce qu'elle avait les bougies au visage, elle nous parut beaucoup plus mal. Les médecins voulurent la voir de près et lui apportèrent un flambeau; elles les avait toujours fait ôter depuis qu'elle s'était trouvée mal. Monsieur lui demanda si on ne l'incommodait point. « Ah ! non, Monsieur, lui répondit-elle, rien ne m'incommode plus ; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. » On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avait rien pris depuis son dîner. Sitôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublèrent et devinrent aussi violentes qu'elles l'avaient été lorsqu'elle avait pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, et on la voyait dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Le roi avait envoyé plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et elle lui avait toujours mandé qu'elle se mourait. Ceux qui l'avaient vue lui avaient dit qu'en effet elle était très mal; et M. de Créquy[1], qui avait passé à Saint-Cloud en

1. Charles III, duc de Créquy (1626-1711).

allant à Versailles, dit au roi qu'il la croyait en grand péril; de sorte que le roi voulut la venir voir et arriva à Saint-Cloud sur les onze heures.

Lorsque le roi arriva, Madame était dans ce redoublement de douleurs que lui avait causé le bouillon. Il sembla que les médecins furent éclairés par sa présence. Il les prit en particulier pour savoir ce qu'ils en pensaient, et ces mêmes médecins, qui deux heures auparavant en répondaient sur leur vie et qui trouvaient qne les extrémités froides n'étaient qu'un accident de la colique, commencèrent à dire qu'elle était sans espérance; que cette froideur et ce pouls retiré étaient une marque de gangrène, et qu'il fallait lui faire recevoir Notre-Seigneur.

La reine et la comtesse de Soissons étaient venues avec le roi : Mme de La Vallière et Mme de Montespan étaient venues ensemble. Je parlais à elles; Monsieur m'appela et me dit en pleurant ce que les médecins venaient de lui dire. Je fus surprise et touchée comme je le devais, et je répondis à Monsieur que les médecins avaient perdu l'esprit et qu'ils ne pensaient ni à sa vie ni à son salut; qu'elle n'avait parlé qu'un quart d'heure au curé de Saint-Cloud, et qu'il fallait lui envoyer quelqu'un. Monsieur me dit qu'il allait envoyer chercher M. de Condom : je trouvai qu'on ne pouvait mieux choisir, mais qu'en attendant il fallait avoir M. Feuillet, chanoine, dont le mérite est connu.

Cependant le roi était auprès de Madame : elle lui dit qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais. Il lui dit qu'elle n'était pas en si grand péril, mais qu'il était étonné de sa fermeté, et qu'il la trouvait grande. Elle lui répliqua qu'il savait bien qu'elle n'avait jamais craint la mort, mais qu'elle avait craint de perdre ses bonnes grâces.

Ensuite le roi lui parla de Dieu : il revint après dans l'endroit où étaient les médecins; il me trouva désespérée

de ce qu'ils ne lui donnaient point de remède, et surtout l'émétique; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avaient perdu la tramontane, qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient, et qu'il allait essayer de leur remettre l'esprit. Il leur parla et se rapprocha du lit de Madame et lui dit qu'il n'était pas médecin, mais qu'il venait de proposer trente remèdes aux médecins : ils répondirent qu'il fallait attendre. Madame prit la parole et dit qu'il fallait mourir par les formes.

Le roi, voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le priait de ne point pleurer, qu'il l'attendrissait et que la première nouvelle qu'il aurait le lendemain serait celle de sa mort.

Le maréchal de Gramont s'approcha de son lit. Elle lui dit qu'il perdait une bonne amie, qu'elle allait mourir et qu'elle avait cru d'abord être empoisonnée par méprise.

Lorsque le roi se fut retiré, j'étais auprès de son lit; elle me dit : « Madame de La Fayette, mon nez s'est déjà retiré. » Je ne lui répondis qu'avec des larmes, car ce qu'elle me disait était véritable, et je n'y avais pas encore pris garde. On la remit ensuite dans son grand lit. Le hoquet lui prit : elle dit à M. Esprit que c'était le hoquet de la mort. Elle avait déjà demandé plusieurs fois quand elle mourrait, elle le demandait encore; et, quoiqu'on lui répondit comme à une personne qui n'en était pas proche, on voyait bien qu'elle n'avait aucune espérance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie ; jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui l'enlevait dans le plus beau de son âge ; point de questions aux médecins pour s'informer s'il était possible de la sauver ; point d'ardeur pour les remèdes, qu'autant que la violence de ses douleurs lui en faisait désirer ; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poison, et de ses souffrances, qui étaient cruelles ; enfin un

courage dont on ne peut donner d'exemple, et qu'on ne saurait bien représenter.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucune espérance. M. Feuillet vint : il parla à Madame avec une austérité entière, mais il la trouva dans des dispositions qui allaient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, et pria M. Feuillet de lui aider à en faire une générale ; elle la fit avec de grands sentiments de piété et de grandes résolutions de vivre en chrétienne si Dieu lui redonnait la santé.

Je m'approchai de son lit après sa confession. M. Feuillet était auprès d'elle, et un capucin, son confesseur ordinaire. Ce bon père voulait lui parler et se jetait dans des discours qui la fatiguaient : elle me regarda avec des yeux qui faisaient entendre ce qu'elle pensait, et puis, les retournant sur ce capucin : « Laissez parler M. Feuillet, mon père, lui dit-elle avec une douceur admirable, comme si elle eût craint de le fâcher; vous parlerez à votre tour. »

L'Ambassadeur d'Angleterre[1] arriva dans ce moment. Sitôt qu'elle le vit, elle lui parla du roi son frère et de la douleur qu'il aurait de sa mort ; elle en avait déjà parlé plusieurs fois dans le commencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdait la personne du monde qui l'aimait le mieux. Ensuite l'ambassadeur lui demanda si elle était empoisonnée : je ne sais si elle lui dit qu'elle l'était mais je sais bien qu'elle lui dit qu'il n'en fallait rien mander au roi son frère, qu'il fallait lui épargner cette douleur et qu'il fallait surtout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance ; que le roi n'en était point coupable, qu'il ne fallait point s'en prendre à lui.

Elle disait toutes ces choses en anglais ; et, comme le

[1] Lord Montaigu.

mot de *poison* est commun à la langue française et à l'anglaise, M. Feuillet l'entendit et interrompit la conversation, disant qu'il fallait sacrifier sa vie à Dieu et ne pas penser à autre chose.

Elle reçut Notre Seigneur; ensuite, Monsieur s'étant retiré elle demanda si elle ne le verrait plus; on l'alla quérir; il vint l'embrasser en pleurant. Elle le pria de se retirer et lui dit qu'il l'attendrissait.

Cependant elle diminuait toujours, et avait de temps en temps des faiblesses qui attaquaient le cœur. M. Brayer, excellent médecin, arriva. Il n'en désespéra pas d'abord; il se mit à consulter avec les autres médecins. Madame les fit appeler; ils dirent qu'on les laissât un peu ensemble; mais elle les renvoya encore quérir, ils allèrent auprès de son lit. On avait parlé d'une saignée au pied. « Si on la veut faire, dit-elle, il n'y a pas de temps à perdre; ma tête s'embarrasse et mon estomac se remplit. »

Ils demeurèrent surpris d'une si grande fermeté, et, voyant qu'elle continuait à vouloir la saignée, ils la firent faire; mais il ne vint point de sang, et il en était très peu venu de la première qu'on avait faite. Elle pensa expirer pendant que son pied fut dans l'eau. Les médecins lui dirent qu'ils allaient faire un remède; mais elle répondit qu'elle voulait l'extrême-onction avant que de rien prendre.

M. de Condom arriva comme elle la recevait; il lui parla de Dieu conformément à l'état où elle était et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissent dans tous ses discours; il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires. Elle entra dans tout ce qu'il lui dit avec un zèle et une présence d'esprit admirables.

Comme il parlait, sa première femme de chambre s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin; elle lui dit en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à sa mort la politesse de

son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. »

Comme il continuait à lui parler de Dieu, il lui prit une espèce d'envie de dormir, qui n'était en effet qu'une défaillance de la nature. Elle lui demanda si elle ne pouvait pas prendre quelques moments de repos ; il lui dit qu'elle le pouvait et qu'il allait prier Dieu pour elle.

M. Feuillet demeura au chevet de son lit ; et, quasi dans le même moment, Madame lui dit de rappeler M. de Condom et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer. M. de Condom se rapprocha et lui donna le crucifix ; elle le prit et l'embrassa avec ardeur. M. de Condom lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche ; la mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent, elle le laissa tomber et perdit la parole et la vie quasi en même temps. Son agonie n'eut qu'un moment ; et, après deux ou trois petits mouvements convulsifs dans la bouche, elle expira à deux heures et demie du matin, et neuf heures après avoir commencé à se trouver mal.

LETTRES

RELATIVES

A LA MORT DE MADAME

Lettre écrite au comte d'Arlington, alors secrétaire d'État de Charles II, roi d'Angleterre, par M. Montaigu, ambassadeur à Paris, mort depuis duc de Montaigu.

Paris, le 30 juin 1670, à quatre heures du matin.

MILORD,

Je suis bien fâché de me voir dans l'obligation, en vertu de mon emploi, de vous rendre compte de la plus triste aventure du monde. Madame étant à Saint-Cloud, le 29 du courant, avec beaucoup de compagnie, demanda, sur les cinq heures du soir, un verre d'eau de chicorée qu'on lui avait ordonné de boire, parce qu'elle s'était trouvée indisposée pendant deux ou trois jours après s'être baignée. Elle ne l'eut pas plutôt bu qu'elle s'écria qu'elle était morte, et, tombant entre les bras de Mme de Meckelbourg, elle demanda un confesseur. Elle continua dans les plus grandes douleurs qu'on puisse s'imaginer, jusqu'à trois heures du matin, qu'elle rendit l'esprit. Le roi, la reine et toute la cour restèrent auprès d'elle jusqu'à une heure avant sa mort. Dieu veuille donner de la patience et de la

constance au roi notre maître pour supporter une affliction de cette nature! Madame a déclaré en mourant qu'elle n'avait nul autre regret, en sortant du monde, que celui que lui causait la douleur qu'en recevrait le roi son frère. S'étant trouvée un peu soulagée de ses grandes douleurs, que les médecins nomment *colique bilieuse*, elle me fit appeler, pour m'ordonner de dire de sa part les choses du monde les plus tendres au roi et au duc d'York, ses frères. J'arrivai à Saint-Cloud une heure après qu'elle s'y était trouvée mal, et je restai jusqu'à sa mort auprès d'elle. Jamais personne n'a marqué plus de piété et de résolution que cette princesse, qui a conservé son bon sens jusqu'au dernier moment. Je me flatte que la douleur où je suis vous fera excuser les imperfections que vous trouverez dans cette relation.

Je suis persuadé que tous ceux qui ont eu l'honneur de connaître Madame partageront avec moi l'affliction que doit causer une perte pareille.

Je suis, Milord, etc.

Extrait d'une lettre écrite par le comte d'Arlington à M. le chevalier Temple, alors ambassadeur d'Angleterre à La Haye.

De Whitehall, le 28 juin 1670, vieux style.

Milord,

Je vous écris toutes les nouvelles que nous avons ici, à l'exception de celle de la mort de Madame, dont le roi est extrêmement affligé, aussi bien que toutes les personnes qui ont eu l'honneur de la connaître à Douvres. Les brouilleries de ses domestiques et sa mort subite nous avaient

d'abord fait croire qu'elle avait été empoisonnée ; mais la connaissance qu'on nous a donnée depuis du soin qu'on a pris d'examiner son corps, et les sentiments que nous apprenons qu'en a Sa Majesté Très Chrétienne, laquelle a intérêt d'examiner cette affaire à fond, et qui est persuadée qu'elle est morte d'une mort naturelle, a levé la plus grande partie des soupçons que nous en avions. Je ne doute pas que M. le maréchal de Bellefond que j'apprends qui vient d'arriver avec ordre de donner au roi une relation particulière de cet accident fatal, et qui nous apporte le procès-verbal de la mort de cette princesse et de la dissection de son corps, signé des principaux médecins et chirurgiens de Paris, ne nous convainque pleinement que nous n'avions rien à regretter que la perte de cette admirable princesse, sans qu'elle soit accompagnée d'aucune circonstance odieuse, pour rendre notre douleur moins supportable.

Lettre de M. Montaigu, ambassadeur d'Angleterre au comte d'Arlington.

Paris, le 6 juillet 1670.

Milord,

J'ai reçu les lettres de Votre Grandeur, celle du 17 juin par M. le chevalier Jones, et celle du 23 par la poste. Je suppose que M. le maréchal de Bellefond est arrivé à Londres. Outre le compliment de condoléance qu'il va faire au roi, il tâchera, à ce que je crois, de désabuser notre cour de l'opinion que Madame ait été empoisonnée, dont on ne pourra jamais désabuser celle-ci, ni tout le peuple. Comme cette princesse s'en est plainte plusieurs fois dans ses plus

grandes douleurs, il ne faut pas s'étonner que cela fortifie le peuple dans la croyance qu'il en a. Toutes les fois que j'ai pris la liberté de la presser de me dire si elle croyait qu'on l'eût empoisonnée, elle ne m'a pas voulu faire de réponse, voulant à ce que je crois, épargner une augmentation si sensible de douleur au roi notre maître. La même raison m'a empêché d'en faire mention dans ma première lettre, outre que je ne suis pas assez bon médecin pour juger si elle a été empoisonnée ou non. L'on tâche ici de me faire passer pour l'auteur du bruit qui en court ; je veux dire Monsieur qui se plaint que je le fais pour rompre la bonne intelligence qui est établie entre les deux couronnes.

Le roi et les ministres ont beaucoup de regret de la mort de Madame : car ils espéraient qu'à sa considération ils engageraient le roi notre maître à condescendre à des choses et à contracter une amitié avec cette couronne plus étroite qu'ils ne croient pouvoir l'obtenir à présent. Je ne prétends pas examiner ce qui s'est fait à cet égard, ni ce qu'on prétendait faire, puisque Votre Grandeur n'a pas jugé à propos de m'en communiquer la moindre partie ; mais je ne saurais m'empêcher de savoir ce qui s'est dit publiquement, et je suis persuadé que l'on ne refusera rien ici que le roi notre maître puisse proposer pour avoir son amitié ; et il n'y a rien, de l'autre côté, que les Hollandais ne fassent pour nous empêcher de nous joindre à la France. Tout ce que je souhaite de savoir, Milord, pendant que je serai ici, est le langage dont je me dois servir en conversation avec les autres ministres, afin de ne point passer pour ridicule avec le caractère dont je suis revêtu. Pendant que Madame était en vie, elle me faisait l'honneur de se fier à moi pour m'empêcher d'être exposé à ce malheur.

Je suis persuadé que, pendant le peu de temps que vous

l'avez connue en Angleterre, vous l'avez assez connue pour la regretter tout le temps de votre vie : et ce n'est pas sans sujet, car personne n'a jamais eu meilleure opinion de qui que ce soit, en tous égards, que celle que cette princesse avait de vous ; et je crois qu'elle aimait trop le roi son frère pour marquer la considération qu'elle faisait paraître en toutes sortes d'occasions pour vous, depuis qu'elle a vécu en bonne intelligence avec vous, si elle n'eût été persuadée que vous le serviez très bien et très fidèlement. Quant à moi, j'ai fait une si grande perte, par la mort de cette princesse, que je n'ai plus aucune joie dans ce pays-ci, et je crois que je n'en aurai plus jamais en aucun autre. Madame, après m'avoir tenu plusieurs discours pendant le cours de son mal, lesquels n'étaient remplis que de tendresse pour le roi notre maître, me dit à la fin qu'elle était bien fâchée de n'avoir rien fait pour moi avant sa mort, en échange du zèle et de l'affection avec lesquels je l'avais servie depuis mon arrivée ici; elle me dit qu'elle avait six mille pistoles, dispersées en plusieurs endroits, qu'elle m'ordonnait de prendre pour l'amour d'elle. Je lui répondis qu'elle avait plusieurs pauvres domestiques qui en avaient plus besoin que moi ; que je ne l'avais jamais servie par intérêt et que je ne voulais pas absolument les prendre ; mais que, s'il lui plaisait de me dire auxquels elle souhaitait les donner, je ne manquerais pas de m'en acquitter très fidèlement. Elle eut assez de présence d'esprit pour les nommer par leurs noms. Cependant elle n'eut pas plus tôt rendu l'esprit que Monsieur se saisit de toutes ses clefs et de son cabinet. Je demandai le lendemain à une de ses femmes où était cet argent, laquelle me dit qu'il était en un tel endroit. C'était justement les premières six mille pistoles que le roi notre maître lui avait envoyées. Dans le temps que cet argent arriva, elle avait dessein de s'en servir pour retirer quelques joyaux qu'elle avait engagés en atten-

dant cette somme ; mais le roi de France la lui avait déjà donnée deux jours avant que celle-ci arrivât, de sorte qu'elle avait gardé toute la somme que le roi son frère lui avait envoyée.

Sur cela j'ai demandé ladite somme à Monsieur comme m'appartenant, et que, l'ayant prêtée à Madame, deux de mes domestiques l'avaient remise entre les mains de deux de ses femmes, lesquelles en ont rendu témoignage à ce prince : car elles ne savaient pas que ç'avait été par ordre du roi notre maître. Monsieur en avait déjà emporté la moitié, et l'on m'a rendu le reste. J'en ai disposé en faveur des domestiques de Madame, selon les ordres qu'elle m'en avait donnés, en présence de M. l'abbé de Montaigu et de deux autres témoins. Monsieur m'a promis de me rendre le reste, que je ne manquerai pas de distribuer entre eux de la même manière. Cependant, s'ils n'ont l'esprit de le cacher, Monsieur ne manquera pas de le leur ôter dès que cela parviendra à sa connaissance. Je n'avais nul autre moyen de l'obtenir pour ces pauvres gens-là, et je ne doute pas que le roi n'aime mieux qu'ils en profitent que Monsieur. Je vous prie de l'apprendre au roi pour ma décharge, et que cela n'aille pas plus loin. M. le chevalier Hamilton en a été témoin avec M. l'abbé de Montaigu. J'ai cru qu'il était nécessaire de vous faire cette relation.

Je suis, Milord, etc.

P. S. Depuis ma lettre écrite, je viens d'apprendre de très bonne part, et d'une personne qui est dans la confidence de Monsieur, qu'il n'a pas voulu délivrer les papiers de Madame à la requête du roi avant que de se les être fait lire et interpréter par M. l'abbé de Montaigu ; et même que, ne se fiant pas entièrement à lui, il a employé pour cet effet d'autres personnes qui entendent la langue, et entre autres M^me^ de Fiennes ; de sorte que ce qui s'est passé

de plus secret entre le roi et Madame est et sera publiquement connu de tout le monde. Il y avait quelque chose en chiffres qui l'embarrasse fort, et qu'il prétend pourtant deviner. Il se plaint extrêmement du roi notre maître à l'égard de la correspondance qu'il entretenait avec Madame, et de ce qu'il traitait d'affaires avec elle à son insu. J'espère que M. l'abbé de Montaigu vous en donnera une relation plus particulière que je ne le puis faire : car, quoique Monsieur lui ait recommandé le secret à l'égard de tout le monde, il ne saurait s'étendre jusqu'à vous, si les affaires de roi notre maître y sont intéressées.

Lettre écrite par M. de Montaigu à Charles II, roi d'Angleterre.

Paris, le 15 juillet 1670.

AU ROI.

SIRE,

Je dois commencer cette lettre en suppliant très humblement Votre Majesté de pardonner la liberté que je prends de l'entretenir sur un si triste sujet, et du malheur que j'ai eu d'être témoin de la plus cruelle et de la plus généreuse mort dont on ait jamais ouï parler. J'eus l'honneur d'entretenir Madame assez longtemps le samedi, jour précédent de celui de sa mort. Elle me dit qu'elle voyait bien qu'il était impossible qu'elle pût jamais être heureuse avec Monsieur, lequel s'était emporté contre elle plus que jamais deux jours auparavant à Versailles, où il l'avait trouvée dans une conférence secrète avec le roi, sur des affaires qu'il n'était pas à propos de lui communiquer. Elle me dit

que Votre Majesté et le roi de France aviez résolu de faire la guerre à la Hollande dès que vous seriez demeurés d'accord de la manière dont vous la deviez faire. Ce sont là les dernières paroles que cette princesse me fit l'honneur de me dire avant sa maladie : car Monsieur, étant entré dans ce moment, nous interrompit, et je m'en retournai à Paris. Le lendemain, lorsqu'elle se trouva mal, elle m'appela deux ou trois fois, et Mme de Meckelbourg m'envoya chercher. Dès qu'elle me vit, elle me dit : « Vous voyez le triste état où je suis; je me meurs. Hélas ! que je plains le roi mon frère ! car je suis assurée qu'il va perdre la personne du monde qui l'aime le mieux. » Elle me rappela un peu après et m'ordonna de ne pas manquer de dire au roi son frère les choses du monde les plus tendres de sa part et de le remercier de tous ses soins pour elle. Elle me demanda ensuite si je me souvenais bien de ce qu'elle m'avait dit, le jour précédent, des intentions qu'avait Votre Majesté de se joindre à la France contre la Hollande; je lui dis que oui; sur quoi elle ajouta : « Je vous prie de dire à mon frère que je ne lui ai jamais persuadé de le faire par intérêt, et que ce n'était que parce que j'étais convaincue que son honneur et son avantage y étaient également intéressés : car je l'ai toujours aimé plus que ma vie, et je n'ai nul autre regret en la perdant que celui de le quitter. » Elle m'appela plusieurs fois pour me dire de ne pas oublier de vous dire cela et me parla en anglais.

Je pris alors la liberté de lui demander si elle ne croyait pas qu'on l'eût empoisonnée. Son confesseur, qui était présent, et qui entendit ce mot-là, lui dit : « Madame n'accusez personne, et offrez à Dieu votre mort en sacrifice. » Cela l'empêcha de me répondre; et, quoique je fisse plusieurs fois la même demande, elle ne me répondit qu'en levant les épaules. Je lui demandai la cassette où étaient toutes ses lettres, pour les envoyer à Votre Majesté; et elle

m'ordonna de les demander à Mme Desbordes, laquelle s'évanouissant à tout moment et mourant de douleur de voir sa maîtresse dans un état si déplorable, Monsieur s'en saisit avant qu'elle pût revenir à elle. Elle m'ordonna de prier Votre Majesté d'assister tous ses pauvres domestiques et d'écrire à milord Arlington de vous en faire souvenir ; elle ajouta à cela : « Dites au roi mon frère que j'espère qu'il fera pour lui, pour l'amour de moi, ce qu'il m'a promis, car c'est un homme qui l'aime et qui le sert bien. » Elle dit plusieurs choses ensuite tout haut en français, plaignant l'affliction qu'elle savait que sa mort donnerait à Votre Majesté. Je supplie encore une fois Votre Majesté de pardonner le malheur où je me trouve réduit de lui apprendre cette fatale nouvelle, puisque de tous ses serviteurs il n'y en a pas un seul qui souhaite avec plus de passion et de sincérité son honneur et sa satisfaction que celui qui est, Sire, de Votre Majesté, etc.

Lettre de M. de Montaigu à milord Arlington.

Paris, le 15 juillet 1670.

Milord,

Selon les ordres de Votre Grandeur, je vous envoie la bague que Madame avait au doigt en mourant, laquelle vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de présenter au roi. J'ai pris la liberté de rendre compte au roi moi-même de quelques choses que Madame m'avait chargé de lui dire, étant persuadée que la modestie n'aurait pas permis à Votre Grandeur de les dire au roi parce qu'elles vous touchent de trop près. Il y a eu depuis la mort de Madame, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une occasion pareille,

plusieurs bruits divers. L'opinion la plus générale est qu'elle a été empoisonnée ; ce qui inquiète le roi et les ministres au dernier point. J'en ai été saisi d'une telle manière que j'ai eu à peine le cœur de sortir depuis. Cela, joint aux bruits qui courent par la ville du ressentiment que témoigne le roi notre maître d'un attentat si rempli d'horreur qu'il a refusé de recevoir la lettre de Monsieur et qu'il m'a ordonné de me retirer, leur fait conclure que le roi notre maître est mécontent de cette cour au point qu'on le dit ici. De sorte que quand j'ai été à Saint-Germain, d'où je ne fais que de revenir, pour y faire les plaintes que vous m'avez ordonné d'y faire, il est impossible d'exprimer la joie qu'on y a reçue d'apprendre que le roi notre maître commence à s'apaiser, et que ces bruits n'ont fait aucune impression sur son esprit au préjudice de la France. Je vous marque cela, Milord, pour vous faire connaître à quel point l'on estime l'union de l'Angleterre dans cette conjoncture et combien l'amitié du roi est nécessaire à tous leurs desseins ; je ne doute pas qu'on ne s'en serve à la gloire du roi et pour le bien de la nation. C'est ce que souhaite avec passion la personne du monde qui est avec le plus de sincérité, Milord, etc.

Lettre de M. de Montaigu à milord Arlington.

MILORD,

Je ne suis guère en état de vous écrire moi-même, étant tellement incommodé d'une chute que j'ai faite en venant que j'ai peine à remuer le bras et la main. J'espère pourtant de me trouver en état dans un jour ou deux, de me rendre à Saint-Germain.

Je n'écris présentement que pour rendre compte à Votre

Grandeur d'une chose que je crois pourtant que vous savez déjà : c'est que l'on a permis au chevalier de Lorraine de venir à la cour et de servir à l'armée en qualité de maréchal de camp[1].

Si Madame a été empoisonnée, comme la plus grande partie du monde le croit, toute la France le regarde comme son empoisonneur et s'étonne avec raison que le roi de France ait si peu de considération pour le roi notre maître que de lui permettre de venir à la cour, vu la manière insolente dont il en a toujours usé envers cette princesse pendant sa vie. Mon devoir m'oblige à vous dire cela, afin que vous le fassiez savoir au roi, et qu'il en parle fortement à l'ambassadeur de France, s'il le juge à propos : car je puis vous assurer que c'est une chose qu'il ne saurait souffrir sans se faire tort.

1. Ce passage était écrit en chiffres.

MÉMOIRES

DE LA

COUR DE FRANCE

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689

La France était dans une tranquilité parfaite, l'on n'y connaissait plus d'autres armes que les instruments nécessaires pour remuer les terres et pour bâtir. On employait les troupes à ces usages, non seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'était que de les tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles que le serait l'excès du travail, mais le but était aussi de faire aller la rivière d'Eure contre son gré, pour rendre les fontaines de Versailles continuelles. On employait les troupes à ce prodigieux dessein pour avancer de quelques années les plaisirs du roi, et on le faisait avec moins de dépenses et moins de temps que l'on n'eût osé l'espérer.

La quantité de maladies que cause toujours le remuement des terres mettait les troupes, qui étaient campées à Maintenon, où était le fort du travail, hors d'état d'aucun service. Mais cet inconvénient ne paraissait digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissait. La trêve[1] était faite pour vingt ans avec toute l'Europe. Les

1. Signée à Ratisbonne les 10 et 16 août 1684.

Impériaux, quoique victorieux des Turcs, avaient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos, et l'on espérait que des conquêtes quasi sûres auraient plus d'appas pour eux que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne était trop abaissée pour nous donner une ombre d'appréhension ; l'Angleterre trop tourmentée dans ses entrailles, et les deux rois trop liés, pour qu'il y eût rien à craindre. L'on était fort persuadé des mauvaises intentions du prince d'Orange, mais nous étions rassurés par l'état de la république de Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la paix. Nous étions donc persuadés que, si la guerre commençait, ce ne pourrait être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissait au roi le plaisir tout pur de jouir de ses travaux. Ses bâtiments, auxquels il faisait des dépenses immenses, l'amusaient infiniment, et il en jouissait avec les personnes qu'il honore de son amitié, et celles que ces personnes distinguent par-dessus les autres. Il était bien persuadé que, si la paix du Turc se pouvait faire, ses ennemis se rassembleraient tous contre lui ; mais cette pensée-là était trop éloignée pour lui faire de la peine ; cependant cet éloignement n'empêchait pas que la politique ne lui fît prendre des précautions. Une de celles que l'on jugea la plus utile fut de s'assurer de l'électorat de Cologne, sans s'en saisir. Nous étions déjà les maîtres de tout le haut Rhin, par la possession de l'Alsace ; il n'y avait que Philipsbourg que nous n'avions pas ; mais l'on bâtissait une place à Landau pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettait tout le pays de Trèves dans notre dépendance, et une place appelée le Mont-Royal, que nous faisions sur Moselle, nous en rendait entièrement les maîtres. Par là l'électeur de Trèves, celui de Mayence et le Palatin, étaient entièrement sous notre coulevrine, et les ennemis du roi ne pouvaient pas aisément se faire un passage par ces endroits-là. L'électorat de Cologne était donc

le seul dont nous ne fussions pas les maîtres. Nous l'avions été par la liaison que M. l'électeur de Cologne[1] avait toujours eue avec le roi ; mais on le voyait dépérir, et il ne pouvait vivre encore longtemps. Comme les chanoines de cette Église sont tous Allemands, et qu'il en faut nécessairement élever un à la dignité d'électeur, le roi n'en trouvait aucun dans ses intérêts que le prince Guillaume de Furstemberg, qui y avait toujours été, à qui il avait donné l'évêché de Strasbourg après la mort de son frère, qu'il avait fait cardinal, et à qui il avait donné quantité de bénéfices en France. Il avait été de tout temps attaché au roi, et c'était son frère et lui qui avaient ménagé tous les commencements de la guerre de Hollande. Le roi jugea donc qu'il lui était nécessaire de l'élever à cette dignité, et l'on crut que l'on y réussirait plus aisément en le faisant du vivant de M. l'électeur qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'électeur à demander un coadjuteur. On s'assembla, et, après beaucoup de difficultés que formèrent les partisans de l'empereur[2] et de l'empire, M. de Furstemberg fut élu coadjuteur. On crut en ce pays-ci que c'était une affaire faite, et que rien ne pouvait plus empêcher qu'il ne le fût. On dépêcha des courriers à Rome et à Vienne : à Rome pour avoir les bulles, à Vienne pour l'investiture. Toutes les deux furent refusées. L'empereur refusa par son intérêt particulier, et le pape[3] par une opiniâtreté épouvantable, mêlée d'une haine pour la France, et le tout couvert du voile de la religion et de zèle pour l'Église. On ne peut pas dire que le pape ne soit homme de bien, et que dans les commencements il n'ait eu des intentions très droites, mais il s'est

1. Maximilien-Henri de Bavière, né en 1621, archevêque-électeur depuis 1650, mort le 3 juin 1688.

2. Léopold Ier (1640-1705), dont la troisième femme était une princesse de Bavière.

3. Innocent XI (Odescalchi), pape de 1676 au 12 août 1689, très hostile à Louis XIV.

bien écarté de cette voie d'équité et de justice que doit avoir un bon père pour ses enfants. Je crois que l'on ne doit pas trouver mauvais qu'il ait aidé l'empereur, le roi de Pologne[1] et les Vénitiens, dans la guerre qu'ils avaient contre les infidèles. On peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des franchises, et il est excusable d'avoir été offensé contre les ministres de France sur tout ce qui s'est passé dans les assemblées du clergé. Car c'est son autorité, qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse, que l'on attaque, et quand l'humanité n'y aurait point de part, et qu'un pape en serait défait en montant sur le trône de saint Pierre, ce serait l'Église et ses droits qu'il défendrait ; mais un endroit où le pape n'est pas pardonnable, ni même excusable, c'est la manière dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de M. l'électeur de Cologne, il refusa les bulles à M. de Furstemberg, qui avait pourtant été élu coadjuteur canoniquement, et qui avait eu toutes les voix nécessaires, sans que le parti de l'empereur, qui proposait un frère de M. de Neubourg, l'eût pu empêcher. Le pape savait l'état où était M. de Cologne, et qu'en ne donnant point de bulles au coadjuteur il fallait recommencer l'élection à la mort de l'électeur. La raison du pape pour ne lui point donner de bulles fut que c'était un homme qui avait mis le feu dans toute l'Europe, qui était cause des guerres passées; que celles qui viendraient en seraient toujours une suite, qu'un homme comme celui-là n'était pas digne de remplir une aussi grande place, et que, s'il y était une fois, il entreprendrait encore plus aisément de troubler le repos de la chrétienté. Le pape s'applaudissait d'une raison qui paraissait sortir des entrailles du père commun des chrétiens, et refusait cette grâce au cardinal de Furstemberg, parce qu'il était appuyé de la France, et que c'était

1. Jean Sobieski (1629-1696).

prendre une vengeance grande et certaine du roi, qu'il avait trouvé opposé aux choses qu'il avait voulues.

Dans le temps que le roi sollicitait le plus fortement les bulles du coadjuteur, et que le pape y était le plus opposé l'électeur de Cologne vint à mourir, et laissa vacants, outre l'archevêché de Cologne, l'évêché de Munster, celui de Liège et celui d'Hildesheim. L'intention du roi était que M. de Furstemberg en remplit le plus qu'il se pourrait ; mais il s'attachait le plus fortement à ceux de Cologne et de Liège, comme les plus voisins de ses États, et par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du pape à refuser les bulles faisait qu'il fallait refaire une nouvelle élection, et que la coadjutorerie que l'on avait donnée au cardinal de Furstemberg était entièrement inutile. Il demeurait seulement, pendant le siège vacant, administrateur de l'archevêché, et, comme il avait gouverné pendant toute la vie du feu électeur, il était entièrement maître des places et avait un assez grand crédit parmi les chanoines. On fut, après la mort de l'électeur, un temps assez considérable sans procéder à l'élection; mais pourtant, selon l'usage ordinaire, l'évêque de Munster et celui d'Hildesheim furent nommés, sans qu'il fut question de M. de Furstemberg : aussi ne s'était-on donné du côté de la cour qu'un médiocre mouvement pour lui faire remplir ces deux places. Il n'en était pas de même de celle de Cologne : on y avait envoyé le baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois emploie souvent dans des négociations ; on fit avancer des troupes sur les frontières; on envoya de l'argent dans l'archevêché de Cologne pour distribuer aux chanoines et à des prêtres qui sont au-dessous des chanoines, et qui ont une voix active, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'empereur opposa pour négociateur à Asfeld le comte de Launitz, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit, mais qui avait pourtant réussi à mettre M. l'électeur de Bavière

dans les intérêts de l'empereur; il est vrai que sa femme y avait eu plus de part que lui, car M. l'électeur en était devenu amoureux, et il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les amants ou les maîtresses. M. de Launitz proposa aux chanoines l'évêque de Breslau [1], fils de l'électeur palatin, et frère de l'impératrice, pour l'archevêché de Cologne : il fut peu écouté, et l'on espérait une heureuse négociation à l'égard du cardinal de Furstemberg. Quand l'empereur vit que l'affaire ne pouvait pas réussir pour l'évêque de Breslau, on fit proposer le prince Clément de Bavière [2], frère de M. l'électeur. Il n'avait pas l'âge, et il ne pouvait pas y avoir une plus grande opposition ; mais on couvrit ce défaut d'un prétexte spécieux d'avantage pour l'électorat, qui fut que M. le prince Clément n'en jouirait que quand il aurait l'âge, que l'on en donnerait l'administration à des chanoines jusqu'à ce temps-là, et que les revenus seraient employés à faire rétablir l'archevêché, qui était en désordre. En même temps on présenta des brefs du pape, qui dispensaient d'âge M. le prince Clément. Le pape y représentait les services de M. l'électeur pour la chrétienté et l'avantage de l'archevêché ; il ne fallait pas être trop éclairé pour discerner les mouvements qui le faisaient agir : aussi les regarda-t-on en France comme on devait. Les Hollandais n'étaient pas encore entrés fort avant dans cette négociation, et le prince d'Orange surtout avait peu paru, et ne s'était pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur que l'on ne le détruisît ; mais, afin que l'on n'eût pas le temps, il envoya, la surveille de l'élection, à Cologne, un

1. François-Louis de Neubourg (1664-1732), fils de l'électeur palatin, pourvu du siège de Breslau en 1663, beau-frère de l'empereur Léopold, frère des reines de Portugal et d'Espagne.

2. Joseph-Clément de Bavière (1671-1723), évêque de Ratisbonne depuis 1685, frère de l'électeur Maximilien-Emmanuel et de la Dauphine.

nommé Isaac, qui est son maître d'hôtel, et le seul qui partage sa confiance avec le comte de Bentinck[1], mais pourtant avec cette différence que l'un se trouva là comme son ami, et l'autre presque comme son premier ministre, et comme un homme qui lui est très utile. Ils se rendirent à Cologne avec des lettres de change considérables, qui déterminaient entièrement ceux qui balançaient, qui pourtant avaient donné leur voix au cardinal quand il avait été question de le faire coadjuteur. On procéda à l'élection le jour que l'on avait assigné, et on la fit avec toutes les voix ordinaires de vingt-quatre chanoines, dont est composé le chapitre de Cologne. Le cardinal de Furstemberg eut treize voix, le prince Clément huit, et deux autres en eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là que se joignit ensuite à celles qu'avait déjà le cardinal, de manière qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a plus de voix doit l'emporter, selon les apparences, on proclama le cardinal électeur. Ceux qui étaient dans le parti du prince Clément[2] firent une espèce de protestation et se retirèrent chacun chez eux, sans vouloir résister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré électeur : pour l'être parfaitement, il lui manquait et les bulles du pape et l'investiture de l'empereur. M. le cardinal de Furstemberg eut d'abord recours au roi pour le soutenir : le roi lui envoya des troupes, qui pourtant prêtèrent le serment entre les mains du cardinal, comme électeur. Il en remplit les places de l'archevêché, et y mit des commandants français.

Pendant tout ce temps-là, une grande partie de l'infanterie du roi était à Maintenon. Sa cavalerie était campée en différents endroits. M. de Louvois était malade, et prenait les eaux à Forges pour rétablir sa santé. Les maladies de

1. Connu depuis sous le nom de milord Portland.
2. Un bref du 20 septembre 1688 valida son élection.

Maintenon commençaient d'une si grande violence que l'on était obligé de mettre les troupes dans des quartiers, et l'on comptait que le travail continuerait encore six semaines ou deux mois. Il ne paraissait pas que l'on dût prendre des partis violents pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, et, deux jours après, on envoya au marquis d'Huxelles[1], qui commandait le camp de la rivière d'Eure, des ordres pour en faire décamper toutes les troupes. Le bruit se répandit alors que l'on allait déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, et on donna peu de temps après des commissions pour de nouvelles levées. On apprit en même temps la nouvelle de la prise de Bellegrade[2]; on jugea les Turcs dans une impuissance entière de soutenir encore la guerre: il était extrêmement question de paix entre eux et l'empereur, et l'on ne pouvait pas douter que, si elle se faisait une fois, toutes les forces de l'empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome allaient de mal en pis, personne ne pouvait vaincre l'opiniâtreté du pape[3]. Elle était trop bien fomentée par les gens en qui il avait le plus de confiance, et ceux qui eussent pu lui parler pour le faire changer de sentiment lui étaient trop suspects. Le roi résolut d'y envoyer Chamlay, homme en qui M. de Louvois a une très grande confiance, et qu'il emploie volontiers. Le roi le chargea d'une lettre de sa main pour le pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, son ambassadeur, ni avec M. le cardinal d'Estrées, qui faisait toutes les affaires du roi. Son instruction était de s'adresser à Casoni, le favori du pape, et puis au cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réussir. Casoni et Cibo se moquèrent de

1. Maréchal en 1703.
2. Le 6 septembre 1688.
3. Pour l'abolition des franchises des ambassadeurs.

lui, ils se le renvoyèrent l'un à l'autre, et il s'en revint sans avoir vu que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au cardinal d'Estrées et à M. de Lavardin, et à grossir le manifeste que le roi fit publier dans le temps que l'on partit pour le commencement de la guerre.

Quand l'élection de Cologne fut faite, les chanoines de Liège s'assemblèrent pour la leur. Nous avions un très grand besoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, et le roi voulut absolument que ce fût le cardinal de Furstemberg ; mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'élection. On offrit au roi d'élire le cardinal de Bouillon ; mais Sa Majesté était trop mal contente de lui et de toute sa famille pour en souffrir l'élévation. Le roi dit qu'il ne le voulait pas, et, en même temps, donna ordre au cardinal de Bouillon de donner sa voix et d'engager celles de ses amis pour Furstemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le roi avait souhaité de lui, et il agit en très mal habile homme, car d'abord il s'engagea et promit tout ce que le roi voudrait, et puis il écrivit une lettre au Père de La Chaise, confesseur du roi, où il lui demandait son conseil, et prétendait que sa conscience l'engageait à d'autres intérêts que ceux qui lui étaient prescrits par le roi. Enfin on vit clairement, peu de temps après, que l'on n'avait pas lieu d'être content de sa conduite, car on fit arrêter son secrétaire chez M. de Croissy[1], et, peu de temps encore après, un sous-secrétaire. On élut donc un autre évêque de Liège que Furstemberg. C'est un gentilhomme du pays, un très saint homme, que l'esprit ne conduit pas à de grands desseins, et qui peut-être, à l'heure qu'il est, est très fâché d'avoir été élu. Le roi fut offensé que le chapitre de Liège n'eût pas suivi ses intentions, mais il s'en consola par la

1 Charles Colbert (1625-1696), marquis de Croissy, frère du grand Colbert, secrétaire des affaires étrangères depuis 1679.

quantité de contributions qu'il espéra de tirer de tout le pays.

On ne songea plus qu'à soutenir l'élection du cardinal de Furstemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avait déjà, et l'on envoya M. de Sourdis pour commander dans le pays. On fit des propositions à M. l'électeur de Bavière[1], et on espérait qu'il les pourrait accepter, parce qu'on prétendait que sa femme ne pouvait point avoir d'enfants, et que le prince Clément n'avait point envie de s'engager dans l'état ecclésiastique ; mais la grossesse de madame l'électrice, qui vint quelque temps après, ne laissa plus d'espérance.

En même temps que l'on apprit que les électeurs avaient mal réussi, le roi eut avis que le prince d'Orange faisait un armement de mer prodigieux, qui regardait l'Angleterre. Il avait eu des conférences avec M. l'électeur de Brandebourg[2] et avec M. de Schomberg. D'abord on avait cru que ces entrevues n'étaient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'électorat de Cologne, mais le prince d'Orange achetait des troupes de tout côtés pour charger ses vaisseaux. Enfin on disait que, depuis l'armée navale de Charles-Quint, on n'en avait pas vu une plus formidable. Sa Majesté donna avis au roi d'Angleterre que tous ces apprêts-là le regardaient. Le roi d'Angleterre[3] n'en fut pas plus ému, parce qu'il ne le crut pas. Quand le prince d'Orange vit son dessein découvert, il se pressa plus qu'il n'avait fait, et répandit de très grandes sommes d'argent pour être en état de partir au plus tôt, étant bien persuadé que les grands desseins réussissent difficilement quand ils sont éventés et longs

1. Maximilien-Emmanuel (1662-1726), électeur depuis 1679, gendre de l'empereur Léopold Ier.

2. Frédéric III (1657-1713), qui avait succédé à son père, Frédéric-Guillaume, le 29 avril 1688.

3. Jacques II.

dans l'exécution. Sa Majesté ne laissa pas d'offrir au roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en aurait besoin.

Pendant ce temps-là, on se préparait à faire une campagne : on avait fait une grande promotion d'officiers généraux, on en avait fait marcher en différents endroits ; on voyait bien qu'il y aurait quelque chose avant la fin de l'année. Les courtisans étaient dans un grand embarras, si le roi marcherait lui-même ou s'il n'enverrait qu'un maréchal de France aux expéditions que l'on méditait. L'embarras était aussi grand pour eux de quel côté l'on marcherait. Le roi avait fait dire aux Hollandais qu'en cas que le prince d'Orange n'entreprît quelque chose contre l'Angleterre il leur déclarerait la guerre. Il avait fait la même menace à M. le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas. Beaucoup de gens trouvaient que Namur était une place absolument nécessaire au roi, et croyaient que l'on s'en saisirait. Enfin chacun jugeait selon sa fantaisie ou selon ses connaissances. Tout ce qui paraissait sûr était qu'il y avait un dessein considérable. La cour devait partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le roi déclara qu'il ne marcherait pas, mais qu'il envoyait Monseigneur[1] pour prendre Philipsbourg et le Palatinat, et que M. de Duras, que l'on avait déjà envoyé à son gouvernement de Franche-Comté, il y avait du temps, commanderait l'armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut déclaré, et se rendit en douze jours devant Philipsbourg. M. de Boufflers avait un corps de troupes considérable en deçà du Rhin, et le maréchal d'Humières avait marché avec un autre dans le pays de Clèves et de Luxembourg, afin que, si les troupes que l'on

1. Louis (1661-1711), le grand dauphin. Philipsbourg se rendit le 29 octobre 1688.

disait toujours qui s'assemblaient auprès de Cologne faisaient le moindre mouvement, il fût en état de se porter où il serait nécessaire. M. de Boufflers prit d'abord avec son armée une petite place à M. le Palatin dans la Lorraine allemande, appelée Kaiserslautern. Le marquis d'Huxelles, qu'on avait envoyé devant, en Alsace, pour servir dans l'armée de Monseigneur, en prit une autre appelée Neustadt, et vint ensuite se rabattre sur un ouvrage à corne de Philipsbourg, qui était en deçà du Rhin, et, dans le même temps, M. de Montclar, qui commandait en Alsace, investit la ville de l'autre côté du Rhin. Le roi partit de Versailles pour aller à Fontainebleau, et fit publier en même temps un manifeste où il rendait raison de toute sa conduite avec l'empereur, avec le pape et avec tous ses voisins. Madame la Dauphine n'y fut que trois jours après lui, parce qu'elle était très incommodée, et depuis longtemps. Monseigneur fit son voyage en onze jours, et le fit dans sa chaise jusqu'à Sarrebourg. Sa cour était composée de peu de personnes par le chemin, les officiers se rendant devant à leurs emplois, et ses courtisans n'ayant pas aussi eu le temps de faire des équipages. Le roi lui avait donné M. de Beauvillier pour modérateur de sa jeunesse. A Sarrebourg, il monta à cheval et fit une très grande journée : il avait appris à Dieuze que l'on avait ouvert quelques boyaux devant la place; il apprit en même temps la prise de Kaiserslautern par M. de Boufflers. Il fut en trois jours de Sarrebourg à Philipsbourg, et eut un vilain chemin, et très long. En arrivant devant Philipsbourg, quoiqu'il fût très fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec M. de Duras, qui commandait l'armée sous lui, et qui était venu au-devant de Monseigneur un peu par delà le pont, qui était à une lieue et demie au-dessus de Philipsbourg. Saint-Pouange[1], qui

1. Gilbert Colbert (1642-1706), marquis de Saint-Pouange ; par sa mère, Claude Le Tellier, cousin germain de Louvois.

représentait M. de Louvois à cette armée, y vint aussi avec M. de Duras. Tout le monde fut assez longtemps sans équipage ; et même Monseigneur, parce que le temps était très avancé pour un siège aussi considérable que celui-là, et que l'on faisait passer les troupes et les choses nécessaires pour le siège préférablement à tout. On continua la tranchée, qui avait été commencée en l'absence de Monseigneur, où il montait d'abord deux bataillons de garde, et on l'appela la *tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle suivait le cours de la rivière. Trois jours après que Monseigneur fut arrivé, on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là, que l'on appela *le bas Rhin*, et l'on y envoya un des bataillons qui montait à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monseigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appelée *la grande attaque*, où il montait deux bataillons, avec un lieutenant général et le brigadier de jour : aux deux autres montait un maréchal de camp. Deux jours avant que l'on ouvrît cette tranchée, un ingénieur nommé La Lande, qui avait été dans la place pendant que les Impériaux l'avaient assiégée, fut emporté d'un coup de canon en allant reconnaître le travail qu'il devait faire faire. Sa mort ne laissa pas que de fâcher M. de Vauban, parce que c'était lui qui avait le plus de connaissance de la place ; encore était-elle changée depuis qu'il en était sorti. Les assiégés firent toujours un feu de canon prodigieux ; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, il n'y eut personne de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Jarzé, qui, en venant du quartier où était campé son régiment et celui de Monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monseigneur était occupé au siège, il détacha M. de Montclar, maître de camp général de la cavalerie, et lieutenant général, avec une partie de la cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites vil-

les où il n'y avait aucune fortification, et y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considérable quand l'occasion s'en présenterait. Les trois ou quatre premières nuits de tranchée se passèrent très doucement. On avançait pourtant beaucoup le travail; mais notre canon fut tout ce temps-là à mettre en batterie. La quatrième nuit, on emporta aux ennemis un petit retranchement l'épée à la main. Le régiment d'Auvergne était de tranchée. Presle, qui en est le colonel, y fut blessé. Le matin, les ennemis firent semblant de faire une sortie ; ils trouvèrent des travailleurs avec la tête du régiment d'Auvergne, qui s'ébranla parce que les travailleurs s'étaient renversés sur eux ; mais la plupart des hommes qui étaient sortis furent tués et faits prisonniers. Catinat, qui était de tranchée ce jour-là, eut une balle dans son chapeau et se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siège, après M. de Vauban. Ce fut sur lui aussi que le siège roula le plus : c'est un homme en qui M. de Louvois a beaucoup de confiance, et en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement, personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pendant ce temps-là, Monseigneur envoya ordre à M. de Montclar de tâcher de prendre Heidelberg, capitale du Palatinat. La ville est d'une conquête aisée ; elle est le long du Necker, entre deux collines fort élevées. D'un côté est le château, résidence ordinaire des électeurs palatins, qui est assez beau et assez bon. M. de Montclar n'avait pas d'infanterie et n'avait que quelques pièces de canon; ainsi il eût difficilement réussi en l'attaquant par les règles. Le grand maître de l'ordre teutonique, fils de M. l'électeur palatin, était dedans avec peut-être sept à huit cents hommes des troupes de son père. On trouva que la voie de l'honnêteté était la meilleure, et Chamlay, qui était avec M. de Montclar, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venait de la part de Monseigneur pour savoir sa résolution, qu'il serait

fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin Chamlay, par ses bonnes raisons, fit que le grand maître, tout malade qu'il était, se résolut d'abandonner le château et de s'en aller trouver son père, qui était allé dans le duché de Neubourg. Chamlay fit la composition pour la garnison telle qu'il plut au grand maître, qui demanda qu'elle fut conduite à Manheim, place du Palatinat. On le lui accorda; mais, comme le dessein était d'assiéger Manheim aussitôt que Philipsbourg serait pris, et que, par conséquent, il ne nous convenait pas qu'il y entrât un renfort aussi considérable, on fit partir Rubentel, lieutenant général, avec ce qui restait de cavalerie dans le camp, hors ce qui était nécessaire pour le garder, et on l'envoya faire semblant d'investir Manheim. Quand la garnison de Heidelberg, qui était déjà beaucoup diminuée, se présenta pour y entrer, on lui dit que l'on ne laissait pas entrer des troupes dans une place investie : ainsi il fallut qu'elle prît son chemin pour s'en retourner dans le pays de Neubourg. Quand il l'eut vue partir, Rubentel s'en revint au camp devant Philipsbourg. Cependant l'attaque du haut et du bas Rhin devinrent les bonnes ; on prit l'ouvrage à corne sans aucune difficulté, et on leur prit quelque monde dedans, entre autres un neveu de M. de Staremberg, gouverneur de la place, nommé le comte d'Arcos : on y perdit très peu de monde. De personnes de marque il n'y eut que le fils de M. Courtin, qui était à la suite de M. de Vauban, qui y fut tué, et il le fut par nos gens, parce qu'il ne savait pas le mot de ralliement. La grande attaque allait très faiblement, parce qu'il y avait une flaque d'eau assez considérable à passer qui faisait un espèce d'avant-fossé. M. de Vauban n'était occupé que d'épargner du monde et craignait extrêmement les actions de vigueur. On avait fait des batteries fort considérables de canons et de bombes ; mais elles ne faisaient pas grand mal aux assiégés, et, au contraire, leurs canons, dont ils avaient quantité, et qui étaient

bien servis, rasaient absolument la queue de la tranchée, et nous tuaient toujours des gens; mais ils faisaient un feu si médiocre de leurs mousquets qu'il ne nous détruisaient pas par ce moyen beaucoup de monde. Le Bordage, qui était maréchal de camp, et qui s'était converti depuis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, et ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui était aussi maréchal de camp, en reçut un au même endroit, et mourut un mois après à Spire. C'était un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé, malheureux, et ses malheurs lui donnaient une sorte de mérite. Le marquis d'Huxelles, lieutenant général, fut aussi blessé dans le même temps d'un coup de mousquet entre les deux épaules ; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque, on prit une redoute, que les ennemis abandonnèrent d'abord qu'ils furent attaqués, et, les jours suivants, on prit quelque angle de la contrescarpe : cependant on voyait bien que ce n'était pas la bonne attaque ; on avait fait des batteries dans l'ouvrage à corne et on avait fait aussi une brèche très considérable à l'ouvrage à couronne, dont le revêtissement (*sic*) n'était pas bon. Le lieutenant général changea de poste et prit l'attaque du Rhin, car ces deux là n'étaient devenues qu'une. M. le duc du Maine, qui était volontaire, et qui avait été obligé de suivre l'exemple des autres volontaires[1], dont le nombre était excessif, c'est-à-dire de choisir un régiment pour monter à la tranchée, avait choisi le régiment du roi, qui a trois bataillons. Il avait monté d'abord au premier, qui montait avec le troisième, à la grande, et le second montait à celle du Rhin. Il demanda permission à Monseigneur de monter au second, croyant qu'il aurait plus à voir. Le Duc[2], dont le régiment

1. Le fils de M^me^ de La Fayette servait comme volontaire.

2. Louis III de Bourbon-Condé (1668-1710), appelé M. le Duc du vivant de son père, le fils du grand Condé.

montait aussi à la grande attaque, demanda en grâce à Monseigneur que son régiment montât aussi à celle-là, et que l'on envoyât le régiment de Grancey, dont le colonel était absent, qui y devait monter naturellemeni à sa place, à la grande attaque. Monseigneur l'accorda aussi; les officiers en furent très scandalisés et voulurent rendre leurs commissions. Dans ce temps-là, Grancey arriva, qui représenta ses raisons : elles furent inutiles pour le soir; mais, le lendemain matin, Monseigneur envoya prier M. le Duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avait donnée: ainsi M. le Duc ne monta pas. Mais, quand Monseigneur ne le lui aurait pas ordonné, ce petit avantage ne lui aurait pas servi, car toute la nuit on combla le fossé, et on fit un pont de fascines pour pouvoir passer commodément à la brèche. Dès la nuit précédente, on avait fait reconnaître en quel état elle était, et le comte d'Estrées, qui fut le seul des volontaires blessés, l'avait été à la cuisse par un coup d'une décharge que les ennemis avaient faite sur des sergents que l'on avait envoyés pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit, Harcourt, maréchal de camp, en allant visiter quelque chose, tomba de huit ou dix pieds de haut, se déhancha, dont il a été très longtemps incommodé.

Pour revenir donc à M. du Maine, il monta avec le second bataillon du régiment du roi, mais il quitta la tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y aurait rien à faire. Vauban, dont le dessein était d'attaquer l'ouvrage à couronne la nuit, dit qu'il fallait envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachements de grenadiers du côté du régiment d'Anjou, qui montait à ce qu'on appelait l'attaque du haut Rhin, et, pendant que M. de Vauban passait à celle du bataillon du régiment du roi, ils montèrent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse; ils descendirent dedans, et, dans le temps qu'ils descendaient, il vint

à eux une trentaine d'ennemis; mais, à mesure que les détachements avançaient, on avait fait avancer aussi le gros du bataillon, tellement que les piqueurs mêmes étaient sur le haut de la brèche. Pendant ce temps-là, M. de Vauban avait passé de l'autre côté, et il faisait marcher les détachements, quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avait quitté. Il jugea ce que c'était, et fit dépêcher de marcher. Des grenadiers du régiment du roi arrivèrent sur le haut de leur brèche que les ennemis étaient déjà poussés de l'autre côté. Comme on travaillait au logement avec l'impatience ordinaire aux soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais soupçonner que ce fût pour se rendre : il fallait encore emporter la contrescarpe de la ville, passer un très grand et très profond fossé, et le corps de la place n'était pas entamé. On voyait bien aussi que ce n'était pas pour retirer les morts, car les ennemis n'avaient eu que cinq ou six hommes de tués. On se trouvait donc dans un assez grand embarras de ce que ce pouvait être, lorsqu'ils déclarèrent que c'était pour capituler. L'étonnement fut grand; on l'alla dire à Monseigneur avec tout l'empressement que méritait une si bonne nouvelle. Monseigneur s'en allait, selon sa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux bataillons qui en étaient. Sa surprise fut extrême, d'autant que M. de Vauban comptait que la place durerait encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodaient extrêmement, et la saison était si avancée qu'il n'y avait pas d'espérance d'autre temps. On avait aussi mandé à la cour que l'on serait encore une dizaine de jours à prendre la place; mais dans le moment on fit partir un courrier pour rapporter la nouvelle qu'elle capitulait. On délivra les otages de part et d'autre : ceux qui vinrent de la ville furent chez Monseigneur. Comme Allemands, ils étaient tout fiers de leur belle défense et se moquaient fort de nous de ce que nous

ne les avions pas pris plus tôt. Ils tinrent vingt-six jours de tranchée ouverte, et l'on en fut sept ou huit que l'on n'avait rien du tout encore. Dans la capitulation, nous leur accordâmes toutes choses honorables. On leur donna deux pièces de canon et trois jours pour se préparer. M. de Staremberg s'avisa de dire qu'il était bien malade, et envoya demander fort sérieusement en grâce à Monseigneur de lui envoyer un confesseur et un médecin. Il pouvait bien se passer de l'un et n'avait guère besoin de l'autre, car sa maladie n'était qu'une fièvre quarte très simple. On fit partir dès le lendemain des troupes pour aller investir Manheim, et le régiment de cavalerie de M. le Duc y marcha. M. le Duc marcha avec; et M. le prince de Conti[1], volontaire dans l'armée, qui avait monté la tranchée avec M. le Duc, qui outre cela n'avait pas manqué un seul jour d'aller voir ce qui s'était fait la nuit, et dont le défaut était d'en vouloir trop faire, marcha aussi, croyant que ceux de Manheim auraient plus de courage qu'il n'en avait paru à ceux de Philipsbourg. Cela fut à peu près égal; ainsi messieurs les princes n'eurent d'autre plaisir que de se faire tirer quelques coups de canon. Quand la capitulation de Philipsbourg fut signée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au roi; mais M. de Saint-Pouange l'avait fait précéder de cinq ou six heures par un courrier qui arriva à Fontainebleau comme l'on disait le sermon. M. de Louvois, qui savait l'impatience où était le roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au sermon. Le roi fit taire le prédicateur, dit que Philipsbourg était pris, et lut la lettre que Monseigneur lui écrivit. Le prédicateur, qui était le père Gaillard, jésuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, et fit au roi, sur cet heureux événe-

1. François-Louis, prince de Conti (1664-1709), neveu du grand Condé.

ment, un compliment qui attira l'applaudissement de l'assemblée. Pour Mme d'Antin, qui savait que son mari devait apporter cette nouvelle à Sa Majesté, elle fit la bonne femme et s'évanouit à l'autre bout de l'église, croyant qu'il était arrivé quelque chose à son mari, puisque c'était un autre qui apportait la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avait déjà rapporté tous les articles, et dans le moment on livra une porte de la ville au régiment de Picardie, qui est le plus ancien, et on songea à faire partir les choses nécessaires pour le siège de Manheim. Le lendemain, les bataillons montaient encore la tranchée et étaient occupés à la raser, un officier du régiment du roi, qui était de tranchée ce jour-là, s'ennuyant, prit un fusil de soldat pour tirer des bécassines; Monseigneur arriva dans le moment, et tous les officiers, qui étaient assis, se levèrent pour le voir venir. Cet autre, qui ne prenait pas garde à ce mouvement, vit en même temps partir une bécassine : il tira et donna d'une balle, qui était dans le fusil avec du menu plomb, au travers du corps du chevalier de Longueville, qui était un bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie, coupée dans sa première jeunesse, car il n'avait que vingt ans, par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Toussaint, jour de la naissance de Monseigneur, M. de Staremberg sortit de sa place dans son carrosse, à la tête de sa garnison, qui était composée de son régiment, dont il y avait encore dix-huit cents hommes en état de servir, et soixante dragons à cheval. Les officiers jetaient la faute sur les soldats, disant qu'ils n'avaient pas voulu leur obéir. Les soldats disaient qu'ils n'avaient jamais vu leurs officiers pendant le siège. Enfin, on jugea que ni les uns ni les autres ne valaient guère. Il leur paraissait une si grande gaieté que l'on pouvait assurer qu'ils avaient également part à la mauvaise défense de la place. M. de Staremberg descendit de son carrosse pour saluer Monseigneur,

qui était à voir sortir la garnison. On leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devaient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la garnison fut sortie, Monseigneur alla dans la place faire chanter le *Te Deum*.

Pendant que l'on était devant Philipsbourg, le prince d'Orange avait voulu mettre sa flotte en mer, mais les vents lui avaient toujours été contraires, et il avait été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaisseaux maltraités et d'autres perdus. Son armée était composée de troupes qu'il avait achetées de toutes les nations. Il lui en était même venu de Suède, et le prince régent de Wurtemberg lui en avait aussi vendu ; mais on a bien fait payer au double à celui-ci le profit qu'il en avait retiré, car tout son pays a été au pillage des troupes du roi. Le prince d'Orange avait une armée nombreuse, une grande quantité de bons officiers français huguenots qui avaient quitté le royaume pour la religion. M. de Schomberg, qui avait joint le prince, était le meilleur général qu'il y eût dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non seulement de nécessaire, mais de propre pour faire une défense considérable, était chargé sur ces vaisseaux, et l'entreprise avait été conduite pendant longtemps avec un secret impénétrable : le reste dépendait de Dieu. Elle ne donnait pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philipsbourg, le roi eut avis que cet apprêt était pour faire une descente sur les côte de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, ville sur le bord de la mer, et l'on commença ; mais elle n'était pas en état de résister, et il n'y avait pas assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux bataillons qui étaient à Versailles, et revenaient de travailler à Maintenon ; mais ils étaient en si mauvais état qu'il fut impossible de les y envoyer, car on ne put jamais trouver que

cent hommes qui pussent marcher. On commanda la noblesse de la province et les milices; on envoya Artagnan, major des gardes, avec des officiers et des sergents du même régiment, et Jonvelle, commandant la seconde compagnie des mousquetaires, pour y commander. On envoya d'autres officiers aux gardes et des mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais et à Boulogne ; enfin, on fit tout ce qu'on aurait pu faire si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siège de Philipsbourg, M. de Boufflers avait fait entrer des troupes dans Worms, ville assez considérable sur le Rhin. Il s'était saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'électeur, moitié par force et par adresse ; on était entré en quelque négociation avec M. l'électeur de Trèves pour avoir Coblentz. On ne lui demandait point sa forteresse d'Hermenstein, mais on voulait être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'électeur de Trèves même semblait y pencher assez, et l'on espérait une heureuse négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il était entré dans Coblentz des troupes de M. l'électeur de Saxe et des princes voisins. Francfort, qui était dans une appréhension horrible, reçut aussi une grosse garnison de ces mêmes troupes. Le déplaisir de n'avoir pu avoir Coblentz et d'avoir été amusé par une négociation fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les terres de l'électorat de Trèves et en prenant prisonnier le grand maréchal de l'électeur, que l'on croyait avoir fait changer son maître de parti ; après quoi enfin on se résolut à bombarder Coblentz.

Après que tout ce qui était nécessaire pour le siège de Manheim fut parti du camp de Philipsbourg, Monseigneur partit à la tête de ce qui restait de troupes de son armée, car il y en avait beaucoup qui avaient pris les devants, et

alla camper à un château de chasse de M. l'électeur palatin, qui appartient à Mme l'électrice palatine douairière. Le lendemain, Monseigneur arriva devant Manheim. Le temps était épouvantable, et l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les villages. Le gouverneur de Manheim n'était qu'un bourgeois de Francfort vendeur de fer, anobli par l'empereur. Quand Monseigneur fut arrivé, on fit dire à ce gouverneur qu'on le ferait pendre s'il laissait ouvrir la tranchée, et qu'il n'était point à M. l'électeur palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce discours, et fit tirer fréquemment du canon. On ne fit point de lignes de circonvallation : la plus grande partie de l'armée était couverte du Necker et du Rhin, dont nous étions les maîtres, et il n'y avait guère d'apparence que les ennemis vinssent attaquer ce qui était par-delà cette première rivière. Nous avions un pont de bateaux dessus, et le quartier de Monseigneur était à la portée du canon de la place, mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim est de la plus parfaite situation qu'il y ait au reste du monde, après celle du fort de Kehl. Elle est au confluent du Necker et du Rhin, et couverte d'un côté par un marais. Il y a une citadelle belle et grande, et parfaitement bien bâtie en dedans. L'électeur y avait un fort vilain palais. La ville est jolie; les rues tirées au cordeau. Cependant tout y a l'air pauvre. Elle était très moderne, car il n'y avait que quarante ans que le feu électeur, c'est-à-dire que le père de Madame l'avait fait commencer. Quand on eut reconnu la place, on fit ouvrir la tranchée du côté de la ville. On l'avança extrêmement, et on fit en même temps une batterie de bombes. Le matin, M. de Mornay, qui était aide de camp de Monseigneur et fils de M. de Monchevreuil, y fut tué. Son père, qui avait suivi M. du Maine, eut ce déplaisir, qui fut grand, parce que c'était un fort honnête garçon et bien établi, qui pourtant ne promettait pas d'aider beaucoup à la fortune pour

son avancement. Elle l'était venue chercher et l'aurait tiré d'un état au dessous du médiocre, pour le mettre dans une assez grande opulence, sans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon avec le lieutenant des gardes de M. du Maine et deux soldats. Le soir, on ouvrit la tranchée devant la citadelle, et on commanda quatorze cents hommes pour le travail de la nuit. On poussa la tranchée jusqu'à trente toises de la contrescarpe, et on commença à travailler à une batterie de quatorze pièces de canon. Il y en avait une de l'autre côté du Rhin, que l'on avait faite avant que d'ouvrir la tranchée, qui incommodait extrêmement une batterie que les ennemis avaient sur la tranchée; si bien qu'en très peu de temps elle la rendit presque inutile et eut beaucoup incommodé. Monseigneur alla ce jour-là voir Heidelberg, et on le fit boire sur ce muid si célèbre, qui est l'admiration de toute l'Allemagne. A son retour, il apprit que Manheim voulait capituler. On voulut quelque temps tenir bon et ne la point recevoir que la citadelle ne se rendît. Cependant, à la fin, on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendait faire une attaque à la citadelle par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avait ouvert tranchée devant la ville et la citadelle, avaient passé leur nuit avec des violons et des hautbois sur les remparts, mais cette gaieté ne leur dura pas longtemps. Enfin, on reçut la ville en capitulation[1]. Le feu, que les bombes avaient mis à un côté, avait causé quelque dissension entre le gouverneur et la bourgeoisie, et, de son côté, le gouverneur menaçait ceux-ci de les brûler s'ils se rendaient; cependant, comme il n'était pas trop le maître de sa garnison, il fallut qu'il fît ce que les bourgeois voulaient. On leur conserva tous leurs privilèges, et le régiment de Picardie entra dans la ville. Le matin, on alla reconnaître le côté de la citadelle du côté de

1. Le 11 novembre 1688.

la ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, et l'on se préparait le soir à y faire une attaque, quoique le gouverneur mandât qu'il allait mettre le feu par toute la ville; mais vers les quatre heures du soir, sa fierté se ralentit, et il demanda à composer. Sa garnison qui s'était beaucoup diminuée en entrant de la ville dans la citadelle, dit qu'il voulait de l'argent ou qu'elle ne tirerait pas. Il n'avait point d'argent et n'en pouvait plus tirer de la bourgeoisie; enfin, il capitula. On lui accorda qu'il sortirait enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande et que l'on obtient aisément quand on s'est mal défendu. On lui accorda aussi deux pièces de canon, que l'on ne lui donna pas, et deux fois vingt-quatre heures pour se préparer à son départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il pensa être assassiné par ses soldats, et il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la ville. Ce gouverneur sortit, comme on était convenu, à la tête de cinq ou six cents hommes, entre lesquels il y avait soixante dragons, et s'en alla coucher dans une petite ville du Palatinat. Monseigneur le vit sortir et lui donna une escorte de quarante maîtres, commandés par le chevalier de Cominges. Il demanda, en partant, son canon et trois chariots de pain que l'on lui avait promis, mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la garnison fut à la petite ville où elle devait aller coucher, elle fit un complot de la piller, sous prétexte qu'elle lui devait encore de l'argent sur ce qui leur avait été assigné pour leur subsistance. Le chevalier de Cominges en fut averti; il se trouva assez embarrassé avec sa petite troupe; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de Duras, et se retrancha avec ses quarante hommes. On lui envoya la nuit trois cents chevaux, qui arrivèrent avant la pointe du jour et qui empêchèrent le complot. La garnison fut obligée de se remettre en marche : elle devait aller jusqu'à Dusseldorf. La route était fort longue, et les soldats

murmuraient toujours contre leur commandant. Enfin, il fut obligé de les laisser et de prendre la poste, de peur qu'ils ne l'assommassent. Il leur laissa son équipage, qui était une très médiocre ressource. Monseigneur envoya Sainte-Maure porter au roi la nouvelle de la reddition de la place, et donna tous les ordres nécessaires pour la disposition du siège de Frankenthal, où le roi lui avait mandé qu'il fallait qu'il allât encore, et au retour duquel il lui avait promis de grands plaisirs à la cour. Monseigneur fit son entrée dans Manheim et fit chanter le *Te Deum* dans l'église de la citadelle, qui était la seule catholique, et encore y faisait-on trois exercices de différente religion dans la journée. Le régiment de Picardie demeura pour garnison à Manheim, et le lieutenant-colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devaient hiverner au delà du Rhin partirent du camp devant Manheim pour se rendre dans leurs quartiers, et celles qui devaient demeurer en deçà suivirent Monseigneur au siège de Frankenthal. La journée était très petite de Manheim à Frankenthal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la cavalerie, qui était au delà du Rhin avec M. de Joyeuse, pour aller investir la place. On l'investit, et, le lendemain, on envoya le chevalier de Courcelle, major du régiment des cuirassiers, pour parler au gouvernement de se rendre, et l'assurer que sans cela il n'aurait pas de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que Monseigneur arriva, on voulut renouer quelque traité, et le gouverneur y entrait tout à fait, mais son major le fit changer d'avis, en l'assurant qu'il serait perdu de réputation s'il ne se faisait pas au moins tirer du canon. Il donna dans cette fausse bravoure, et dit qu'il se rendrait quand il lui conviendrait. Au bout de deux jours, on ouvrit la tranchée. Le second jour de la tranchée ouverte, on travailla aux batteries de canons et de bombes. Tout cela tira

le troisième au matin. La ville fut enflammée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura jusqu'à dix heures du soir. A onze heures et demie du matin, ils battirent la chamade et demandèrent à capituler[1]. La joie fut grande dans l'armée, car, quoique l'on eût beaucoup de plaisir à servir sous Monseigneur, cependant l'on était le vingtième de novembre, et l'on redoutait extrêmement le vilain temps.

On bombardait encore Coblentz pendant le siège de Frankental. Les ennemis avaient dans cette dernière un ouvrage à couronne, d'où ils incommodaient extrêmement les troupes. Barbezière, à la tête de son régiment de dragons, l'emporta très bravement, malgré le feu de toute la ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au gouverneur de Frankenthal, et vit sortir la garnison qui était de sept ou huit cents hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son armée, envoya M. de Caylus porter la nouvelle de la prise de la ville au roi, et fit donner ordre qu'on lui tînt des chevaux de poste prêts depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la place, il y eut beaucoup de gens qui le quittèrent, et M. le Duc entre autres, qui en fut assez mal reçu du roi, aussi bien que ceux qui l'avaient suivi.

Monseigneur vint en cinq jours de Frankenthal à Verdun sur ses chevaux, et en deux jours de Verdun à Versailles en poste. Le roi, Mme la Dauphine et toute la cour, le vinrent attendre à Saint-Cloud, et l'on avait mis du canon à Saint-Ouen, que l'on devait tirer quand il arriverait, afin de partir en même temps et d'aller au-devant de lui jusques au bois de Boulogne : cela fut exécuté. Le roi, Mme la Dauphine, Monsieur, Madame et les princesses descendirent de carrosse. Quand il arriva, le roi l'embrassa ; mais lui, très

1. Le 18 novembre.

respectueusement, lui embrassa les genoux. Le roi lui fit une infinité de caresses et l'accabla de douceurs. Il avait été si content de toutes les lettres qu'il lui avait écrites, et tout le monde avait mandé tant de bien de Monseigneur, à quoi ni le roi ni le public ne s'attendaient pas, parce qu'il était peu connu, que le roi avait peur de ne pas lui faire assez d'honneur. M. le prince de Conti arriva avec Monseigneur, et fut le seul, avec les officiers qui lui étaient nécessaires, qui les suivit. Il n'y avait pas longtemps que ce prince était marié, et sa femme avait pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable et aussi estimable dans le cœur d'une jeune personne vive, et qui n'a pu encore rien aimer. Elle n'avait pas seulement souri pendant tout le temps de son absence, et à peine avait-elle parlé. M. de Beauvillier, qui avait marché comme modérateur de la jeunesse de Monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joie fut extrême à la cour de voir arriver Monseigneur, et de le voir triomphant. Tous les poètes laissèrent couler leur veine, bonne ou mauvaise, et l'accablèrent de louanges, qui toutes retombaient sur le roi.

On laissa des officiers généraux sur toutes les frontières. Montclar, qui commandait naturellement en Alsace, y demeura avec deux maréchaux de camp et des brigadiers sous lui. Son commandement s'étendait jusqu'au Necker. Le marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux maréchaux de camp aussi sous lui et des brigadiers. Son commandement s'étendait depuis le Necker jusqu'au Mein, et par delà. M. de Sourdis commandait dans tout l'électorat de Cologne, M. de Montal le long de la Moselle, M. de Boufflers dans son gouvernement. M. de Duras demeura à l'armée devant Frankenthal jusqu'à ce que la dernière troupe fût partie. Il eut ordre de laisser son équipage en ce pays-là, et de s'en revenir à Paris. Cependant on avait nouvelle que les troupes de l'empereur s'avançaient : ainsi

il ne fallait pas perdre de temps pour en tirer les contributions dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Pilipsbourg, on avait envoyé Feuquières avec son régiment dans Heilbronn, ville impériale. M. de Bade-Dourlach avait livré à Monseigneur une petite ville de son pays, à l'entrée du Wurtemberg, que l'on appelle Pforzheim, où l'on mit garnison. On en mit une grosse à Heidelberg, et les troupes d'en deçà le Rhin furent dispersées dans les autres garnisons.

On n'avait point eu à l'armée de nouvelles sûres du prince d'Orange. Seulement on avait appris son nouveau rembarquement[1], et qu'une seconde tempête l'avait encore obligé de relâcher, par laquelle il avait perdu beaucoup de chevaux que l'on avait été obligé de jeter dans la mer; mais il y avait déjà du temps, et tout le monde était dans l'impatience d'en savoir d'une aussi grande catastrophe qu'il paraissait que celle-là devait être. En arrivant à Paris, on apprit que le prince avait fait sa descente fort heureusement, qu'il était entré dans le pays, qu'il s'était saisi d'une ville, mais qu'aucune personne ne l'était allé trouver. Chacun jugeait de cette entreprise suivant son inclination. Le roi avait fait dire aux Hollandais qu'en cas que le prince d'Orange entreprît quelque chose contre le roi d'Angleterre, il leur déclarerait la guerre[2]. Il ne manqua pas. Tous les princes protestants d'Allemagne étaient joints d'intérêt au prince d'Orange, et cette guerre était un effet de haine pour le roi et de zèle pour la religion. Le prince d'Orange donna ordre à l'envoyé des Hollandais auprès de l'empereur de travailler très sérieusement à faire conclure la paix entre le Turc et l'empereur, afin que les forces de l'empire fussent toutes jointes ensemble contre la France. Il y a quelque

1. Le 11 novembre 1688 ; il débarqua à Torbay le 15.
2. Cette déclaration eut lieu le 3 décembre.

apparence que le roi, de son côté, fit informer la Porte, par son ambassadeur, qu'il attaquerait l'empire, afin qu'elle ne fît pas la paix, et Tekeli même, de qui l'on n'avait parlé depuis longtemps, commença à se vouloir un peu remuer.

La situation du prince d'Orange ne demeura pas longtemps dans le même état. Le premier qui commença à quitter le roi d'Angleterre pour l'aller trouver fut un lieutenant de ses gardes avec quelques gardes. On apprit dans le même temps qu'il y avait une révolte dans le nord de l'Angleterre, et que milord Delamere assemblait des troupes. Peu de jours après, presque tout un régiment alla trouver le prince d'Orange, mais il en revint beaucoup le lendemain. Le roi d'Angleterre sortit de Londres et prit un poste très avantageux, par où il fallait que le prince d'Orange passât pour venir à Londres. Milord Feversham, frère de M. de Duras, commandait l'armée, qui était nombreuse, et qui eût accablé le prince d'Orange si elle eût été aussi fidèle qu'elle était belle ; mais beaucoup de lords l'abandonnèrent et allèrent trouver le prince d'Orange ; entre autres un nommé Churchill [1], capitaine des gardes du roi, son favori, et qu'il avait élevé d'une très petite noblesse à de hautes dignités, ne s'était pas contenté de vouloir aller joindre le prince d'Orange, mais voulait lui livrer aussi le roi. Un saignement de nez qui prit au roi en allant dîner chez lui empêcha l'effet de la trahison. Le prince de Danemark, qui avait épousé la princesse Anne, seconde fille du roi [2], l'abandonna aussi. Sa fille même suivit son mari, et le roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eût quelque émeute, et qu'il ne fût plus le maître dans la ville.

Ces nouvelles étonnèrent fort la cour de France, car, comme on avait vu que peu de personnes s'étaient décla-

1. Depuis duc de Marlborough.
2. Anne Stuart (1664-1714), reine d'Angleterre en 1702.

rées d'abord pour le prince d'Orange à son arrivée, on avait presque compté qu'il avait pris de fausses mesures. Sa Majesté déclara dans ce temps-là, au moment que l'on s'y attendait le moins, qu'elle avait résolu de faire des cordons bleus. La promotion fut grande : elle fut de soixante et treize. Les gens de guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyait bien que l'on allait avoir besoin d'eux, et que les autres récompenses eussent été plus chères que celles-là. Il parut aussi que M. de Louvois seul avait décidé de ceux qui seraient faits cordons bleus. Mme de Maintenon eut pour sa part son frère et M. de Monchevreuil, et contribua peut-être à faire Villarceaux chevalier de l'ordre. Il y eut trois officiers de la maison du roi qui ne le furent pas : le grand prévôt[1], le premier maître d'hôtel[2], et Cavoye, grand maréchal des logis. Le premier avait par-dessus sa charge sa naissance, et son père, qui l'avait été ; mais les deux autres n'avaient que leurs charges. A la vérité, l'on en fit chevaliers quelques-uns dont la naissance, aussi bien que la leur faisait grand tort à l'ordre ; mais c'est où paraît le plus la grandeur des rois d'égaler les gens de peu aux grands seigneurs du royaume. Des ducs, il y en eut trois qui ne furent pas faits cordons bleus : MM. de Rohan, de Ventadour et de Brissac. Ces trois là étaient très peu souvent à la cour, n'allaient point à la guerre, et étaient chacun en leur espèce des gens extraordinaires, quoique de très différents caractères l'un de l'autre. M. de Soubise et le comte d'Auvergne refusèrent l'ordre, parce qu'on leur proposa de passer parmi les gentilshommes, puisqu'ils n'avaient pas de duché. Les princes lorrains avaient consenti de passer après M. de Vendôme, mais ils précédèrent tous les ducs. M. le comte de Soissons, que le roi avait

1. Louis-François du Bouchet (1645-1716), marquis de Sourches.
2. Louis Sanguin, marquis de Livry, mort le 6 novembre 1723, à quatre-vingts ans.

nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son père n'avait pas voulu passer après feu M. de Vendôme, et que, comme il était mal avec la princesse de Carignan, sa grand'mère, outre que M. de Savoie ne l'aimait pas, cela les aigrirait encore contre lui. Le roi eut la bonté d'entrer dans ces raisons, mais il fut piqué contre le comte d'Auvergne et contre M. de Soubise. La gloire des Bouillon, à qui il avait donné le rang de princes, quoique naturellement ils ne fussent que des gentilshommes de très bonne maison d'Auvergne, avait été la cause de leur malheur. Le roi fit mettre dans les archives que le comte d'Auvergne avait refusé le cordon bleu, de peur de passer de passer après les ducs, quoique ses grands-pères n'eussent été qu'au rang des gentilshommes; et que M. de Soubise avait aussi refusé cet honneur, quoiqu'un homme de sa maison, appelé le comte de Rochefort, n'eût fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions proposées. Pour M. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la soumission que l'on doit quand on reçoit des grâces de son maître, et il dit qu'il se contentait de marcher au rang de son duché. Peut-être le fit-il parce qu'il ne se trouvait pas à la cérémonie, et qu'il ne se devait trouver à aucune. Il y eut bien des lieutenants de roi des grandes provinces qui comptaient que cet honneur leur était presque dû, mais qui en furent privés, entre autres les trois de Languedoc. C'était leur faute d'y compter; car, depuis longtemps, on leur avait donné tant de dégoûts, et eux l'avaient souffert avec tant d'humilité, que l'on crut pouvoir encore leur donner celui-là. M. de La Trémoïlle[1] fut très favorisé, car il s'en fallait un an tout entier qu'il n'eût l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la cérémo-

1. Charles-Belgique-Hollande de La Trémoïlle, duc de Thouars, né en 1655, mort en 1709.

nie, parce qu'ils étaient employés pour le service du roi dans les provinces, et d'autres que le roi dispensa, parce que, comme il les avait déclarés tard, et qu'à peine même ceux qui étaient à Paris avaient eu le temps de faire faire leurs habits, ceux qui seraient venus de si loin ne les eussent pu avoir : par exemple M. de Monaco, qui n'était parti pour allez chez lui que dix jours auparavant que l'on déclarât la promotion, et M. de Richelieu, qui s'était fait un exil volontaire à Richelieu, parce qu'il avait perdu en une fois plus de cent mille francs, qu'il n'était pas en état de payer.

Le roi paraissait assez chagrin. Premièrement, il était fort occupé, et l'était de choses désagréables, car le temps qu'un peu auparavant il passait à régler ses bâtiments et ses fontaines, il le fallait employer à trouver les moyens de soutenir tout ce qui allait tomber sur lui. L'Allemagne fondait tout entière ; il n'avait aucun prince dans ses intérêts, et il n'en avait ménagé aucun. Les Hollandais, on leur avait déclaré la guerre. Les affaires d'Angleterre allaient si mal que l'on craignait tout au moins qu'il n'y eût un accommodement entre le roi et le prince d'Orange, qui retomberait entièrement sur nous, et on trouvait même que c'était le mieux qui nous pût arriver. Les Suédois, qui avaient été nos amis de tout temps, étaient devenus nos ennemis. Le roi d'Espagne disait qu'il voulait conserver la neutralité ; mais celui-là par dessus les autres ne faisait rien, et l'on s'attendait qu'il ne conserverait cette neutralité que jusqu'au temps que nous serions bien embarrassés ; ainsi le roi voulait ou que les Espagnols se déclarassent, ou qu'ils lui donnassent deux villes, qui étaient Mons et Namur, comme otages de leur foi. La proposition était dure ; mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre, et Namur nous était absolument nécessaire, parce que c'était le seul passage qu'eussent les

Hollandais et les Allemands pour venir à notre pays. Nos côtes étaient fort mal en ordre. M. de Louvois, qui a la plus grande part au gouvernement, n'avait pas trouvé cela de son district. Il savait l'union qui était entre les deux rois, et cela lui suffisait. Les vues fort éloignées ne sont pas de son goût. Il fallait nécessairement que la Hollande et l'Angleterre se joignissent pour nous faire du mal. Cette jonction ne se pouvait imaginer chez lui, et Dieu seul avait pu prévoir que l'Angleterre serait en trois semaines soumise au prince d'Orange : tout cela faisait qu'on avait négligé nos côtes.

Le dedans du royaume n'inquiétait pas moins le roi ; il y avait beaucoup de nouveaux convertis, qui gémissaient sous le poids de la force, mais qui n'avaient ni le courage de quitter le royaume, ni la volonté d'être catholiques. Leurs ministres, qui étaient dans les pays éloignés, les avaient toujours flattés de se voir délivrer de la persécution dans l'année 1689. Ils voyaient l'événement d'Angleterre qui commençait dans ce temps. Ils recevaient tous les jours des lettres de leurs frères réfugiés qui les fortifiaient encore davantage, et, quand ils songeaient que tout le monde était contre le roi, ils ne doutaient point du tout qu'il ne succombât et qu'il ne fût obligé de leur accorder le rétablissement de leur religion. Outre les nouveaux convertis, il y avait beaucoup d'autres gens mal contents dans le royaume qui se joindraient à eux si la fortune penchait plus du côté des ennemis que du nôtre. Le roi voyait tout cela aussi bien qu'un autre, et l'on eût été inquiet à moins. Il ne fallait pas une moindre grandeur d'âme et une moindre puissance que la sienne pour ne pas se laisser accabler ; le moyen d'avoir assez de troupes pour résister en même temps à tout cela ! On avait compté sur les Suisses, mais on se brouilla avec eux. Ils ne voulaient pas nous permettre de levée dans leurs Etats ; au contraire, ils en permettaient à

l'empereur. Il y avait un traité avec feu M. de Savoie pour avoir trois mille hommes, qui était un petit secours : celui-ci fit le difficile. Le roi se dépita et dit qu'il ne voulait plus. Enfin, M. de Savoie fut obligé de le prier de les prendre; mais ce fut un très médiocre secours. Il fallait donc que le roi tirât tout de son seul État. On délivra des commissions jusqu'au premier de janvier, et le roi fit une ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes ses provinces, qui se transporteraient où l'on le jugerait à propos, et cela fut divisé par régiments. On mettait pour officiers tous gens qui eussent servi, et, les dimanches et les fêtes, on exerçait cette milice à tirer. Enfin, le roi devait se trouver au printemps plus de trois cent mille hommes, sans ces milices, et c'était infiniment. Tout le mois de décembre s'était passé en Allemagne à tirer des contributions, qu'on avait poussées jusque dans les États de l'électeur de Bavière, et Feuquières, qui commandait dans Heilbronn, et qui avait marché avec un gros détachement, avait fait trembler tous ces pays. On s'était fait donner cinquante mille francs du côté de la Hollande, c'est-à-dire dans le Brabant hollandais. Bulonde y avait marché et avait brûlé un village au prince d'Orange, nommé Rosendaal, auprès de Bréda, qui avait refusé de payer la contribution. Elle était établie aussi dans les pays de Liège et de Juliers, et tout cet argent servait très utilement. Les troupes, à la vérité, en tiraient un très médiocre avantage, car on ne leur en donnait rien ; mais c'est une habitude que l'on a prise en France, et dont on se trouve fort bien. On fut obligé, à la fin de décembre, de retirer les troupes que l'on avait au delà du Rhin, mais on pilla et démolit les places, comme Heilbronn, Stuttgard, Sinsheim et beaucoup d'autres. On travailla à fortifier Pforzheim, qui est une place à l'entrée du Wurtemberg, et dont la situation est bonne, parce qu'elle est dans

les montagnes. On travaillait aussi à la fortification de Mayence.

On fut quelque temps à la cour sans entendre parler des affaires d'Angleterre ; il n'en venait aucune nouvelle sûre ; on savait seulement que les affaires du roi de cette île allaient très mal. Il en arriva un gentilhomme de M. de Lauzun, qui s'en était allé en Angleterre au commencement de toutes ces affaires ; on eut par lui des nouvelles, mais le bruit ne se répandit point de ce que c'était. Peu de jours après, on sut que la reine d'Angleterre était passée en France avec le prince de Galles, sous la conduite de M. de Lauzun, et qu'ils étaient arrivés à Calais[1]. On jugea que ce courrier avait été dépêché pour apporter au roi le projet de sa fuite, et pour savoir s'il l'approuvait. On dit aussi que le roi d'Angleterre devait arriver vingt-quatre heures après, mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passèrent sans que l'on dit rien du tout que le projet de sa fuite. On débitait que les ports d'Angleterre étaient fermés. Enfin, il se répandit un bruit qu'il avait été arrêté à Rochester en se voulant sauver. Il n'avait voulu dire ni à la reine ni à M. de Lauzun le projet de sa fuite. A l'égard de la reine, la chose avait été et bien projetée et bien exécutée. Le roi d'Angleterre avait eu envie de faire sauver le prince de Galles et l'avait fait sortir de Londres de peur de n'en être plus le maître. Il l'avait confié à milord d'Ormond, qu'il avait cru entièrement dans ses intérêts et qui commandait sa flotte. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que milord d'Ormond ne le voulut pas, et qu'il lui dit qu'il en serait responsable à toute l'Angleterre, ajoutant que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de lui renvoyer le prince, dont Sa Majesté ferait après ce qu'elle voudrait. Le roi d'Angleterre

1. Marie-Béatrix-Éléonore d'Este, fille du duc de Modène (1658-1718), mariée en 1673 à Jacques II. Elle débarqua à Calais le 21 décembre 1688.

fut désolé de voir que tout le monde lui manquait, car il douta que le milord d'Ormond lui remit le jeune prince entre les mains, et il ne sut que le jour d'après qu'il l'avait renvoyé. Le roi de la Grande-Bretagne avait proposé à la reine son épouse de partir sans le prince de Galles, mais elle n'y avait pas voulu consentir. Enfin on lui apporta la nouvelle qu'il était arrivé. On le laissa trois jours dans un faubourg de Londres. La reine, avec deux femmes, dont l'une était gouvernante du prince de Galles, appelée Mme Fiden, son mari, M. de Lauzun et Saint-Victor, partirent à l'entrée de la nuit. D'abord, le roi se coucha comme à son ordinaire avec la reine sa femme, et ils se relevèrent une heure après. Le roi, s'étant habillé, la fit descendre par un degré dérobé, et la remit entre les mains de M. de Lauzun, qui avait publié depuis plusieurs jours qu'il s'en retournerait en France, et, à cet effet, avait retenu un yacht et un carrosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son carrosse, le cocher jura qu'il ne voulait pas marcher. Cependant le temps pressait. M. de Lauzun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison ; mais, dans le temps qu'il montait sur son siège, il vint une émeute sur ce qu'on disait que des catholiques se sauvaient, qui les remit encore en danger d'être arrêtés ; mais le cocher, qui eut peur, se dépêcha par le moyen de l'argent que lui donna encore M. de Lauzun ; ainsi ils se sauvèrent de ce danger, et arrivèrent heureusement au yacht. On fit entrer le prince de Galles sans que le patron s'en aperçut ; la reine se cacha extrêmement et remit son voyage entre les mains de Dieu. Cependant tous les périls n'étaient pas évités, car l'armée navale de Hollande croisait dans la Manche, et le vent les pouvait rejeter en Angleterre. Quand le yacht se mit en mer, le vent était excellent, mais il changea peu de temps après. La nuit venue, le vent fut si fort qu'il fallut plier toutes les voiles. Le patron savait où il en était ; il entendit du

bruit, il crut être auprès de quelque port; mais peu de temps après il entendit les cloches dont on se sert pour appeler à la prière dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il était au milieu de la flotte de Hollande, et jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé, on mit les voiles, et le yacht arriva enfin heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Le garde du port, qui vit arriver ce yacht, envoya avertir le gouverneur, qui était M. de Charost. Il envoya deux chaloupes pour reconnaître selon la coutume.

L'affaire de M. de Charost et de M. de Lauzun a fait trop de bruit pour ne la pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnaître, on vint dire à M. de Charost que c'était M. de Lauzun. Ils étaient amis. Le duc de Charost alla au-devant de lui et l'embrassa. M. de Lauzun le pria de lui donner un logement pour deux dames de ses amies, qui s'étaient sauvées d'Angleterre avec lui. Le duc de Charost lui répondit qu'il était bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison était toute percée et qu'il y pleuvait, mais qu'il allait lui donner le meilleur logement de la ville. En même temps, il pressa M. de Lauzun de lui dire qui étaient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté. Enfin il lui dit que c'était la reine d'Angleterre, mais qu'elle ne voulait pas être reconnue; qu'il ne fallait lui rendre ni honneur ni marque de distinction, et qu'autrement on la mettrait au désespoir. M. de Charost ne crut point M. de Lauzun, et s'en alla au-devant d'elle pour lui rendre, à ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des gardes, reçut les ordres de Sa Majesté, et se retira ensuite pour en donner avis à la cour. Quand il eut dit à M. de Lauzun ce qu'il allait faire, celui-ci lui répondit qu'il s'en donnât bien de garde, et qu'il allait tout gâter, parce qu'elle ne voulait pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui, ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisait son devoir, et que tout ce qu'il pouvait lui

accorder, c'était de lui donner le temps d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, et donna avis de l'arrivée de la reine et du prince de Galles. Quand le patron du yacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lauzun dit encore au duc de Charost qu'il fallait absolument le retenir. M. de Charost répondit qu'il avait ordre de ne faire aucune violence aux Anglais, que tout ce qu'il pouvait faire serait de l'amuser et de lui conseiller de ne pas s'en retourner, mais qu'il ne l'arrêterait pas autrement, et il arriva que le patron ne voulut point adhérer aux conseils du duc.

Pendant tout le temps que la reine demeura à Calais, M. de Charost fit servir trois tables pour elle et pour sa suite, et lui rendit toujours tous les honneurs qui étaient dus à une majesté. Cependant, après l'arrivée de M. de Lauzun, le bruit se répandit ici que M. de Charost avait très mal rempli son devoir à cet égard, que le service du roi se faisait fort mal à Calais, et que la place n'était pas seulement gardée ; mais il s'en justifia, et, à son retour, il fut fort bien traité du roi. Lorsque le courrier de M. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joie à la cour, où l'on attendait avec impatience des nouvelles du roi d'Angletere ; on savait qu'il devait se sauver peu de temps après la reine, mais on n'avait point de nouvelles de son arrivée, et les ports d'Angleterre étaient fermés. Il vint un bruit que le roi avait été arrêté à Rochester, déguisé, en se voulant sauver. Ce bruit vint sans que l'on sût par où. A celui-là succédèrent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événements extraordinaires. Enfin on eut des nouvelles sûres, qui étaient que le roi s'étant déguisé en chasseur, comme il allait entrer dans un bateau qui le devait conduire à des bâtiments français répandus sur la côte et cachés dans des rochers, des paysans ivres l'avaient arrêté, disant que des

catholiques s'enfuyaient ; et, sous ce prétexte, ils l'avaient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, et la noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, et lui rendre les soumissions qu'ils devaient à leur roi. Ces gentilshommes se plaignirent à Sa Majesté de ce qu'elle voulait les abandonner. Comme l'on conduisait le roi à Rochester, il se souvint d'un certain milord du voisinage de cette ville, et il lui manda la peine où il était. Le milord lui fit réponse que Sa Majesté pouvait se tirer d'affaire comme elle le jugerait à propos, mais que, puisqu'il ne lui était bon à rien, il ne l'irait pas trouver. Le roi fut reconduit à Londres, et logé comme à l'ordinaire dans son palais de Windsor, où ses peuples se vinrent plaindre à lui de ce qu'il voulait les abandonner.

La reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque temps, pour savoir des nouvelles de son époux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passait avec un déplaisir mortel. On le lui avait caché d'abord ; mais, étant à la fenêtre, elle reconnut un des domestiques du roi, qui s'était sauvé, et qui devait se sauver avec lui. A l'égard de la cour de France, tout y était comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point : toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, et toujours avec les mêmes gens. M. de Lauzun avait écrit de Calais une lettre au roi, où il lui avait mandé qu'il avait fait serment au roi d'Angleterre de ne remettre la reine sa femme et le prince de Galles qu'entre ses mains ; que, comme il n'était pas assez heureux pour voir Sa Majesté Britannique, il le priait de vouloir bien le dispenser de son serment, et de lui ordonner entre les mains de qui il remettrait la reine et le prince de Galles. Le roi fit réponse de sa main à M. de Lauzun, lui manda qu'il n'avait qu'à revenir à la cour, envoya un lieutenant des gardes, un exempt, quarante gardes, M. le Premier avec des carrosses, des maîtres

d'hôtel, et ce qui était nécessaire pour la reine fugitive. Le roi dit ensuite qu'il venait d'écrire à un homme qui avait beaucoup vu de son écriture, et qui serait bien aise d'en revoir encore. Cette attention du roi pour M. de Lauzun en donna une grande aux ministres, qui ne l'aimaient pas, et les mit dans une furieuse appréhension que le goût du roi pour M. de Lauzun ne recommençât. Sa Majesté envoya M. de Seignelay à Mademoiselle, pour lui dire qu'après les services que M. de Lauzun venait de lui rendre, il ne pouvait s'empêcher en aucune façon de le voir. Mademoiselle s'emporta, et dit : « C'est donc là la reconnaissance de ce que j'ai fait pour les enfants du roi[1]. » Enfin elle fut dans une rage si épouvantable qu'elle ne la put cacher à personne. Un des amis de M. de Lauzun fut chargé de lui présenter une lettre de sa part. Elle la prit et la jeta dans le feu en sa présence ; mais cet ami la retira, et représenta à Mademoiselle que, du moins, elle la devait lire ; mais Mademoiselle alla s'enfermer, et revint un moment après dans la chambre dire qu'elle l'avait brûlée sans la lire.

On fit alors des chevaliers du Saint-Esprit avec le moins de cérémonies que l'on put, le roi ayant une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint ; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallu trop de temps. La moitié fut faite à vêpres la veille du jour de l'an, et l'on commença par les gens titrés. Le lendemain, on acheva le reste à la messe : il ne s'y passa rien de considérable. Deux jours auparavant, il y avait eu une grande dispute entre les ducs de La Rochefoncauld et de Chevreuse. Le duc de Luynes, père du dernier, s'était défait de son duché en faveur de son fils, et ce duché était plus ancien que celui de La Rochefoucauld : par conséquent, il prétendait passer à la cérémonie. M. de La

1. Elle avait assuré ses biens immenses aux enfants du roi et de Mme de Montespan, de qui ils ont passé aux d'Orléans.

Rochefoucauld soutint qu'il n'était pas reçu duc de Luynes, mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passerait qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputèrent. Enfin le dernier obtint du roi un ordre pour que le premier président le fît recevoir sans que les chambres fussent assemblées, et il fut reçu le jour même de la cérémonie. Le duché de Chevreuse fut cédé au comte de Montfort. On envoya porter l'ordre par des courriers aux gens éloignés que le roi avait honorés du cordon bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la manière dont cet honneur fut reçu par deux personnes de différent caractère, dont l'une était M. de Boufflers, et l'autre le marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien humblement Dieu et le roi des grâces continuelles dont ils le comblaient, et, dans ces actions de grâces, il cherchait les termes de la plus profonde reconnaissance pour le roi et pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, et recommanda au courrier de lui dire en même temps que, si l'ordre l'empêchait d'aller au cabaret et tels autres lieux, il le lui renverrait. Je dois ajouter ici que ces deux hommes de caractère si différent sont tous deux très honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

M. de Lauzun, après avoir reçu du roi la permission de le saluer, vint à la cour dans les transports d'une joie extraordinaire ; il jeta ses gants et son chapeau aux pieds du roi, et tenta toutes les choses qu'il avait autrefois mises en usage pour lui plaire. Le roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lauzun eut vu le roi, il s'en retourna trouver la reine d'Angleterre, qui venait se rendre à la cour, n'ayant point de nouvelles de son époux. On dit d'abord qu'on la logerait à Vincennes, mais le roi jugea plus à propos de lui donner Saint-Germain. Pendant qu'elle était en chemin, la nouvelle arriva que le prince d'Orange avait fait arrêter le roi d'Angleterre ; l'exemple de la mort tragique de Charles Ier, son père, fit trembler pour lui ; mais le soir même le roi

dit, en allant à son appartement, qu'il avait des nouvelles que ce prince était en sûreté. Un valet de garde-robe français, que Sa Majesté Britannique avait depuis longtemps, l'avait vu s'embarquer proche de Rochester. De là ce prince était venu repasser à Douvres, et ensuite avait passé à Ambleteuse, petit port auprès de Boulogne. Le valet de chambre était venu devant, et avait rapporté qu'il avait entendu tirer le canon à Calais, qu'apparemment c'était son maître qui y arrivait. Toute la soirée se passa sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du roi d'Angleterre ; mais, le lendemain, on fut, au lever, fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avait point encore. On trouvait que la nuit était trop longue pour que, si le canon que l'on avait entendu tirer à Calais, eût été pour lui, le courrier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter, le matin, que milord Feversham, frère de M. de Duras, avait été arrêté par le prince d'Orange, comme il venait lui parler de la part du roi d'Angleterre ; que le prince d'Orange avait mandé au roi d'Angleterre qu'il fallait qu'il sortît de Windsor, parce que, tant qu'il y serait, on ne pouvait pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'État. Le roi en fit quelque difficulté ; mais, peu de moments après, le prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le fallait, et qu'il se retirât à Hampton-Court, qui est une maison des rois d'Angleterre. Le roi manda qu'il n'y pouvait pas aller, parce qu'il n'y avait aucun meuble ; mais que, s'il le lui permettait, et qu'il le jugeât à propos, il irait à Rochester. Le prince d'Orange y consentit, et lui manda en même temps que, pour sa sûreté, il lui donnerait quarante de ses gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le prince d'Orange voulut, et le roi sortit ainsi en peu de moments de Windsor. Sa Majesté Britannique fut gardée très étroitement. Le premier jour, le prince d'Orange lui avait donné presque tous gardes catholiques et un officier; ils entendirent la messe avec lui. Quand

le roi fut à Rochester, on le garda moins. Il y avait des portes de derrière à son palais ; un domestique, qui était au roi, lui fit trouver des chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, et se rendit à un endroit où l'attendait un petit bateau pour le conduire à un plus grand bâtiment. En arrivant à la petite barque, il y trouva des paysans ivres, qui l'obligèrent de boire à la santé du prince d'Orange. Sa Majesté leur donna de l'argent pour y boire encore. On contait aussi toutes les particularités qu'avait dites le valet de garde-robe le matin, et chacun raisonnait selon sa portée. Les uns croyaient que le prince d'Orange lui avait fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jeter dans la mer ; les autres, afin de le faire transporter en Zélande, où il le retiendrait prisonnier. Enfin chacun donnait pour bon ce qui lui passait par la tête. Le roi était triste, les ministres fort embarrassés.

[1689.] — Le roi était à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra pour dire à Sa Majesté que M. d'Aumont venait de lui envoyer un courrier, qui lui annonçait l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la cour, et égale entre les gens de qualité et les domestiques. On dépêcha aussitôt un courrier à la reine d'Angleterre, qui était en chemin. M. le Grand était parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le roi d'Angleterre, à ce que conta le courrier, il était dans un très petit bâtiment, où il avait quelques gens armés avec lui, et quelques grenades. Il aperçut de loin un vaisseau plus gros que le sien, il donna ses ordres pour se défendre en cas qu'il fût attaqué ; mais, quand ils s'approchèrent, il reconnut que c'était un vaisseau français : la joie fut grande de part et d'autre. Il se mit dans ce vaisseau, et arriva fort heureusement, mais pourtant très fatigué, car il y avait bien du temps que ses nuits n'étaient pas bonnes.

Le roi alla de Versailles à Chatou au-devant de la reine d'Angleterre et du prince de Galles. Il y attendit, avec une fort grosse cour à sa suite, cette reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. Sa Majesté Britannique parla avec tout l'esprit et toute la politesse que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étaient les siens. Le roi la conduisit à Saint-Germain, et fit ce qu'il put pour adoucir ses peines, qui étaient extrêmement diminuées par la joie d'avoir appris que le roi son époux était en France, et en bonne santé. Après cela le roi s'en retourna à Versailles, et envoya le lendemain chez la reine une toilette magnifique, avec tout ce qu'il lui fallait pour l'habiller, et ce qui était nécessaire pour le prince de Galles; le tout travaillé sur le modèle de ce que l'on avait fait pour M. de Bourgogne. Avec cela l'on mit une bourse de six mille pistoles sur la toilette de la reine; on lui en avait déjà donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le roi d'Angleterre arrivait, le roi l'alla attendre à Saint-Germain [1] dans l'appartement de la reine. Sa Majesté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât : comme il était dans la garenne, on le vint dire à Sa Majesté, et puis on vint avertir quand il arriva dans le château. Pour lors, Sa Majesté quitta la reine d'Angleterre, et alla à la porte de la salle des gardes au-devant de lui. Les deux rois s'embrassèrent fort tendrement, avec cette différence que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du roi. Après cette première embrassade, au milieu de la salle des gardes, ils se reprirent encore d'amitié, et puis, en se tenant la main serrée, le roi le conduisit à la reine,

1. Le roi Jacques II arriva dans cette ville le 7 janvier 1689.

qui était dans son lit. Le roi d'Angleterre n'embrassa pas sa femme, apparemment par respect.

Quand la conversation eut duré un quart d'heure, le roi mena le roi d'Angleterre à l'appartement du prince de Galles. La figure du roi d'Angleterre n'avait pas imposé aux courtisans : ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au roi, dans la chambre du prince de Galles, où il y avait quelques courtisans, le plus gros des choses qui lui étaient arrivées, et il les conta si mal que les courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il était Anglais, que par conséquent il parlait fort mal français ; outre qu'il bégayait un peu, qu'il était fatigué, et qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il était diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sortis de chez le prince de Galles, les deux rois s'en revinrent chez la reine. Sa Majesté y laissa celui d'Angleterre, et s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux grands princes. Le lendemain au matin, le roi d'Angleterre eut à son lever tout ce qui lui était nécessaire, et dix mille pistoles sur sa toilette. L'après-dîner, ce prince vint à Versailles voir le roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la salle des gardes, et le mena dans son petit appartement. Ensuite il fut voir M^me^ la Dauphine, Monseigneur, Monsieur, et Madame. Il demeura très longtemps avec le roi. Monseigneur et Monsieur furent rendre la visite à Saint-Germain. Il y eut de grandes contestations pour les cérémonies : le roi voulut que le roi d'Angleterre traitât Monseigneur d'égal, et le roi d'Angleterre y consentit, pourvu que le roi traitât le prince de Galles de même. Enfin, il fut décidé que le Dauphin n'aurait qu'un siège pliant devant le roi d'Angleterre, mais qu'il aurait un fauteuil devant la reine. Les princes du sang avaient aussi leurs prétentions, disant que,

comme ils n'étaient pas sujets du roi d'Angleterre, ils devaient avoir aussi d'autres traitements. A la fin, tout cela se passa fort bien ; mais quand il fut question des femmes, cela ne fut pas si aisé. Les princesses du sang furent trois ou quatre jours sans aller chez Sa Majesté d'Angleterre, et, quand elles y furent, les duchesses ne les suivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitements : celui de France, qui est de s'asseoir devant leur souveraine ; et celui d'Angleterre, qui est de la baiser. La reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuse, ne laisse pas d'être fort raisonnable, dit au roi qu'il n'avait qu'à ordonner, qu'elle ferait tout ce qu'il voudrait, et qu'elle le priait de choisir lui-même le cérémonial qu'elle observerait. Enfin il fut décidé que les duchesses s'en tiendraient à celui de France. Quand la reine d'Angleterre vint à Versailles, la magnificence l'en surprit, et surtout la grande galerie, qui, sans contredit, est la plus belle chose de l'univers en son genre ; aussi la loua-t-elle extrêmement, mais dans les termes qui convenaient et qui pouvaient faire plaisir au roi. Elle fit les mêmes visites qu'avait fait le roi son époux, et s'en retourna à Saint-Germain avec de très grands applaudissements.

Pendant ce temps-là, il arrivait toujours des troupes du côté du Rhin, les contributions diminuaient, et il fallait abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbronn et par le pays de Wurtemberg. On le pilla bien auparavant; mais dans le temps que l'on sortit d'Heilbronn par une porte, les ennemis, qui y entraient par l'autre, donnèrent sur une petite arrière-garde, tuèrent les malades que l'on avait laissés dans la ville, et que l'on n'avait pas encore pu retirer. Toutes les troupes qui étaient de ce côté-là se retirèrent à Pforzheim, et celles qui étaient un peu plus avancées de l'autre côté se retirèrent à Heidelberg. On y rassembla une forte garnison ; celle de Manheim fut aussi renforcée. La précipitation avec

laquelle il fallut quitter tout cela ne fit honneur ni à la France, ni à ses troupes, ni aux généraux qui avaient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au comte de Tessé, et, entre autres choses, on trouva mauvais qu'un homme qui a servi ne sût pas que, quand on se retire d'une place, on en ferme les portes, hors celles par où l'on sort.

Le roi d'Angleterre était à Saint-Germain, recevant les respects de toute la France ; les ministres y furent les premiers; l'archevêque de Reims, frère de M. de Louvois, le voyant sortir de la messe, dit avec un ton ironique : « Voilà un fort bon homme, il a quitté trois royaumes pour une messe. » Belle réflexion dans la bouche d'un archevêque. On régla pour la maison du roi d'Angleterre six cent mille francs, et, pendant le premier mois, il eut toujours les officiers du roi pour le servir. Tous les jours il arrivait beaucoup de cordons bleus anglais. Le roi voulut lever deux régiments de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux enfants du roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, Sa Majesté Britannique ne laissait pas d'aller courageusement à la chasse avec Monseigneur, et piquait comme eût pu faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se divertir. Cependant ses affaires allaient fort mal, car le prince d'Orange avait été reçu du peuple de Londres avec de très grandes acclamations; presque tous les grands étaient pour lui. Il n'était question que de trouver la manière d'assembler un nouveau parlement, car le roi, qui, un peu avant de quitter son royaume, avait convoqué le parlement, l'avait cassé en partant, et avait jeté les sceaux du royaume dans la mer. On rit beaucoup en France, en songeant à cet expédient que Sa Majesté Britannique avait trouvé, et cependant cela ne laissait pas de faire quelque embarras en Angleterre, à cause de leurs lois. A la vérité, l'embarras

fut bientôt levé. On apprit ici que tout se disposait à faire une élection du prince d'Orange à la royauté[1], bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux; mais ils ne convenaient pas au prince, qui voulait être roi, quoi qu'il en pût être. L'Irlande tenait toujours ferme pour son premier roi; seulement il y eut un petit parti de protestants irlandais qui s'éleva contre; mais il fut abattu en très peu de temps par Tyrconnel, qui était vice-roi d'Irlande, et avait amassé beaucoup de milices, généralement mal disciplinées, sans armes et sans munitions. Cela ne témoignait que de la bonne volonté. Tyrconnel pria le roi de passer en Irlande, et l'assura que ce voyage lui serait très avantageux. Le roi fut quelque temps à se résoudre, et pendant ce temps-là l'on envoya un homme de confiance, nommé Pointis, capitaine de vaisseau, pour rendre compte de l'état où il avait trouvé tout, et pour prendre des mesures plus justes.

Plus les Français voyaient le roi d'Angleterre, moins on le plaignait de la perte de son royaume. Ce prince n'était obsédé que des jésuites : il vint faire un voyage à Paris; d'abord il alla descendre aux grands jésuites, causa très longtemps avec eux, et se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il était de leur société : cela parut d'un très mauvais goût. Ensuite il alla dîner chez M. de Lauzun. On faisait presque tous les quinze jours un voyage à Marly de quatre ou cinq jours. C'est, comme on sait, une maison entre Saint-Germain et Versailles, que le roi aime fort, et où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obsédé par la foule des courtisans. Le roi et la reine d'Angleterre y furent. On représentait à Trianon, qui est une autre maison que le roi a fait bâtir à un bout du canal,

1. Le trône ayant été déclaré vacant. Guillaume d'Orange fut proclamé roi le 17 février, et couronné le 21 avril.

un petit opéra sur le retour du Dauphin. La princesse de Conti [1], Mme la Duchesse et Mlle de Blois [2] y dansaient, et en étaient assurément le principal ornement, car, du reste, les vers en étaient très mauvais et la musique plus médiocre. Sa Majesté pria le roi et la reine d'Angleterre d'y venir, et leur donna ce plaisir.

Mme de Maintenon, qui est fondatrice de Saint-Cyr, toujours occupée du dessein d'amuser le roi, y fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les petites filles qu'on élève dans cette maison, dont on veut dire que c'est un établissement digne de la grandeur du roi et de l'esprit de celle qui l'a inventé et qui le conduit; mais quelquefois les choses les mieux instituées dégénèrent considérablement, et cet endroit, qui, maintenant que nous sommes dévots, est le séjour de la vertu et de la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche et de l'impiété. Car de songer que trois cents jeunes filles, qui y demeurent jusqu'à vingt ans, et qui ont à leur porte une cour remplie de gens éveillés, surtout quand l'autorité du roi n'y sera plus mêlée ; de croire, dis-je, que de jeunes filles et de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disais: Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poète du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable. Elle ordonna au poète

1. Marie-Anne de Bourbon (1666-1739), fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, veuve depuis 1685 de François-Louis, prince de Conti.

2. Louise-Françoise (1673-1743) et Françoise-Marie (1677-1749) de Bourbon, toutes deux filles du roi et de Mme de Montespan, la première mariée en 1685 à Louis III, de Bourbon-Condé, l'autre, en 1692, au duc de Chartres.

de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux : car, à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus et fit des paroles pour la musique[1]. Comme il est aussi bon acteur qu'auteur, il instruisit les petites filles ; la musique était bonne ; on fit un joli théâtre et des changements. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon ; mais, comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font ou qui les font faire, la place qu'occupait Mme de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avait rien eu de plus charmant, que la comédie était supérieure à tout ce qui s'était jamais fait en ce genre-là, et que les actrices, même celles qui étaient transformées en acteurs, jetaient de la poudre aux yeux de la Champmeslé, de la Raisin, de Baron et des Montfleury. Le moyen de résister à tant de louanges ! Mme de Maintenon était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'Esther, et de celui de Vasthi à Mme de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté et pour quelques-unes de ses amies particulières. Le roi en revint charmé : les applaudissements que Sa Majesté donna augmentèrent encore ceux du public. Enfin l'on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulut aller ; et ce qui devait être regardé comme une comédie de couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la cour. Les ministres, pour faire leur cour,

1. Jouée à Saint-Cyr le 26 janvier 1689.

en allant à cette comédie, quittaient leurs affaires les plus pressées. A la première représentation, où fut le roi, il n'y mena que les principaux officiers qui le suivent quand il va à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le Père de la Chaise, et douze ou quinze jésuites, auquel se joignit Mme de Miramion et beaucoup d'autres dévots et dévotes. Ensuite cela se répandit aux courtisans. Le roi crut que ce divertissement serait du goût du roi d'Angleterre. Il l'y mena, et la reine aussi. Il est impossible de ne point donner des louanges à la maison de Saint-Cyr et à l'établissement ; ainsi ils ne s'épargnèrent pas et y mêlèrent celles de la comédie. Tout le monde crut toujours que cette comédie était allégorique, qu'Assuérus était le roi, que Vasthi, qui était la femme concubine détrônée, paraissait pour Mme de Montespan. Esther tombait sur Mme de Maintenon, Aman représentait M. de Louvois, mais il n'y était pas bien peint, et, apparemment, Racine n'avait pas voulu le marquer.

La chasse, le billard et la comédie de Saint-Cyr partageaient les plaisirs innocents du roi. Il allait à Marly tous les quinze jours, et jouait aux portiques, qui est un jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix et pile. Le roi y était pourtant très vif. Monseigneur donnait un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse, car il fut trois ou quatre fois au bal. Monseigneur en donna un. M. de La Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchait de la profusion ; Monseigneur avait fait une partie avec la princesse de Conti d'y aller : le roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'allait à ces sortes d'endroit qu'il n'y eût quelque conte désagréable, et que les femmes d'un certain air n'y devaient pas aller. Cela fit que la princesse, qui aime bien les plaisirs, s'en priva, à son grand regret.

A Versailles, il y en eut aussi : Monseigneur donna le

sien au public, M. le Duc et M. le prince de Conti en donnèrent aussi à Monseigneur. Il n'y eut point d'aventure remarquable. Mme la comtesse du Roure s'y trouva ; mais Monseigneur est un amant si peu dangereux que l'on ne parla pas seulement de lui. Il n'y a que Mme la Dauphine, qui se défie de la force de ses charmes, qui croit qu'il y ait autre chose que les lorgneries, qu'elle lui voit ; ainsi la pauvre princesse ne voit que le pire pour elle, et ne prend aucune part aux plaisirs. Elle a une fort mauvaise santé et une humeur triste qui, jointe au peu de considération qu'elle a, lui ôte le plaisir qu'une autre que la princesse de Bavière sentirait de toucher presque à la première place du monde. Le goût de Monseigneur aux bals est de changer souvent d'habit, par le seul plaisir de n'être pas reconnu et de parler à des personnes indifférentes. Les bals de la cour étaient si tristes qu'ils ne commençaient qu'à près de minuit, et ils étaient toujours finis avant deux heures. La princesse de Conti ne s'y masquait que pour un moment. Elle a des yeux qui la font reconnaître de tout le monde, et ces yeux-là, quelque beaux qu'ils soient, s'ils lui donnaient le plaisir de les entendre admirer, faisaient éloigner les personnes qui l'auraient pu amuser, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du roi. Ainsi la pauvre princesse n'y prenait guère de plaisir, et Monseigneur était assurément celui qui s'y attachait le plus, sans prendre d'autre plaisir que celui du bal.

Les plaisirs n'étaient pas assez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce temps-là, M. de Bavière vint sur le Rhin, à l'heure que l'on s'y attendait le moins, pour reconnaître un peu le pays où il devait faire la guerre l'été et pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du canon à toutes les places que nous tenions, et s'avança avec beaucoup d'escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après

s'être montré, et laissa un poste retranché à un quart de lieue de la ville ; mais il n'y demeura pas longtemps, car Mélac, qui est un vieux officier de cavalerie, sortit sur lui avec de la cavalerie, des dragons et des grenadiers en croupe. On entra très vigoureusement dans le retranchement, et on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le maréchal de Lorges partit dans ce temps-là pour s'en aller commander en Guyenne, et le maréchal d'Estrées pour s'en aller commander sur les côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avait une très grande appréhension que les Anglais, joints aux Hollandais, ne fissent des descentes, et cela était sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allassent au gré du prince d'Orange.

Vers les derniers temps du carnaval, lorsque les beaux jours commençaient, le roi voulut faire voir son jardin et toutes ses fontaines au roi d'Angleterre avant son départ, car le passage de ce prince en Irlande commençait à être certain. On avait déjà nommé les officiers qui y devaient passer avec lui ; et, comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étaient d'une habileté très médiocre. On retira beaucoup de vieux officiers, de qui l'on croyait que l'âge avait diminué la force et le courage, des postes où ils étaient, pour en mettre de plus jeunes, en cas que les places fussent attaquées, et on les fournit généralement de ce qui était nécessaire. Calais, entre autres, fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très vigoureusement, et l'on y mit deux ou trois commandants pour se succéder les uns aux autres, en cas qu'il y arrivât quelque chose. Il semblait enfin que tout le monde attendait avec une grande impatience de savoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on était encore plus impatient, c'était sur

les pensions, qui ne se payaient point du tout. La plupart des officiers n'avaient que cet argent de sûr et de solide. Cela faisait appréhender la continuation de la guerre, quoique d'abord on l'eût souhaitée démesurément : car il paraissait certain que, puisque, après dix ans de paix, ou peu s'en fallait, et le roi jouissant d'un aussi grand revenu, on ne trouvait pas un sou dans les coffres, deux ans de guerre mettraient un tel désordre dans les finances que l'on serait obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent, on commença par créer deux charges de trésorier de l'épargne. On obligea Frémont et Brunet, qui étaient les financiers les plus à leur aise, de prendre ces charges. C'était une taxe fort honnête : il leur en coûtait à chacun sept cent mille livres. Ensuite on créa six nouvelles charges de maître des requêtes, que l'on vendit deux cent mille francs chacune. On rechercha les partisans, dont on tira beaucoup d'argent. M. Betan fut un des plus recherchés, et il paya quatre cent mille francs. Les villes firent des présents considérables au roi ; celle de Toulouse commença, et lui donna cent mille écus ; celle de Paris suivit son exemple peu de temps après : elle donna quatre cent mille francs, et puis celle de Rouen donna aussi cent mille écus. Le roi reçut ceux qui lui venaient porter la parole de ces présents avec une douceur et une humanité qui les payait assez de leur argent.

On avait averti, il y avait déjà quelque temps, le maréchal de Duras qu'il fallait qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuaient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivait tous les jours, et l'on était dans de grandes appréhensions à la cour que la paix de l'Empire ne se fît avec le Turc, et que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le maréchal sut profiter de l'occasion ; il remplissait la plus grande place de l'État, et il n'avait jamais roulé sur M. le Prince et sur M. de Turenne d'aussi grandes affaires qu'il en allait rouler sur

lui. De plus, il souhaitait passionnément l'établissement de sa famille avant sa mort, sans quoi son fils demeurait un très médiocre gentilhomme de quinze mille livres de rentes au plus. Mlle de La Marck[1], qui était le plus grand parti de France, était déjà trop âgée pour une fille, car elle avait passé trente ans; mais l'incertitude de sa mère en était cause. Il y avait eu des propositions très avancées, entre autres son mariage avait presque été fait l'année précédente avec le duc d'Estrées. Rien n'était plus sortable, et cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avait presque été conclu avec le comte de Brionne, fils aîné de M. le Grand, que la naissance et les établissements de son père rendaient le parti de France le plus considérable. L'affaire avait été si avancée que les deux partis l'avaient publiée faite; mais cela s'était rompu, et même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au maréchal de Duras de faire épouser Mlle de La Marck à son fils, s'il pouvait avoir le duché passé au parlement. Il se servit de la conjoncture : il obtint du roi le duché à cause du mariage, et la fille à cause du duché; ainsi, quelque disproportion d'âge qu'il y eût, car le fils de M. de Duras n'avait que dix-sept ans, le mariage se fit, au grand contentement du maréchal de Duras de voir son fils si bien établi, et à celui de la fille d'être mariée et d'avoir pour mari un aussi joli garçon que le petit Duras. C'était de tous les jeunes gens le plus joli et le mieux fait.

Vers la fin du carnaval (il n'en restait plus que trois jours, qui étaient destinés à passer en cérémonie, c'est-à-dire, un jour, un grand souper dans l'appartement du roi, et le mardi gras un grand bal en masque dans le grand

1. Louise-Madeleine de La Boulaye-Eschallard (1658-1717), fille du comte de La Marck et de Jeanne de Saveuse; elle épousa le marquis de Duras le 7 mars 1689.

appartement), l'on apprit la mort de la reine d'Espagne, fille[1] de Monsieur. Toute la cour en fut affligée, et cela retrancha les plaisirs sérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le soir assez tard. M. de Louvois, qui est toujours mieux informé de tout que M. de Croissy, quoique celui-ci ait les affaires étrangères, vint l'apprendre au roi une demi-heure avant que M. de Croissy eût reçu son courrier. Le roi n'en voulut rien dire à Monsieur, le soir, et ne le dit à personne; mais le lendemain à son lever il le dit tout haut, et, quand il fut habillé, il se transporta à l'appartement de Monsieur, le fit éveiller et lui apprit cette triste nouvelle. Monsieur en fut affligé autant qu'il est capable de l'être. Dans le premier mouvement ce furent des transports, et quatre ou cinq jours après tout fut calme. Monsieur l'aimait naturellement, mais il était encore plus flatté de voir sa fille reine et d'un aussi grand royaume que l'Espagne. A la vérité, la manière dont elle mourut ajoutait quelque chose à la douleur de Monsieur, car elle mourut empoisonnée. Elle en avait toujours eu du soupçon, et le mandait presque tous les ordinaires à Monsieur. Enfin Monsieur lui avait envoyé du contrepoison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le roi d'Espagne aimait passionnément la reine; mais elle avait conservé pour sa patrie un amour trop violent pour une personne d'esprit. Le conseil d'Espagne, qui voyait qu'elle gouvernait son mari, et qu'apparemment, si elle ne le mettait pas dans les intérêts de la France, tout au moins l'empêcherait-elle d'être dans les intérêts contraires; ce conseil, dis-je, ne pouvant souffrir cet empire, prévint par le poison l'alliance qui paraissait devoir se faire. La reine fut empoisonnée, à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat. Quand on

1. Marie-Louise d'Orléans, née le 27 mars 1662, mariée, en 1679, à Charles II; elle mourut le 12 février 1689.

vint dire à l'ambassadeur[1] qu'elle était malade, il se transporta au palais, mais on lui dit que ce n'était pas la coutume que les ambassadeurs vissent les reines au lit. Il fallut qu'il se retirât, et le lendemain on l'envoya quérir dans le temps qu'elle commençait à n'en pouvoir plus. La reine pria l'ambassadeur d'assurer Monsieur qu'elle ne songeait qu'à lui en mourant, et lui redit une infinité de fois qu'elle mourait de sa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenait augmenta beaucoup les soupçons au lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de six mois que feue Madame, qui était sa mère, et qui mourut de la même mort, et eut à peu près les mêmes accidents. Cette princesse laissa par son testament au roi, son mari, tout ce qu'elle lui put laisser, donna à la duchesse de Savoie, sa sœur, ce qu'elle avait de pierreries, avec une garniture entière de toutes pièces, et à M. de Chartres et à Mademoiselle ce qu'elle avait apporté de France.

Dans le temps que la reine d'Espagne mourut, on assurait qu'il allait se faire un échange de places considérables de Flandre, qui nous étaient nécessaires, contre des places de Catalogne. Cet échange ne devait pas être à perpétuité, mais il servait de gage de fidélité entre les deux rois. Tout cela fut dérangé par la mort de la reine. On envoya ordre à l'ambassadeur de se retirer le plus tôt qu'il pourrait.

Pendant ce temps-là le roi d'Angleterre songeait à son départ pour l'Irlande. M. de Tyrconnel, qui en était le vice-roi, lui manda qu'il croyait que sa présence était nécessaire. Cela fut fort débattu dans le Conseil. Enfin on jugea à propos que Sa Majesté Britannique s'y en allât incessamment. Elle fit partir le duc de Berwick, un de ses enfants naturels, avec ce qu'il y avait d'Anglais, d'Écossais et d'Irlan-

1. François de Pas de Feuquières (1649-1694), comte de Rebenac, qui, en mars 1688, avait remplacé son père, Isaac, marquis de Feuquières, comme ambassadeur à Madrid.

dais, pour se rendre à Brest, où ils devaient s'embarquer. Les officiers généraux que l'on avait nommés pour servir avec lui s'y rendirent aussi. M. de Lauzun avait envie d'y suivre le roi d'Angleterre; mais il voulait faire ses conditions bonnes. Les ministres n'étaient point fâchés de le voir partir : ils appréhendaient toujours le goût naturel que le roi avait eu pour lui. Ils opinèrent fort à ce qu'il suivît le roi d'Angleterre; mais, quand il fut question de partir, il demanda qu'on le fît duc, et en fit la première proposition à M. de Seignelay pour la porter au roi. M. de Seignelay lui dit de bien songer à ce qu'il faisait. Le roi reçut très mal cette proposition, et, quand Lauzun parla au roi, Sa Majesté lui répondit très rudement. Lauzun s'excusa, en disant que le roi d'Angleterre lui avait dit de le faire, et prévint le roi et la reine d'Angleterre afin qu'ils dissent la même chose au roi, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire l'un et l'autre. M. de Lauzun, s'étant vu refuser, ne voulut plus aller en Irlande, et trouva que ce voyage ne lui convenait plus. On nomma Rosen pour y aller en qualité de lieutenant général. Les autres officiers que l'on y avait envoyés étaient Maumont, capitaine aux gardes, pour maréchal de camp; Pusignan, colonel du régiment de Languedoc, pour brigadier d'infanterie; Léry-Girardin, brigadier de cavalerie, et Boisseleau, capitaine aux gardes, pour major général. Ils étaient tous fort honnêtes gens, mais des plus médiocres officiers des troupes du roi. Le seul Rosen, qui est Allemand, était celui sur qui l'on pouvait se confier pour faire tenter quelque chose par lui. Avec cela l'on envoya cent capitaines et cent lieutenants, des corps qui n'étaient pas destinés à servir en campagne, et deux cents cadets. Cela ne laissait pas d'être considérable, et pouvait en peu de temps servir à discipliner des troupes. On travailla à l'équipage du roi d'Angleterre. Le roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui était nécessaire, et avec profusion, meu-

bles, selles, housses, enfin tout ce que l'on peut imaginer au monde; le roi lui donna même sa cuirasse.

Le roi d'Angleterre voulut, avant de partir, laisser quelque marque à M. de Lauzun de sa reconnaissance. Sa Majesté Britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame, et y donna à M. de Lauzun l'ordre de la Jarretière; en le lui donnant, il mit à son ruban bleu une médaille de saint Georges, enrichie de diamants, qui était a même que le roi d'Angleterre, qui eut la tête tranchée, avait donnée à son fils, le feu roi, en se séparant de lui. Les diamants en étaient très considérables: comme il n'y a que vingt-cinq personnes qui aient cet ordre, il n'y en avait qu'un de vacant, qui était celui de l'électeur de Brandebourg. Le roi le donna ici à M. de Lauzun, et le prince d'Orange le donna en Angleterre à M. de Schomberg, à quoi il ajouta vingt mille écus de pension, avec la charge de grand maître de l'artillerie du royaume. Il dispensa beaucoup d'autres grâces à ceux qui l'avaient suivi.

Le roi d'Angleterre, après avoir donné l'ordre à M. de Lauzun, alla dîner chez lui avec le nonce du pape, qui résidait à sa cour, monsieur l'archevêque de Paris et beaucoup d'autres gens. Ses amis les jésuites y vinrent lui dire adieu. Ensuite il alla chez des religieuses anglaises, où il toucha des écrouelles, qu'il ne touche et dont il ne prétend guérir qu'en qualité de roi de France. Il vint ensuite voir au Luxembourg Mademoiselle, qui n'allait point à la cour parce qu'elle était fort mécontente du roi sur le sujet de M. de Lauzun. Elle prenait le prétexte de la mort de M^me^ de La Vieuville, qui était morte de la petite vérole dans sa maison de la ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en était tombée malade dans le château au sortir de chez Mademoiselle. Le roi d'Angleterre alla aussi aux Filles de la Visitation de Chaillot, qui étaient ses amies du temps qu'il avait demeuré en France, parce que la reine d'Angleterre

sa mère y faisait d'assez longs séjours, et il repassa ensuite par Saint-Cloud, pour faire compliment à Monsieur sur la mort de la reine sa fille, et pour voir Saint-Cloud, qu'il n'avait jamais vu. De là il alla à Versailles dire adieu au roi, et s'en retourna à Saint-Germain, où il faisait son séjour ordinaire. Le lendemain le roi lui alla aussi dire adieu à Saint-Germain [1]. Leur séparation fut fort tendre. Le roi dit au roi d'Angleterre que tout ce qu'il pouvait lui souhaiter de meilleur était de ne jamais le revoir. Il nomma M. d'Avaux pour le suivre comme ambassadeur, et le comte de Mailly, qui avait épousé une nièce de Mme de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquait. La reine d'Angleterre demeura avec son fils le prince de Galles à Saint-Germain, et pria qu'on ne lui allât faire sa cour que les lundis, trouvant qu'il ne lui était pas convenable de se livrer beaucoup au public, dans le temps que, selon les apparences, son mari allait essuyer de grands périls.

Le roi d'Angleterre alla en chaise jusqu'à Brest, mais sa chaise se rompit à Orléans; les gens superstitieux trouvèrent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'était embarqué. Il y eut un bateau qui se rompit contre les arches du pont de Cé, et un de ses valets de garde-robe, nommé La Bastie, qui était celui qui l'avait toujours suivi fidèlement, se noya. Il prit à sa place un des valets de chambre de Mailly. Sa Majesté Britannique arriva à Brest sans avoir souffert d'autre accident. Elle y trouva une escadre de treize vaisseaux, toute prête à la transporter; mais le temps fut si mauvais qu'il fallut demeurer un assez long temps à Brest. Le vent ayant tourné, le roi s'embarqua; mais à peine l'était-il que dans le

1. Le dimanche 27 février 1689. Le lendemain Jacques II partit en poste pour Brest.

moment il changea, si bien qu'il fallut rentrer dans le port. Comme il y rentrait, un autre vaisseau, qui sortait à pleines voiles, vint donner sur celui du roi d'Angleterre, et ce prince courut grand risque, sans l'habileté du capitaine, qui dans le moment fit faire une manœuvre excellente, et le vaisseau du roi en fut quitte pour le mât de beaupré, qui fut rompu.

Après que le grand deuil de la reine d'Espagne fut passé, on recommença les comédies, et l'on croyait que les appartements recommenceraient aussi; mais le roi retrancha ces plaisirs, et dit qu'il avait beaucoup d'affaires; que l'heure des appartements était celle qui lui convenait le plus pour travailler, et qu'il aimait mieux employer le beau temps à aller à la chasse. Ainsi ce fut là une occupation de moins pour les courtisans. M. de Duras partit alors avec Chamlay pour se rendre sur les bords du Rhin, et prendre toutes les mesures pour la campagne. Il y avait de temps en temps de petites escarmouches entre les troupes du roi et celles des Allemands, et le plus souvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea que l'on ne pourrait pas soutenir les places du pays de Cologne, qui étaient Nuys, Kaiserswerth, Linz et Rheinberg; le roi avait besoin de ses troupes, et ne les voulait pas exposer sans en tirer quelque avantage, outre que les places étaient si mauvaises que la prise en était sûre.

Le départ du roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laissa pas une grande espérance au roi de le voir remonter sur le trône. Il n'avait pas été longtemps en France sans qu'on le connût tel qu'il était, c'est-à-dire un homme entêté de sa religion, abandonné d'une manière extraordinaire aux jésuites. Ce n'eût pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la cour; mais il était faible, et supportait plutôt ses malheurs par insensibilité que par courage, quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la

mort si commun aux Anglais. Cependant c'était quelque chose qu'il eût pris ce parti-là. On en était défait en France, et, selon les apparences, les troupes que le prince d'Orange s'était engagé d'envoyer sur les côtes pour faire une diversion allaient passer en Irlande. On donna donc à Sa Majesté Britannique une escadre de dix vaisseaux, et il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'officiers français, et avec tous les Anglais et Irlandais qui l'étaient venus trouver, ou qui avaient demeuré en France. Le roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes, à ses frais, et ils firent un désordre épouvantable. Le roi d'Angleterre, qui avait été homme de mer étant duc d'York, ne fut pas content de la marine, et le manda au roi. Cela donna des vapeurs à M. de Seignelay. Il y eut des ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses nécessaires pour l'Irlande; elles y furent expédiées avec promptitude et en grande quantité, parce que M. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui était nécessaire pour un corps raisonnable de cavalerie et pour armer l'infanterie. L'armée du roi d'Angleterre produisit une grande joie en Irlande dans l'esprit des peuples : il y avait un temps infini qu'ils n'en avaient vu, et ils étaient comme les esclaves des Anglais. Le roi leur conserva leurs privilèges, les augmenta même, et confisqua aux catholiques les biens qu'on avait autrefois confisqués aux grands seigneurs de la religion anglicane. Il fit Tyrconnel duc pour le récompenser du soin qu'il avait pris de lui conserver cette île, et de sa fidélité personnelle.

La mort de la reine d'Espagne avait entièrement indisposé la cour du roi catholique contre la France. La passion que ce prince avait pour son épouse l'avait empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la cour de l'empereur, qui tenait auprès du roi catholique l'homme d'Allemagne qui avait le plus d'esprit. C'était M. de Mansfeld,

qui avait épousé Mlle d'Aspremont, veuve du duc de Lorraine, et qui était maître de l'esprit du conseil d'Espagne. On sut à la cour à quoi l'on devait s'attendre des Espagnols, et l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, ambassadeur en Espagne, de revenir incessamment, et tout fut fini de ce côté-là.

La cour était fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avait peu d'argent, il en fallait beaucoup, et le contrôleur général[1] était un homme peu capable et peu stylé à son emploi. Il fallait que M. de Louvois, qui l'avait porté à cette place, l'y soutînt, et travaillât pour lui, et lui-même avait déjà tant d'affaires qu'il était étonnant comment il n'y succombait pas. Cependant il n'y avait point à reculer, il fallait cheminer, quoi qu'il en fût : car les ennemis se préparaient très fortement. On fit la destination des armées : il y en devait avoir une en Allemagne, commandée par M. de Duras; une en Flandre, par le maréchal d'Humières; une en Roussillon, par M. de Noailles, gouverneur de la province; et une au milieu de la France, pour prévenir les désordres dont on était menacé par les gens de la religion, et aussi pour qu'elle pût être transportée en quelque endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le roi, il demeurait à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du royaume, et de là pouvoir plus aisément donner ses ordres partout. On envoya M. le maréchal de Lorges commander en Guyenne, M. le maréchal d'Estrées dans les deux évêchés de Saint-Pol et de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvaient plus aisément faire des descentes; M. de Chaulnes, dans le reste de la Bretagne, qui était son gouvernement; M. de la Trousse, en Poitou et pays d'Aunis, quoique Gacé, qui était gouver-

1. Claude Le Pelletier (1630-1711), qui avait succédé, le 11 septembre 1683, à Colbert comme contrôleur général, fut remplacé, le 24 septembre 1689, par Ponchartrain.

neur de la province, y fût actuellement; mais, afin de lui faire supporter plus patiemment ce désagrément, on le fit maréchal de camp. On laissa le commandement de la Normandie aux lieutenants généraux de la province, Beuvron et Matignon, gens de qualité et honnêtes gens, mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron était frère de Mme d'Arpajon, que Mme de Maintenon avait faite dame d'honneur de Mme la Dauphine. Les Beuvron s'étaient attachés à Mme de Maintenon; cela suffisait pour ne point recevoir de désagrément, et l'on ne pouvait pas bien traiter l'un sans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, était beau-frère de M. de Seignelay, et faisait fort bien sa charge quand il n'y avait rien à faire. On lui donna La Hoguette, officier des mousquetaires, pour maréchal de camp, qui était celui sur lequel roulaient les affaires de la guerre. On mit pour commander en Languedoc Broglie[1], lieutenant général, parce qu'il se trouvait beau-frère de l'intendant, qui était homme d'esprit, et en qui la cour avait beaucoup de confiance. On laissa en Provence Grignan, lieutenant de roi de la province, qui y avait toujours bien fait ce qu'il avait à faire. En Dauphiné, l'on y mit Lassay, maréchal de camp, qui était d'une famille de robe, mais qui avait toujours eu la réputation de bon officier. En Béarn, on envoya le duc de Gramont pour représenter seulement, car l'on savait bien qu'il n'y avait rien à faire. Telle était la disposition des commandements. On changea beaucoup de gouverneurs de villes particulières parce qu'ils étaient trop vieux, et que les affaires présentes demandaient des gens un peu plus actifs qu'ils ne pouvaient être. On fit faire le tour du royaume à M. de Vauban pour visiter les places maritimes, qui étaient en fort mauvais état, parce qu'elles n'étaient pas

1. Victor-Maurice, comte de Broglie (1647-1727), maréchal en 1724. Il avait épousé, en 1666, Marie de Lamoignon (1645-1733), sœur de Nicolas de Lamoignon (1648-1724), intendant de Languedoc en 1685.

du district de M. de Louvois, outre que, tandis que la France n'avait point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvait rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très vigoureusement. La Rochelle fut en fort peu de temps mise en bon état; on travailla à Bordeaux, et Brest fut mis en représentation de défense, car la place vaut si peu de chose par sa situation que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna aussi des redoutes le long des côtes dans les endroits où l'on pouvait faire des descentes, et fit planter des palissades en manière de cheval de frise le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de pièces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les bâtiments qui pourraient tenter la descente; enfin, toutes les côtes furent, au mois de mai, en état de défense. On déclara la guerre au prince d'Orange et aux Anglais qui l'avaient suivi, et qui avaient contribué à chasser leur prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France où l'on croyait en avoir le plus de besoin; on en fourmillait depuis le Béarn jusqu'en Normandie.

Cependant chacun songeait à la cour à son départ. Le prince de Conti, qui n'était pas encore rentré dans les bonnes grâces du roi, lui avait demandé, dans le commencement de l'hiver et avec instance, un régiment. Le régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être brigadier, croyant qu'un régiment tirait à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures; sa demande lui fut aussi refusée. Enfin il demanda d'aller volontaire dans l'armée d'Allemagne: on ne le lui put refuser, et il se prépara à y aller avec M. le Duc, qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun commandement, car l'on mit son régiment d'infanterie dans Bonn, et celui de cavalerie aussi; et, quand il s'en plaignit, on dit que c'était de la faute de M. de Sourdis, à qui l'on avait mandé d'y mettre un régiment de dragons, et qu'il avait lu *Bourbon*. On crut que l'on ne pourrait pas aisément tirer le régiment

de Bourbon de Bonn; on lui donna un brevet pour commander le régiment de Condé. Cependant à la fin on l'en tira, et il servit à la tête de son régiment. M. du Maine, qui devait aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son régiment en Flandre; mais, en entrant en campagne, on lui donna une brigade à commander, pendant que les princes du sang avaient à peine la simple permission de servir; encore fût-ce beaucoup que l'on leur épargnât le désagrément d'être dans la même armée.

Vers ce temps-là il ne se passa rien de considérable à la cour que le combat du comte de Brionne avec Hautefort-Saint-Chamans[1], qui était exempt des gardes du corps, honnête garçon, et assez bien traité de tout le monde. Il avait chez Mme la princesse de Conti, la fille du roi, une sœur qui était fort laide; cependant elle se fit aimer du comte de Brionne, et cette passion dura fort longtemps. Ils se brouillèrent et se raccommodèrent plus d'une fois, comme il arrive dans toutes les passions. Enfin la demoiselle, que l'exemple de la comtesse de Soissons avait gâtée, comme bien d'autres, qui croyaient que l'on ne les aimait que pour les épouser, parla de mariage. Je crois que le comte de Brionne le sut. Il s'en moqua. Le frère, en sortant du coucher de Monseigneur, attaqua le comte de Brionne de conversation. Ils allèrent sur le bord de l'étang auprès de l'hôtel de Soissons, qui était un chemin peu passant, surtout à l'heure qu'il était, et ils s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord, mais il donna un coup d'épée dans la cuisse du comte de Brionne, et lui laissa son épée. Le coup d'Hautefort ne l'empêcha pas de paraître encore le soir; mais le lendemain tout se sut, le grand prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, et fut cassé; on fit si bien que cela ne

1. Jacques-François de Hautefort, marquis de Saint-Chamans, mort en 1714.

passa pas pour duel. Le parlement en prit connaissance et on les mit tous deux en prison : le comte de Brionne à la Bastille, et l'autre à la Conciergerie. La demoiselle alla au château, où elle demeurait, à l'hôtel de Conti. Elle fut trois semaines ou un mois sans paraître ; ensuite elle revint, et voulut faire comme auparavant. On lui dit de se retirer ; elle se mit dans le Port-Royal.

Il partit dans ce temps-là un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une escadre de vingt-deux ou vingt-trois vaisseaux, commandée par le comte de Château-Regnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de bâtiments de charge, tous chargés de ce que l'on avait pu assembler depuis trois ou quatre mois de choses nécessaires à une armée. Le prince d'Orange avait aussi mis une flotte en mer, inférieure de deux ou trois vaisseaux à celle du roi. Cette flotte était commandée par Herbert, dont la réputation et la capacité étaient beaucoup supérieures à celles de M. de Château-Regnault. On voulait aller débarquer à Kinsale, petit port d'Irlande, où le roi d'Angleterre avait descendu quand il était arrivé dans l'île ; mais l'on apprit que les ennemis étaient postés à portée de là. On tint conseil de guerre, on trouva le hasard trop grand de faire un débarquement à la vue des ennemis ; on prit donc le parti d'aller chercher un autre port à l'occident de l'Irlande ; on le trouva propre et on travailla avec beaucoup de vitesse au débarquement à la baie de Bantry. Comme il n'y avait plus que deux brûlots à décharger, les ennemis parurent, on appareilla pour aller au-devant d'eux ; on se canonna beaucoup, mais on ne s'approcha guère. Enfin les ennemis prirent le large, et voilà ce que l'on appela un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, et les ennemis confessèrent que, si l'on avait voulu, on aurait mis leur flotte hors d'état de servir, et qu'on leur aurait pris quelques vaisseaux, quoique les anglais soient beaucoup meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Château-Regnault se

contenta d'avoir fait heureusement son débarquement et d'avoir par devers lui l'idée ou la représentation d'une bataille gagnée[1]. Il s'en revint content avec un bon vent à Brest, ayant fort peu de monde de tué, et un seul de ses vaisseaux incommodé, qui était celui qu'avait Coëtlogon, dont la dunette et la galerie avaient sauté en l'air. Quand le comte de Château-Regnault fut arrivé, il envoya son neveu à la cour. D'abord la joie y fut grande, mais deux ou trois jours après que chaque officier général, et les plus éveillés des particuliers, eurent envoyé des relations, on ne fut plus du tout content. Ils se jetaient la faute les uns sur les autres de ce que l'on n'avait pas davantage battu les ennemis ; aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la cour.

Cependant on travaillait dans les ports avec une grande activité à mettre une grosse flotte en mer; on travaillait aussi à Toulon, où l'on devait mettre vingt-deux vaisseaux, à ce que l'on disait, pour la Méditerranée. A Brest et à Rochefort, on en devait mettre plus de quarante; on envoyait courriers sur courriers à Brest pour faire avancer, et cependant cela allait avec une lenteur extraordinaire. M. de Seignelay faisait marcher Bonrepos, son premier ministre, et tout manquait.

Malgré cela, il y avait déjà quelque temps que M. de Duras avait eu ordre de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'empereur et celles de l'électeur de Bavière avaient marché sur le Rhin. Elles s'étaient déjà saisies des postes que les troupes du roi avaient abandonnés de l'autre côté, et commençaient à se retrancher dans une île dans le Rhin, entre Philipsbourg et le Fort-Louis, qui en ôtait la communication. Ils nous eussent trop incommodés s'ils s'y fussent établis. Ils avaient encore un poste fort

1. La bataille de Bantry eut lieu le 12 mai 1689.

considérable à portée de là, qui était Hausen, où le prince Eugène de Savoie avait pris poste avec beaucoup de troupes. Le reste de leurs troupes s'étendait dans le Wurtemberg et dans le petit État de M. de Bade-Dourlach[1] jusqu'à Huningue. On avait grande peur qu'ils n'attaquassent cette place, qui est fort voisine des Suisses, et l'on n'était pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des ennemis y était très puissant; la religion mettait entièrement contre nous les cantons protestants. Le nonce du pape affectait de persuader aux catholiques que cette affaire-ci n'était point une affaire de religion, et se servait de toutes sortes de raisons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déjà souvent abusé de leur bonne foi. Enfin, tout les portait à nous devenir contraires, et, quoique les levées eussent été faites l'hiver, comme nous les souhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avait fait revenir Tambonneau, qui était ambassadeur, il y avait déjà quelque temps, parce qu'il parlait beaucoup, et ne faisait que peu de chose. A sa place on y avait envoyé M. Amelot, qui n'était pas un homme tout à fait consommé dans les négociations; mais aussi il avait un esprit plus posé, plus froid, et par conséquent plus convenable à l'humeur et au naturel des Suisses. Peu de temps après qu'il y fut, il renvoya le traité ratifié, et scellé de tous les cantons. Si nous eussions eu les Suisses contre nous, il eût été bien difficile de résister, parce que c'est l'entrée de la France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Danemark qui fût notre allié; mais il était trop séparé de nous pour se pouvoir soutenir l'un l'autre. Tous ses voisins étaient ligués contre lui parce qu'il était allié de la France, et parce qu'il s'était saisi des États du duc de Holstein-Got-

1. Frédéric VII (1647-1709), margrave de Bade-Dourlach, à la mort de son père en 1677.

torp[1], par droit de bienséance. Mais ce seul allié, nous le pouvions perdre encore[2]. Les intérêts de son frère, le prince Georges, qui naturellement devait succéder au prince d'Orange, parce qu'il avait épousé la seconde fille du roi d'Angleterre et que le prince d'Orange n'avait point d'enfants, le pouvaient détacher en peu de temps de l'alliance qu'il avait avec le roi.

Le projet de la campagne fut très sage. Les ministres supposaient que tant de différents princes ne pouvaient pas demeurer longtemps unis. La plus grande partie de ceux d'Allemagne sont très pauvres, et ne peuvent subsister, quand ils ont des troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent, ou dans le pays ennemi, ou les uns sur les autres. Le roi était bien sûr qu'en ne hasardant rien les ennemis ne pouvaient pas prendre de quartier dans son pays. En Allemagne, il y avait les pays des princes ecclésiastiques, qui d'ordinaire fournissent les quartiers aux princes protestants ; nous tenions la plus grande partie des trois électorats : le roi avait Mayence et toutes les petites villes qui en dépendent en deçà du Rhin ; le pays de Trèves était au moins partagé, car le Mont-Royal d'un côté, et Bonn de l'autre, nous laissaient un grand terrain à notre disposition. A la vérité, les ennemis avaient Coblentz, que l'on avait manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions maîtres des quatre places fortifiées de l'électeur, qui étaient Bonn, Rheinberg, Nuys et Kaiserswerth. On avait abandonné Nuys[3], et ce fut en se retirant que les ennemis battirent la garnison, et que M. de Sourdis, qui commandait dans tout ce pays, la laissa battre, et s'enfuit. Kaiserswerth demeura sous le

1. Christiern-Albert (1641-1694), duc de Holstein-Gottorp depuis 1659, dont la sœur, Auguste-Marie, avait épousé, le 15 mai 1670, le margrave de Bade-Dourlach.

2. Christiern V (1646-1699), roi de Danemark le 19 février 1670, dont le frère cadet avait épousé, le 17 août 1688, Anne Stuart, sœur cadette de Guillaume III.

3. Le 12 mars 1689.

commandement de Marcognet. C'était une mauvaise place, d'où l'on retira toute la garnison française pour y en laisser une allemande. M. de Furstemberg avait mis dans Rheinberg un Allemand, domestique de feu M. l'électeur de Cologne, en qui il avait beaucoup de confiance ; mais l'Allemand le trahit, et, avant le commencement de la campagne, prêta serment à M. le prince Clément, concurrent de M. de Furstemberg pour l'électorat de Cologne, et appuyé par les bulles du Saint-Père. Dans Bonn on avait mis huit bataillons de campagne, un régiment de cavalerie et un de dragons. Asfeld commandait, et on lui avait donné de bons officiers subalternes. Mayence était garni à foison ; on y avait mis le marquis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles était l'officier d'infanterie à la mode, et la créature de M. de Louvois. On dit qu'on lui avait donné quatre cents milliers de poudre, avec douze bataillons des meilleurs qui fussent en France, le régiment des bombardiers, la compagnie des mineurs, un régiment de cavalerie, un de dragons ; M. de Choisy, habile ingénieur, et qui avait défendu Maëstricht sous M. de Calvo, pour commander sous lui, et trois ou quatre autres bons officiers, en cas qu'il mésarrivât aux premiers. La place n'était pas excellente, mais on y avait travaillé tout l'hiver, et on l'avait assez bien raccommodée. Le Mont-Royal, qui était encore une place pour laquelle il y avait beaucoup à craindre, d'autant plus qu'elle n'était pas encore achevée, était fourni de même, et avait M. de Montal pour y commander. Philipsbourg et Landau étaient encore pourvus de la même manière. Outre cela, le roi avait beaucoup de troupes répandues dans le Palatinat, pays qu'on avait juré de ruiner entièrement, parce qu'il était trop voisin de l'Alsace, et que celui qui avait le plus de part à la guerre était M. l'électeur palatin[1].

1. Philippe-Guillaume de Neubourg (1615-1690), qui avait succédé, en 1685, à l'électeur Charles, dernier prince de la branche de Simmern.

Quoiqu'on l'appelât alors le *Nestor germanique*, sa prudence s'était bien endormie, d'aigrir le roi au point qu'il l'avait aigri ; il devait se reconnaître trop petit prince, et trop sous la coulevrine de la France pour ne pas s'accommoder au temps. Toutes les places du palatin étaient garnies des troupes du roi, et, pendant l'hiver, on avait tiré tout l'argent que l'on avait pu du pays. D'abandonner ces places, et de les laisser dans leur entier, c'était presque mettre les ennemis du roi dans son pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui était Heidelberg, capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du château, qui avait l'air grand et méritait des égards. On brûla la moitié de la ville, avec des excès qu'une guerre moins vindicative aurait empêchés. Ensuite on évacua Manheim ; on rasa la ville et la citadelle, en sorte qu'il n'y resta pas une maison, et les ruines même en furent jetées dans le Rhin et dans le Necker. On brûla Worms, qui était une petite république sur le Rhin. On en fit autant à Spire, ville appartenant à l'électeur de Trèves, comme évêque de Spire, parce qu'on trouvait qu'elle pressait trop l'Alsace. Pour Frankenthal, il fut rasé seulement, parce que, comme l'on avait Mayence, il était difficile à nos ennemis de s'en rendre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand nombre de petits mauvais châteaux que les troupes du roi avaient occupés pendant l'hiver, et qui pouvaient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strasbourg, pour attendre le commencement de la campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure ; mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il fallait voir à quoi ils s'attacheraient. Il y avait deux places qui n'étaient point achevées, qui étaient Béfort et Landau. On y travaillait à force ; ainsi il fallait laisser les troupes, et surtout l'infanterie, tout le plus longtemps que l'on pouvait dans les places. A l'égard de la cavalerie, il n'était pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce

qu'il y en avait beaucoup de nouvelle, et que, même dans la vieille, on avait été obligé d'y fourrer beaucoup de compagnies qui venaient d'être tout fraîchement faites ; ainsi tout demeura dans les places ou dans des quartiers, jusqu'à ce que les Allemands commencèrent à paraître du côté de la Flandre. M. le maréchal d'Humières, qui était à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville pour mettre de bonne heure l'armée en campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeuge, et le fit au commencement de mai, que les ennemis n'avaient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques châteaux, dont les ennemis s'étaient saisis pendant l'hiver, et les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les généraux en France : ce fut de ne pas combattre. M. de Waldeck, informé de cet ordre, assembla son armée, l'assembla faible, et donna au maréchal d'Humières de forts belles occasions de le battre. Même le peu de précaution qu'il prenait allait ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant, le maréchal, suivant son ordre aveuglément, n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa fut en Catalogne, où M. de Noailles, qui commandait l'armée, composée de deux ou trois vieux régiments d'infanterie, avec quelque cavalerie nouvelle, des dragons de même, et le reste des milices de la province, se saisit de Campredon[1], mauvais village, et d'une tour qui était à deux lieues de là. Comme c'était là son premier exploit, il envoya un courrier en porter la nouvelle à la cour, et l'on y parla de cette conquête comme de quelque chose de fort considérable. Le poste était pourtant de lui-même fort mauvais ; il y avait peu de gens à le défendre, point d'armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissants pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur pays.

1. Le 23 mai 1689.

On espérait toujours en France que l'humeur hautaine du prince d'Orange deviendrait insupportable aux Anglais, et, comme nous nous flattons très volontiers, on ne doutait point de voir en très peu de temps une révolte en Angleterre. Cependant le prince d'Orange avait été couronné roi d'Angleterre avec de très grands applaudissements. La convention d'Écosse lui avait aussi envoyé la couronne, quoique le roi eût encore des partis fort puissants dans le nord de l'Écosse. Le prince d'Orange avait fait assembler le parlement, qui lui avait accordé généralement tout ce qu'il lui avait demandé, c'est-à-dire de l'argent pour payer les troupes hollandaises et pour rembourser les avances que lui avait faites la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa subsistance, et les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'était fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'était point accoutumée à avoir des troupes, en était remplie sans oser souffler, et le prince d'Orange, en deux mois, était devenu plus maître de l'Angleterre qu'aucun roi ne l'avait jamais été. Les Anglais, qui avaient chassé leur roi sous prétexte de défendre et conserver leur religion, la voyaient changer entièrement : car le prince d'Orange, tout en faisant semblant d'accommoder les deux religions, c'est-à-dire l'anglicane et la sienne, prétendue réformée, laissait les ministres de la dernière entièrement les maîtres, et professait publiquement son calvinisme, à quoi tous les Anglais applaudissaient.

Le prince d'Orange faisait travailler avec un grand soin à l'armement de la flotte anglaise, pour la joindre avec celle des Hollandais. On ne pouvait pas s'imaginer dans ce pays-là qu'après les dépenses que le roi avait faites il fût en état de mettre sur pied une flotte assez considérable pour leur opposer, et ils comptaient d'être entièrement les maîtres de la mer. Dans les combats particuliers qui s'étaient donnés de vaisseau à vaisseau, les Français avaient presque toujours eu

l'avantage, et on avait fait plus de prises aux ennemis qu'ils ne nous en avaient fait. Ils ne comptaient pas que l'on laissât la Méditerranée entièrement abandonnée et gardée seulement par les galères. Ils savaient que nous avions la guerre contre les corsaires d'Alger, et jugeaient que cette guerre suffisait pour occuper un nombre assez considérable de vaisseaux. On traitait pourtant de la paix, mais en traitant nous continuions dans cette hauteur, à quoi nous sommes si bien accoutumés, et depuis si longtemps. Quoique nous ne vissions que des ennemis autour de nous, nous voulions que les Algériens se contentassent d'une trêve, parce qu'il y avait un grand nombre de leurs gens qui étaient esclaves sur nos galères, qui nous servaient bien, et que par la trêve on ne rendrait pas; mais les Algériens n'y voulurent point consentir.

Le prince d'Orange comptait donc que l'armée de mer n'apporterait aucun obstacle à ses desseins ; et par là il regardait l'affaire de l'Irlande comme une très petite affaire. Ceux qui, dans le commencement y avaient tenu son parti avaient été battus, et tout s'était réfugié dans une place assez fortifiée pour une province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglais l'avaient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande : elle s'appelait Derry, et, comme c'étaient les marchands de Londres qui l'avaient fait bâtir, ils y avaient fait ajouter *London*, qui en anglais veut dire Londres, de manière qu'elle s'appelait Londonderry. Tous les partisans du prince d'Orange s'étaient jetés dedans, et en cédèrent le commandement à un Anglais qui avait été ministre. Le roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir sans pourtant quitter Dublin. Sa Majesté Britannique avait deux officiers d'infanterie française que le roi lui avait donnés pour aller avec lui, qui étaient Maumont, capitaine aux gardes et maréchal de camp, et Pusignan, colonel d'infanterie et brigadier. Il y avait longtemps

qu'ils servaient tous deux, mais avec cela ils étaient au nombre des officiers de médiocre capacité ; cependant, ils pouvaient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avait point de meilleurs. Les troupes qu'ils commandaient étaient fort mal disciplinées ; celles qui étaient dans Londonderry l'étaient tout aussi mal ; mais les Anglais ont pour la nation irlandaise un mépris qui leur donnait un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnaître la place, et l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les ennemis faisaient assez en désordre, crut qu'il n'y avait qu'à les pousser avec le peu de gens qu'il avait. Il ne s'aperçut pas d'une embuscade que l'on avait dressée : il fut coupé, et il y périt avec beaucoup de gens. Il ne restait plus d'officiers sur qui l'on pût faire rouler le siège, car Rosen, qui était le meilleur que le roi eût envoyé en Irlande, était un Allemand, très bon officier de cavalerie, mais qui en sa vie n'avait rien su qui regardât l'infanterie. On se contenta de tenir bloqué Londonderry, dans l'espérance qu'il serait obligé de se rendre, parce que la quantité de gens qui s'étaient retirés dedans ne pouvaient subsister longtemps, et l'on comptait aussi qu'ils ne seraient pas secourus. On prit deux petits forts qui gardaient la rivière par où l'on y pouvait jeter du secours ; on fit faire ensuite une estacade pour empêcher les bâtiments de passer de nuit, et l'on employa le peu d'artillerie qu'il y avait pour la défendre.

Tous les jours il nous venait de fausses nouvelles de ce pays-là. Il y eut des vaisseaux anglais qui, après le combat de Bantry, se détachèrent; le bruit fut d'abord qu'ils s'étaient venus rendre au roi, mais il se trouva qu'ils étaient allés pour tenter le secours de Londonderry, qu'ils tentèrent d'abord fort inutilement; mais dans la suite ils trouvèrent moyen de rompre l'estacade et de porter dans la ville un secours considérable, qui fit qu'on leva le blocus et qu'on ne songea plus au siège de cette place. Il y eut

même des révoltés qui se saisirent encore d'une autre petite place dans les marais ; mais le roi d'Angleterre y envoya Hamilton, qui était lieutenant général de ses armées, et qui avait été longtemps colonel d'infanterie en France. On l'avait chassé de la cour, parce qu'il s'était rendu amoureux de la princesse de Conti, fille du roi, et qu'il paraissait qu'elle aimait bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces révoltés, qui étaient en fort petit nombre.

Cependant la reine d'Angleterre était à Saint-Germain dans une tristesse et un abattement épouvantables. Ses larmes ne tarissaient pas. Le roi, qui a l'âme bonne et une tendresse extraordinaire, surtout pour les femmes, était touché des malheurs de cette princesse, et les adoucissait par tout ce qu'il pouvait imaginer. Il lui faisait des présents, et, parce qu'elle était aussi dévote que malheureuse, c'étaient des présents qui convenaient à la dévotion. Il avait aussi pour elle toutes les complaisances qu'elle méritait : il la faisait venir à Trianon et à Marly, aux fêtes qu'il y donnait; enfin il avait des manières pour elle si agréables et si engageantes que le monde jugea qu'il était amoureux d'elle. La chose paraissait assez probable ; les gens qui ne voyaient pas cela de fort près assuraient que Mme de Maintenon, quoiqu'elle ne passât que pour amie, regardait les manières du roi pour la reine d'Angleterre avec une furieuse inquiétude. Ce n'était pas sans raison, car il n'y a point de maîtresse qui ne terrasse bientôt une amie. Cependant le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un discours du public, fondé sur les airs honnêtes que le roi ne pouvait s'empêcher d'avoir pour une personne dont le mérite était aussi avoué de tout le monde que celui de la reine d'Angleterre, quand même elle n'eût été que particulière.

M. de Lauzun était le seul Français considérable qui eût

eu part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il était le seul qui y fût.

Cependant Sa Majesté Britannique crut lui avoir des obligations infinies, et le laissa en partant dans la confidence de la reine. A proprement parler, M. de Lauzun était le ministre d'Angleterre en France. Il n'avait jamais été aimé de M. de Louvois, mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour gagner les bonnes grâces de Mme de Maintenon. Il savait bien qu'il n'y avait que ces deux côtés pour pouvoir approcher le roi, et peut-être comptait-il celui de Mme de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeait, avec tout le monde, que Mme de Maintenon ne regardait point M. de Louvois comme son ami : au contraire, elle ne le regardait que comme un ministre utile au roi, un ministre qui était bien avec son maître, sans qu'elle y eût contribué, et qui était bien dans son esprit avant elle. Mais M. de Seignelay, elle le regardait comme sa créature : quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'était par ses sœurs, Mme de Bauvillier et Mme de Chevreuse. M. de Lauzun crut donc qu'il ferait un grand coup pour lui, et qu'il plairait fort à Mme de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois pour la mettre dans celles de M. de Seignelay. Il persuada si bien la reine d'Angleterre que cela fut fait, et peut-être au grand contentement de M. de Louvois, qui ne pouvait pas être généralement chargé de tout.

Sa santé n'était pas aussi robuste qu'elle paraissait; il n'était jamais longtemps sans avoir des accès de fièvre, et ne savait ce que c'était que de se ménager dans un temps comme celui-ci. M. de Seignelay avait la marine, et il paraissait probable que, comme tous les passages d'Irlande dépendaient de lui, le roi d'Angleterre serait mieux servi. Ce n'est pas que sous la direction de M. de Louvois, qui fut à la vérité pendant peu de temps, il n'y eût une grande profusion de toutes les choses nécessaires, et cela était

allé si loin qu'elles ne purent pas toutes passer avec le roi d'Angleterre, ni avec la flotte qui suivit. Il en demeura même encore quantité à Brest.

Il y avait déjà longtemps que la Dauphine[1] était malade, et qu'elle ne voyait presque personne. On n'avait aucune foi à son mal; cependant elle était enflée et maigrissait fort. Les médecins ne lui faisaient rien du tout. A la fin de l'hiver elle s'était mise entre les mains d'une femme qui lui avait donné d'abord quelque soulagement, et qui, en effet, l'avait fait désenfler, mais cela était revenu; ensuite elle s'était remise encore une fois entre les mains des médecins. Enfin ils avouèrent leur ignorance. Mme la Dauphine voulut tâter des empiriques: on en consulta beaucoup. Enfin elle demanda au roi la permission de se mettre entre les mains d'un prêtre normand, dont le maréchal de Bellefonds était entêté, et qui se donnait pour un homme à divers secrets. Son premier métier avait été, demeurant au collège de Navarre, d'apprendre à siffler à des linottes. Un de ses amis, souffleur de sa profession, lui laissa en mourant tous ses secrets, et le prêtre s'en servit heureusement. Cela établit sa réputation. Il se trouva en Normandie auprès de chez le maréchal, qui est homme à s'entêter fort aisément. Il vanta le prêtre et enfin lui établit une réputation d'habileté qu'il ne méritait nullement. Ce fut l'homme dont Mme la Dauphine se servit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, et redevint ensuite dans le même état. Peu de gens se souciaient de cette princesse, parce qu'elle ne contribuait ni à la fortune des personnes, ni aux plaisirs de la cour. Il y avait un temps assez considérable que M. de La Trémoïlle faisait l'amoureux d'elle publiquement. Il était à la vérité parfaitement bien fait, mais d'une laideur choquante, et l'on peut dire non commune. On l'accusait d'avoir l'esprit à l'avenant. On était si

1. Marie-Anne-Christine de Bavière, née le 28 novembre 1660, mariée au Dauphin le 7 mars 1680.

accoutumé à le voir lorgner que personne n'y faisait pas la moindre attention, et l'on ne s'avisait pas de faire le tort à Mme la Dauphine de croire qu'elle l'aimât. Cependant quelques gens osèrent à la fin le penser. Mme la Dauphine lui parlait même plus souvent qu'à un autre, parce qu'il se présentait plus souvent à elle. On n'a pu savoir si M. de La Trémoïlle avait pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries ; mais enfin la Dauphine lui fit dire par d'Arpajon, sa dame d'honneur, de ne se plus présenter devant elle.

Cela se serait passé entre eux trois, et peut-être Monseigneur, à qui Mme la Dauphine pouvait l'avoir dit, si M. de La Trémoïlle ne se fût avisé d'en aller porter sa plainte au roi, qui lui répondit que Mme la Dauphine était sage, qu'elle avait ses raisons pour cette défense, et que peut-être le tort qu'elle avait eu c'était de ne l'avoir pas faite plus tôt.

Dans ce temps-là, il se passa une autre scène assez considérable à l'égard de Mme la Duchesse[1].

Elle était des plus jeunes et des plus éveillées, et rassemblait chez elle ce qu'il y avait de plus jeunes femmes, à la tête desquelles était Mme de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette elle toute seule que toutes les femmes du royaume ensemble.

Dès l'hiver il y avait eu une grande affaire. M. de Marsan[2], de qui Mme la Duchesse s'était moquée pendant qu'il était amoureux de la cadette Gramont, s'avisa de lorgner Mme la Duchesse, à ce qu'on dit pour se venger d'elle, et pour en faire un sacrifice à sa maîtresse. Mme la Duchesse répondit aux lorgneries. M. de Marsan écrivit; Mme la Duchesse fit réponse. Ces sortes de vengeances avec une aussi jolie personne, et du rang de Mme la Duchesse, retombent bien sou-

1. La duchesse de Bourbon.

2. Charles de Lorraine (1648-1708), comte de Marsan, frère du comte d'Armagnac et du chevalier de Lorraine.

vent sur les maîtresses. Je crois que cela fût arrivé, car les deux meilleurs amis de M. de Marsan, qui était Cominges et Mailly, étaient amoureux chacun d'une fille de Mme la Duchesse : le premier d'une Mlle de Dorée, qu'il y avait longtemps qui faisait l'amour, et qui l'avait fait avec le prince d'Harcourt avant que d'entrer chez Mme la Duchesse, l'autre d'une Mlle de La Roche-Aynard. Elles étaient toutes deux favorites de Mme la Duchesse, et lièrent ce commerce. Il fut découvert. M. le prince s'en plaignit au roi. Le roi lui dit qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait, qu'il ne se mêlait plus de la conduite de Mme la Duchesse. Mme la Duchesse fut bien grondée. Le roi ne voulut pas lui en parler, mais il dit à Mme de Maintenon de le faire. Mme de Maintenon en parla à Mme la Duchesse, qui se mit à lui rire au nez, et dit qu'elle n'avait écrit que pour se moquer de M. de Marsan.

A cette affaire se mêla un autre incident : M. le Prince[1], qui, quand il veut savoir quelque chose, y prend tous les soins imaginables, mit des gens en campagne pour savoir ce qui se passait chez Mme la Duchesse. On lui vint rapporter que l'on avait vu sortir de chez elle un homme qui se cachait. M. le Prince envoya quérir Mme de Moreuil, qui était la dame d'honneur, pour savoir qui était cet homme ; Mme de Moreuil jura qu'il n'en était point entré, et que Mme la Duchesse avait demeuré tout le jour seule dans son cabinet avec Mme de Valentinois. On fit de grandes perquisitions : enfin on trouva que c'était un peintre que Mme de Valentinois avait fait venir, pour avoir un portrait en petit à donner, à ce qu'on dit, à M. de Barbezieux[2], qui était son amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles fondi-

1. Le prince de Condé, beau-père de Mme la Duchesse.

2. Louis-François-Marie Le Tellier (1668-1701), marquis de Barbezieux, troisième fils de Louvois, auquel il succéda, en 1691, au Ministère de la guerre.

rent en larmes, et l'on interdit à Mme la duchesse tout commerce avec Mme de Valentinois; mais elles se rejoignirent bientôt, et puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque temps dans une assez bonne intelligence; mais, peu après le départ de M. le Duc pour l'armée, il y eut une nouvelle scène, ou plutôt une continuation de la première. M. le Prince en reparla au roi, mais avec plus de chaleur. Enfin les filles furent chassées, Mlles de Dorée et de La Roche-Aynard allèrent dans des couvents, Mlle de Paulmy demeura chez Mme la Princesse, et se maria peu de temps après. Le roi ordonna que Mme la Duchesse serait toujours avec Mme la Princesse; que, quand elle irait à Chantilly, elle ne recevrait pas de visite dans son appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté, hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ses filles.

Les armées étaient en campagne : celle de M. le maréchal d'Humières dans le pays ennemi; M. de Duras dans le pays de Mayence avec de la cavalerie seulement, ayant laissé toute son infanterie dans les places, et surtout à Landau. La disposition de celle des ennemis était que M. de Bavière[1] devait être à la tête du haut Rhin; on donna de ce côté-là un corps de cavalerie à commander au comte de Choiseul. M. de Lorraine[2] devait occuper le Palatinat et l'électorat de Mayence; M. de Saxe[3] devait être dans le pays de Trèves, et joindre M. de Lorraine quand il en aurait besoin, et M. de Brandebourg, avec les troupes de Munster et des troupes de Hollande, dans l'électorat de Cologne. L'empereur avait laissé M. de Bade[4] en Hongrie, pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

1. L'électeur.
2. Charles V (1643-1690), qui, en 1687, avait remporté la victoire de Mohacz contre les Turcs.
3. Jean-Georges III (1647-1691), électeur de Saxe en 1680. En 1686 il était entré dans la ligue d'Augsbourg.
4. Louis-Guillaume Ier (1655-1707), margrave de Bade, filleul de Louis XIV, et qui s'était distingué dans la guerre contre les Turcs.

L'électeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'était déjà saisi de Nuys quand les troupes du roi l'avaient abandonné. On avait aussi retiré toutes les troupes françaises de Kaiserswerth, et l'on y avait laissé une garnison allemande. Ce fut à cette place, qui était mauvaise, que s'attaqua M. l'électeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant : le quatrième, la garnison allemande obligea Marcognet, qui en était gouverneur, et qui était Français, de se rendre. Le roi n'avait plus de place où il y eût de ses troupes que Bonn. M. le cardinal de Furstemberg en était parti quand il avait vu les troupes de M. l'électeur s'approcher du pays de Cologne, et était venu demeurer à Metz. Cependant M. l'électeur de Brandebourg, n'osant pas attaquer Bonn dans les règles avec son armée, se contenta de l'investir, et, peu de temps après, il résolut de la bombarder. M. de Lorraine était arrivé à Francfort, et tous les princes dont les troupes composaient l'armée qui devait agir de ce côté-là s'y étaient rendus. On y tenait force conseils de guerre, où l'on ne décidait rien : chacun parlait selon son intérêt ; tous voulaient que l'on attaquât une place, mais chacun voulait que ce fût celle qui était la plus près de ses États, et par conséquent celle qui les pouvait le plus incommoder. La ville de Francfort voulait absolument Mayence, et offrait une somme considérable et de fournir tout ce qui serait nécessaire pour les frais du siège. Cela était tentant; mais M. de Lorraine n'y opinait pas, parce qu'il avait peur de risquer sa réputation : il savait la quantité de troupes qu'il y avait dans la place. Le marquis d'Huxelles avait de la réputation, parce que M. de Louvois l'avait élevé en très peu de temps. M. de Duras était en Alsace avec une armée considérable : tout cela faisait douter du succès du siège.

L'Espagne avait une envie démesurée de voir des enfants à son roi. Peu de jours après que la reine fut morte, on

proposa au Roi Catholique de se remarier, et on lui fit voir les portraits de l'infante de Portugal, de la princesse de Toscane et de la troisième fille de l'électeur palatin, dont l'aînée avait épousé l'empereur, et la seconde le roi de Portugal. On ne sait si ce fut le goût, dont il n'avait guère, qui prévalut, ou les conseils de ses ministres, qui étaient l'écho de M. de Mansfeld, mais il choisit la fille de l'électeur palatin[1], qui était des trois la moins belle. On demanda des vaisseaux au roi de Portugal pour l'aller chercher. Le ministre du roi obligea le roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un vaisseau portugais, passa en Angleterre, vit le prince d'Orange comme roi, ce qu'avait déjà fait l'ambassadeur d'Espagne, et l'envoyé de l'empereur prit des ordres du prince d'Orange pour qu'on lui fournît en Hollande tous les vaisseaux qui lui seraient nécessaires pour la sûreté du passage de la reine, et s'en alla à la cour de l'empereur.

La flotte de la Méditerranée se mit en mer sous le commandement du chevalier de Tourville; l'on publiait que ce n'était que pour la Méditerranée : cependant il ouvrit ses ordres secrets, et trouva que c'était pour passer dans l'Océan, et venir à Brest joindre le reste de l'armée navale. Elle était composée de vingt-deux vaisseaux de guerre. Il y en avait beaucoup parmi qui ne pouvaient soutenir ni un combat ni l'effort d'une tourmente. On n'avait voulu que paraître, et mettre beaucoup de vaisseaux sur mer. La flotte fut longtemps à passer; on pressait extrêmement l'armement de Brest; on envoyait courriers sur courriers au maréchal d'Estrées, qui était vice-amiral, et qui comptait de commander toute cette flotte. Jamais la France n'en

1. Marie-Anne de Neubourg (1667-1740), mariée à Charles II le 28 août 1689, l'héroïne de *Ruy Blas*.

avait mis une si nombreuse sur pied, et jamais elle n'avait paru plus nécessaire. On savait la jonction de beaucoup de vaisseaux hollandais avec les anglais, et qu'ainsi ils ne manqueraient pas de mettre les premiers en mer. On avait beau presser pour les nôtres, cela était inutile, parce qu'il manquait une infinité de choses qu'il fallait qui vinssent de différents endroits, et l'on n'allait pas commodément des ports de la Manche à ceux de l'Océan, de manière que les Anglais nous tenaient une infinité de choses bloquées. On attendait un gros vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelots n'étaient pas en grand nombre; la religion en avait fait évader une infinité, et des meilleurs, et il en fallait un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des bateliers de la rivière de Loire pour les remplacer, mais il fallait les dresser; tout cela demandait du temps, et, à la cour, on n'en voulait pas donner. M. de Seignelay donna ses ordres pour que tout ce qui était nécessaire tâchât au moins d'arriver, et il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le maréchal d'Estrées le reçut fort bien, quoique dans le fond du cœur ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine, et, dans la conférence, M. de Seignelay lui donna une lettre du roi, qui lui marquait qu'étant informé des desseins des ennemis il le croyait plus nécessaire à commander le long des côtes les troupes qu'il avait qu'à commander l'armée navale. La lettre était fort douce, mais il n'y avait miel qui pût faire avaler un tel poison. Le maréchal sentit le dégoût de celui-ci aussi vivement qu'on le peut sentir. On lui avait fait toujours, et dans tous les temps, commander les flottes; il avait toute l'expérience que l'on peut avoir, il était revêtu d'une grande dignité, et on lui ôtait sa fonction dans le temps qu'elle était la plus brillante, sous un fort mauvais prétexte, pour la donner à un homme dont la dignité, le mérite de la naissance, étaient fort inférieurs

au maréchal. Mais celui à qui on la donnait était un homme soumis, qui de tous temps avait été des plaisirs de M. de Seignelay, et qui était le seul homme de la marine pour qui il eût une sorte de confiance et d'amitié. Le maréchal soutint ce coup avec douleur, mais sans bassesse, et partit pour aller donner ses ordres où le roi lui ordonnait. M. de Seignelay cependant trancha du maître dans la marine, comme font tous les ministres du roi chacun dans leur district, donna des ordres signés *Louis*, et plus bas *Colbert*. Il était enfin général en tout, hors qu'il ne donnait pas le mot, et même il en avait les habits et la mine. Dans sa pénible (?) fonction il parla d'aller attaquer les ennemis jusque dans leurs ports, exagéra le peu de cas que le roi faisait des combats de mer qui s'étaient donnés jusqu'à lui, et dit qu'il prétendait que ces combats fussent dorénavant plus décisifs, et que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua, demeura quelque temps embarqué, et fit faire de grandes provisions. En un mot, il n'y eut personne qui n'eût cru qu'il allait tout de bon commander l'armée. Quand on sut cette nouvelle à la cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde, grands et petits, s'y trouvait intéressé, et il n'y avait personne qui ne songeât que, puisque l'on faisait un si grand tort à un homme de la dignité du maréchal d'Estrées, on devait s'attendre à pis. M. de Seignelay s'ennuya bientôt sur son vaisseau : on n'avait nulle nouvelle de la flotte de la Méditerranée; cependant les ennemis parurent à la hauteur d'Ouessant, qui est une petite île à huit lieues de Brest, et parurent au nombre de soixante vaisseaux. On avait de petits bâtiments de garde, qui en vinrent avertir. Le maréchal d'Estrées s'en revint incessamment à Brest, parce que c'était la grande affaire. M. de Seignelay, qui n'avait plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux dames de Brest, conserva peu le *decorum* de ministre, laissa promener

les ennemis huit ou dix jours le long des côtes, et souffrit qu'il vînt une escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demi-lieue de la côte et à quatre de Brest. Pendant ce temps-là pourtant le convoi qu'il attendait des ports de la Manche arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui manquait pour la flotte. Il lui vint des matelots de tous côtés. Enfin cette flotte, à qui tout manquait huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les officiers ne voulaient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvue de tout au delà de ce qu'il fallait.

Malgré cette heureuse réussite et les plaisirs que prenait M. de Seignelay, il ne laissait pas d'avoir ses heures de chagrin. La flotte de Provence n'arrivait pas ; on avait nouvelle qu'elle avait passé à Cadix il y avait bien du temps. Celles des ennemis étaient justement au passage pour arriver à Brest ; on avait envoyé au devant des vaisseaux qui ne revenaient pas. On lui rendait aussi compte de l'inquiétude du roi. Elle augmentait la sienne, d'autant plus qu'il avait emporté l'armement du roi à lui, et que tous les autres ministres n'en avaient pas été d'avis. Il se lassa enfin de voir continuellement cette escadre des ennemis s'avancer du côté de Brest ; il en fit sortir une de dix vaisseaux de la rade, pour donner la chasse aux ennemis quand ils paraîtraient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le vent avait toujours été assez bon aux ennemis ; il changea un soir, et fut si violent qu'il les obligea de quitter Ouessant et de se retirer aux côtes d'Angleterre. Ce vent, qui leur était contraire, était bon à l'armée de Provence. Tourville, qu'il y avait deux jours qui était à vingt lieues de Brest, et qui avait su, par un petit bâtiment anglais qu'il avait pris, que l'armée des ennemis était à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avaient pas pu demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles et arriva dans l'endroit

où se tenait ordinairement leur escadre. Il y avait vingt-quatre heures qu'ils s'en étaient retirés; ainsi son arrivée fut due à un coup du Ciel, car il eût été obligé de s'en retourner ou d'aller à Rochefort, si les ennemis eussent encore demeuré longtemps là. La joie de son arrivée fut grande à Brest, et encore plus grande à la cour, où l'on commençait d'en désespérer.

On avait déjà commencé à faire marcher en Flandre les troupes de Guyenne; le maréchal de Lorges avait eu aussi avis qu'on l'en tirerait bientôt. Il n'y avait plus d'autres troupes qu'en Bretagne et en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre, aussitôt que le courrier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitait le plus en France, et qui nous était la plus importante dans la conjoncture présente, était la mort du pape. On apprit qu'il était malade à l'extrémité. Lavardin, qui avait été envoyé ambassadeur à Rome, parce qu'on n'en avait pas pu trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on était à peu près de ne pas réussir à une si pénible négociation, avait été rappelé. Ce ministre s'était fort mal gouverné avec le cardinal d'Estrées, et avait pris des engagements tout contraires aux siens, et à tous ceux que la France avait. Avant que de partir de Paris il avait commencé à prendre des liaisons avec l'abbé Servien, qui avait été envoyé par le pape pour apporter la barrette aux cardinaux nommés. L'abbé Servien était ennemi particulier du cardinal. Il était Français, mais établi à Rome depuis longtemps avec une charge chez le pape, et voulait faire sa fortune indépendamment de la France. Cet abbé donna à Lavardin des vues toutes contraires à celles qu'il devait prendre : d'autant plus que l'intention du roi et de M. de Croissy, secrétaire d'État des étrangers, était que l'ambassadeur ne fît rien que de concert avec le cardinal, qui était un homme d'un esprit supérieur, qui depuis long-

temps était à Rome, qui outre cela y avait fait beaucoup de voyages, et par conséquent connaissait beaucoup mieux cette cour qu'un homme qui n'y faisait que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrèrent pendant l'ambassade de Lavardin, il jetait la faute sur le cardinal d'Estrées ; mais lui, plus sage et plus posé, ne donnait des coups à Lavardin que quand ils pouvaient bien porter.

On avait donné à l'ambassadeur beaucoup d'officiers de marine et des gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contents de ses manières, de sa mauvaise chère, de son peu d'apparat, au lieu que le cardinal d'Estrées gagnait le cœur à tous par ses manières honnêtes et par sa magnificence. Enfin, pendant deux ans et demi que Lavardin fut ambassadeur à Rome, il ne s'attira que beaucoup de brocards, dépensa bien de l'argent, ne parut guère, et ne réussit à aucune de ses négociations. Cela n'était pas bien étonnant, vu l'obstination du pape et la haine qu'il portait au roi et à la nation, haine qui n'a que trop paru par la manière dont il a engagé toute l'Europe contre nous, et par le peu de secours qu'il voulut accorder au roi d'Angleterre qui perdait son royaume parce qu'il était trop zélé catholique. Ce roi, en partant de France, avait envoyé M. Porter, homme de beaucoup d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de Sa Sainteté, qui ne lui donna pour tout réconfort que des chapelets et des indulgences, chose fort peu nécessaire à d'autres qu'à des dévots consommés, et qui n'était d'aucune utilité pour reconquérir un royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui disait envoyer à l'empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'empereur employait contre le roi.

Quand on vit le peu de succès de l'ambassade dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisait au roi et le besoin qu'on avait d'officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le

pape ne se portait pas bien ; la reine de Suède[1], qui ne nous aimait pas, et le cardinal Azzolini[2], qui était ennemi déclaré de la France et avait part à la confiance du pape, étaient morts à peu de temps l'un de l'autre. Il y avait eu, disait-on, une prédiction sur leur mort, et l'on y joignit aussi celle du pape. Sa mauvaise santé et son âge, qui passait quatre-vingts ans, étaient la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort, que l'on prévoyait prochaine, eut plus de part au rappel de Lavardin que son peu de progrès dans les négociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passèrent en Flandre, les troupes du roi, quoiqu'il y en eût beaucoup de nouvelles dans l'armée, avaient l'avantage sur celles des ennemis ; mais ils en avaient un autre, qui était qu'il en désertait un nombre infini des nôtres, et que des leurs il n'en désertait point. L'affaire la plus considérable qu'il y eut fut un détachement où Saint-Gelais commandait. On tomba sur une partie des gardes à cheval du roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ils témoignèrent une bravoure extraordinaire et revinrent jusqu'à cinq fois à la charge : ils furent pourtant tous tués et faits prisonniers. Comme la cavalerie des Espagnols n'était pas montée, les gouverneurs des places faisaient ce qu'ils pouvaient pour la monter à nos dépens et envoyaient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourrage. Il y en eut un d'assez insolent pour venir se mettre entre les gardes pour prendre des chevaux dès le soir à l'abreuvoir, et il fut assez indiscret pour tirer. Rien ne le pouvait mieux faire découvrir, aussi le fut-il ; et le bruit en vint aussitôt au quartier général que les gardes étaient attaqués. Tous les jeunes gens qui y étaient montèrent à cheval, et poussèrent

1. La célèbre Christine, fille de Gustave-Adolphe, née en 1626, qui mourut à Rome le 19 avril 1689.

2. Decio Azzolini. Il mourut le 8 juin, âgé de soixante-sept ans.

sans savoir ce que c'était. Le prince de Rohan, fils de M. de Soubise, eut le genou cassé. Nogaret eut un cheval tué sous lui et le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié, il ne s'en sauva pas un seul. C'étaient là les grandes affaires du maréchal d'Humières, à cause des ordres qu'il avait. Pour ce qui regardait l'armée de M. de Duras, on n'y avait point encore vu d'ennemis, et il n'y avait eu que de la cavalerie rassemblée.

M. de Lorraine avait envoyé à l'empereur pour savoir s'il voulait absolument que l'on assiégeât Mayence, et lui en remontrer les inconvénients. Il en reçut l'ordre et s'y disposa. Le nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joie en fut grande ; le roi même et M. de Louvois dirent que si les ennemis avaient pris un conseil d'eux ils n'auraient pas fait autre chose. Il y eut beaucoup de paris à la cour qu'ils l'attaqueraient ou qu'ils ne l'attaqueraient pas; le maréchal de Bellefonds, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore, trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la tranchée, qu'ils ne l'attaqueraient pas. Mayence était un si grand événement que tout le monde avait les yeux attachés dessus[1].

L'empereur s'avança à Neubourg pour le mariage de la reine d'Espagne. Il devait venir ensuite à Augsbourg pour tâcher de faire déclarer son fils roi des Romains, qui était déjà roi de Hongrie. Jamais il ne pouvait prendre une plus belle occasion : toute l'Allemagne était dans ses intérêts, et protestants et catholiques, et c'était peut-être la seule fois que cela s'était ainsi rencontré ; et s'il y avait un temps où le roi ne pût lui apporter d'obstacle, c'était celui-là.

M. de Bavière se rendit à Mayence. M. de Lorraine y disposa ses attaques et en fit trois, qui furent celle de l'empire,

1. Cette ville capitula le 18 septembre 1689, après sept semaines de tranchées ouvertes.

celle des Saxons et celle des Bavarois. L'armée n'était composée que de quarante mille hommes ; la quantité des troupes qu'il y avait dans Mayence faisait qu'ils étaient obligés de monter une tranchée très forte, et leurs troupes en étaient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le siège en train, il commença à rassembler son armée, fit joindre la cavalerie et l'infanterie, passa le Rhin à Philipsbourg, entra dans le Palatinat, et voulut occuper les postes que remplissaient des troupes de M. l'électeur de Bavière, commandées par M. de Seréni, qui était son général. On en reprit d'abord quelques-uns, et l'on fut à Heidelberg, qui était l'endroit où il y en avait davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât, mais cela ne réussit pas comme l'on avait espéré. M. de Seréni jeta beaucoup de troupes dedans et se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg, mais l'on y trouva trop de résistance. M. de Duras jeta la faute de la réussite sur Tessé, maréchal de camp, qui avait eu l'ordre de l'évacuer et de le raser, disant qu'il l'avait assuré que cette place ne pourrait être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte. On prit et brûla un assez gros bourg où il y avait beaucoup de troupes, et tous les châteaux qui étaient à portée d'incommoder l'Alsace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille prisonniers dans toutes ces places, et on les envoya en France, où ils furent dispersés dans les villes.

Dans le temps que l'on commença à parler du siège de Mayence par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandre n'attaquât Dinant, qui était une place de la dernière importance pour le roi. On fit partir Guiscard, colonel de Normandie et brigadier, pour aller se jeter dedans avec ses deux bataillons. Il était très brave garçon et avait beaucoup de mérite ; mais six mois auparavant on ne le croyait pas seulement digne d'être colonel de Normandie, et on lui

avait donné tous les dégoûts imaginables. Il paraissait à la cour que l'on avait envie de secourir Mayence. On en parlait beaucoup; on disait aussi que le roi avait permis à M. le maréchal d'Humières de donner bataille, de manière que tout le monde était fort éveillé sur les événements. On ne doutait point aussi de voir un combat naval, de manière que tout était aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaisseaux et à faire prendre de l'eau à ceux de Provence, en attendant que le vent fût bon pour sortir de Brest. Il y avait des officiers qui devaient passer en Irlande. Gacé, qui était gouverneur du pays d'Aunis et de La Rochelle, avait eu le dégoût que l'on y avait envoyé à la fin de l'hiver La Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrêmement mal, et par conséquent dans l'impossibilité de servir. On y envoya Saint-Ruth prendre sa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller servir en Irlande, et il fut lieutenant général du roi d'Angleterre. Outre lui, le roi envoya encore le marquis d'Escots, vieux brigadier, avec MM. d'Hocquincourt, d'Amanzé et de Saint-Pater, qui étaient de jeunes colonels. On fit appareiller un vaisseau pour les porter, et, quand le vent fut bon, la flotte mit à la voile. Le vaisseau destiné pour l'Irlande et une grande flûte destinée à porter les équipages se séparèrent de l'armée navale pour aller en Irlande; mais la flotte, sur laquelle était M. de Seignelay, s'en alla descendre à Belle-Isle. Le vaisseau dont je viens de parler, destiné pour l'Irlande, fut attaqué par les Anglais à son retour à Belle-Isle, et le capitaine en fut tué. Voilà à quoi se termina pour lors l'exploit de la plus formidable armée que le roi eût jusqu'à présent mise sur mer.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR MADAME DE LA FAYETTE..... 1

LA PRINCESSE DE CLÈVES,..... 3

MÉMOIRES. — PRÉFACE DE L'AUTEUR..... 181

HISTOIRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE

PREMIÈRE PARTIE. — Retraite d'Henriette de France au couvent de Sainte-Marie de Chaillot. — Amour de Louis XIII pour Louise de La Fayette. — Mme de La Fayette connaît Henriette d'Angleterre au couvent de Sainte-Marie. — En 1665, Henriette l'engage à écrire son histoire. — Projet repris en 1669. — Toute-puissance et heureuse fortune de Mazarin. — Anne d'Autriche et Louis XIV lui laissent toute l'autorité. — Amour de Louis XIV pour Olympe et Marie Mancini. — Mort de Mazarin plus philosophe que chrétienne. — Intrigues pour gouverner Louis XIV. — Visées sur son cœur. — La cour en 1661 : Anne d'Autriche. — La reine Marie-Thérèse. — Monsieur. — Son amour pour Mme de Thianges. — Le roi. — Fouquet. — Le Tellier et Colbert. — La comtesse de Soissons. — Marie Mancini épouse le connétable Colonna. — Son portrait, son affliction pendant la maladie du roi. — Mazarin s'oppose à son mariage avec Louis XIV. — Il l'envoie à Brouage. — Le roi la voit à Saint-Jean-d'Angély. — Mariage du roi. — Marie Mancini aime le duc Charles de Lorraine. — Sa haine pour Colonna. — Portraits de la duchesse de Mazarin. — De la comtesse d'Armagnac. — De Mlle de Tonnay-Charente..... 185

DEUXIÈME PARTIE. — Marie Mancini quitte la France. — Henriette d'Angleterre accordée à Monsieur. — Son excellente éducation, son portrait. — Inspire une violente passion au duc de Buckingham. — A la rougeole. — De retour à Paris. — Le comte de Guiche, favori de Monsieur. — Est amoureux de Mme de Chalais. — Buckingham, jaloux du comte de Guiche. — Monsieur jaloux de Buckingham. — Il épouse Henriette d'Angleterre. — Esprit de Madame. — Elle loge aux Tuileries, toute la France se trouve chez elle. — Ses amies : Mes de La Fayette, de Créquy, de Châtillon, Mlles de la Trémoïlle,

de Tonnay-Charente. — Sa cour, ses plaisirs. — Séjour à Fontainebleau. — Le roi montre de l'attachement pour elle. — Chagrin qu'en éprouve Anne d'Autriche. — Sa liaison avec la comtesse de Soissons. — Il y a entre elle et le roi plus que de l'amitié. — Pour détourner l'attention de la cour, le roi courtise La Vallière. — Guiche se brouille avec La Vallière et s'attache à Madame. — Les fêtes de Fontainebleau. — Le roi aime La Vallière. — L'inimitié s'accroît entre Madame et Anne d'Autriche. — Guiche quitte la cour. — Fouquet d'abord pardonné. — Ligue contre lui. — Voyage du roi à Nantes, fête de Vaux. — Fouquet arrêté. — Menneville compromise par les billets de la cassette 198

TROISIÈME PARTIE. — Madame offensée des airs de Guiche. — Lauzun amoureux de Mme de Valentinois. — La comtesse de Soissons jalouse de La Vallière. — Mlle de Montalais confidente de celle-ci. — Et du comte de Guiche. — Naissance du dauphin. — Montalais remet à Madame des lettres de Guiche. — Le roi chez La Vallière. — Malicorne confident de Montalais. — Le marquis de Noirmoutiers amoureux de Mlle de Tonnay-Charente. — Guiche déguisé en femme chez Madame. — Guiche se confie à Vardes. — La Vallière se retire à Chaillot. — Le roi y court. — Se réconcilie avec elle mais difficilement — La Vallière jalouse de la comtesse de Soissons, qui complote contre elle avec de Vardes. — Guiche instrument de ce complot. — Colère du roi. — Vardes fait éloigner Guiche. — Surprise de Madame. — Elle décide Guiche à partir. — Leurs adieux. — Monsieur averti, chasse Montalais. — Madame a une explication avec lui. — Vardes reste son confident. — Colère du roi contre Montalais, qu'il envoie à Fontevrault. — Mme de Soissons oppose Mlle de La Mothe à La Vallière. — Jalousie du chevalier de Gramont, qui est exilé. — Portes et fenêtres murées par Mme de Navailles. — Le roi, éclairé sur l'intrigue de Mlle de La Mothe, revient à La Vallière. — Monsieur favorise l'assiduité de Vardes près d'Henriette. — Aventure de Mlle d'Artigny. — Madame aimée de Marsillac. — Vardes déclare sa passion. — Il est deviné par Mme de Meckelbourg. — L'affaire des lettres de Guiche et de Madame. — Entrevue avec Vardes à ce sujet. — Elles lui sont rendues en partie. — Elle croit à l'indiscrétion de Guiche. — Elle rompt avec lui. — Vardes écarte définitivement Marsillac. — Et l'archevêque de Sens. — Jalousie de Mme de Soissons. — Madame se brouille avec Vardes. — Inspire de l'amour au comte d'Armagnac. — Jalousie de Mme d'Armagnac excitée par Mme de Montespan. — Monsieur jaloux du roi. — Madame revient à Guiche. — Fêtes de Fontainebleau. — Madame rassure Mme de Soissons. — Trahisons de Vardes découvertes 214

QUATRIÈME PARTIE. — M. de Guiche de retour de Pologne. — Madame reçoit Vardes. — Refuse une lettre de Guiche. — Se rencontre par hasard avec lui. — Lui pardonne. — Vardes à la Bastille pour

un méchant propos. — Par vengeance, Mme de Soissons accuse Guiche. — Madame le défend auprès du roi. — Il part pour la Hollande 245

Relation de la mort de Madame. — Grand rôle politique de Madame. — Brouillée avec Monsieur à cause du chevalier de Lorraine. — Son arrivée à Saint-Cloud. — Premières douleurs, bain imprudent, soirée dans le parc. — Dîner à l'ordinaire, sieste. — Douleur au côté, le verre d'eau de chicorée. — Atroces douleurs, mise au lit, le Dr Esprit arrive. — Entretien avec Monsieur : « Je ne vous ai jamais manqué ». — Se dit empoisonnée. — Monsieur fait quérir du contrepoison. — Abattement qui paraît du repos, elle est certaine de sa mort. — Se confesse au curé de Saint-Cloud, est saignée au bras. — Arrivée des Drs Yvelin et Vallot, qui répondent d'elle, du prince de Condé. — Elle nie qu'elle soit mieux. — Deux heures perdues, placée sur un autre lit. — La mort sur son visage, le roi arrive. — Les médecins avouent qu'il n'y a plus d'espoir. — Bossuet mandé. — Adieux au roi, au maréchal de Gramont. — Le hoquet de la mort. — M. Feuillet l'exhorte à la mort. — Parle de poison à l'ambassadeur d'Angleterre, M. Feuillet lui impose silence et la fait communier. — Saignée au pied, arrivée de Bossuet. — L. l'exhorte. elle expire. — Récit de sa mort par lord Montaigu. — A Londres on la croit d'abord empoisonnée. — Relation remise à Charles II par le maréchal de Bellefonds. — Montaigu se défend d'avoir parlé d'empoisonnement. — Ses regrets de sa mort. — Dernières libéralités de Madame. — Avidité de Monsieur. — Prend connaissance des papiers de Madame. — Récit de la mort de celle-ci à Charles II. — Montaigu remet sa bague à Charles II. — Louis XIV inquiet sur l'alliance anglaise. — Le chevalier de Lorraine rappelé 252

Lettres relatives a la mort de Madame 266

Mémoires de la Cour de France

Le camp de Maintenon. — Notre frontière de l'Est. — L'affaire de Cologne. — Hostilité d'Innocent XI. — Mort de l'Electeur de Cologne. — Furstemberg élu. — Mission inutile de Chamlay à Rome. — Bouillon brigue en vain l'évêché de Liège. — Préparatifs de guerre. — Desseins du prince d'Orange contre Jacques II. — Le dauphin part pour Philipsbourg. — Prise de Kaiserslautern et de Neustadt. — Siège de Philipsbourg. — Montclar prend Heidelberg. — Premières armes du duc du Maine. — Louis XIV apprend la prise de Philipsbourg au sermon. — Premier embarquement du prince d'Orange. — Boufflers prend Worms et Mayence. — Siège de Manheim. — Prise de Frankenthal. — Retour triomphal du Dauphin. — Quartiers d'hiver. — Le prince d'Orange aborde en Angleterre. —

Jacques II détrôné. — Nombreuse promotion de cordons-bleus. — Position périlleuse de Louis XIV. — Les protestants et les mécontents. — Organisation des milices. — Levées de contributions. — Fuite de la reine d'Angleterre ; ses péripéties. — Fuite de Jacques II. — La reine à Boulogne. — Lauzun en faveur. — Nouvelle promotion dans l'ordre. — Jacques II s'échappe enfin. — Lui et la reine à Saint-Germain. — Echec de Tessé. — *Esther* jouée à Saint-Cyr. — Fêtes à la cour. — Le dauphin et Mme du Roure. — Portrait de la princesse de Conti. — L'Electeur de Bavière repoussé du Rhin. — Embarras financiers. — Le maréchal de Duras marie son fils. — Mort de la reine d'Espagne. — Jacques II part pour l'Irlande. — Lauzun a la Jarretière. — Abandon du pays de Cologne. — Portrait moral de Jacques II. — L'Espagne hostile. — Louvois fait tout. — Commandements donnés. — Régiment refusé au prince de Conti. — Duel de Saint-Chamans et de Brionne. — Combat naval de Bantry.— Mouvements ennemis vers le Rhin. — Alliance renouvelée avec les Suisses. — Plan de campagne. — Echec de Sourdis. — Le Palatinat dévasté. — Duras et Humières gardent la défensive. — Politique religieuse de Guillaume III. — Siège de Londonderry. — Louis XIV semble amoureux de la reine d'Angleterre. — L'affaire d'Irlande donnée à Seignelay. — Intrigues amoureuses à la cour. — Dispositions des armées belligérantes. — Le roi d'Espagne se remarie. — Jonction de nos flottes de la Méditerranée et de l'Océan. — Affaires de Rome. — Succès de Saint-Gelais. — Siège de Mayence. — Commandements donnés pour l'Irlande 277

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Etrangers

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, Théâtre. 2 vol.
BEAUMARCHAIS. Théâtre.
BEECHER STOWE (Mme), La Case de l'Oncle Tom.
BEN JONSON, MARLOWE, DEKKER, MIDDLETON. (Contemporains de Shakespeare), traduits par GEORGES DUVAL. 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie.
BOCCACE, Le Décaméron. 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose.
BOSSUET, Oraisons funèbres.
— Discours sur l'Histoire universelle.
BRANTOME, Dames Galantes.
CAMOENS, Les Lusiades.
CASANOVA (Jacques), Mémoires. 6 vol.
CERVANTES (Michel), Don Quichotte. 2 v.
CESAR, Commentaires sur la guerre des Gaules.
CHANSON DE ROLAND (La).
CHATEAUBRIAND, Atala; René; Le dernier Abencérage.
— Génie du Christianisme 2 vol.
— Les Martyrs. 2 vol.
CHENIER (André), Œuvres poétiques.
COMTE (Auguste), Philosophie positive. 4 vol.
CORNEILLE, Théâtre. 2 vol.
CURRER BELL, Jane Eyre.
DANTE, La Divine Comédie.
DARWIN (Ch.), Origine des Espèces, 2 vol.
DESCARTES, Discours de la Méthode; Méditations métaphysiques.
DIDEROT, Religieuse; Neveu de Rameau.
ESCHYLE, Théâtre.
FENELON, Télémaque.
— De l'Education des Filles.
FLORIAN, Fables.
FOE (Daniel de), Robinson Crusoé.
GŒTHE, Werther; Faust; Hermann et Dorothée.
GRIMM (Frères), Contes choisis.
HEINE (Henri), Œuvres.
HOMERE, Iliade.
— Odyssée.
KANT (Emmanuel), Critique de la Raison pure. 2 vol.
KLEIST-KOTZEBUE-LESSING, Trois Comédies.
LA BRUYERE, Caractères.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires; Princesse de Clèves.
LA FONTAINE, Fables.
— Contes.
LAMARCK (J.-B.), Œuvres choisies.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes.
LEIBNIZ, Nouveaux essais sur l'Entendement humain.
LE SAGE (A.-R.), Histoire de Gil Blas de Santillane. 2 vol.
LESSING, Théâtre.
LE TASSE, Jérusalem délivrée.
MAISTRE (X. de), Œuvres.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. 2 vol.
MARIVAUX, Théâtre choisi.
MOLIERE, Théâtre. 4 vol.
MOMMSEN (Th.) Histoire romaine. 7 vol.
MONTAIGNE, Essais, 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes.
— De l'Esprit des Lois. 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières Poésies. 1829-1835.
— Poésies nouvelles. 1836-1852.
— Comédies et Proverbes. 2 vol.
— La Confession d'un Enfant du Siècle.
— Nouvelles.
— Contes.
— Mélanges de Littérature et de Critique.
— Œuvres posthumes.
OVIDE, Les Métamorphoses.
PASCAL, Pensées
— Les Provinciales.
PELLICO (Silvio), Mes Prisons.
PERRAULT (Ch.) et **Mme d'AULNOY**, Contes.
PLINE LE JEUNE, Lettres; Panégyrique de Trajan.
RABELAIS, Œuvres. 2 vol.
RACINE, Théâtre. 2 vol.
REGNIER (Mathurin), Œuvres complètes.
RONSARD, Œuvres choisies. 1 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. 2 vol.
— Julie ou la Nouvelle Héloïse. 2 vol.
— Du Contrat social.
— Emile ou de l'Education. 2 vol.
SAINT AUGUSTIN, Les Confessions.
SCHILLER, Les Brigands; Marie Stuart; Guillaume Tell.
SCHOPENHAUER, Le Fondement de la Morale.
SCOTT (Walter). Ivanhoe. 2 vol
— La Jolie Fille de Perth. 2 vol.
SEVIGNE (Mme de), Lettres choisies.
SHAKESPEARE (William), Œuvres dramatiques, 8 vol.
SOPHOCLE, Théâtre.
SPINOZA, Ethique.
STAEL (Mme de), De l'Allemagne. 2 vol.
— Corinne, ou l'Italie. 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme
SUETONE, Les Douze Césars.
VIGNY (A. de), Poèmes antiques et modernes.
— Stello.
— Théâtre. 2 vol.
— Cinq-Mars. 2 vol.
— Servitude et Grandeur militaires.
VILLON (François), Œuvres.
VIRGILE, L'Enéide.
VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique
— Histoire de Charles XII.
— Siècle de Louis XIV. 2 vol.
— Romans. 2 vol.
WISEMAN (Cdl), Fabiola.

4451. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. — 11-20.

University of
Connecticut
Libraries

BOUND BY
HM